L'

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

Gérard Gagnon
Juin 1926

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Carl. 2 vols (en 5 16)

L

Prés
se
le
ju

Chez

GERARD G.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues, jusqu'au moment actuel.

PAR M. ANQUETIL.

QUATRIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { GARNERY, libraire, rue de Seine, n° 6;
LE NORMANT, imprimeur-libraire, même rue, n° 8.

1811.

SU

L

blic
quo
viei
nur
pre
toir
l'au
Pub
par
qui
Un

NOTICE

SUR LA VIE DE M. ANQUETIL.

Lorsque M. Anquetil donna au Public *le Précis de l'Histoire universelle*, quoique cet Ouvrage fût un fruit de sa vieillesse, les gens-de-lettres y reconnurent néanmoins tout le talent de ses premières années; et le *Précis de l'Histoire universelle* parut digne en tout de l'auteur de l'*Esprit de la Ligue*. Le Public a confirmé l'opinion des savans par l'accueil qu'il a fait à cet Ouvrage, et qui a nécessité cette quatrième édition. Un avantage précieux l'a distingué des

trois précédentes. Nous en parlerons dans le cours de la Notice que nous allons donner sur la vie et les ouvrages de M. Anquetil. C'est un tribut que nous devons à la mémoire d'un auteur également célèbre par son mérite littéraire et par ses vertus.

Louis-Pierre Anquetil, Membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur, étoit né à Paris, le 2 février 1723, d'une ancienne famille de la bourgeoisie.

Il entra de bonne heure dans l'ordre des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, où il porta les principes de vertu et l'amour pour l'étude qu'il avoit puisés dans l'Université de Paris. Ces heureuses dispositions ne tardèrent pas à se développer avec éclat au sein d'une Congrégation accoutumée depuis longtemps à donner aux premières Acadé-

mies du royaume des savans distingués, et à l'Eglise des pasteurs recommandables par leur charité inépuisable et leur zèle apostolique.

Envoyé par ses supérieurs à Reims, en qualité de Directeur du séminaire, les antiquités de cette ville furent l'objet de ses premiers travaux; et il débuta dans la carrière de la littérature, par l'*Histoire de la ville de Reims*, ouvrage devenu extrêmement rare, et que doivent néanmoins étudier ceux qui veulent connaître les premiers âges de la monarchie française. Les éloges que lui mérita cet heureux essai, l'enhardirent à donner au Public, sous le nom d'*Esprit de la Ligue*, le tableau de ces temps de désastre, qui, jusqu'à l'époque de nos dernières dissensions, avoient paru les temps les plus malheureux de notre histoire. Cet ouvrage,

que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'auteur, obtint alors un succès que quarante années n'ont point affoibli. Au milieu des troubles civils, les hommes même les plus justes ne peuvent guère publier que des mémoires ou des annales. Le droit de composer de tous ces matériaux une histoire véritable, semble réservé aux écrivains nés à une époque éloignée des malheurs et des orages : ils jugent les hommes et les événemens avec plus d'impartialité. M. Anquetil l'a prouvé dans cet *Esprit de la Ligue*, celui de tous ses ouvrages qui a le plus contribué à lui assurer un rang distingué parmi nos meilleurs historiens. On peut lire à ce sujet l'opinion de M. de Laharpe, dans son *Cours de Littérature*.

A l'Esprit de la Ligue, succédèrent d'autres ouvrages non moins recom-

mandables : l'*Intrigue du Cabinet*, *les Mémoires du Maréchal de Villars*, *Louis XIV, sa Cour et le Régent.* Toujours infatigable, M. Anquetil travailloit au *Précis de l'Histoire Universelle*, lorsque les comités révolutionnaires, pour qui les talens et les vertus étoient autant de titres de proscription, l'arrachèrent à ses paisibles et savantes occupations. Le 9 thermidor, en brisant ses fers, lui permit de mettre la dernière main à cet Ouvrage (1), l'objet

(1) On a retranché dans cette nouvelle édition, quelques fautes de langage que M. Anquetil eût retranchées lui-même dans un second examen de son ouvrage. Les critiques qui parurent dans ce temps ne blessèrent point ce respectable vieillard, qui par son silence en reconnut toute la justesse. Dans la vie de quelques princes fameux par leurs

constant de ses méditations, au milieu des angoisses d'une captivité qui ne lui laissoit entrevoir d'autre terme que la mort.

C'est à cette époque que M. Anquetil fut appelé aux Archives du département des Relations extérieures. Son livre intitulé : *Motifs de Guerre et de Paix*, fruit de ses travaux dans cette partie de l'administration, atteste tout à la fois la rectitude de son jugement et l'étendue de ses connoissances en diplomatie.

---

nombreuses débauches, on a mis des correctifs à certains détails nécessaires en eux-mêmes, mais exprimés d'une manière dangereuse pour la jeunesse, et qui ne pouvoient subsister dans un ouvrage destiné aux bibliothèques des lycées. Au moyen de ces corrections, une mère peut mettre actuellement le *Précis de l'Histoire Universelle* entre les mains de sa fille.

Le vaste et puissant génie qui, depuis le 18 brumaire, préside aux destinées de l'Empire, devoit mieux que personne, apprécier M. Anquetil, et en effet, la Préface qu'on lit à la tête de son *Abrégé de l'Histoire de France*, nous apprend comment et à quelle occasion l'Auteur en a conçu le projet. Cet ouvrage lui valut de la part de l'Empereur une récompense digne tout à la fois et de la munificence du premier Monarque de l'Europe, et du mérite de ce respectable Nestor de la littérature. Son âge n'avoit rien diminué de son zèle pour le travail, et il s'occupoit d'acquérir de nouveaux droits à la reconnoissance de ses contemporains et de la postérité, quand la mort vint l'enlever à ses amis, aux lettres et à la France, le 8 septembre 1806.

***

M. Anquetil n'étoit pas moins recommandable par ses vertus sociales que par ses talens littéraires. Il eut mérité un éloge plus étendu ; mais après avoir payé à sa mémoire ce foible tribut, nous laisserons à la savante Compagnie dont il fut Membre, le soin de lui élever un monument plus durable.

FIN DE LA NOTICE.

PRÉFACE.

J'AI lu avec attention, l'*Histoire Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, composée successivement par plusieurs sociétés de gens de lettres. Cet ouvrage m'a paru excellent dans son total, et le mérite que j'y ai reconnu m'a fait désirer que quelqu'un s'occupât à réduire, sans rien omettre d'essentiel, les 126 tomes *in*-8°. qui le composent, au moindre nombre possible; et cela, tant pour la satisfaction de ceux qui n'ont pas le temps de lire une collection si volumineuse, que pour l'avantage de ceux qui n'ont pas le moyen de l'acheter.

****

Ce que d'autres n'ont pas fait pour moi, je l'ai entrepris pour eux. Il y a à-peu-près dix ans que j'ai commencé. Cet ouvrage m'a non-seulement occupé agréablement, mais souvent fort intéressé par le fréquent rapport des événemens passés avec ceux que j'ai eus sous les yeux pendant la durée du travail. Je crois même que c'est la présence des objets si ressemblans aux anciens, qui a quelquefois donné à certaines parties de la narration, une vivacité, une chaleur qu'elle n'auroit peut-être pas eues sans cela.

C'est, je l'ai éprouvé, c'est dans le tourbillon d'une révolution, assis sur les ruines qu'elle amoncèle, dans la solitude sombre de la prison, sous la hache menaçante des bourreaux, qu'on lit avec une véritable utilité

l'histoire des perfidies et des fureurs qui ont troublé et ensanglanté l'univers.

S'il restoit, par exemple, quelques doutes sur l'étendue et les horreurs des proscriptions de *Marius* et de *Sylla*; sur l'iniquité froide et ironique du tribunal de *Preneste*; sur les victimes amenées en foule dans la place publique et tombant sous le glaive, ou déchirées par le peuple; sur l'assassinat de quatre mille hommes, massacrés auprès du sénat, qui entendoit les cris de leur désespoir, et les hurlemens de leur agonie; s'il restoit enfin des doutes sur d'autres horreurs semblables : ils disparoissent à la vue de nos tribunaux révolutionnaires, des charriots funèbres traînant à la mort le vieillard et l'adolescent, la fille et la mère, l'époux avec sa jeune épouse; et ce peuple qui les regarde

d'un œil stupide ou féroce ; et les cavernes, les carrières, les glacières qui s'ouvrent pour recevoir leurs cadavres ; et les corps encore palpitans qu'entraînent les rivières ; et ceux qu'elles engloutissent enchaînés ensemble sous leurs eaux ; et les proscrits percés, assommés dans les prisons ; et les armes foudroyantes tournées contre des malheureux sans défense, qui tombent sous les coups, morts ou expirans, ou ne se relèvent que pour être achevés par les barbares satellites qui les environnent.... Et des monstres, je le dis en frémissant, des monstres qui se délectent à ces spectacles, qui interdisent les larmes et qui les punissent ! Tous ces faits, quand nous en sommes témoins, étendent à nos yeux ce qui est quelquefois compris dans deux pages de l'histoire.

Pour moi, après les tristes méditations provoquées par la lecture de ces pages, je trouvois ordinairement dans les suivantes des motifs d'espérance. J'étois comme un voyageur, qui, surpris dans une forêt par l'orage, entend le tonnerre gronder, le vent mugir entre les arbres, voit les uns se courber sur sa tête avec violence, les autres tomber autour de lui avec fracas, avance néanmoins toujours, et parvient à entrevoir des lueurs de sérénité qui le rassurent. De même, loin de me laisser ralentir par la tempête, je n'en étois que plus ardent à continuer ma course; je me hâtois de finir une scène d'horreur pour en tracer une consolante. De ces alternatives de crainte et d'espérance, il me restoit une pleine confiance en celui qui se joue des projets des

hommes, qui creuse l'abîme au pied du trône que l'ambitieux s'élève ; et de cette confiance naissoit la résignation, et, sauf quelques momens d'inquiétude, une parfaite tranquillité.

Arrivé à la fin de mon travail, après en avoir retiré l'avantage que je viens d'exposer et que je souhaite à ceux qui le liront ; comme je l'avois fait, pour ainsi dire, d'une haleine, sans jamais regarder en arrière, je me suis mis à examiner si je conserverois l'ordre que j'ai suivi, d'après l'original, ou si je lui en donnerois un autre. J'ai vu avec satisfaction que cet ordre étoit plus convenable pour moi et pour les autres. Pour moi, en ce qu'il m'épargneroit le travail d'une refonte toujours pénible, et qui ne vaudroit peut-être pas le premier jet : pour les autres, parce que la distribution

en nations, soulage l'attention par la variété, et présente fréquemment à la mémoire des points d'appui, qui deviennent plus distincts, étant rapprochés par l'abréviation.

Mais aussi cette abréviation rend les dates plus difficiles à appliquer, parce qu'elle les fait quelquefois correspondre à plusieurs événemens à-la-fois, et même à des événemens éloignés. Ceux qui voudront avoir les époques plus exactes et plus fixes, auront recours à l'original, qui leur fournira aussi les éclaircissemens nécessaires pour la géographie, les détails de quelques faits, et des preuves dont notre abrégé n'a pu se charger.

Je préviens, de plus, que j'ai refait à part l'histoire d'Ecosse et celle d'Irlande, que les auteurs de la collection ont confondue dans celle d'An-

gleterre. J'ai aussi ajouté tout ce qui étoit nécessaire pour amener les histoires de France, de Suède, de Danemarck, de Pologne, de Russie et d'autres États jusqu'à nos jours.

L'ouvrage étant ainsi parvenu à son terme, il a été question de lui trouver un titre; car le titre ne contribue pas peu à l'opinion qu'on prend d'un livre, et à sa bonne fortune. J'avois d'abord imaginé celui-ci : *Tableau historique de l'Univers, ou vicissitudes des nations, leur formation, leur aggrandissement, leur décadence et leurs catastrophes.* Ce titre me plaisoit. En effet, il donne une idée assez juste d'un ouvrage dans lequel chaque nation est représentée et suivie depuis le moment où elle a commencé à exister, jusqu'à celui où nous sommes : sur-tout quand dans

le tableau on n'a rien négligé, quant à la religion, aux mœurs, au commerce, à la position et aux productions du pays. Encore plus ce titre convient-il, si l'auteur s'est principalement appliqué au développement des faits qui ont occasionné des changemens dans l'état civil, politique, militaire et religieux de tous les peuples qui se sont pressés sur la surface du globe, qui en ont disparu, ou qui s'y montrent encore.

Or, telle est la matière de mon ouvrage. Considéré dans son ensemble, il présente réellement un *Tableau de l'Univers*. Néanmoins j'ai abandonné ce titre, parce qu'il m'a paru en même-temps trop fastueux et trop commun : trop fastueux, parce qu'il annonceroit au public un grand dessin, pendant qu'on ne lui donneroit

qu'une miniature : trop commun ; car combien de *Tableaux ! Tableau des Mœurs ; Tableau de la politique des Cours ; Tableau du Siècle ; Tableau de Paris*, et tant d'autres ! On en peut dire autant du mot *Abrégé*, quant au vice d'être trop commun ; car combien n'y en a-t-il pas en tout genre, et sur-tout dans la partie historique ? Ce titre employé seul n'auroit donc pas assez différencié mon ouvrage.

J'ai cru rencontrer ce qui convient dans le mot *Précis*, qui est ainsi défini dans le dictionnaire de *Trévoux* : *Précis, abrégé de ce qu'il y a de plus essentiel et de plus important dans une chose.* Ce mot me convient, d'autant plus que j'ai abrégé même dans l'*essentiel* et l'*important.*

Car j'ai retranché tout ce qui n'étoit

pas absolument nécessaire à la connoissance des moyens, qui, soit insensiblement, soit brusquement, ont altéré, dénaturé, ou enfin bouleversé des gouvernemens; qui de la monarchie les ont fait passer au despotisme, du despotisme à l'état républicain, tantôt aristocratique, tantôt démocratique, puis à l'oligarchie, ensuite à l'anarchie, pour redevenir monarchique. Nul doute que la marche de ces vicissitudes présentées sous un point de vue circonscrit, ne soit mieux saisie que dans le vague des narrations qui n'omettent rien. Il y a seulement à craindre qu'à force de vouloir être court, on ne devienne obscur :

Brevis esse laboro,
Obscurus fio.

C'est l'écueil ordinaire des abréviateurs. J'ai tâché de juger par moi-même si j'ai su l'éviter.

Il est des âges qui apportent des altérations à la mémoire, comme aux autres facultés de l'ame. Certainement à soixante et seize ans elle n'a pas l'activité de la jeunesse; mais cet affoiblissement m'a été utile pour former en moi-même un jugement sur mon ouvrage; parce que je l'ai lu sans presqu'aucune réminiscence, et comme j'aurois lu l'ouvrage d'un autre. Il m'a donc paru que j'y apprenois tout ce qu'il faut savoir sur l'origine des nations, leurs mélanges, leurs transmigrations, la succession des peuples sur le même sol, sous les mêmes ou différens noms. J'ai aussi senti, en lisant les faits les plus intéressans de cette histoire, que j'avois du plaisir à revenir sur ce que je savois déjà. Si les lecteurs instruits éprouvent le même sentiment, ils jugeront mieux que moi d'où il leur vient.

Quant au style, les matières sont si variées ! j'aurois désiré traiter chacune selon son genre; mais comment y réussir ? Ordinairement je me suis pénétré de mon sujet, et j'ai laissé courir ma plume.

Heureux si elle a rencontré l'expression propre à chaque sujet : véhémente pour peintre le guerrier fumant de carnage : tempérée cependant avec quelque chaleur, pour dévoiler l'ambitieux, rampant ou audacieux : énergique et tonnante, pour soulever l'indignation contre le scélérat qui prospère : douce et presque gémissante pour attendrir sur l'homme vertueux qui souffre : pure et simple comme la nature, quand on en décrit les beautés : enfin, le *molle atque facetum* d'Horace, aussi nécessaire pour l'agrément de l'histoire que pour le

charme de la poésie. Mais on sait toujours mieux ce qu'on doit faire, qu'on ne le fait.

Le même législateur du goût, marque ce qu'un auteur qui s'abandonne à l'impression, peut raisonnablement espérer de ses lecteurs : savoir, de l'indulgence pour des fautes que quelque négligence a laissé échapper, ou que la foiblesse humaine a empêché de prévenir.

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Il ajoute un autre motif d'indulgence, applicable sur-tout à un vieillard : c'est qu'il est possible et même pardonnable que le sommeil se glisse dans un long ouvrage :

Opere in longo fas est obrepere somnum.

Si j'ai eu le malheur de m'y laisser aller, puisse-t-il ne pas gagner mes lecteurs !

N. B. Comme on m'a quelque fois attribué des ouvrages qui n'étoient pas de moi, je mets ici la liste de ceux que j'ai donnés au public.

1°.	L'Histoire de Reims.	3 v. *in*-12.
2°.	L'Esprit de la Ligue.	3
3°.	L'Intrigue du Cabinet.	4
4°.	Louis XIV, sa cour et le Régent.	4
5°.	Vie de Villars.	4
6°.	Les motifs des guerres et des traités de paix de la France, depuis 1648, jusqu'à 1783.	1
7°.	Précis de l'Histoire Universelle.	12
8°.	Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI.	14

AVERTISSEMENT.

Dans les trois premières éditions du *Précis de l'Histoire Universelle*, les dates marginales de l'histoire ancienne étoient composées de quatre chiffres qui, faute d'avertissement, ont dû être une espèce d'énigme pour la plupart des lecteurs. Ces nombres indiquoient la distance des événemens au Déluge. Mais cette époque, prise pour point de départ, n'est pas celle d'*Ussérius*, qui, d'après le texte Hébreu, fixe la naissance de J. C. 4004 ans après la Création du monde et 2348 ans après le déluge. Les auteurs de la grande Histoire Universelle ont supputé d'après le texte Samaritain, et placé la première année de l'Ere vulgaire 4305 ans après la Création et 2998 après le Déluge. Comme ce mode est peu usité et que, par suite, il offre des idées chronologiques un peu confuses, on y a joint dans cette édition la manière plus ordinaire de compter par la distance à la première année de J. C. Delà les doubles dates de l'Histoire Ancienne. La première indique le nombre d'années depuis le Déluge, et la seconde le nombre d'années avant J. C.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

Tous les peuples de la terre reconnoissent que le monde a été créé par un être intelligent. Ils ont pu différer dans leurs opinions sur le mode de cette création, mais du moins aucun n'a pensé à révoquer en doute une aussi grande vérité. Quelques philosophes seuls ont pu embrasser une opinion contraire.

De toutes les histoires de la création, la seule qui satisfasse la raison, est celle que Moïse nous a laissée. Quand on la considéreroit seulement comme un ouvrage purement humain, on la trouveroit encore revêtue de toutes les marques de probabilité et de vérité qu'on peut souhaiter. Le début de cet historien, plein de majesté, a toujours été cité

comme un modèle d'éloquence. Il s'exprime ainsi : « Au commencement Dieu « créa le ciel et la terre. Il dit : que la « lumière se fasse, et elle fut faite. Il « étendit le firmament, sépara les eaux « supérieures des inférieures, ordonna « à l'élément aride de paroître, le nom- « ma *terre*, et appela *mer* l'assemblage « des eaux. Terre, ajouta-t-il, enfante « des fruits, produis des arbres, cou- « vre-toi de verdure. *Soleil* éclaire et « échauffe la terre, préside au jour. « *Lune*, efface l'obscurité de la nuit : « marquez ensemble le temps et les sai- « sons. Que les mers se remplissent de « poissons, et les airs d'oiseaux. Ani- « maux sauvages, peuplez les forêts; « reptiles, sillonnez la terre. Croissez et « multipliez, animaux domestiques, « pour l'usage de l'homme. » Celui-ci fut le complément de la création. Dieu le fit à son image, le nomma *Adam*, lui donna une compagne qu'il appela *Eve*, et qu'il forma de la chair et de la substance même du premier homme.

La science des hommes est trop bornée pour qu'ils osent espérer d'expliquer des mystères aussi sublimes. Cette manie de vouloir remonter aux causes, lorsqu'à peine nous pouvons nous rendre compte des effets; cette manie qui a

toujours régné, et qui règne encore, se fait remarquer aussi dans les opinions sur l'*essence des esprits et des corps*, et principalement sur la nature et les attributs de *l'homme*.

Qualités d'Adam

Après sa création, il fut, selon *Moïse*, placé dans un jardin délicieux, nommé le *Paradis terrestre*. Sans doute lui et sa femme étoient dans un état adulte, couple qu'on peut conjecturer parfaitement beau. Mais les *Rabbins Thalmudistes*, commentant *la Genèse* d'une manière ridicule, renchérissent sur cette conjecture, et exagèrent ses proportions jusqu'à le faire assez grand pour atteindre d'un bout de la terre à l'autre; car, disent-ils, il falloit bien qu'il pût passer les mers et visiter son domaine; mais, ajoutent-ils, après son péché, sa stature fut réduite à cent aulnes. Des docteurs mahométans ne lui donnent, dans cet état, que la hauteur d'un grand palmier. Pour l'homme et la femme, leur esprit, assurent ces docteurs, étoit le réservoir de toutes les sciences. Point d'arts dont ils ne connussent les procédés et les finesses.

Quand les ames sont créées.

Cet *esprit*, ce souffle divin, c'est ce que nous appelons *ame*. Dieu, demande-t-on, en crée-t-il une à chaque homme qui nait? ou en a-t-il créé d'a-

bord tout ce qu'il en faut, tant que le genre humain subsistera? Questions assez inutiles, et tout aussi peu solubles que celles de la création du monde. Des mystères nous entourent de toutes parts; c'est en vain que nous essayons de soulever le voile auguste que la sagesse divine a mis entre nous et le ciel. Les moindres opérations de la nature arrêtent notre intelligence; et nous osons pénétrer dans cet abîme des secrets de Dieu!

Paradis terrestre.

Le premier séjour d'Eve et d'Adam fut le *paradis terrestre*. *Moïse* en a fixé la situation, et l'a décrite avec soin. On en a cherché les traces, sans songer qu'elles ont dû être effacées par le déluge. Ne les trouvant pas, on a placé le paradis terrestre dans tous les endroits que les préjugés, le goût et l'imagination ont indiqués; en Asie, en Europe, en Afrique et jusques dans l'Amérique; il est bien plus probable que le berceau du genre humain a été placé dans la première de ces parties.

Chûte d'Adam.

Nos premiers parens possédèrent le paradis terrestre sous une condition terrible, ainsi exprimée: « Mangez de tous « les fruits de ces arbres, mais ne man- « gez pas du fruit de l'arbre de la science « du bien et du mal; car en même tems

« que vous en mangerez, vous mourrez. » Moïse raconte les suites de cette menace.

Le fruit étoit beau : il tente Eve ; elle le desire ; la crainte la fait hésiter. Le serpent la rassure et l'enhardit ; elle en goûte ; en fait manger à son mari. Aussitôt leurs yeux s'ouvrent, ils s'apercoivent qu'ils sont nuds, se couvrent de feuilles, et se cachent de honte. Dieu les appelle, leur reproche amèrement leur faute, les blâme ironiquement d'avoir cru que ce fruit les rendroit semblables à l'Eternel. Ils veulent s'excuser, mais reprenant toute sa sévérité, Dieu maudit le serpent, condamne la femme à être assujétie à son mari et à enfanter douloureusement ; l'homme en même temps est condamné à labourer péniblement la terre, et à n'en tirer que difficilement sa nourriture : « Vous mange-
« rez, lui dit-il, votre pain à la sueur
« de votre visage, jusqu'à ce que vous
« retourniez dans la terre dont vous
« avez été tirés ; car vous êtes pous-
« siére et vous retournerez en pous-
« sière. » Après cette sentence, il les chasse du paradis, les portes se ferment, et deux chérubins, armés d'une épée flamboyante, en défendent l'approche au couple infortuné.

Un arbre dont les fruits donnent la connoissance du bien et du mal, un autre qui rend immortel, un serpent qui parle, un dieu qui converse avec ses créatures ! tout cela a paru à quelques commentateurs une allégorie orientale. Il faut d'abord, disent-ils, que le serpent, pour lier conversation avec Eve et ne pas l'effrayer, n'ait pas eu la forme hideuse que nous lui connoissons. C'étoit sans doute le *démon* sous la figure d'un beau jeune homme ; les fruits qui donnent la science du bien et du mal, sont les plaisirs qu'il étoit défendu aux jeunes époux de goûter, pendant quelque temps, et c'est le remords de la transgression dont ils crurent Dieu témoin, qui leur causa la confusion qu'ils cherchèrent à cacher.

Il n'est pas étonnant, ajoute le commentaire, que Dieu, qui venait de les créer, et qui étoit accoutumé de se montrer à eux, conservât une familiarité que nous devons, dans l'éloignement, trouver fort extraordinaire. L'arbre qui rendoit immortel, ne seroit-ce pas le moyen de se perpétuer qui donne une espèce d'immortalité. Mais peut-être aussi, disent d'autres, Dieu avoit-il créé un arbre dont les fruits savoureux et substantiels auroient eu la faculté

de conserver toujours aux hommes la même force, de les préserver des maladies et de toutes les sensations douloureuses, jusqu'à ce qu'il lui plut de les transporter dans un séjour encore plus heureux.

Voilà bien des efforts d'imagination pour expliquer des faits surnaturels, dont le seul résultat est nécessaire à connoître : savoir que le premier homme a péché, que non-seulement il a été puni en sa personne, mais que toute sa postérité a été enveloppée dans le châtiment de sa faute. Telle est la source des malheurs qui affligent le genre humain. Quant à *Adam* et *Eve*, on conviendra que si, chassés du paradis, ils ont eu nos goûts et nos besoins, sans avoir, pour y satisfaire, nos moyens et nos équivalens, ils ont été les plus malheureuses créatures qui aient existé.

Chronologie avant le déluge.

Les chronologistes les font vivre les uns huit cents, les autres près de mille ans. Ils mettent la même variété dans l'âge de leurs enfans, les patriarches antidiluviens ; ce qui porte l'espace du temps qui s'est écoulé depuis la création jusqu'au déluge, ou à treize cent sept ou à deux mille deux cent soixante et deux ans.

Tradition.

On sait ce qui s'est passé dans cet

intervalle, par les récits qui, de patriarche en patriarche, sont parvenus jusqu'à *Noé* qui a survécu au déluge. Celui-ci a de même transmis la mémoire des événemens à ses descendans, desquels *Abraham* les a reçus et perpétués dans sa race, jusqu'à *Moïse* qui nous les a conservés, mais en très-petit nombre, relativement à la durée de cette époque.

Mort d'Abel.

Elle nous présente le tableau des chagrins sans doute les plus amers qu'un père et une mère puissent éprouver. *Adam* et *Eve* entre plusieurs autres enfans dont il est fait mention, en avaient deux qui sont devenus célèbres. *Caïn* d'un caractère sombre, né envieux et méchant; *Abel*, doux et naturellement vertueux. Le premier se livroit à l'agriculture, le second au soin des troupeaux. Quelques préférences accordées par les parens aux qualités aimables d'*Abel*, aigrissent *Caïn*. Dans un mouvement de jalousie, il tue son frère, et l'enterre.

Châtiment de Caïn.

Moïse introduit encore ici Dieu parlant directement à *Caïn*. *Qu'est devenu votre frère ?* lui dit-il. *En suis-je le gardien ?* répond brusquement le coupable. *En punition de votre crime*, reprend l'Eternel, *vous serez errant et*

fugitif sur la terre. Cette idée d'errer perpétuellement exposé au ressentiment de ses frères, effraye le scélérat. *Ils me tueront*, dit-il. *Rassurez-vous*, répond le Seigneur, *j'ai posé un signe qui empêchera ceux qui vous connaîtrant de vous ôter la vie.*

Ce signe qui devoit arrêter les bras des assassins a été chez les commentateurs le sujet de mille conjectures. Etoit-il dans sa personne ou dehors dehors : ce pouvoit être un tremblement de terre qui l'environnoit perpétuellement, et empêchoit qu'on ne l'approchât, ou le chien d'*Abel* qui s'étoit attaché au meurtrier, et éloignoit les malveillans. Dedans, les lettres initiales du nom d'*Abel*, ou du sabat, ou du nom de Dieu gravées sur son front : une croix, une corne, la lèpre ou un air effaré ; des yeux ensanglantés, un tremblement dans tous les membres ; ou enfin, ce qui paroît plus vraisemblable, un air d'agitation et d'inquiétude, suite de ses remords, signe le plus capable de suspendre le coup vengeur, en inspirant de la compassion pour le malheureux.

C'est ainsi que les commentateurs allongent par leurs rêveries, le récit simple, naïf, touchant et sublime de

Moïse. Nous les avons fort abrégées ; cependant nous n'avons pas jugé à propos de les omettre, parce qu'elles font connoître la foiblesse de l'esprit humain, quand il veut expliquer ce qui est hors de sa portée.

Naissance des arts, etc.

Moïse nous marque en peu de mots la naissance de plusieurs arts et coutumes, et de leurs inventeurs. *Lamech*, fils de *Caïn*, donna l'exemple de la polygamie. *Caïn* lui-même bâtit le premier des villes, fixa les poids et les mesures. Un de ses petits-fils sortit des cavernes, dressa des tentes, et appela à l'entour des bestiaux. *Jubal* inventa la musique ; *Tubal-cain* l'art de forger le fer, et de couler l'airain ; et on doit à une fille, nommée *Naamah*, l'art de filer et de faire la toile.

L'Idolâtrie.

L'idolâtrie a précédé le déluge. Sans doute il en faut éloigner le commencement du temps où la mémoire de l'unité de Dieu étoit encore fraîche chez les hommes. Peut-être a-t-elle eu son principe dans le respect et la reconnoissance pour des bienfaiteurs de l'humanité, ou destructeurs de monstres ou inventeurs d'arts. Ces sentimens amènent aisément l'adoration. La contemplation des astres, et l'admiration qu'ils inspirent, a aussi été capable d'attirer vers

eux l'hommage religieux des hommes. Leurs cours, leur révolution ont été observés avant le déluge. Leurs périodes furent alors marquées sur deux colonnes, l'une de pierre, pour résister à l'eau, l'autre de brique, pour résister au feu : deux élémens qui, selon une prédiction d'*Adam* conservée par une tradition, devoient l'un aprés l'autre opérer la destruction du genre humain. L'historien *Joseph* prétend avoir vu la colonne de pierre encore existante.

Le Déluge.

L'Ecriture ne donne pas d'enfans à *Abel*, mais elle reconnoît une nombreuse postérité à *Seth*, dont la naissance consola *Eve* de la mort d'*Abel*. Les descendans de *Seth* vécurent longtemps pieux et sages, séparés des descendans de *Caïn*. Ils s'en rapprochèrent à la fin par des alliances, et adoptèrent beaucoup plus les vices des Caïnites, qu'ils ne communiquèrent à ces enfans d'un père maudit, leurs vertus. Dieu les trouva confondus dans le crime, lorsque son imagination lui fit prendre la résolution de détruire ce te race perverse.

Un seul nommé *Noé*, descendant de *Seth*, avoit échappé à la corruption générale, et mérita d'être excepté de la proscription, avec ses trois enfans,

Sem, *Cham* et *Japhet* et leurs épouses. Dieu leur ordonna de construire une arche ou vaisseau capable de contenir un couple de tous les animaux, et de les y renfermer avec lui. Quand ils y furent entrés, Dieu, selon l'expression de l'Ecriture, ouvrit les cataractes des cieux, appela les eaux des abîmes, et elles couvrirent la terre plusieurs coudées par-dessus les plus hautes montagnes. L'inondation dura cinq mois, pendant lesquels tout périt, excepté ce qui étoit dans l'arche. *Noé* en sortit quand la terre fut séchée.

Piété de Noé.

L'aspect nud et sauvage de cette terre autrefois si riante, les traces effrayantes des torrens, la solitude et son vaste silence, quelles tristes réflexions ces objets ne durent-ils pas faire naître chez *Noé* et sa famille! Ils se jetèrent avec confiance dans les bras de la Providence, le plus sûr refuge des malheureux, et lui élevèrent sur le mont *Ararat*, où ils étoient descendus, un autel, comme témoin de leur résignation, et dépositaire de leurs vœux.

Dieu, content de leur soumission, changea pour eux en bénédiction l'anathême prononcé contre *Adam* et *Eve*. « Multipliez, leur dit-il, et remplissez « la terre; que tous les animaux trem-

« blent devant vous ; nourrissez-vous « de tout ce qui a vie et mouvement. « Quiconque aura répandu le sang sera « puni par l'effusion du sien. Je fais une « alliance éternelle avec vous ; il n'y aura « plus de déluge ; j'en donne pour ga- « rant ce signe qui paroît dans les cieux.» C'étoit l'arc-en-ciel ; effet naturel de la réfrangibilité des rayons du soleil dans une nuée opposée ; effet que Dieu indiqua pour lors aux hommes que l'éruption des eaux devoit effrayer, comme un signe, qu'il n'y auroît plus de déluge. Pendant sa durée, l'épaisseur des nuages, en voilant l'éclat du soleil, avoit dû interrompre ce phénomène ; et son retour, occasionné par la dispersion des nuages, annonçoit aux hommes que les jours désastreux du déluge ne reviendroient pas tant que l'arc-en-ciel reparoîtroit.

Son ivresse.

Noé cultiva la terre et planta la vigne, il éprouva le premier les effets souvent dangereux de son jus. L'ivresse le montra dans un état d'indécence à ses enfans. *Cham*, père de *Chanaan*, s'en moqua ; au contraire *Sem* et *Japhet* couvrirent respectueusement leur père d'un manteau. Le vieillard, revenu dans son bon sens, apprenant ce qui s'étoit passé, dit, dans une colère prophétique :

« Seigneur, bénissez Sem, et que Cha-
« naan soit son esclave ; multipliez la
« postérité de Japhet, qu'il habite les
« tentes, et que Chanaan le serve. »

Sa mort.

Noé mourut trois cent cinquante ans après le déluge près du mont *Ararat*, où on le dit inhumé. D'autres lui font abandonner ses trois fils, nés avant le déluge, et partir avec leurs puinés pour la Chine, dont les habitans se croient le plus ancien des peuples.

Ses descendans.

On a taché de suivre la marche progressive des trois enfans de Noé et de leurs établissemens. La critique qui a présidé à ces recherches n'est ni sûre ni lumineuse ; et d'un cahos immense d'érudition, on ne tire que quelques faits très-abrégés.

La véritable religion, c'est-à-dire, le culte d'un seul Dieu, s'est conservée long-temps dans la race de *Sem*. *Cham* est accusé d'avoir jeté les premiers fondemens de l'idolâtrie, d'avoir inventé la magie, d'avoir été débauché, incestueux et cruel. Le plus distingué de ses descendans fut *Nemrod*, qui bâtit de grandes villes, qu'on croit avoir été le premier roi, et qui étoit un *grand chasseur devant le Seigneur*. Cette occupation donnoit alors de la réputation, et méritoit la reconnoissance des homme

parce que ceux qui s'y livroient, purgeoient la terre des animaux nuisibles.

C'est dans la branche de *Sem* que s'est perpétuée la famille patriarchale ; les *Hébreux* ont emprunté leurs noms de son fils *Heber ;* sous ses enfans on commença à bâtir des temples, et à rendre des honneurs divins à différens chefs des nations. *Tharé*, beau-père d'*Abraham*, s'occupoit à faire des statues. Voilà à-peu-près ce qu'on peut recueillir de l'histoire Hébraïque pendant l'espace de mille soixante-dix-huit ans, depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham ; c'est comme un immense livre dont on a seulement quelques pages écrites.

Tour de Babel.

L'entreprise de la tour de Babel en est, pour ainsi dire, le principal chapitre, tant pour le fait en lui-même que pour les suites, telles que la séparation des nations et leur dispersion par toute la terre. Cet événement est raconté de la manière suivante : Environ quatre cents ans après le déluge, et quarante ou cinquante ans depuis la mort de *Noé*, ses enfans qui s'étoient multipliés au bas du mont *Ararat* dans la plaine de *Scinhar*, en s'étendant sur les bords de l'*Euphrate* et du *Tigre*, commen-

cèrent à s'apercevoir que ce pays n'étoit pas suffisant pour les contenir, et qu'il faudroit bientôt se séparer. Ils résolurent d'élever auparavant une tour qui leur serviroit de point de réunion, s'il leur prenoit envie de se rassembler. A ce motif, dont on ne peut blâmer le but, se joignit un sentiment répréhensible d'orgueil, exprimé par ces paroles: « Bâtissons-nous une ville et une tour « dont le sommet aille jusqu'aux cieux. » Comme si, modèles des Titans, ils s'étoient proposé d'attaquer Dieu jusques sur son trône.

Ils se mirent avec ardeur à l'ouvrage. Trois ans furent employés aux préparatifs, qui consistoient principalement en briques cuites au soleil, d'un pied et demi d'épaisseur, et en de grands amas de roseaux qui servent encore dans ce pays de ciment, quand ils sont mêlés avec le bitume qu'on ramasse sur les lacs voisins. L'édifice se forma de huit tours carrées, placées l'une sur l'autre; elles décroissoient proportionnellement en diamètre à mesure qu'elles s'élevoient; la montée étoit extérieure, coupée sur la masse en rampe douce, qui facilitoit l'élévation des matériaux.

Confusion des langues.

Parvenus, les uns disent à une lieue, les autres à deux lieues de hauteur,

tout-à-coup les ouvriers s'aperçoivent qu'ils ne s'entendent plus, et que chacun parle une langue différente de celle de son voisin. C'étoit un miracle par lequel Dieu les punissoit de leur prétentions orgueilleuses. Il n'y eut alors d'autre parti à prendre que d'abandonner l'ouvrage. Quelques voyageurs ont cru encore en reconnoître les restes. Chacun se joignit à ceux dont il entendoit la langue, et dont il étoit entendu. Ainsi se formèrent les peuplades, qui, de proche en proche, ont couvert la surface de la terre.

PREMIERS AGES

DEPUIS LE DÉLUGE.

Leur origine.

Du fait de la confusion des langues, el que *Moïse* le rapporte, on tire du moins cette conséquence avouée par la raison, c'est à Dieu qu'elles doivent leur origine. Nous savons combien il est difficile d'apprendre les langues, et combien, à plus forte raison, il a fallu de peine pour les former, disons plus, il a fallu pour cela un miracle. On sait qu'il

est impossible de prononcer certaines syllables à ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance. Les premières langues ont dû être très-simples, parce qu'elles étoient nécessairement resserrées dans les bornes des connoissances alors peu étendues. Les arts, les sciences, et mille autres causes, ont fourni successivement des découvertes qui ont enrichi le langage. Si la première langue des hommes a été unique, il a fallu des siècles pour lui donner une sorte de perfection. « Trois causes, dit Scaliger, « ont contribué d'abord à former, et « par la suite à perfectionner le lan- « gage; savoir, la nécessité, l'usage et « le desir de plaire. La nécessité pro- « duisit un ensemble de paroles très- « imparfaitement liées; l'usage en les « multipliant leur donna plus d'expres- « sion, et c'est au desir de plaire qu'on « dut ensuite ces tournures, cet heu- « reux assemblage de mots qui donnent « aux phrases de l'élégance et de la « grace. »

L'écriture.

L'écriture doit être de beaucoup postérieure à la parole. Nous ne nous éloignerons pas de croire qu'elle a été pratiquée avant le déluge, puisqu'il y avoit de grands empires, par conséquent une police, des gouvernemens, toutes cho

ses qui ne peuvent guères se soutenir, sans des signes convenus, qui fassent parvenir au loin avec sûreté et secret les intentions du chef, et ces signes, quels qu'ils aient été dans le principe, sont l'écriture.

La plus ancienne paroît être l'hiérogliphique, qui peint les choses, et qui a dû être la plus facile à trouver. Celle dont nous nous servons, qui peint la parole, est l'effort le plus admirable de l'esprit humain, et comme nous l'avons dit plus haut, est d'origine céleste.

Dispersion des peuples.

Il n'en a pas fallu non plus pour effectuer la dispersion des peuples. Il est tout naturel qu'une foule pressée dans un endroit, voyant plus loin un pays où elle sera plus à son aise, s'y porte, et ainsi progressivement. L'Ecriture sainte marque, dans cette progression, un ordre qui fait croire qu'elle ne dépendit pas du hasard. Quelques calculateurs ont supputé le nombre d'hommes qui existoient au moment de la dispersion; et d'après la proportion de la vie des hommes d'alors, ils ont conclu qu'il doit être porté au-delà de deux cent quarante mille. Sans doute Noé leur avoit appris les arts qui se pratiquoient avant le déluge; car il en existoit, ne fut-ce

que celui de fondre le fer et tous autres métaux, de les manier et de façonner le bois, sans lesquels arts, l'arche n'auroit pu être construite. En ce cas, les enfans de Noé n'auront pas eu la peine d'inventer, peine qui, si le hasard ne s'en mêle, l'emporte sur celle de perfectionner.

Pour le commerce, il a dû s'établir aussi aisément. On a des denrées superflues, le voisin en manque, on échange avec lui ce qu'il a de trop : et quand des contrées se sont égalisées mutuellement, on porte plus au loin ce qui reste. On parcourt les pays, on traverse les mers ; à la place de ce qui seroit embarrassant ou de trop difficile défaite, on reçoit des métaux, et pour être sûr du titre, on desire qu'ils soient empreints de l'effigie du prince, ou d'un signe quelconque caractéristique de la garantie de l'état : delà est venue la monnoie. Celui à qui vous confiez votre marchandise n'a pas de ces métaux ; mais il promet de vous en livrer dans un tems déterminé ; delà les billets, les lettres de change, et les autres obligations qui ont fort étendu le commerce, mais qui lui ont beaucoup ôté de sa première franchise et de sa sûreté. Enfin, la conformité de caractère et de mœurs, l'identité de religion, les

fléaux même, la guerre, la famine, les inondations, l'ascendant d'un homme plus courageux ou plus fort qui a su dominer les autres, ont concouru à la formation des empires dont nous allons donner l'histoire.

ÉGYPTIENS.

L'Egypte en Afrique, entre l'Ethiopie, au bas des cataractes du Nil, la mer Rouge, l'Isthme de Suès, la Méditerranée et la Lybie.

Quoique les Egyptiens ne soient peut-être pas le plus ancien peuple, l'usage a prévalu qu'on les mît les premiers dans l'histoire, sans doute parce qu'ils sont ceux dont il nous reste les notions les plus anciennes et les plus étendues. Leur pays, séjour du bon sens, et de la superstition la plus absurde, est long de deux cents lieues, large de trente, et quelquefois seulement de neuf à dix lieues. Ce pays est partagé dans sa longueur, par le Nil qui l'arrose et le féconde; on le divise en haute, moyenne et basse Egypte.

Description.

La première partie, la plus voisine des cataractes, étoit autrefois embellie par un grand nombre de superbes villes, de temples majestueux, de palais, de tombeaux, d'obélisques, et sur-tout

cette fameuse *Thèbes*, célèbre par son étonnante population, ses richesses, ses édifices. De chacune de ses cent portes, dit-on, elle faisoit sortir deux cents chariots et dix mille hommes. Ce qui reste encore de ruines, rend presque croyable ce qu'on en a écrit. *Memphis*, dans la partie moyenne, sans égaler Thèbes, étale encore aux yeux des voyageurs des débris imposans. Près d'elle sont les monumens gigantesques nommés pyramides, et les traces du lac *Mœris*, creusé de main d'homme, et d'une étendue dont l'imagination est effrayée. On croit que la partie basse de l'Égypte, nommée le *Delta*, à cause de sa figure ressemblante à cette lettre grecque Δ, est une création du Nil, qui en apportant son limon a formé cet atterissement. Au défaut des ouvrages de l'art, elle est richement embellie des dons de la nature, et douée d'une fécondité inaltérable. Il est à remarquer que cette fécondité du *Delta*, est indépendante des crues du Nil, qu'il la doit à la bonté de son sol, et que cette fécondité est toujours assurée, lors même que les basses eaux de ce fleuve occasionnent la disette dans les autres parties de l'Egypte.

Le Nil. Cataractes.

Le *Nil*, originaire de l'Ethiopie, grossi par les pluies qui tombent en

cette contrée dans les mois d'avril et de mai, se décharge en Egypte par sept cataractes dont l'aspect et le bruit font frissonner les curieux qui en approchent; mais les habitans des deux bords, familiarisés avec le danger, ont donné de tout temps, et donnent encore aux voyageurs, un spectacle d'intrépidité vraiment effrayant. On les voit suspendus à la cime du fleuve se précipiter à travers les rochers, diriger leurs frêles nacelles au milieu des gouffres écumans, couverts d'un brouillard perpétuel; et lorsqu'on les croit engloutis, ils reparoissent voguant tranquillement sur le fleuve, devenu calme comme un canal. Ses eaux se répandent lentement sur les terres qu'elles couvrent de proche en proche, et sont conduites dans les plus éloignées, par différens procédés que la nécessité et la pratique du nivellement ont appris aux Egyptiens. Elles restent quatre mois comme stagnantes, et de peur qu'elles ne s'écoulent trop rapidement avant qu'elles aient déposé leur limon fécondant, il souffle pendant ces quatre mois un vent de mer qui les retient.

Aspect de l'Egypte.

Dans le temps de l'inondation, en se plaçant sur quelque lieu élevé, comme seroient les pyramides, on découvre une

vaste mer, du milieu de laquelle s'élèvent plusieurs villages, qui ressemblent à des amas d'îles liées par des chaussées pour la commodité des habitans. Elles sont entremêlées de bosquets, dont on ne voit que le sommet; mais dans ces mêmes lieux où voguoient encore au commencement d'octobre, des embarcations de toute espèce, quand la terre est raffermie, vers décembre et janvier, on voit bondir des bestiaux dans une immense prairie émaillée de fleurs, coupée par des haies odoriférantes, et peuplée d'arbres dont les uns promettent et les autres donnent déjà les fruits les plus délicieux.

L'activité du cultivateur anime encore ce tableau. Le travail du laboureur est facile; il ne fait que gratter la terre quand elle s'affermit, y mêler un peu de sable, et elle donne les plus belles récoltes. Le préjugé a étendu jusqu'aux femmes et aux femelles des animaux la propriété fécondante du Nil; il est vrai que les animaux multiplient prodigieusement dans ce pays, et que les Egyptiennes peuvent être mères à neuf et dix ans; mais elle doivent sans doute ce avantage, si c'en est un, moins à l'eau du Nil qu'elles boivent, qu'à la salubrité de l'air, et à la douceur du *climat*

tempéré, quoique sous un soleil brûlant, par la fraîcheur des eaux, et par un vent constant du Nord-Est.

Il faut au Nil à peu près trente pieds d'élévation pour procurer l'abondance; trop ou trop peu cause la stérilité et la disette. C'est pour cette raison que les habitans considèrent avec une attention inquiette l'accroissement du fleuve. Mille moyens ont été inventés pour s'en assurer; la superstition s'en est mêlée. Pour se rendre le fleuve favorable, on jetoit autrefois une jeune vierge dans les eaux, au moment qu'elles commençoient à s'enfler; à présent on se contente d'y précipiter une statue, et c'est à Amrou qu'on doit l'abolition de cette coutume abominable. Encore actuellement, la crue du Nil est en Egypte la nouvelle du jour, qui, selon le dégré, occasionne du deuil ou des fêtes.

Animaux.

Les animaux particuliers à l'Egypte sont l'*Hyppopotame*, ou cheval de rivière, animal indomptable, féroce et très-irritable. Le *Crocodile*, monstre amphibie et vorace, semblable au lézard, mais quelquefois de trente pieds de long et au delà. L'*Ichneumon*, espèce de rat qui purge la terre des reptiles et autres insectes engendrés dans le limon après l'inondation; c'est aussi un enne-

mi très-redoutable pour le crocodile; il casse les œufs de cet amphibie, et lorsque le monstre dort, le petit rat, entre, dit-on, par sa gueule et lui ronge les entrailles. Les animaux domestiques, bœufs, chèvres, brebis réussissent merveilleusement en Egypte, le mouton y est d'un goût exquis. On trouve également des caméléons, des singes, des chameaux et des gazelles.

Entre les oiseaux qui planent sous ce beau ciel, on distingue l'aigle et le faucon. La pintade et toutes sortes de volailles peuplent les basses cours. Des bords du fleuve et des étangs qu'il forme s'élèvent le pélican, le héron, des nuées de canards, et d'autres oiseaux aquatiques. Le poisson y abonde, et fournit au peuple sa principale nourriture. L'*Autruche* accourt en Egypte des plaines sablonneuses qui l'environnent; et l'*Ibis*, oiseau autrefois adoré et encore actuellement très-respecté, se tient à l'entrée du désert, comme sur une frontière confiée à sa garde, et dévore les serpens que la Lybie envoie.

Excepté les arbres fruitiers, tout autre bois y est rare. Entre les premiers, le datier est le plus commun, et entre les derniers le palmier, quelques cèdres, et un arbre garni d'épines qu'on croit

l'acacia, propre à faire des bateaux. La nature dédommage l'Egypte de la disette des bois par les plantes, le lin toujours si estimé, le *papyrus* dont on tiroit le papier, des habits, des ustensiles, des médicamens, et même dont on mangeoit la moëlle. On faisoit le même usage du *lotus* ou lys d'étang. Il croît aussi des plantes odoriférantes avec lesquelles les femmes se parfument. L'homme qui a goûté des fruits, des légumes et des végétaux de l'Egypte, n'est pas étonné que les Juifs aient regretté ces biens naturels.

On va voir en Egypte les *pyramides*, qui sont justement mises au nombre des merveilles du monde; les trois plus remarquables subsistent depuis plus de trois mille ans, près de l'endroit où étoit autrefois Memphis, et où est actuellement le grand *Caire*. Le mot de *pyramide*, le nom des architectes, le terme fixe de la bâtisse, l'exécution sont la matière de longues et savantes dissertations qui n'apprennent rien. On n'est pas plus instruit du but de l'ouvrage; il y a seulement lieu de conjecturer que les pyramides ont été destinées à des sépultures. Ce sont donc des sépulcres qui ont été élevés à si grands frais; et ce but n'est pas indigne des Egyptiens qui atta- Pyramides.

choient une si grande importance à la conservation des corps de leurs parens, qu'on trouve encore des cadavres qu'on appelle *momies*, très-entiers sous leurs bandelettes aromatisées, et qui ont certainement plusieurs milliers d'années.

La plus belle pyramide est placée avantageusement sur un rocher de cent pieds d'élévation, dans une plaine unie. C'est un carré parfait, dont chaque côté regardant une des quatre parties du monde, et marquant exactement le méridien, a près de sept cents pieds à sa base, près de cinq cents d'élévation, et va toujours en diminuant jusqu'à une platte forme d'à peu près seize pieds carrés, composée de neuf pièces. On y monte, mais très-difficilement, par des lits extérieurs de pierres, qui à chaque assise, se rétrécissent de trois pieds. Etant entré par un passage pratiqué dans le milieu, on trouve des galeries, des montées, dont les parois sont d'une pierre brillante, d'un poli fini; et dans la plus grande chambre, revêtue de beau marbre, est encore un tombeau de porphire, où la clarté ne pénètre par aucune ouverture. On a employé, pour la bâtir, disent quelques historiens, trois cent soixante mille hommes, pendant

vingt années, et on a dépensé plus de dix millions en ail, raves et oignons pour les ouvriers.

Le *labyrinthe* encore plus étonnant, bâti près du lac *Mœris*, superbement décoré à l'extérieur, contenoit trois mille pièces, vestibules, cabinets, chambres, dont une de cinquante pieds de haut, quinze cents au rez-de-chaussée, et quinze cents sous terre; celle-ci destinées, suivant Hérodote qui les avoit vues, à conserver les cadavres embaumés des animaux, regardés comme des dieux; on les nourrissoit dans l'étage supérieur. Le Labyrinthe.

Près des cataractes se voient les ruines d'un édifice qui paroît avoir été un palais. Son emplacement est semé de colonnes, de statues brisées, et de fragmens du plus beau marbre très-délicatement sculptés. On y arrivoit par des avenues de colonnes. Les voyageurs nous assurent qu'il en existe encore six mille tant debout que couchées, de soixante et dix pieds de hauteur, portées trois à trois sur une base, et chargées sur leurs chapiteaux d'énormes figures de sphinx et de lions; ouvrages biens prodigieux, mais qui n'approchent pas encore du temple *Dendéra*, dans le même canton de la Palais des Cataractes et autres.

haute Egypte, dont les colonnes peuvent à peine être embrassées par huit hommes, et dont la grandeur est telle, que les Arabes ont placé une ville sur la platte forme qui servoit de comble. Ne fût-elle composée que de tentes à la façon des Arabes, une ville posée sur le comble d'un bâtiment est toujours bien admirable.

On va d'étonnement en étonnement, quand on suit les voyageurs dans les grottes d'*Osiût*, encore dans la haute Egypte, percées au nombre de plus de mille dans un roc très-dur, ouvertes avec simétrie, ornées de pilastres et de colonnes taillées dans la pierre même. Quelques-unes de celles où ils disent avoir pénétré, et qui ne sont pas les plus grandes, pourroient contenir six cents cavaliers rangés en bataille. Ces grottes étoient vraisemblablement les carrières d'où on tiroit les obélisques de deux cents pieds de haut d'une seule pierre, qui nous étonnent encore. On a trouvé dans ces grottes quelques-unes de ces colonnes qui attestent l'habileté des Egyptiens à rendre agréables les lieux les moins propres à être embellis.

Lac Mœris. Si l'utilité de ces énormes excavations est peu connue, du moins celle

du lac Mœris n'est pas douteuse. *Mœris*, roi d'Egypte, qui l'a fait creuser, lui a donné son nom. Dans les années d'un trop grand débordement du Nil, il recevoit les eaux superflues, et les rendoit en supplément dans les années de disette. Malgré les éboulemens de terre, et les amas du limon qni ont dû rétrécir ce canal, on lui trouve encore douze ou quinze lieues de tour. Au milieu se voit un monticule qui paroît formé par les débris de deux statues du roi et de la reine sa femme, qui avoient trente-six pieds de haut, et par les ruines d'un palais. Les frais d'entretien de ce lac étoient immenses, mais aussi la pêche en étoit très-lucrative. Les canaux pour l'entrée et la sortie des eaux, les travaux des berges pour les contenir, les portes et les écluses dont on voit encore des traces, marquent que les Egyptiens étoient aussi habiles dans l'architecture hydraulique que dans la colossale. Quelle étonnante révolution s'est faite, comme on va le voir, dans l'intelligence et les talens de ce peuple, ainsi que dans son état civil et ses mœurs !

La manie des hommes en fait d'origine est quelquefois bien étrange. Pour paroître plus anciens, les Egyptiens ont mieux aimé, par un excès d'orgueil, se Origine.

croire nés du limon de ce fleuve, que de reconnoître une origine commune avec celle des autres hommes. Cependant le nom de Mesraim, que leur pays porte souvent dans l'écriture, peut faire croire qu'ils descendent de ce fils de Cham, second fils de Noé.

Gouvernement. Rois.

Leur gouvernement a toujours été monarchique; mais il paroît que dès le commencement ils ont pris de sages précautions pour que la puissance d'un seul ne fût pas nuisible à tous. L'éducation du roi n'étoit pas arbitraire. Dès sa naissance le prince qui devoit régner étoit confié aux prêtres, hommes graves, instruits de la religion et des lois. On l'entouroit de jeunes gens de mœurs éprouvées. Nul esclave, nul homme suspect ne s'approchoit de sa personne. On lui inculquoit par des exercices religieux, par des exemples, par le récit journalier des belles actions et des crimes, l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur. L'heure de toutes les actions de la journée étoit marquée, la forme des habits prescrite, le retour des exercices fixé; sa boisson, les mets de sa table étoient réglés, tant pour la qualité que pour la quantité. Loin de se trouver gênés par la sévérité de ce régime, plusieurs rois reconnurent qu'ils lui devoient leur force

et leur bonne santé. Tant que le monarque vivoit, il étoit respecté comme un Dieu ; mais à sa mort il subissoit le sort des hommes. Le peuple entier le jugeoit sur le seuil de son sépulcre ; et après une exacte discussion, si les bonnes actions ne l'emportoient pas sur les mauvaises, il étoit honteusement privé de la sépulture.

Division des familles. Classes et biens.

Le royaume étoit divisé en provinces qui avoient chacune un gouverneur, et les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres et les soldats, qui formoient les trois ordres principaux. Il y avoit trois autres sous-ordres, les bergers, les laboureurs et les artisans. La part du roi étoit destinée à l'entretien de sa cour, où brilloit la plus grande magnificence ; elle étoit aussi consacrée à subvenir aux frais de la guerre, ainsi qu'à récompenser ceux qui avoient bien mérité de l'état. Les biens des prêtres étoient affectés aux frais du culte, et de l'éducation nationale, et au soutien de leurs familles ; les biens des soldats leur tenoient lieu de solde.

La science et la vertu attiroient aux prêtres une grande vénération. Ils avoient un habit distingué, et ils entroient dans le conseil d'état ; quand il arrivoit aux Egyptiens d'élire un roi,

s'il n'étoit pas de la classe des prêtres, on l'initioit dans l'ordre avant que de l'introniser. Sans doute le sacerdoce étoit hériditaire, puisque les Egyptiens étoient obligés de suivre la profession de leurs pères, et que même les enfans des soldats n'étoient point exceptés de cette obligation. Ceux-ci donnoient, ainsi que les prêtres, leurs biens à cultiver aux laboureurs, à charge d'une redevance. L'habileté des cultivateurs Egyptiens a toujours été renommée, tant pour le labour, que pour l'industrie à nourrir et à multiplier les bestiaux. Ils pratiquent encore de nos jours l'ancienne manière de faire éclore les poulets dans des fours, et de multiplier ainsi prodigieusement la volaille. Nous la connoissons cette manière; nous l'avons essayée avec quelque succès, et cependant nous l'avons abandonnée.

Justice et lois.

Le premier soin apporté dans le choix des juges, étoit qu'ils eussent des mœurs irréprochables. Les membres du premier tribunal de la nation, composé de trente, se prenoient dans les principales villes, parce qu'on y supposoit plus de lumières. Ils choisissoient leur président, qui pour marque de sa dignité, portoit suspendue au col, l'image de la vérité, ornée de diamans. Le roi les

payoit ; les causes étoient plaidées par les parties ; le demandeur présentoit sa requête par écrit ; copie en étoit donnée au défendeur qui répondoit encore, si cela étoit nécessaire, et sans mot dire, le juge tournoit l'image de la vérité vers celui dont il reconnoissoit le droit. Point d'avocats, leur éloquence, leur astuce, leur habitude de déguiser la vérité les rendoient suspects. En général, ils aimoient mieux juger sur écrit que sur parole, parce que la différence de la facilité à s'exprimer peut donner à une des parties, une supériorité nuisible à la justice.

Leurs lois ont été reconnues si sages, que les sages des nations même éloignées venoient en puiser la connoissance, et les rapporter ensuite dans leur propre pays. La *sagesse des Egyptiens* étoit devenue proverbe. Il nous reste de ces lois sur le parjure, le meurtre, l'esclavage, le commerce, l'adultère, le mariage, et sur beaucoup d'autres sujets ; toutes marquent beaucoup de sagacité. On en jugera par celle-ci : « Les parens « qui auront tué leurs enfans, ne seront « pas mis à mort, mais ils tiendront les « cadavres embrassés pendant trois « jours et trois nuits. » Et afin qu'ils ne pussent pas éluder la loi, on mettoit

des gardes auprès d'eux. Selon une autre coutume qui équivaloit à une loi, les voleurs et filoux formoient une société qui avoit un chef; ils étoient obligés de s'inscrire sur un registre, et de s'engager par serment à remettre le vol au chef; ceux qui étoient volés s'adressoient à lui; il rendoit l'objet, et retenoit seulement la quatrième partie de la valeur. Un semblable tribunal ne pourroit assurément convenir à nos mœurs, et cette composition de la probité avec le vice, seroit avec raison regardée comme une honte par un sage Gouvernement.

Religion. Les Egyptiens adoroient plusieurs divinités dont les principales étoient le soleil et la lune, sous le nom d'*Isis* et d'*Osiris*. Ils établirent aussi des dieux pour tous les élémens. *Vulcain* fut le dieu du feu; *Cérès* la déesse de la terre, l'*Océan* commanda à la mer, *Minerve* à l'air; *Jupiter* représenta l'esprit, la force vivifiante; ils le plaçoient dans le ciel; ils faisoient animer les étoiles et les planettes par d'autres dieux subalternes ou par les ames des héros. Une preuve de la persuasion où ils étoient de l'existence d'un Dieu suprême, créateur et conservateur du monde, c'est cette inscription d'un de leurs temples :

Je suis tout ce qui a été, est et sera, et aucun mortel n'a encore levé le voile qui me couvre. Et cette autre qui existe encore : *A toi la déesse* Isis, *qui étant une, es toute chose.*

Le desir de faire connoître l'influence, et le pouvoir qu'ils attribuoient à leurs dieux, en a rendu les représentations très-bizarres. Un œil au bout d'un sceptre signifioit la providence d'*Osiris*, un faucon la vue perçante de ce dieu. Ces emblêmes s'ajoutoient à sa figure de jeune homme, décorée d'un signe très-marqué de la génération ; ce signe se nommoit *Phalle*. *Isis* étoit toute couverte de mamelles, pour signifier qu'elle nourrissoit toutes choses. On lui mettoit à la tête des cornes, un sistre et une cruche dans la main, et d'autres signes qui indiquoient les phases de la lune, la fécondité du Nil et les fêtes établies à cette occasion. *Sérapis*, dieu de l'abondance, avoit un boisseau sur la tête. *Jupiter-Ammon* avoit la tête d'un bélier, *Anubis* celle d'un chien ; d'autres dieux avoient des têtes, des pieds, des mains, des corps d'animaux avec des faces humaines ; d'où il arrivoit que le peuple oubliant le motif de ces signes, s'attachoit à la chose représentante, et il en est venu jusqu'à ado-

rer les animaux, dont les figures n'étoient ajoutées ou substituées au personnage que pour rappeler les qualités qui le rendoient l'objet d'un culte particulier.

Superstition

Delà au culte des animaux même, il n'y avoit pas grand chemin à faire, et les Egyptiens le franchirent. On sait les attentions, les précautions, les soins avec lesquels ils choisissoient et nourrissoient le bœuf *Apis*. Il n'y avoit pas une seule ville qui n'eût son animal divinisé, chat, chien, loup, porc, crocodile, reptile, oiseau, poisson, avec de grands bâtimens, des viviers, des volières, selon leur nature, et des prêtres pour les servir. Mais la chose la plus bizarre, c'est que l'animal adoré dans une ville, étoit immolé dans l'autre, d'où naissoient des haines funestes entre les habitans du même pays. On prétend que ces haines avoient été provoquées par la politique d'un de leurs rois.

Voyant ses sujets naturellement enclins à la révolte, il ordonna à chaque province et à chaque ville d'adorer un animal particulier, et de suivre un régime différent de vie. Par cette loi, les Egyptiens se trouvant partagés en sociétés distinctes, prévenues les unes contre les autres au sujet de la religion,

et se méprisant mutuellement à cause de la diversité de leurs coutumes, ne pouvoient que très-difficilement se réunir pour causer des troubles généraux dans l'état. On pourroit encore dériver ce culte des animaux de leurs étendards, sur lesquels ils peignoient ceux qui leur étoient le plus utiles, comme l'*Ibis* et le *Faucon* qui dévoroient les serpens, l'*Ichneumon*, qui empêchoit la multiplication des crocodiles, le *chat*, qui détruisoit les rats, fléau commun en Egypte. Mais pour le culte des oignons, poireaux, féves et autres légumes, on n'en peut trouver l'origine que dans une inconcevable démence, qui n'a pu être le partage que de la partie la plus ignorante du peuple, si toutefois ce culte a jamais été suivi, et si ce n'est pas une exagération des historiens, pour mettre le comble au mépris qu'attiroit aux Egyptiens leur fanatisme religieux, de la part des autres nations, et sur-tout de la part des Grecs, le plus malin de tous les peuples.

Il est certain qu'on ne peut rien ajouter au respect, à la vénération, à l'exactitude scrupuleuse que les Egyptiens portoient dans leurs cérémonies. Ils avoient des sacrifices, et même, affreuse superstition! des sacrifices humains, une Culte.

liturgie pompeuse, des fêtes gaies et brillantes. Comme les autres peuples ils se firent des oracles. Leurs temples et leurs idoles brilloient d'ornemens, et s'enrichissoient tous les jours par les offrandes. A voir cette magnificence, on auroit peine à croire que l'objet en étoit une brute ou un légume; mais tout s'allie parmi les hommes, même les coutumes les plus contradictoires; ainsi, avec la démence la plus ridicule, on trouve chez les Egyptiens les institutions civiles les plus sages. Ils les ont conservées long-temps, et une coutume nouvelle chez eux étoit un prodige.

Mœurs et coutumes.

L'éducation étoit fort soignée, et confiée aux prêtres qui enseignoient la religion, la géométrie, l'arithmétique, à lire et à écrire, sur-tout aux jeunes gens qu'on destinoit au commerce : il les formoient à la sobriété, en ne permettant pas qu'ils usassent d'alimens trop recherchés. Les Egptiens étoient peu vêtus, et marchoient nuds pieds. On les accoutumoit de bonne heure à respecter la vieillesse. On ne vouloit ni de la musique ni de la lutte : la première énervoit l'ame, la seconde pouvoit nuire au corps par des efforts outrés. Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'ils se soient passés de chant; ce plaisir est de

toutes les nations et de tous les temps; mais ils tempéroient étrangement la gaîté. Dans les grands repas, on apportoit sous les yeux des convives un cercueil, ou un vrai cadavre, et de temps en temps quelqu'un apostrophoit ainsi son compagnon de table : « *Regarde ce* « *mort, tu deviendras semblable à lui.* »

La circoncision étoit en usage chez les Egyptiens. Ils se faisoient une obligation de la propreté, et un point d'honneur de la reconnoissance, leur vertu favorite. On remarque que dans certains cantons les femmes faisoient le commerce et les affaires du dehors; les hommes filoient et s'occupoient du ménage. On leur trouve encore plusieurs habitudes propres à un sexe, transférées à l'autre.

Deuil, sépulcres, embaumemens.

Le dogme de l'immortalité de l'ame étoit soigneusement enseigné en Egypte. C'étoit la base de l'éducation privée et publique; mais ce systême de la métempsycose défiguroit ce dogme consolant. L'ame, disoient-ils, passe d'un corps dans un autre, même dans ceux des animaux; mais ces transmigrations ne commencent qu'après la corruption du cadavre; delà venoient qu'ils prenoient tant de mesures pour le conserver. Ils n'épargnoient ni peines ni dé-

penses dans la construction de leurs sépulcres, qu'ils nommoient des *demeures éternelles*, pendant qu'ils n'appeloient les plus beaux palais que des *hôtelleries*.

Les cérémonies funèbres commençoient par le deuil des femmes, lequel consistoit en lamentations et en cris forcenés. L'embaumeur étoit appelé; selon le prix qu'on vouloit y mettre, il employoit des aromates plus ou moins précieux, observant des procédés plus ou moins parfaits : il exécutoit les détails de son art avec tant d'adresse, que le corps n'en étoit point défiguré. Les poils même des sourcils et des paupières n'en recevoient aucune altération, et les formes du visage étoient assez bien conservées, pour qu'on pût reconnoître la personne. Ils couvroient le cercueil d'hiéroglyphes, servant peut-être d'épitaphes.

Jugement des morts.

Les parens du défunt faisoient avertir, par un crieur public, que tel jour, un tel qu'ils nommoient, devoit être transporté à son sépulcre, et ils invitoient à la cérémonie ses amis, et les juges établis pour l'examen des actions du défunt : on repassoit toute sa vie sans parler de sa naissance, parce que les Egyptiens se croyoient tous égaux.

Les hommes reconnus vertueux étoient renfermés dans le tombeau avec des éloges, des hymnes d'actions de graces, et des prières aux Dieux de les placer dans un séjour de bonheur. Quand le défunt avoit commis quelque crime, ou laissoit des dettes, il n'étoit pas déposé dans la tombe. Son corps restoit dans quelque lieu particulier de la maison, et il est arrivé que ses descendans, devenus riches, satisfaisoient les créanciers, et faisoient ainsi obtenir à leurs ancêtres les honneurs de la sépulture.

Les sciences et arts.

En ne faisant attention qu'au nom des arts pratiqués et des sciences cultivées par les Egyptiens, on croiroit qu'ils ont eu toutes les connoissances des peuples modernes, augmentées de tous les talens acquis par les nations pendant la durée de plusieurs siècles. Mais en approfondissant, on s'apercevroit qu'ils ont connu seulement le nom et les élémens de quelques-unes de ces sciences, et qu'ils étoient bien loin de notre perfection ; très-estimables néanmoins d'avoir fait briller quelques jets de lumière, lorsque les autres nations étoient plongées dans une épaisse obscurité.

Louons donc ce peuple d'avoir eu une *géométrie*, c'est-à-dire, de s'être fait quelques principes pour reconnoître

les bornes des terres abandonnées par le fleuve ; mais ils ne savoient pas mesurer les distances inabordables. Leur *arithmétique* étoit un calcul économique, et tout au plus mercantille. Placés sous un ciel serein et sur un sol uni, jouissant d'un vaste horizon, sur-tout dans la Basse-Egypte, ils ont étudié le cours des astres, et ont fixé le retour des mois et des années, ce qui est beaucoup, mais qui cependant est très-peu en comparaison des théories savantes qui forment notre *astronomie*. Crédules et superstitieux, ils ont donné dans l'*astrologie* judiciaire, c'est-à-dire, l'opinion de l'influence des astres sur la destinée des hommes ; ils ont également donné dans la *magie*, qui est la science de tromper par les illusions. Si on juge de leurs progrès dans la *peinture*, par les figures qu'on trouve sur les cercueils des momies, les seuls monumens de cette espèce qui nous restent, ils étoient fort peu avancés. Leurs dessins sont grossiers et lourds. Il paroît qu'ils n'étoient pas plus habiles en *sculpture*. Leurs ouvrages en ce genre sont des figures emmaillotées jusqu'aux épaules, ou qui, diminuant de la ceinture jusqu'en bas, finissent en gaîne. Il y avoit, dit-on, des ouvriers qui ne faisoient que

des jambes, d'autres que des pieds, d'autres que des bras et des mains, d'autres que des têtes, et ainsi du reste. Conçoit-on que toutes ces parties faites dans des ateliers différens, aient jamais pu s'adapter avec grace et justesse, et donner, comme quelques auteurs le prétendent, des statues parfaites?

Les bornes posées à la *médecine* ont dû aussi empêcher le développement de cette science. Il n'étoit permis à un médecin de s'occuper que d'un genre de maladie. Si même dans cette maladie il employoit un traitement autre que celui qui étoit prescrit par le dispensaire, et si le malade succomboit, le médecin étoit puni de mort. Deux inconvéniens très-nuisibles dans cette loi : le premier, que le médecin borné à la cure d'une seule maladie, les ramenoit toutes à celle qu'il connoissoit, et par-là étoit exposé à employer souvent un traitement tout contraire à celui que le mal exigeoit. Le second, que ne pouvant, sous peine de mort, varier ses ordonnances, il ne pouvoit non plus faire d'expérience : ainsi la science restoit toujours dans l'enfance. Les médecins étoient payés par le trésor public. L'art des embaumemens auroît dû leur procurer des connoissances *anatomiques*; mais il pa-

roît qu'ils n'en ont pas beaucoup profité, ou plutôt qu'une aveugle superstition les empêchoit de tirer parti de cette science.

Commerce. Le commerce a fleuri dès les premiers siècles en Egypte, et dans l'intérieur et à l'extérieur. Dans l'intérieur, par le Nil entre les villes et les provinces; à l'extérieur, avec les étrangers, par les canaux tirés à travers les déserts, communiquant du fleuve à la mer rouge, golfe de l'océan, s'étendant par le même fleuve à la Méditerranée. Ainsi l'Egypte étoit le lien des deux mers. Elle tiroit, par les caravanes, les marchandises précieuses de l'Arabie et de l'Inde, qu'elle transportoit avec ses blés dans la partie méridionale de l'Europe, qui en étoit peu fournie.

Art militaire. L'art de la guerre n'étoit pas ignoré des Egyptiens. Circonscrits par des montagnes et des déserts, défendus par des remparts naturels, contre les invasions des ennemis, ils auroient dû vivre dans une paix perpétuelle; mais ils eurent, comme tant d'autres peuples, la manie des conquêtes, et pour vaincre plus sûrement, ils se formèrent sur-tout une cavalerie qui a été célèbre.

Langue et écriture. Les Egyptiens, ainsi que presque tous les Orientaux, avoient deux langues,

l'une sacrée et l'autre profane. On prétend même que la langue sacrée étoit double : une appliquée aux mystères les plus secrets, étoit possédée seulement par les chefs des prêtres. La langue profane s'est conservée chez les Coptes, habitans indigènes, descendans des anciens Egyptiens. Il y a eu deux sortes d'écriture, l'hiérogliphyque, dont nous avons tant de traces sur les monumens Egyptiens, et une autre pour les usages communs de la vie, qui peignoit les mots. On présume que ces caractères ressembloient à-peu-près à ceux des Chinois. Langue et écriture, tout est perdu pour nous. Ce sont les Grecs qui nous ont fourni ce que nous avons dit sur les usages des Egyptiens, et qui nous fourniront ce que nous allons dire sur l'histoire de l'Egypte.

Jupiter et *Junon*, enfans de *Saturne* et de *Rhée*, c'est-à-dire, du Temps et de la Terre, engendrèrent *Osiris*, *Isis*, *Typhon*, *Apollon* et *Vénus*. *Rhée*, par une infidélité commise après beaucoup d'autres avec *Mercure*, dont elle se trouvoit enceinte, fut condamnée par son mari à ne pouvoir accoucher dans aucun mois de l'année; mais son amant eut l'adresse de dérober à plusieurs mois des heures, dont il forma cinq jours, Tems fabuleux.

qui n'appartenoient à aucun mois. Pendant ces jours la déesse, comme pour se dédommager, se délivra d'une multitude de dieux et de déesses.

L'aîné de cette étonnante progéniture reçut encore le nom d'*Osiris*, et son éducation fut confiée à une vierge qui l'éleva avec beaucoup de soins et de tendresse. Parvenu au trône d'Égypte, il travailla à adoucir les mœurs sauvages de ses sujets, bâtit la première ville, et des temples, et conçut le projet d'étendre sur toute la terre le bienfait de la civilisation.

Nul conquérant ne peut lui être comparé, s'il n'employa que les armes qu'on lui suppose : savoir, l'éloquence, la musique et la poésie. Il se fit accompagner dans son voyage par neuf vierges, habiles musiciennes, qu'il mit sous la conduite d'*Apollon*, son frère. Il leur joignit *Maro*, qui le premier enseigna à planter et à cultiver la vigne, et *Triptolême*, auquel on doit l'art de semer et de recueillir le blé. Outre ces personnes utiles, il grossit son cortège de quelques satyres, dont la gaîté, les danses et les facéties lui parurent propres à gagner le peuple moyen, en effet souvent plus puissant que la raison.

En allant travailler au bonheur des

autres nations, *Osiris* n'oublia pas la sienne. Il laissa pour défendre ses sujets *Hercule*, qu'il nomma chef de l'armée. *Antée*, *Busiris* et *Prométhée* furent chargés du gouvernement des principales provinces et il confia l'administration générale à *Isis* sa femme, sous la direction d'*Hermès* : d'*Hermès*, qui a été sans contredit le plus habile des hommes, puisqu'on lui doit les sons articulés et appellatifs, les lettres, la religion, l'astronomie, la musique, la lutte, l'arithmétique, la lyre à trois cordes, et l'usage de l'olive.

Ces précautions prises, *Osiris* passe en Ethiopie, parcourt l'Arabie, l'Inde, une bonne partie de l'Asie, s'avance jusqu'à la lisiére de l'Europe, marquant son passage par des villes qu'il bâtissoit, des temples et d'autres monumens qui lui méritèrent moins de gloire que les connoissances utiles dont il enrichit tous ces peuples.

Revenu dans ses états, le conquérant législateur n'y trouva pas le bonheur qu'il avoit droit de se promettre. *Typhon*, son frère, dans le dessein de s'approprier le royaume, avoit formé un parti dont le roi ne se défioit pas. Reçu avec l'apparence de l'amitié, *Osiris* se rend à un repas préparé par *Typhon*.

Les convives étoient les complices du perfide. Pendant le repas on apporte un coffre magnifique. Chacun en admire l'ouvrage et la richesse. Il sera, dit *Typhon*, à celui d'entre vous qui le remplira avec plus de justesse. Plusieurs s'y mesurent inutilement, *Osiris* y entre à son tour; le coffre se ferme; on verse dessus du plomb fondu à grands flots, et on le précipite dans la mer.

Isis, son épouse, désolée, cherche le coffre, et après bien des peines le trouve chez un roi voisin qui l'avoit retiré de la mer. Elle jette un tel cri que le fils de ce roi en meurt de peur. D'un regard elle tue l'autre fils, qui eut l'indiscrétion de venir la surprendre pendant qu'elle colloit tristement son visage sur celui de son époux, et elle sèche d'un souffle un fleuve coupable de la seule faute de n'avoir pas arrêté un vent qui lui déplaisoit.

Cette terrible princesse poursuit *Typhon*, le bat, le tue, place ses enfans sur différens trônes, tout cela par les conseils secrets d'*Osiris*, qui revint clandestinement sur la terre, et la rendit encore mère.

Temps héroïques. Rois. Menès.

Après ces temps fabuleux, le premier roi qui se présente sur la scène, dans les temps qu'on appelle héroïques, mais

sans date certaine, est *Ménès*. Il dessécha la partie basse de l'Egypte, de marais la rendit terre ferme, changea le cours du Nil pour l'utilité du pays, enseigna la religion, institua des fêtes solennelles, et fut suivi de cinquante rois de sa race.

Rois pasteurs.

Il paroît que l'Egypte s'enrichit et s'embellit pendant cette longue succession; mais elle perdit ces précieux avantages par l'invasion des peuples venus du couchant, qui fondirent sur ce beau royaume, et l'asservirent. Les conquérans sont représentés comme une horde de sauvages, et leurs rois comme des tyrans qui pilloient, massacroient, détruisoient, et qui sembloient mettre leur gloire à effacer jusqu'au nom des nations conquises. Ces conquérans sont appelés *peuple pasteur*; apparemment parce qu'ils s'occupoient uniquement, comme les Arabes de nos jours, à faire paître de nombreux troupeaux. On ne sait s'ils dominèrent longtemps en Egypte; des historiens disent qu'ils restèrent maîtres de ce royaume, la haute Egypte excep-tée, l'espace de trois cent soixante ans; mais enfin ils furent vaincus à leur tour, confinés d'abord dans un coin du pays, ensuite chassés ou détruits, ou confondus avec les indigènes. Quelques com-

mentateurs les prennent pour les Israëlistes; mais la chronologie contredit cette opinion; il est plus probable que c'étoient des tribus arabes.

Osymandias. Les Egyptiens ayant chassé les étrangers, créèrent des rois de leur nation. Après une suite de plusieurs princes, parmi lesquels se fait remarquer l'affreux *Busiris*, fondateur de Thèbes, parut *Osymandias*. Ce roi fut assez puissant pour lever contre les Ethiopiens une armée de quatre cent mille fantassins, et de vingt mille cavaliers. Il attachoit un grand honneur à son goût pour les bâtimens. « Celui, disoit-il, qui envierа ma grandeur, n'a qu'à m'égaler » dans quelqu'un de mes ouvrages. » Ce *roi des rois*, ainsi s'appeloit-il lui-même, orna Memphis de portiques, de temples, de son propre tombeau et d'autres monumens. Il sut joindre dans ses édifices l'agrément à la majesté, différent de plusieurs de ses prédécesseurs et de ses successeurs, qui ne s'embarrassoient pas qu'une chose fût belle, pourvu qu'elle fût grande. Il bâtit aussi une bibliothèque, et mit sur la porte cette inscription : *la pharmacie de l'âme.*

Nitocris. Plusieurs autres monarques après lui augmentèrent Thèbes et l'embellirent.

Nitocris fut la première femme qui porta la couronne en Egypte. Elle la reçut des Egyptiens qui avoient ôté le sceptre à son frère. Mais, plus vindicative que reconnoissante, elle fit noyer dans un souterrain les seigneurs qui, précipitant le frère du trône, y avoient porté la sœur. On la dépeint belle, avec des cheveux blonds et un teint admirable; mais on lui reproche sa cruauté. Elle éleva une des pyramides.

Douze générations se passèrent jusqu'à *Mœris*, qui creusa le fameux lac de son nom. On le fait prédécesseur immédiat du célèbre *Sésostris*, d'autres donnent au père de ce monarque illustre, le nom d'*Aménophis*. A la naissance de son fils, le père prévoyant fit assembler tous les enfans nés le même jour, pour être élevés avec lui, persuadé que ceux qui auroient été ses compagnons et ses égaux pendant son enfance, seroient un jour des ministres fidèles et de soldats affectionnés. Sésostris.

C'est le *Sésostris* que l'auteur de Télémaque a su faire admirer et aimer, en lui donnant dans sa vieillesse du repentir de son orgueil, de son amour pour les conquêtes, de son luxe et de toutes les brillantes foiblesses qui séduisent les jeunes monarques. Il lui reconnoit de

la douceur, de la bonté, du goût pour les sciences et les arts, une grande tendresse pour les peuples, vertus que l'histoire ne dément pas.

Sésostris, dans une première expédition, entreprise par ordre de son père, purgea la Libie de serpens et de monstres, et combattit les Arabes qu'il vainquit en portant ses armes jusqu'à l'Océan Atlantique. Ces succès lui inspirèrent le désir de les étendre plus loin, même sur toute la terre, s'il étoit possible. Il commença par assurer la tranquillité du centre de sa puissance; s'efforça de gagner le cœur de ses sujets, par des libéralités et des actions de clémence, pardonna à tous ceux qui étoient coupables de rebellion, paya les dettes de ceux qui étoient insolvables, joignit à ces actes de bienfaisance une aimable affabilité, et pourvut à la sûreté du pays en y établissant trente-six gouverneurs sous la régence de son frère.

Sachant que l'union et l'honneur font la force des armées, *Sésostris* établit pour la terre et pour la mer des ordres militaires formés de l'élite de ses sujets. A la tête de ses braves, tantôt sur les vaisseaux qui couvrirent l'Océan de l'Inde et la Méditerranée, tantôt avec des corps d'armée qui parcoururent

toutes les contrées depuis les bords du Gange jusqu'en Thrace, il subjugua, vainquit, triompha et érigea en plusieurs endroits des colonnes qu'on voyoit encore longtemps après lui : elles portoient cette inscription : *Sésostris, roi des rois, seigneur des seigneurs, a soumis ce pays par la force de ses armes.* Il se trouvoit même plusieurs siècles après, dans la Colchide, des hommes qu'à leur teint basané, à leurs cheveux frisés, à leur langage, à leurs coutumes, surtout à celle de la circoncision, on jugeoit Egyptiens. Une tradition les faisoit descendre des soldats de *Sésostris*. Les conquérans sont des torrens qui laissent souvent une partie de leurs eaux dans les terres qu'ils ravagent.

Après neuf ans de travaux, *Sésostris* revint en Egypte, traînant après lui une foule d'Esclaves. *Armaïs* que d'autres nomment *Danaus*, son frère, qui s'étoit accoutumé à commander, voulut se défaire du roi, qui échappa comme par miracle, aux feux qui devoient le consumer. Il se contenta de chasser le coupable, qui se retira en Grèce. *Sésostris* employa le reste de ses jours à fortifier ainsi qu'à embellir l'Egypte. Il construisit une grande muraille à travers les déserts, pour prévenir les courses des Sy-

riens et des Arabes, nivela, pour ainsi dire, son royaume, en creusant les endroits qui ne pouvoient pas recevoir le fleuve, et en élevant ceux qui étoient trop inondés. Il coupa l'Egypte par beaucoup de canaux utiles au commerce; mais la nation qui, jusqu'alors, avoit été redoutable par ses chevaux et ses charriots, perdit par ces coupures cet avantage. Enfin, il construisit dans chaque ville importante un temple magnifique avec cette inscription : *Aucun Egyptien n'a travaillé à cet édifice.* Preuve de l'extrême attention qu'il avoit à ne pas fouler son peuple.

Tout le travail retomba apparemment sur les esclaves. On peut juger de la conduite qu'il tenoit à l'égard du commun des captifs, par la manière dont il traitoit leurs rois. De temps en temps il les faisoit atteler à son char. S'apercevant un jour qu'un de ces infortunés, lié au timon, tournoit souvent la tête, et considéroit tristement les roues, il voulut savoir quelle pensée l'occupoit alors : « O roi, répondit le « prince, le tournolement de la roue « me rappelle les vicissitudes de la for- « tune; chaque partie est tour-à-tour « en haut et en bas; c'est le sort des « hommes. Assis aujourd'hui sur le

« trône, ils se voient réduits le lende-
« main au plus honteux esclavage. »
Cette leçon corrigea *Sésostris*. Dans sa vieillesse il devint aveugle, et se tua lui-même : action qui fut célébrée comme un acte du plus grand courage.

Sésostris II, eut de commun avec son père de devenir aveugle, non pas cependant par vieillesse, mais par punition d'un sacrilège. Le dieu du Nil qui s'étoit ainsi vengé de ce qu'il avoit, dans un excès de colère, lancé un javelot contre ses eaux, lui indiqua malignement un remède qui se trouva difficile; c'étoit de se laver les yeux avec l'urine d'une femme qui auroit toujours été fidèle à son mari. Celle de sa femme, par laquelle il commença, n'opéra point; il s'adressa sans succès à plusieurs autres; et enfin la guérison s'accomplit par la femme d'un jardinier; il l'épousa et fit brûler toutes celles qu'il croyoit adultères. Sésostris II.

A plusieurs rois Egyptiens dont le dernier fut un tyran, succéda *Actisanès* Ethiopien, que les Egyptiens eux-mêmes appelèrent au trône. Il étoit grand justicier. Sa sévérité peupla Rhinocolure, ville la plus reculée des terres entre la Syrie et l'Egypte, dans une contrée stérile, et sans autre boisson Actisanès.

qu'une eau salée et amère. Il y envoyoit les voleurs dont il fit faire une exacte recherche, et qu'on flétrit d'une ignominie éternelle en leur coupant le nez. La nécessité, mère de l'invention, leur enseigna l'art de faire des filets de roseaux, avec lesquels ils prenoient des cailles qui passoient par ce pays à des temps marqués.

Mendès. Protée.

Mendès, son successeur, roi par élection, bâtit le labyrinthe. Une anarchie de cinq générations amena sur le trône *Menès*, d'une naissance obscure, appelé par les Grecs *Protée*. Ils lui ont donné comme à un grand magicien le pouvoir de prendre toutes sortes de formes, même celle du feu : ce qui n'est que l'emblême de la coutume des Egyptiens, d'orner la tête de leurs rois de figures d'animaux et de végétaux, et même d'encens brûlant. Pendant le règne de *Protée*, *Pâris* et *Hélène* furent poussés par la tempête en Egypte, et n'échappèrent que difficilement à la justice du roi, qui vouloit les punir de leur adultère.

Remphis.

Remphis, son fils, fut extrêmement avare. Il fit bâtir une forteresse pour garder ses trésors. Il la croyoit inaccessible, mais en allant visiter ses richesses, il s'aperçut qu'elles diminuoient. La

cause en étoit simple. L'architecte en bâtissant, avoit placé une pierre avec tant d'art, qu'un seul homme pouvoit l'ôter et la remettre sans qu'il y parût, et pouvoit ainsi entrer et prendre ce qu'il voudroit. En mourant, il déclara ce secret à ses deux fils, qui en faisoient l'usage dont le roi s'aperçut par la diminution de son trésor. Il mit des pièges autour des vases qui contenoient l'or. Les voleurs, ne se défiant de rien, vinrent comme à l'ordinaire. Le premier fut pris, et voyant qu'il ne pouvoit se débarrasser, il exhorta son frère à lui couper la tête et à l'emporter, afin qu'on ne pût découvrir les complices. Intéressé par sa propre sûreté, le frère obéit, et le lendemain le roi ne trouva qu'un corps sans tête, dont il ne put tirer aucun indice. Il mit tout en œuvre, jusqu'à prostituer sa propre fille, pour découvrir le voleur. Celui-ci s'exposant toujours, échappoit à toutes les recherches, et donna tant de traits d'adresse et d'habileté, que le roi, auquel il osa se déclarer, lui donna sa fille en mariage, et l'employa utilement dans le gouvernement de ses états.

Après huit rois, *Chéops* monta sur le trône, et bâtit la grande pyramide. Sa fille qui se prostitua pour aider son Chéops.

père à faire les frais de cet édifice, en bâtit une petite du produit des présens particuliers de chacun de ses amans. L'histoire fait connoître que les femmes égyptiennes n'étoient pas délicates sur la pudeur, et ce trait, s'il est vrai, suffit pour nous le prouver

Mycérinus. Nous avons cependant l'exemple d'une princesse qui se donna la mort pour un attentat fait à sa chasteté. Cet attentat étoit le crime de *Mycérinus* son père. Elle se pendit. Le père lui fit faire des obsèques magnifiques : on vante d'ailleurs la douceur et la bonté de ce monarque ; ce furent, dit-on, ses vertus qui hâtèrent sa mort. Un oracle lui signifia qu'il n'avoit plus que six ans à vivre ; « mais, répliqua-t-il, « mon père et mon oncle qui étoient « des monstres d'impiété et de cruauté, « ont vécu long-temps, ma clémence « sera très-mal récompensée si une « prophetie aussi sévère s'accomplit. « — Votre père et votre oncle, ré- « pondit l'oracle, savoient les décrets « du sort qui avoit condamné les Egyp- « tiens à cent cinquante ans d'escla- « vage et de misère, et ils ont agi con- « formément à cette connoissance ; vous « avez interrompu le cours de leurs « maux, et vous vous êtes opposé aux

« décrets du sort, à la vérité involon-
« tairement, mais vous n'en serez pas
« moins puni. » Singulière manière de donner raison à ses dieux.

Gnephactus est le roi qu'on place après *Mycérinus*. Il est renommé pour sa sobriété : le goût lui en vint par nécessité. Dans une expédition qu'il fit en Arabie, les vivres lui ayant manqué, son armée se soutint plusieurs jours par les alimens les plus vils ; il en conclut qu'on pouvoit bien se passer d'alimens délicats, et il les défendit dans tous ses états. Un autre auroit pu croire qu'il falloit au contraire se dédommager de la disette dans l'abondance. Gnephactus.

Son fils, *Bocchoris* le sage, a mérité ce surnom par des institutions utiles, qui le font regarder comme un législateur. Pour rétablir le crédit, et faire circuler l'argent, *Architis* permit d'emprunter sur le corps de son père, et cet emprunt devenoit ainsi une obligation inviolable qu'on se transmettoit. Le débiteur son successeur donnoit en gage le cadavre à son créancier ; il ne pouvoit être enterré, ni lui ni ses descendans, que la dette ne fût acquittée. Bocchoris le sage. *Architis*, ou *Asichis*, d'après Hérodote.

Un Ethiopien, nommé *Sabbaco*, monta sur le trône par droit de conquête, et en précipita *Anysis*, qui s'en- Anysis. Sabbaco, Sethos.

fuit dans les marais. Les dieux dans une vision avoient ordonné à l'Ethiopien cette entreprise; dans une autre vision, cinquante ans après, ils lui ordonnèrent de massacrer tous les prêtres : il aima mieux abdiquer la couronne, et se retira dans son pays. *Anysis* reprit le trône et y fut remplacé, après sa mort, par *Sethos*, de l'ordre sacerdotal. Cette alternative de rois conquérans, de rois détrônés, de rois rétablis, présage une grande révolution qui arriva effectivement et se termina par l'établissement de douze rois.

Les douze Rois.

Maîtres du royaume, ils prirent toutes les mesures possibles pour s'affermir. Les plus embarrassantes étoient contre l'ambition l'un de l'autre. Ils consultèrent l'oracle, qui répondit : « Celui » d'entre vous qui fera une libation » avec une coupe d'airain, sera roi de » toute l'Egypte. ». Un autre oracle ajouta : « Celui que vous maltraiterez « sera vengé par des hommes d'airain, « qui sortiront de la mer. » Un jour qu'ils étoient tous rassemblés pour un sacrifice, il ne se trouva que onze coupes pour eux douze. *Psammitichus*, l'un d'entre eux, emplit de vin son casque d'airain, et s'en sert pour faire la libation aux dieux. Voilà déjà l'explication

du premier oracle. Ses collègues s'en alarment, et le relèguent dans les marais, apparemment dans la partie basse de l'Egypte. Pendant qu'il s'y abandonnoit à l'indignation que lui causoit un traitement si injuste, des habitans de la côte accourent effrayés, et lui disent : *Des hommes d'airain sortent de la mer.* C'étoient des corsaires Indiens et Cariens revêtus de cuirasses d'airain, qui abordoient pour piller. Application du second oracle. *Psammitichus* la saisit, fait alliance avec ces étrangers, assemble une armée dont ils deviennent la principale force, fond à leur tête sur les onze autres rois, les défait, et s'empare seul du trône. On a l'époque de cet événement. A dater du règne de ce prince, commence le temps vrai de l'histoire égyptienne.

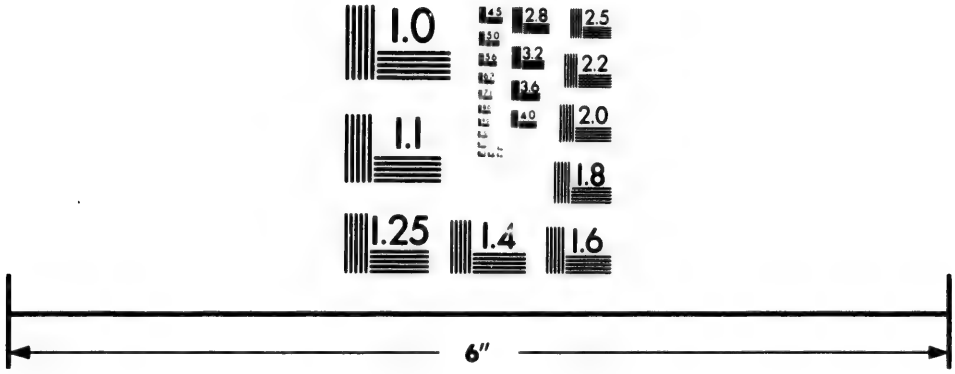
Temps vrai. Après le déluge.

Av. J.-C. 689.

Psammitichus.

Les Grecs à cette époque obtinrent un grand crédit en Egypte. *Psammitichus* leur donna des terres, et leur marqua la plus grande confiance. Deux cents mille égyptiens, apparemment de l'ordre militaire, piqués de cette préférence, abandonnent leur patrie pour aller chercher des établissemens ailleurs. Le monarque envoie après eux, y court lui-même, leur fait de grandes promesses ; démarche inutile. Frappant

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

de leurs lances sur leurs boucliers : « tant » que nous aurons des armes, dirent-» ils, nous ne manquerons pas de pa-» trie ; et il nous suffit d'être hommes » pour ne manquer ni de femmes, » ni d'enfans. » Ils se retirèrent en Ethiopie, et s'y établirent dans une contrée fertile.

Pour réparer cette perte, *Psammitichus* s'efforça de s'attacher ses sujets par de bonnes manières, sans cependant négliger les étrangers, auxquels il témoigna toujours beaucoup d'égards. Il leur ouvrit ses ports, et fit fleurir le commerce. Il fit rechercher les sources du Nil, et fut le premier des rois d'Egypte qui but du vin. Il y avait pourtant déjà plus de deux mille ans que *Noé* avait planté la vigne. C'étoit aussi bien tard rechercher quelle étoit la plus ancienne nation de la terre. *Psammitichus* crut pouvoir la connoître par la première parole que prononceroient deux enfans qu'il fit élever, sans qu'ils entendissent jamais un seul mot. A deux ans, ils prononcèrent le mot *beccos*, qui signifie en phrygien, du pain ; d'où l'on conclut que la nation phrygienne étoit la plus ancienne.

On rapporte que sous *Néchos Pharaon*, son fils et son successeur, les Egyptiens guidés par les Phéniciens, sortirent de la mer Rouge par le detroit de Babel-Mandel, dirigèrent leur course vers les bords orientaux d'Afrique, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et ayant passé le détroit de Gibraltar, retournèrent par la Méditerranée en Egypte, où ils arrivèrent au bout de trois ans. Néchos Pharaon. *Ap. D.* 238. *A. J-C.* 612.

Pendant que les flottes de *Néchos* couvroient la Méditerranée et le golfe Arabique, ses armées de terre combattoient les Mèdes et les Babyloniens, qui venoient de renverser la monarchie des Assyriens. Il vainquit les premiers sur les bords de l'Euphrate, triompha aussi des Juifs sous *Achaz*; mais il fut à son tour vaincu par *Nabuchodonosor*, roi de Babylone.

On ne voit pas que *Psammis*, fils de *Néchos*, ait continué cette guerre. Il avoit apparamment une grande réputation de sagesse, puisque les Grecs vinrent le consulter sur la police des jeux olympiques. Sa première question fut : « Vos propres citoyens qui jugent les » compétiteurs, sont-ils admis à dis- » puter le prix? Sans doute, répon- » dirent-ils. C'est pécher, répliqua le Psammis.

» roi, contre les règles de l'hospitalité; » car il est naturel qu'ils favorisent plus » leurs compatriotes que les étrangers. » On ne sait si les députés profitèrent de cette sage observation.

Apriès, Pharao Hophra.

Apriès le *Pharao Hophra* de l'écriture, fut un prince belliqueux. Il continua ou reprit la guerre contre les Babyloniens, et déploya de grandes forces, tant de terre que de mer, contre les Tyriens, les Sidoniens et les Cypriots. Sa politique astucieuse trompa les Juifs, qu'il engagea dans une guerre contre *Nabuchodonosor*, roi d'Assyrie. Il les abandonna ensuite; mais il fut lui-même puni de cette lâcheté, et il fut la victime d'une trahison, que des rebelles lui suscitèrent dans son propre royaume. Ce prince avoit imposé son armée, qui, après une défaite, l'accusa de l'avoir exposée témérairement: mécontente, poussée à la révolte, elle abandonna le malheureux monarque. *Amasis*, un de ses officiers, essaya de faire marcher dans le devoir ces lâches déserteurs, qui le forcèrent lui-même d'accepter la couronne. Envain *Apriès* opposa au nouveau roi une armée d'étrangers; malgré leur bravoure, ils furent battus, et *Apriès* tomba entre les mains du vainqueur.

Amasis vouloit sauver le prince, mais le peuple, toujours féroce dans sa haine, l'obligea de s'en défaire, et il fut étranglé. Avant que de parvenir au trône, *Amasis* avoit mené une vie conforme à sa naissance grossière, libertine et même criminelle, car il aimoit le vol, et ne se tira souvent des mauvaises affaires que cette inclination lui suscitoit, que par la hardiesse et l'effronterie. Il paroît que c'étoit uu vrai soldat élevé dans la licence des camps, qui ne sut jamais ni se gêner, ni se corriger dans ses propos et dans ses plaisirs. On lui manquoit de respect, il s'en offensoit peu. Cependant il voulut un jour faire connoître qu'il n'étoit pas tout-à-fait indifférent au manque d'égards qu'on lui refusoit, à cause de la bassesse de son extraction. D'une cuvette d'or qui servoit à laver ses pieds, il fit faire une idole qu'il plaça dans le temple le plus fréquenté de la ville, où elle fut révérée de tout le monde. Alors il assembla sa cour, et lui dit : « Le dieu que vous « adorez à présent, a été fait d'un vase « destiné aux usages les plus vils. Il en « doit être de même à mon égard. Au- « trefois homme du peuple, je suis pré- « sentement votre roi, n'oubliez jamais

Amasis.

Ap. D. 2430.
A. J.C. 561.

« le respect que vous me devez. » Il punit ceux qui avoient favorisé ses désordres, et marqua au contraire de l'estime et de la considération à ceux qui ne l'avoient pas ménagé.

L'Egyte fut très-florissante pendant la plus grande partie de son règne. Soit goût naturel, soit habileté à discerner les bons ouvriers, il orna son royaume d'édifices magnifiques. Il nous reste de ce prince une loi sage, savoir : l'obligation prescrite à chaque Egyptien, d'informer une fois par an le magistrat du genre de travail qui lui procuroit sa subsistance.

Amasis auroit joui jusqu'au bout de sa carrière d'un honheur inaltérable, sans une haine mortelle que lui jura, sur la fin, *Cambyse*, roi de Perse. On en rapporte pour cause le refus qu'*Amasis* fit de donner une de ses filles à *Cambyse* ; ou plutôt des historiens prétendent qu'*Amasis* lui-même donna, au lieu de sa fille, une courtisanne à *Cambyse*, fourberie qui, ayant été dévoilée, mit en fureur le roi des Perses, qui gagna Phanès d'Halycarnasse, le meilleur des généraux au service de l'Egypte. Il sut, pour se procurer une flotte, se prévaloir d'une faute bien impolitique

d'*Amasis*, contre *Polyrate*, tyran de Samos, son ancien ami.

« J'apprends, lui écrivoit confidem-
« ment le monarque, que vous êtes par-
« faitement heureux, et je crains pour
« vous un retour fâcheux : si vous ne
« vous procurez vous-même quelque
« peine qui mêlange ce bonheur trop
« constant. Examinez donc ce que vous
« possédez de plus précieux, ce que
« vous perdriez avec plus de sensible re-
« gret, et perdez-le de manière qu'il ne
« puisse être retrouvé ; et si la fortune
« s'obstine à vous favoriser, obstinez-
« vous aussi jusqu'à ce que vous ayiez
« apporté du remède à votre prospé-
« rité par le moyen que je vous in-
« dique. » *Polycrate* se prête à ce ca-
price ; il avoit un bijou qu'il aimoit beaucoup, il le jette dans la mer. On le retrouva, quelques jours après, dans le ventre d'un poisson, qui fut rapporté au tyran. « Voilà, se dit *Amasis*, un
« bonheur trop constant, je pourrois
« bien être enveloppé dans les dis-
« graces de *Polycrate*. » Aussitôt il lui signifie qu'il renonce à son amitié, et le tyran de Samos, piqué, fournit à *Cambyse* des vaisseaux pour transporter des troupes et des vivres en Egypte.

Psamminite.
Ao. D 2474.
A J-C. 524.

Amasis ne fut pas témoin lui-même

des premiers avantagesde *Cambyse*. Le fléau tomba sur *Psamminite*, son fils et son successeur. Une seule bataille le mit dans les fers des Perses, mais avec des circonstances qu'il est bon de raconter pour faire frémir sur l'erreur des représailles.

Le général qui avoit abandonné les drapeaux d'*Amasis*, se nommoit *Phanès*, et étoit Grec. Ses soldats restés attachés aux Egyptiens quand le chef déserta, sachant qu'il étoit dans l'armée persanne, pour donner à *Psamminite* une preuve de leur attachement, prennent les enfans de *Phanès* qu'ils avoient retenus, les conduisent à la tête de l'armée prête à combattre, et à la vue du père et de ses nouveaux amis, les égorgent, reçoivent leur sang dans un vase, et le boivent. La mêlée fut terrible. La rage et le désespoir animoient les deux partis. Les Egyptiens cèdent à la fin, et s'enfuient jusqu'à Memphis. *Cambyse* leur envoie un hérault pour les engager à se rendre. Ces forcenés mettent en pièce le hérault, et traînent ses membres par la ville. Les Perses y entrent sans effort. Les hommes cruels sont presque toujours lâches. La punition du peuple, peut-être seul coupable de cet affreux excès, retomba sur les

grands qui ne l'avoient pas empêché.

Dix jours après la prise de la ville, le roi d'Egypte est traîné honteusement, près de sa capitale, pour jouer son rôle dans la plus affreuse tragédie qu'il soit possible d'imaginer. On le place dans un endroit élevé; aussitôt paroît devant lui sa fille habillée comme une pauvre esclave, avec une cruche pour puiser de l'eau, attribut de la basse servilité, suivie des filles des premières maisons de l'Egypte, revêtues d'habits pareils, et déplorant à grands cris leur infortune. Les pères qu'on avoit placés avec *Psamminite* fondoient en larmes à ce spectacle. Lui seul, quoique près de succomber sous le poids de sa douleur, retenoit ses sanglots. Ces filles étoient suivies du fils du roi, et de deux mille jeunes seigneurs Egyptiens, portant des mords dans la bouche, et des licols autour du col. Ils alloient être immolés aux mânes du hérault Perse qui avoit été massacré. *Psamminite*, comme s'il eût été pétrifié de douleur, ne levoit pas les yeux, pendant que les pères, autour de lui, donnoient les marques les plus éclatantes de désespoir. Mais ce monarque, si maître des signes de sa sensibilité, apercevant dans la foule un de ses intimes amis, dont l'extérieur an-

nonçoit la plus affreuse misère, pleura amèrement et se frappa comme un furieux. *Cambyse* lui fit demander l'explication de sa conduite. « Les calamités « de ma famille sont trop grandes, ré- « pondit-il, pour donner lieu à la ré- « flexion qui fait couler les larmes; mais « la vue d'un ami réduit à la misère m'a « donné le temps de réfléchir, et me « permet de pleurer. » Est-ce que les larmes ne sont que l'effet de la réflexion ?

Cette réponse fit connoître au monarque Perse que l'infortuné prince avoit senti tout l'excès de son malheur. Il le crut assez puni, ordonna qu'on fit grace à son fils; mais il n'étoit déjà plus. *Psamminite* ayant laissé, dans la suite, échapper quelque désir de vengeance, fut aussi condamné à mort, et finit sa vie, après six mois de règne. *Cambyse* promena, pour ainsi dire, sa vengeance et sa fureur sur toute l'Egypte, qu'il pilla et ravagea inhumainement. Il fit tirer le corps d'*Amasis* du tombeau, le fit mettre en pèices et brûler. Mais ce qui toucha le plus les Egyptiens, ce fut la mort du bœuf Apis, leur dieu, que *Cambyse* tua lui-même. Cette injure, qu'ils regardoient comme faite à toute la nation, les toucha tellement, qu'ils

conservèrent depuis une haine implacable contre les Perses, et ne purent jamais rester paisibles sous la domination de ce peuple.

Réduite en province de l'empire des Perses, l'Egypte devint un foyer perpétuel de séditions. Les Egyptiens mordoient avec rage le frein qui les retenoit, et quiconque se présentoit pour les en délivrer étoit accepté. A cette condition, ils déférèrent la couronne à *Inarus*, roi de Lidie. Ce prince se soutint quelque temps contre les Perses, fut vaincu à la fin, et fait prisonnier, quoiqu'il eût su tirer un secours puissant des Athéniens. Les vainqueurs firent inhumainement crucifier ce prince. Inarus. 2539.

Un si terrible exemple n'empêcha pas que les Egyptiens ne trouvassent des chefs contre les Perses; tant une couronne a d'attrait pour les ambitieux. Elle fut successivement portée par *Amyrthée* et sept princes après lui; mais elle fut toujours chancelante, et tomba souvent sous les efforts des Perses, malgré la protection des Grecs, qui acquirent, pendant tout ce temps, une grande prépondérance en Egypte; et qui surent bien faire payer leurs secours. Amyrthée. 2583.

On crut quelque temps que *Tachos*, d'une race Egyptienne, affermiroit le Tachos. 2632.

trône sur lequel on l'avoit placé ; mais il ne sut pas profiter des conseils d'*Agésilas*, roi de Sparte. La simplicité et l'air peu distingué de ce vieux général lui déplurent. Il confia ses principales forces à un autre chef, qui se laissa vaincre. Cette défaite mécontenta les Egyptiens, qui chassèrent *Tachos*. *Agésilas* contribua au succès de la révolte, par vengeance contre le roi qui l'avoit méprisé.

Nectanebus. 2642. Le chef des révoltés, *Nectanebus*, aussi d'un sang Egyptien, prit le sceptre et la couronne. Le peuple, accoutumé aux factions, travailla bientôt à renverser son propre ouvrage. Le roi se trouva enfermé dans une ville ; il en sortit par le secours d'*Agésilas*, et fut assez habile pour former une ligue de plusieurs peuples contre les Perses, qui possédoient toujours une partie de ce royaume, et songeoient à reconquérir l'autre partie. Ceux-ci firent un dernier effort, et soumirent entièrement l'Egypte. *Nectanebus* ramassa ce qu'il put de ses trésors, et s'enfuit en Ethiopie, d'où il ne revint plus. Par-là s'accomplit la prophétie d'Ezéchiel : *Il n'y aura plus de prince du pays d'Egypte.*

Ainsi, le royaume le plus riche et le plus florissant, le dépôt des arts et

de sciences, puissant en flottes et en troupes de terre, qui avoit souvent imposé la loi à ses voisins, et porté ses conquêtes dans les provinces éloignées, célèbre par son attachement à sa religion et à ses rois, le centre du commerce par sa position entre les deux mers, inaccessible aux invasions par les déserts qui l'environnent, n'a cessé d'être la proie des factions et des étrangers, et n'est plus visité par les voyageurs que comme un monument de ruines, couvert des débris de sa grandeur.

MOABITES.

Moabites situés entre le lac Asphaltide, le Jourdain, les Ammonites, le pays de Madian et d'Edom.

L'histoire d'Egypte est liée par le voisinage à celle des Israëlites; mais avant de parler de ceux-ci, il convient de faire connoître les peuples avec lesquels ils eurent des relations, lorsqu'ils prirent possession de la terre de Chanaan, ou *terre promise*.

Loth.

Les premiers sont les Moabites, descendans de *Moab*, fils de *Loth*, par sa fille aînée. *Loth* étoit neveu d'*Abraham*, qui le prit sous sa protection, et l'emmena avec lui en Egypte, lorsque la famine contraignit ce patriarche d'y

aller. En se séparant, à cause de leur nombreuse suite, *Abraham* abandonna à *Loth* la plaine du Jourdain. *Loth* se trouva voisin de Sodôme, dont les habitans, en punition de leurs mœurs infâmes, furent détruits par le feu du ciel. Fuyant avec deux de ses filles cette contrée maudite, il se réfugia dans une caverne. Ces jeunes filles, s'imaginant que tous les hommes avoient péri par l'embrâsement de Sodôme, et ne voulant pas laisser finir le monde, enivrent *Loth* et deviennent enceintes, l'aînée de *Moab*, père des Moabites, et la cadette d'*Ammon*, père des Ammonites.

Pays et mœurs.

Le pays des Moabites est montueux et propre au pâturage. Leur capitale se nommoit *Ar*. Ils étoient gouvernés par des rois, et pratiquoient la circoncision. *Moïse* trouva encore établie parmi eux la croyance d'un seul dieu, sans doute transmise par *Loth*, mais obscurcie par des notions fausses. On leur reproche de l'obscénité dans les mœurs. Ils sacrifioient sur les montagnes des taureaux et des boucs, et même dans des occasions extraordinaires des victimes humaines. Les enfans de Moab se multipliant et s'étendant, chassèrent ou détruisirent les premiers habitans du pays, race gigantesque et terrible qui descendoit de

Cham, mais qu'ils trouvèrent très-affoiblis par les victoires de *Coderla Homer*, roi d'Edom.

Balack, un de leurs rois, pressé par les Israëlites quand *Josué* les introduisit dans la terre promise, et sentant son impuissance, employa avec succès contre eux les moyens des hommes foibles, la superstition et la séduction. Persuadé qu'il y a une vertu secrette attachée aux imprécations et malédictions qu'on lance contre un ennemi, *Balack* fait venir un prophète nommé *Balaam*, l'engage d'aller sur une montagne d'où il pourroit voir l'armée ennemie et de la maudire. *Balaam* se met en marche, mais son ânesse refuse d'avancer. Il la pique, l'animal résiste, parle, et se plaint d'être maltraité pendant qu'un ange armé lui barre le chemin. *Balaam*, cependant, désirant gagner les présens qu'on lui promettait, ouvre la bouche pour lancer des malédictions, mais contre ses efforts il n'en sort que des bénédictions. Outré à son tour d'être malgré lui un organe de prospérité pour le peuple qu'il vouloit perdre : « Envain, dit-il, à » *Balack*, vous prétendez nuire à cette » nation, tant qu'elle sera fidèle à son » Dieu ; le seul moyen de la vaincre, Balaam.

» est de lui faire oublier sa religion : » envoyez dans leur camp vos plus » belles filles munies d'instructions né- » cessaires, et comptez sur le succès. » En effet, il ne se fit pas attendre ; de la débauche, les Israëlites passèrent bientôt à l'idolâtrie. Dieu les en punit par une plaie qui emporta plusieurs milliers d'hommes, et les Moabites furent délivrés.

Un roi de cette nation nommé *Eglon*, tint pendant dix-huit ans les Israëlites sous sa domination, et leur imposa un fort tribut. Un Benjamite, nommé *Chol*, qui étoit chargé d'aller le payer, forma le projet d'affranchir sa nation de cette servitude, et y réussit en tuant le tyran. A leur tour, ces peuples passèrent sous le joug des Israëlites, pendant le règne de *David*; et en général, ils partagèrent les succès de leurs vainqueurs, et leurs disgraces. Traînés comme eux en captivité, révoltés, soumis, jusqu'à ce qu'ils se confondirent dans les grandes nations qui ravagèrent ces contrées, où quelques-uns de leurs descendans existent, dit-on, encore sous la dénomination générale d'Arabes.

AMMONITES.

Ammon, père des Ammonites, descendoit de *Loth*, par sa fille cadette : ils trouvèrent, comme les Moabites, des géans qui insensiblement disparurent. Ce pays assez uni, étoit fertile en blé. La capitale se nommoit *Rabbah*. Ils avoient des rois, et pratiquoient la circoncision. C'est tout ce qu'on en sait. On n'a pas plus de lumière sur leur religion, qui a été pure dans son principe ; mais ils la souillèrent par le culte de *Moloch*, dieu du feu, auquel ils immoloient leurs enfans. Des historiens disent qu'ils ne faisoient que les passer sur la flamme pour les purifier ; d'autres, ce qui n'est que trop vraisemblable, prétendent qu'ils les jettoient vivans dans des fournaises de cuivre, au bruit des tambours, qui empêchoit qu'on entendit les cris de ces malheureuses victimes.

Ammonites, situés entre les montagnes de Galaad, le Jourdain, la riviere d'Amon, les Moabites et les déserts de l'Arabie.

Mœurs et coutumes.

Ils soutinrent souvent la guerre contre les Israëlites, avec des succès variés. On raconte une cruauté atroce de *Nahash*, un de leurs rois. Ayant réduit à l'extrémité la ville de Jabès qu'il assiégeoit, les habitans offrirent de se rendre, et de le reconnoître pour souverain. « Je

» le veux, répondit-il, mais à condition
» que pour préliminaire de l'alliance,
» on vous crêvera à chacun l'œil droit.»
En réponse à cette terrible proposition, les habitans demandèrent sept jours de délai. Pendant cet intervalle, il leur arriva des secours, et le barbare en fut pour son affreux projet.

L'imprudence d'un jeune roi, nommé *Hanon*, leur attira une guerre cruelle de la part de *David*. Ce prince lui avoit envoyé des ambassadeurs pour le féliciter au commencement de son règne. De mauvais conseillers persuadèrent à *Hanon* que c'étoit un prétexte pour reconnoître ses forces. Sur cette supposition, il leur fait couper la moitié de la barbe et leurs habits jusqu'à la ceinture, et les renvoie ainsi honteusement défigurés. *David* prit les armes. La guerre dura plusieurs années. Enfin, *Hanon* fut assiégé dans sa capitale, qui fut prise d'assaut, et il périt dans l'action. *David*, dit *Joseph*, ôta lui-même de dessus la tête du mort, sa couronne d'or, ornée de pierreries de grand prix, et fit expirer tous les habitans dans les supplices. Ceux des autres villes ne furent pas mieux traités. Ce carnage effaça pour long-temps les Ammonites de la liste des nations belli-

queuses. Cependant on les voit reparoître sous le Macchabées, leur tenir tête, puis disparoître engloutis par les grandes nations, et ne plus subsister qu'en petit nombre, comme leurs frères les Moabites, sous le nom d'Arabes.

MADIANITES.

A l'orient du Jourdain, sur le bord de la mer Rouge et de l'Arabie Pétrée, habitoient les Madianites, issus de *Madian*, fils d'*Abraham* et de *Cetura* son esclave. Cette position les rendit pasteurs et marchands. Les premiers vivoient sous des tentes, faisoient paître leurs immenses troupeaux dans ces plaines, partie verdoyantes, partie sablonneuses et parsemées de roches; ils s'arrêtoient où ils trouvoient des sources et des pâturages : et quand ceux-ci étoient consommés, ils alloient ailleurs en chercher d'autres.

Madianites dans l'Arabie Pétrée, entre le lac Asphaltide, le pays de Moab, la mer Rouge, et l'Idumée.

Mœurs et coutumes.

Entre les bestiaux qui composoient leurs troupeaux, il se trouvoit beaucoup de chameaux et dromadaires, qu'on appelle les *vaisseaux de terre*, à cause de la charge qu'ils portent. Ils les vendoient avantageusement à ceux

de leurs compatriotes qui se livroient au commerce. Ces marchands le faisoient, comme ils le font encore aujourd'hui, à travers les déserts. Ils apportoient aux pasteurs des parfums de l'Arabie. Le voisinage de la mer Rouge les rendit aussi marins. Par cette voie, ils tiroient les étoffes précieuses de l'Inde; de sorte que sous des tentes couvertes d'un feûtre grossier, habitoit souvent le luxe asiatique.

Religion. Des peuples errans et voyageurs, s'ils ont une religion, ont rarement un culte fixe; celui-ci se propage par la communication et l'enseignement dans les grandes sociétés, et sur-tout dans les villes. Or il y avoit très-peu de cités chez les *Madianites*. Leur capitale s'appeloit *Madian*; on en voit encore les ruines sous le même nom. Ils ne pratiquoient pas la circoncision, ils adoroient en grande partie de faux dieux; mais ils rendoient aussi hommage au véritable. *Jethro*, surnommé *le Prêtre de Madian*, qui fut en commerce d'amitié avec Moïse, laissa au milieu des Madianites, ses frères, une postérité qui ne se souilla jamais par les rites de l'idolâtrie, mais qui aussi fit peu de prosélites.

Gouvernement. Les chaînes du gouvernement ne les

gênoient pas plus que le joug de la religion. Ils se laissoient commander tantôt par un roi, tantôt par plusieurs chefs, qui étoient obéis autant que l'autorité pouvoit se faire respecter chez des peuples si portés à l'indépendance. Leurs guerres étoient des courses très-redoutées par les Israëlites, qui fréquemment y ont été fort exposés, et s'en sont quelquefois cruellement vengés; mais il n'étoit pas aisé d'atteindre les Madianites. Ils se précipitoient dans le pays comme un torrent, ravageoient, fuyoient; et quand on les croyoit bien loin, revenoient piller le reste. Si on les poursuivoit avec opiniâtreté, hommes, femmes, enfans, bestiaux, s'enfonçoient dans le désert, ne laissant après eux aucune trace.

Leurs guerres avec les Israëlites ont toujours été fort cruelles. Il semble que ce fût un défi à qui s'extermineroit avec le plus de fureur; ils s'égorgeoient et réduisoient leurs villes en cendres. Après avoir subi les mêmes vicissitudes du sort que les Israëlites, le nom des Madianites s'est mêlé et perdu dans les nations les plus célèbres de l'Arabie.

ÉDOMITES OU IDUMÉENS.

Edomites ou Iduméens, situés entre Madian, le Jourdain et la Méditerranée.

Les Iduméens descendoient d'*Abraham* par *Isaac* son fils, qui fut père d'*Esaü*, nommé aussi *Edom*. La terre qu'ils habitoient a tellement varié, qu'il est impossible d'en fixer la juste position et l'étendue. On sait seulement que, tantôt élargie, et tantôt resserrée, elle a occupé un lieu difficile à circonscrire, entre Madian, le Jourdain et la Méditerranée, qu'elle touchoit en plusieurs points : elle est remplie de montagnes, baignée d'eaux courantes ; mais elle a des sources, et produisoit autrefois du vin et du froment.

Mœurs et coutumes.

Même difficulté pour décrire les mœurs et les coutumes des Iduméens, qui ont dû changer dans la durée des siècles. Pendant leur état de prospérité, ils faisoient un grand commerce, tant sur la mer Rouge que sur la Méditerranée ; leur principal étoit avec Tyr et Sidon. Ils mettoient sur pied des troupes nombreuses, et beaucoup de charriots armés qui décidoient alors du succès des combats. Leurs villes étoient bien bâties et bien fortifiées ; ils cultivoient les sciences et les arts. On leur reproche quelque chose d'insociable

dans le caractère, de la dureté, de l'orgueil, qui ne les abandonnoit pas même dans leurs disgraces.

Descendans d'*Isaac*, ils conservoient la circoncision et le culte d'un seul dieu, sauf les cérémonies idolâtres, que l'ignorance, les préjugés, la corruption des mœurs et les mauvais exemples de leurs voisins, ont pu y joindre. Le premier gouvernement fut patriarchal, ensuite ils établirent la royauté élective. Religion et Gouvernement.

Enfans d'*Isaac* par *Esaü*, comme les Juifs l'étoient par *Jacob*, ces deux peuples frères furent des ennemis très-acharnés. Les Iduméens, dans le pays où *Esaü* les avoit pour ainsi dire implantés, avoient trouvé d'anciens habitans dont la race s'éteignit insensiblement. Ils y réussirent seuls; s'y établirent, s'y fortifièrent, et lorsqu'ils jouissoient tranquillement de leurs possessions, arrive une nation entière, que le désert où elle avoit erré pendant quarante ans vomit sur cette contrée florissante. Le roi *Edom* s'opposa d'abord à son passage, et traita ensuite avec elle.

On sait l'antipathie chagrine qu'*Esaü* montra toujours à son frère *Jacob*, depuis que celui-ci lui eut acheté son droit d'aînesse. Il semble que ce sentiment devint héréditaire à leurs descendans.

Les *Iduméens* et les *Juifs* ne firent pas la guerre comme les autres peuples. C'étoit une fureur et une rage qui les portoit, non à se vaincre, mais à se détruire. Après une bataille importante qu'ils se livrèrent, dans laquelle les *Iduméens* perdirent dix-huit mille hommes, *Joad*, général de *David*, fit massacrer tous ceux qu'on put rencontrer. Les malheureux restes de ce peuple infortuné se réfugièrent partie chez les *Moabites*, partie en Egypte, avec *Nadad* leur roi. Il tenta de rentrer dans son royaume, et ne réussit pas. L'Idumée resta assujétie à la maison de *David*, gouvernée par ses vice-rois. Les *Iduméens* voulurent rompre leurs chaînes; les *Juifs* les appesantirent; quoique vaincus, ils les secouèrent de nouveau, et une défaite éclatante entraîna la perte de leur capitale, située sur des rochers, d'où le général ennemi fit précipiter dix mille captifs.

Après de pareilles exécutions, il n'est pas étonnant qu'ils aient conservé une haine violente contre les Juifs; ils étoient toujours prêts à se liguer contre eux. Réduits comme eux en esclavage par les Babyloniens, il semble que leur malheur ait été soulagé par celui de leurs anciens ennemis; et ils firent tous leurs efforts

pour engager leur commun vainqueur à raser *Jérusalem*.

Il manquoit un trait au tableau du caractère opiniâtre et vindicatif des *Iduméens*, si on ne remarquoit qu'ils étoient aussi incapables de se céder entre eux, que de se concilier avec leurs voisins. Ils se minoient par des guerres perpétuelles au dedans et au dehors, et une nation si puissante fut réduite à se réfugier sur un coin de la contrée qu'elle occupoit auparavant toute entière avec gloire. Elle se fondit dans la masse des Juifs qu'elle abhorroit, et dans la lie des peuples voisins dont elle avoit souvent soumis l'alliance à ses intérêts et à ses caprices.

AMALÉCITES.

Les Amalécites descendoient d'*Eliphaz*, premier né d'*Esaü*, mais par une esclave, au lieu que les Iduméens descendoient d'une femme légitime. C'est sur cette diversité d'origine que l'on fonde la diversité qui a toujours existé entre ces deux peuples.

Amalécites entre Chanaan, Edom, l'Egypte et les déserts du côté de la mer.

D'ailleurs ils se ressembloient par la religion, mélangée de bien et de mal,

Arts et coutumes.

part le goût des arts, par le commerce, que leur position entre les mers Rouge et Méditerranée, et la proximité de l'Égypte leur permit de cultiver et d'étendre. On les soupçonne même d'avoir été conquérans, et d'avoir fait partie de ce *peuple pasteur* qui subjugua l'Egypte, et y domina pendant trois-cent soixante ans. C'est sans doute à l'époque d'une si éclatante prospérité, que les historiens Juifs le nomment *le premier des peuples*; mais aussi à côté de cette pompeuse qualification, se trouve cette prédiction : *Sa mémoire sera pour jamais effacée de dessous les cieux.*

En effet, les guerres perpétuelles contre leurs voisins, et sur tout contre les Juifs, les ruinèrent insensiblement. *Saül* en fit une destruction effrayante; *David* extermina, par l'ordre d'un prophète, ce qui avoit échappé au premier massacre, et il n'eut pas la permission de sauver leur roi *Agag*, qui fut coupé par morceaux. Depuis cette terrible exécution, on ne voit plus le nom d'*Amalec* que dans l'histoire d'*Esther*, lorsqu'*Aman*, Amalécite, par vengeance d'une humiliation que le Juif *Mardochée* lui avoit attirée sans le vouloir, conçut le dessein de faire périr en une seule nuit, non-seulement tous les Juifs ré-

pandus dans les états d'*Assuérus*, roi de Babylonne, mais ceux même qu'il avoit laissé en Judée, pleurer sur les ruines de leur patrie. Cet affreux projet retomba sur *Aman*, qui fut exterminé avec toute sa famille, et les Juifs eurent la permission de poursuivre par tout leurs ennemis, dont ils firent un grand carnage. Après cet événement les Amalécites n'ont plus reparu.

CHANANÉENS.

Chanaan, entre le mont Liban, les Moabites et les Philistins.

Il est aussi difficile de fixer l'arrondissement du pays des Chananéens, que d'y placer les différentes tribus qui l'ont habité. Elles étoient au nombre de sept ou de neuf, descendant de *Cham*, fils de *Noé*. Les Chananéens furent principalement l'objet des malédictions que nous avons rapportées, données par *Noé* à *Cham*, père de ces peuples, et leur destinée étoit d'être à la fin exterminés, chassés ou assujétis.

Mœurs et coutumes.

On sait peu de chose des Chananéens, avant l'irruption des Israëlites dans leurs pays. De certains détails qui se rencontrent incidemment dans les historiens juifs, on conclut que les Cha-

nanéens étoient bergers, laboureurs, soldats, artisans, marchands, matelots, selon leur sol et leur position. Chaque tribu étoit gouverné par un roi : ils se réunirent souvent contre *Israël*, l'ennemi commun. Leur résistance, quand ils étoient attaqués, fait croire qu'ils étoient bons soldats. Ils ne manquoient pas de bonnes villes et de forteresses, où ils soutinrent des siéges prolongés, par tout ce que l'art des défenses fournissoit alors d'expédiens ; enfin ces sept ou neuf peuples faisoient comme un corps de nation partagé en plusieurs membres, avec des lois soit communes, soit propres à chacune. Il en étoit de même de la religion. On voit d'un côté *Melchisedec*, un de leurs rois, professer hautement le culte du vrai dieu, et de l'autre des prêtres de *Moloc* brûler impitoyablement les enfans qu'une partie des Chananéens offroient en holocauste à cette divinité infernale.

Du reste, il paroît que leurs rois n'étoient pas despotes : ils régloient les affaires intérieures et extérieures dans des assemblées populaires. Ainsi ce fut le peuple entier, et non le roi seul, *Ephron*, qui transigea avec *Abraham*, pour un terrain propre à la sépulture de sa famille. Ces chefs n'usoient guères que du

droit de persuasion, comme il paroît dans l'aventure de *Dina*.

Hamor, roi de Sichem, avoit un fils qui devint éperdument amoureux de *Dina*, fille de *Jacob*. Emporté par la fougue de ses desirs, ce jeune prince osa satisfaire sa passion sans l'aveu de celle qui la causoit. Les frères de la personne outragée courent aux armes. *Hamor*, les larmes aux yeux, conjure *Jacob* et ses fils de pardonner aux siens : et le jeune prince, revenu à des sentimens vertueux, offre d'épouser la jeune Israëlite. Les frères consentent au mariage, et à oublier l'injure, à condition que *Hamor* se fera circoncire avec toute sa famille. *Hamor* assemble son peuple, lui représente l'avantage d'une alliance qui ne sera solide qu'à cette condition ; ils se laissent gagner. L'opération se fait, et le troisième jour, dans la force de la douleur, *Siméon* et *Lévy*, enfans de *Jacob*, paroissent subitement à la tête de leurs serviteurs armés. Hommes, femmes, enfans, bestiaux, ils passent tout impitoyablement au fil de l'épée, sans que les Chananéens, mis par la blessure hors d'état de se défendre, puissent faire aucune résistance. Dina.

Leur histoire, après cela, n'est qu'une Rois.

longue suite de guerres avec les Israëlites, dans lesquelles ils éprouvoient beaucoup plus de revers que de succès. Leurs défaites sont toujours, dans l'histoire, accompagnées de circonstances merveilleuses et funestes. *Arod*, roi du sud de Chanaan, *Og*, roi de Basan, voulant résister aux premiers efforts du peuple de dieu, sont totalement détruits. *Josué* prend Jéricho par un miracle, et n'y laisse vivant qu'une femme et sa famille. Le roi d'*Aï* est étranglé à la vue de sa ville dévorée par les flammes. Les *Gabaonites* évitent le sort commun, en surprenant une alliance comme s'ils venoient de loin. Si *Josué* leur laisse la vie, il les condamne pour toujours aux travaux des esclaves. Cinq rois se joignent et mettent à leur tête *Adonizédec*, pour arrêter *Josué*. Celui-ci appelle contre eux une nuée de pierres qui les écrasent, arrête le soleil pour achever la défaite, et les fait pendre tous cinq, à l'entrée d'une caverne où ils s'étoient réfugiés. Sept princes encore réunis périssent avec leurs peuples sous les successeurs de *Josué*. *Adonizédec*, qui avoit fait couper les pouces des mains et des pieds de soixante-dix rois ou chefs Chananéens, subit la même peine. *Si-*

sara, un d'entre eux, qui croyoit écraser les Israëlites sous les roues de ses charriots de fer, que l'on comptoit au nombre de neuf cents dans son armée, est mis en fuite, et périt de la main d'une femme, qui lui enfonça un clou dans la tête. Ainsi, tout contribuoit aux triomphes sanglans du peuple choisi, pendant que les malheureux Chananéens, sous l'anathême de la proscription, s'anéantissoient malgré des prodiges de valeur. Les uns s'ensevelirent sous les ruines de leurs cités, les autres les abandonnèrent en frémissant de rage; ceux-ci allèrent fonder des colonies en Afrique; plusieurs s'établirent sur la côte, où le commerce les rendit célèbres sous le nom de *Phéniciens*: le plus petit nombre resta dans le pays où il dominoit auparavant, et fut toléré.

PHILISTINS.

Philistins. Philistine ou Palestine. Le long de la mer Méditerranée, entre Amalec, Edom, la tribu de Dan, Siméon et Juda.

A la différence des peuples dont nous venons de parler, destinés au glaive des Israëlites, les Philistins étoient comme une verge dans la main de Dieu, quand il vouloit châtier son peuple. Leur

pays, uni le long de la mer, s'élève dans le fond en montagne et en collines, non-seulement très-fertiles, mais ornées de points de vue les plus agréables. Il n'y a point de rivières; mais il est grand nombre de ruisseaux qui descendent des montagnes. Le climat est doux et tempéré. Des *Philistins*, le pays a pris le nom de *Palestine*, lequel est demeuré à ce pays que les Juifs habitoient anciennement. Leurs principales villes étoient *Gaza*, un peu dans les terres, mais jointe à la mer par un port peu éloigné; *Ascalon*, vrai port de mer, et *Azoth*, située sur une colline plantée de vignes. Des vallées fertiles en blé les environnent; ces villes subsistent encore.

Mœurs et coutumes.

Les *Philistins* descendoient de *Cham*; et pourroient bien avoir été une colonie Egyptienne. Leurs chefs n'avoient d'abord qu'une puissance bornée, ou plutôt leur gouvernement étoit une espèce d'aristocratie: ils élisoient des chefs qui rendoient compte tantôt aux grands, tantôt aux peuples; de sorte qu'on peut dire que quelquefois ils ont vécu sous une république démocratique. Leur langue différoit peu de celle des Juifs; ils possédoient sans doute les mêmes talens dans les arts. On leur attribue

l'invention de l'arc et de la flèche ; ils avoient parmi eux des géans, reste d'une ancienne race détruite.

Abimélech, un de leurs rois, connoissoit le vrai Dieu. Cette lumière s'est éclipsée insensiblement, et peu de pays ont été couverts d'une idolâtrie aussi épaisse. *Dagon* étoit adoré à *Azoth*, *Astarté* ou *Vénus* à *Geth*, *Beelzebuth* ou le dieu des mouches, à *Ezron*, où il y avoit un oracle célèbre. Les *Philistins* s'acquittoient des devoirs extérieurs de leur religion avec beaucoup de pompe, dans des temples spacieux et bien décorés ; ils offroient à leurs dieux la partie la plus précieuse de leur butin. Quoiqu'extrêmement superstitieux, ils n'immoloient pas de victimes humaines. Religion.

Deux *Abimélech* ont été successivement amoureux, l'un de la femme d'*Abraham*, l'autre de la femme d'*Isaac*, que ces patriarches faisoient passer pour leurs sœurs, et tous deux les rendirent intactes à leurs époux, et joignirent à cette restitution des présens. S'il y eût dans ces premiers tems, entre les deux nations, de la bonne intelligence, toutes deux se brouillèrent par la suite, et n'eurent jamais de paix constante. Sous le règne de *Jephté*, *Samson renommé* pour sa force, humilia cruellement les

Philistins ; il leur tua à plusieurs fois beaucoup de jeunes gens, prit *Ascalon*, emporta sur ses épaules les portes de *Gaza*, brûla leurs moissons. Ils surprirent ce guerrier, trahi par Dalila, sa maîtresse, lui crévèrent les yeux ; mais les principaux de la nation l'ayant fait venir pour leur servir de jouet dans le temple où ils étoient assemblés, il en ébranla les colonnes, et s'ensevelit avec eux sous les ruines.

On ignore en grande partie les succès de ce peuple sur les Israëlites : ils furent considérables, sans doute, puisqu'ils purent s'emparer de l'arche d'alliance, ce dépôt si précieux, si cher au peuple de Dieu ; ils la mirent dans le temple de *Dagon*, leur idole, comme une offrande qu'ils lui présentoient. Dieu les en punit, en renversant l'idole, et en permettant qu'ils fussent eux-mêmes attaqués d'une maladie honteuse. Une autre preuve encore de la supériorité des *Philistins*, c'est qu'ils ôtèrent aux Israëlites toutes leurs armes, et ne laissèrent pas chez eux un forgeron. Ceux-ci se retirèrent de cette humiliante situation par les victoires du jeune *David*, qui, d'un coup de pierre lancée avec sa fronde, tua le géant *Goliath*, couvert de pied en cape d'une armure d'airain.

Les Philistins reprirent leur supériorité, et gagnèrent une grande bataille où *Saül* fut tué, *David* vengea cette défaite. D'autres rois d'Israël les tinrent sous le joug; mais ils le secouèrent, et ne furent jamais soumis. Enfin, comme si la destinée de ces deux peuples devoit se balancer jusqu'à la fin, après s'être épuisés réciproquement, ils passèrent ensemble sous la domination des Assyriens; mais les Philistins s'y sont perdus. Tels sont les peuples qui ont occupé, avant les Israëlites, la terre qui leur étoit promise. Ceux-ci ont été contrariés dans leurs conquêtes, et quelquefois asservis par des voisins dont l'histoire doit encore précéder celle des Juifs, parce qu'elle y porte des lumières écessaires.

SYRIENS.

La Syrie, entre le mont Taurus, l'Euphrate, l'Arabie déserte, la Palestine, la Méditerranée, et la Cilicie.

La Syrie a été partagée en plusieurs provinces, dont les bornes et les noms ont perpétuellement varié. On y trouve de grandes montagnes, des rivières considérables, des pays fertiles et des déserts. Pendant qu'un froid âpre glace les sommets du *Taurus*, que le *Liban*

Climat. et *l'Anti-Liban* sont couverts de neige, que le reste de la Syrie, privée du souffle des vents, privée d'ombrage, languit sous un climat d'une chaleur étouffante, qui affaisse les esprits et les corps, un air frais circule entre les collines qui soutiennent les hautes montagnes, suit les bords du fleuve *Oronte*, et vivifie les habitans de ces contrées délicieuses. Entre les raretés naturelles, doivent être cités les cèdres du *Liban*, ces arbres célèbres, objets d'un culte antique, et encore religieusement honorés de nos jours : deux vallées qui sont remplies de sel à une profondeur qu'on n'a pu sonder, enfin les eaux minérales de Palmyre.

Balbec et Palmyre. Quand les guerres, nos discordes civiles et la main du temps auront détruit nos cités, ceux que notre réputation attirera dans nos déserts, pour y contempler les restes de notre ancienne magnificence, trouveront des monceaux de décombres effrayans; mais nulle part ils ne trouveront une quantité aussi prodigieuse de riches débris qu'on en admire à *Balbec* et à *Palmyre*.

Balbec, située dans une plaine délicieuse, au pied du mont *Liban*, paroît

avoir été la demeure de plusieurs puissans rois qui se sont succédés dans ce palais : un seul de ces rois n'auroit pu achever les édifices dont les débris étonnent encore. Cette ville est absolument ruinée ; mais on n'y peut faire un pas sans trouver des fragmens précieux de sculpture et d'architecture, des statues sans nombre, des colonnes, de vastes voûtes, et des murailles chargées de bas-reliefs, de longues rampes d'escalier du plus beau marbre, des incrustations, et tout ce qui peut orner les édifices superbes par eux-mêmes.

Palmyre, entourée de sables, encore éloignée de l'*Euphrate*, présente des débris, qui par la quantité, les masses et la variété, ne sont pas moins imposans que ceux de *Balbec*. On fait remonter la splendeur de cette côte au temps de Salomon. Les Grecs et les Romains y ont, comme à *Balbec*, imprimé le caractère de leur touche élégante. On distingue encore des temples, des amphithéâtres, des cirques, des tombeaux, où la vanité humaine survit aux dépouilles de ceux qu'on y a déposés. Leurs noms sont effacés, mais ceux de la reine *Zénobie* et de *Longin*, son mi-

nistre, resteront gravés avec éloge dans les fastes de l'histoire.

Mœurs et Coutumes.

Les Syriens descendent d'*Aram*, le plus jeune des fils de *Sem*. Il s'est joint à eux beaucoup de familles Chananéennes, échappées au fers d'Israël; en sorte qu'ils descendent aussi en partie de *Cham*. La Syrie a été d'abord divisée en petits royaumes, dont le principal étoit celui de *Damas*. Pendant un certain espace de temps il a envahi tous les autres. En général, les Syriens ont passé et passent encore pour une nation molle et efféminée. Aux efforts qu'ils faisoient pour se rapprocher, non-seulement des habitudes des femmes, mais encore de leur sexe, on croiroit qu'ils avoient honte d'être hommes.

Religion.

Ces désordres peuvent provenir du climat; mais ils proviennent encore plus de la religion. On n'en connoît pas de l'antiquité dont les rites et les emblèmes aient été plus propres à gâter l'imagination et à corrompre les mœurs. Leurs prêtres les plus accrédités étoient des eunuques qui ne portoient que les habits de femmes, et qui affectoient les manières molles et lascives.

Le temple de la grande déesse Syrienne, bâti dans la ville d'Hériapolis, étoit comme un Panthéon, ou une réunion de toutes les divinités grecques, soit que les Syriens les aient pris des Grecs, ou les Grecs des Syriens. Le sanctuaire étoit rempli du cortège des dieux et déesses, *Jupiter*, *Apollon*, *Mercure*, *Junon*, *Vénus*, *Minerve*, enfin de toutes les divinités qui peuploient l'olympe grec. La déesse elle-même portoit en ornement, les attributs de chacune des divinités femelles. Le sceptre de *Junon*, la ceinture de *Vénus*, la quenouille de *Némésis*, le ciseau des parques, chaque emblême orné de pierreries les plus estimées par leur éclat et leur grosseur. Le soleil et la lune avoient aussi leur trône dans ce temple, mais ces divinités n'avoient aucune statue. On y voyoit pourtant celle de *Sémiramis*, à laquelle on attribue la fondation de ce temple ; et ce qui paroît étonnant, celles d'*Hélène*, d'*Hécube*, d'*Andromaque*, de *Pâris*, d'*Hector*, en un mot les statues de tous les héros de Troie. Ce mélange cause une grande incertitude sur ce qu'il faut penser des dogmes Syriens, d'autant plus qu'il y avoit aussi des statues de dieux qui présidoient aux maladies, aux fléaux et

aux infirmités, celle de *Philomèle*, de *Progné*, de *Terée*, changé en oiseau, et de *Sardanapale* même. Enfin, on montroit avec vénération une fente au pavé, par laquelle s'étoit écoulée l'eau du déluge de *Deucalion*.

Rien ne manquoit à ce temple. On y gardoit des chevaux, des lions, des aigles, animaux sacrés. Un lac environné de statues conservoit des poissons. On ne sait si c'étoit en leur honneur, qu'on brûloit jour et nuit de l'encens sur un autel, qui paroissoit flotter sur l'eau, tant on avoit de peine à deviner ce qui le soutenoit. L'arsenal du paganisme n'auroit pas été complet, s'il n'y avoit pas eu un oracle. Il étoit rendu par *Apollon*, le seul de ces dieux qui eût des vêtemens, mais rendu par l'organe de ses prêtres, après des bruits effrayans qu'on entendoit dans le temple, dont les portes restoient fermées. Les cérémonies les plus impures se pratiquoient dans l'enceinte de ces temples.

Arts, sciences et Commerce.

Une infâme molesse n'empêchoit pas les Syriens de se rendre habiles dans les arts et dans les sciences. Leur heureuse situation, presqu'au centre de l'ancien monde, les a rendus comme dépositaires et gardiens des connoissances des autres peuples; ils les ont très-long-

temps conservées dans leur langue, et perpétuées par leur écriture, qui ressembloient beaucoup, l'une et l'autre, à celles des Hébreux. Ils ont fait un grand commerce, sur-tout par l'Euphrate, qui leur procuroit les marchandises de la Perse et de l'Inde, et qu'ils portoient en Asie. Leur pays étoit aussi le passage de la côte la plus commerçante de la mer Rouge à la Méditerranée, et ils eurent sur la première mer un port qui les rendit quelque temps maîtres du commerce de l'Egypte.

Rois de Zobah.
Ap. D. 1955
A. J.C. 1043

Plusieurs cantons de Syrie ont eu leurs rois, dont on connoît peu le nombre et la succession. Le plus fameux de ceux de Zobah, fut *Hadarézer*, qui eut une guerre malheureuse avec *David*. Auparavant il aspiroit à la souveraineté de toute la Syrie; mais quand il vit ses troupes et celles de ses alliés défaites, il dut s'estimer heureux de mourir sur son petit trône.

De Damas. Benhadad I.
Ap. D. 2059
A. J.C. 939

Celui de Damas s'éleva sur les ruines de ce trône. Trois de ses possesseurs soutinrent, contre les Israélites, des guerres dont on ignore le détail. Les efforts inutiles de *Benhadad* I.er, sont plus connus. L'imagination est effrayée du nombre d'hommes que les anciens rois de Syrie mettoient sur pied, et des préten-

tions insolentes que leur inspiroient ces armées formidables. *Benhadad*, campé devant Samarie, n'ordonnoit pas moins au roi *Achab*, que de laisser fouiller son palais, ainsi que les palais des grands, pour y prendre tout ce qui conviendroit, richesses, hommes et enfans. « S'il « refuse, ajoutoit-il, j'amènerai une autre « armée si nombreuse, que quand chacun de mes soldats n'apporteroit des « ruines de Samarie qu'une poignée de « de terre, toute la ville disparoîtroit. » Cette menace eut le sort ordinaire de ces sortes de bravades. *Benhadad* étoit tranquille dans son camp, où il se croyoit fort en sûreté ; on l'avertit qu'un petit corps d'Israélites sort de la ville : *qu'on me les amène en vie*, dit-il. C'étoit le roi *Achab*, qui, à la tête d'une troupe déterminée venoit à midi surprendre les Syriens, qui étoient à table. A la première attaque du monarque Israélite, les Syriens saisis d'une terreur panique, fuient épouvantés jusques dans leur pays.

« Cette victoire, dirent à *Benhadad* « ses courtisans, a été bien facile à « *Achab*; son dieu est le dieu des montagnes, les nôtres sont les dieux des « plaines. Attaquez-y les Israélites, vous « verrez ce qu'ils deviendront. » *Ben-*

hadad l'éprouva. Il perdit cent mille hommes, et une muraille de la ville d'*Aphek*, où il se réfugia, en écrasa, dit-on, vingt-sept mille en tombant. Ces défaites abattirent la fierté de *Benhadad*; il demanda la paix à *Achab*, et on les vit tous deux placés dans le même char comme des amis; mais ces rois se brouillèrent encore, et il y eut une bataille sanglante, dont le succès resta indécis.

Naaman.

Le général qui commandoit cette expédition se nommoit *Naaman*; il étoit affligé de la lèpre. Une jeune fille israélite, qu'il avoit fait captive, lui conseilla de recourir à *Elizée*, prophète israélite. Ce général y recourut, et le prophète non-seulement lui procura la santé du corps, mais encore celle de l'ame, en l'instruisant dans la foi et le culte d'un seul dieu. La réputation d'*Elizée*, comme d'un homme favorisé de Dieu, et à qui rien n'étoit caché, se répandit dans la cour de *Benhadad*. Ce prince, à l'occasion d'une autre expédition méditée contre les Juifs, et dont le secret avoit été éventé, se persuada que c'étoit l'homme merveilleux qui avoit découvert son projet. Il envoie des soldats pour le prendre et le lui amener. Ils arrivèrent de nuit; mais le soleil

ne se leva pas pour eux : ils furent frappés d'aveuglement. On les mena sans qu'ils s'en apperçussent au milieu de *Samarie*, où la vue leur revint, et ils furent bien étonnés de se voir où ils étoient. Les Samaritains qui avoient tant à se plaindre de l'acharnement de leur roi, ne les traitèrent cependant pas en prisonniers ; ils les renvoyèrent sains et saufs.

Hazaël.
Av. D. 2159
Av. J.C. 839

Malgré cette générosité, *Benhadad* revint encore une fois contre Samarie, et ce fut la dernière. *Hazaël*, un de ses généraux, lui ôta la couronne et la vie. Celui-ci eut contre les Juifs toute l'animosité de son prédécesseur et plus de succès, puisqu'il prit et saccagea *Jérusalem*, et qu'il assujétit les royaumes d'*Israël* et de *Juda*. Il se fit aussi par la prise d'*Elath*, un grand établissement sur la mer rouge. Sous *Hazaël*, la Syrie parvint au plus haut degré de puissance.

Rézon.
Av. D. 2063
Av. J.C. 935

Benhadad II, son fils, perdit toutes ses conquêtes, et même fut contraint de se rendre tributaire des Juifs. *Rézon* effaça cet opprobre, et l'imprima à son tour sur le front d'Israël : réciprocité cruelle que les peuples exercent les uns contre les autres, sans prendre garde qu'elle les mène à leur perte. Ces deux

peuples rivaux passèrent, comme on le verra, sous le joug des Assyriens.

PHÉNICIENS.

Le nom de *Phénicie*, celui de *Tyr* et de *Sidon*, les principales villes de ce pays, présentent à l'esprit l'idée d'une des contrées les plus commerçantes de l'univers. Otez-en les étrangers que le commerce y attiroit, vous n'aurez qu'un peuple peu nombreux, peut-être des fuyards de *Chanaan*, fortifiés de familles syriennes et égyptiennes, répandus en long sur un terrain assez fertile, et bordé par la Méditerranée.

Phénicie, entre la Syrie, le royaume de Juda et la Méditerranée.

Origine des Phéniciens.

Les villes des Phéniciens surchargées d'habitans, ont été obligées en plusieurs circonstances, de se débarrasser de l'excédent de leur population par des colonies. Des côtes de la Méditerranée, elles s'étendirent jusqu'au détroit de Gibraltar. Les Phéniciens, actifs, entreprenans, firent des voyages de long cours, et découvrirent une grande partie de notre continent dont les côtes étoient peu connues. Ce furent les navigateurs de cette nation industrieuse, qui, les premiers, après avoir passé les colonnes d'Her-

Mœurs et coutumes.

Arts et sciences.

cule, abordèrent du côté de Cadix dans les Espagnes, et reconnurent les Cassitérides ou îles Britanniques. Tout favorisoit autour d'eux les spéculations de commerce. La mer baignoit leurs côtes, les forêts du Liban leur fournissoient abondamment les bois propres à la construction des vaisseaux. Les voiles, les cordages et autres agrêts leur arrivoient facilement de l'Egypte. Leurs ports étoient nombreux, sûrs et spacieux, ils en faisoient sortir des flottes chargées, non-seulement des ouvrages de leurs manufactures, mais encore des productions de l'Orient et du Midi, qu'ils tiroient par la Syrie, et qu'ils répandoient dans la Grèce et au-delà de cette contrée, de sorte qu'ils furent pendant plusieurs siècles les facteurs de l'Occident, et le lien des trois parties du monde.

Commerce.

Non-seulement les Phéniciens avoient l'industrie et les ruses de commerce, ils en avoient encore la jalousie. Suivis quelquefois par des concurrens qui cherchoient à découvrir les lieux qu'ils fréquentoient, on dit qu'ils ne se contentoient pas de faire fausse route pour éviter les curieux observateurs; mais qu'ils se jetoient même dans des mers orageuses et semées d'écueils, au hasard de

se perdre, et contens, pourvu qu'ils entraînassent avec eux leurs rivaux.

Les villes dans ce petit pays, sont aussi fameuses que les royaumes dans beaucoup d'autres ; *Sydon*, *Tyr*, ont eu une grande réputation en tout genre. Dans ces cités opulentes, se cultivoient avec éclat la philosophie, l'éloquence, les sciences qui demandent de la tranquillité et une certaine aisance. Les besoins du commerce y perfectionnèrent la géométrie, l'astronomie et l'arithmétique. Il s'y forma des ouvriers et artistes excellens : sculpteurs, peintres, architectes, brodeurs, constructeurs, charpentiers, forgerons. C'est aux rois de ce petit état, que recouroient de grands monarques, quand ils vouloient ériger des monumens importans : ainsi *Salomon*, ayant entrepris de bâtir et d'orner le temple de Jérusalem, s'adressa pour avoir des directeurs d'ouvrages et des ouvriers expérimentés, à *Hiram*, roi de Tyr.

Une remarque qui se présentera souvent, c'est que ces villes où fleurissent les sciences, où brillent les lumières, qui devroient par conséquent être l'asile de la sagesse et des mœurs, sont au contraire presque toujours un foyer d'erreur et un séjour de corruption.

On est surpris qu'à l'adoration du vrai dieu, que les Phéniciens tenoient des patriarches, leurs pères, ils aient substitué assez rapidement les cultes usités sur-tout chez les Syriens, leurs voisins, celui du soleil, sous le nom de *Baal*; de la lune, sous celui d'*Astarté* et sous le nom de *Moloch*, le culte du feu, divinité à laquelle ces peuples offroient des victimes humaines.

Mais un culte qui leur étoit particulier, étoit celui d'*Adonis*. *Adonis* fut un jeune homme d'une beauté singulière : deux déesses se disputoient le cœur de ce jeune homme : *Vénus* l'emporta sur *Diane*, et celle-ci dans un accès de jalouse fureur, fit déchirer par un sanglier l'objet de sa passion. Ce sont ces amours et la funeste catastrophe d'Adonis, que les Phéniciens, hommes et femmes, célébroient avec tous les rafinemens de la débauche. En mémoire de la douleur de *Vénus*, privée de son amant, les femmes étoient obligées, le jour de la fête, de consacrer leurs cheveux sur l'autel du temple, à moins que dans ce même temple, elle ne rachetassent leur chevelure par un entier abandon aux désirs de ceux qui se presentoient.

Un phénomène naturel contribuoit

à consacrer cet usage. Tous les ans dans la même saison, le fleuve *Adonis* parroissoit couleur de sang, parce qu'alors ses eaux enflées par la fonte des neiges du Liban, s'élevoient jusqu'à des terres rouges qu'elles lavoient, et dont elles prenoient la teinte. Le peuple croyoit que c'étoit l'effet du sang qui couloit de la blessure d'*Adonis*, et cette croyance perpétuoit la superstition. D'ailleurs, il paroît que les Phéniciens connoissoient les dieux qui ont été adorés dans la Grèce, même sous les noms grecs *Jupiter*, *Mars*, *Neptune*, *Pluton* et autres. Les aventures qu'ils en racontoient avoient beaucoup de ressemblance avec celles que les Egyptiens publioient de leurs dieux, sous d'autres noms. Ce rapport a servi à des écrivains laborieux, pour imaginer une filiation de l'idolâtrie. Au reste, on peut dire que chez les Phéniciens, qui étoient négocians, voyageurs, marins, on trouvoit toutes sortes de croyances.

Tyr et *Sidon* sont renommées par leurs manufactures, l'élégance des ouvrages en bois, en fer, en or, argent, airain et autres métaux, et par la blancheur et la finesse de leurs tissus de lin. On croit que le verre a été inventé par les habitans de Tyr. Sur ces côtes se

Tyr, Sidon, Tripoli.

trouvoit un petit coquillage qui donnoit la pourpre, et qu'on n'y rencontre plus, et l'on attribue à un pur effet du hasard une si précieuse découverte. Tyr a été bâtie successivement sur la terre ferme, ensuite dans une île vis-à-vis, et enfin dans cette même île devenue péninsule par une digue sur laquelle les maisons se sont prolongées. Il paroît, par ce qui reste de ruines peu fastueuses, que ses habitans qui connoissoient en marchands l'avantage de l'économie, bâtissoient plus pour l'utilité que pour la splendeur. Du côté de *Sidon*, on trouve encore des restes de magnificence commune aux deux villes, entre autres une vaste citerne, qui non-seulement servoit à l'usage des habitans de *Sidon*, mais qui alloit encore rafraîchir *Tyr* par des canaux placés sur la digue. Quand *Tyr* eut été transportée dans l'île, ces deux villes, et une troisième nommée *Aradus*, étoient si voisines que *Tripoli*, ainsi nommée, comme si on disoit *trois villes*, couvre leur terrain de manière qu'on ne peut dire si elle s'étend plus sur l'une que sur l'autre.

Sidon un peu dans les terres, étoit sans doute la demeure des grands, et *Tyr* celle des marchands. Celle-ci avoit deux ports, l'un d'hiver et l'autre d'éte;

ou plutôt par l'inflexion favorable de la côte, on pouvoit y aborder et en sortir en toute saison. Les villes de la Phénicie ne se bornoient pas aux trois que nous avons nommées. La terre chargée en beaucoup d'endroits de montagnes, de décombres, jonchée de débris à l'entour, atteste l'existence des cités en plus grand nombre, qu'un pays si petit n'auroit dû en porter, s'il n'avoit été vivifié par le commerce.

Rois.

Quelques-unes de ces villes ont formé des républiques, d'autres ont été soumises à des rois. L'histoire fabuleuse nomme les premiers *Agenor* et *Phœnix*, de qui la Phénicie a pris son nom. *Cadmus*, par leur ordre, alla chercher sa sœur Europe en Grèce, où il trouva des trésors, et ensuite y fonda des royaumes : ce qui ne marque sans doute que des expéditions de commerce maritime.

Rois de Sidon.

Le premier roi de Sidon est *Sidon*, fils de *Chanaan*. Après lui se trouve un très-long intervalle, jusqu'à *Tetrammestus*, qui fournit trois cents galères à *Xercès*, roi de Perse, contre les Grecs. On ne sait si c'étoit à titre d'allié ou de tributaire. Mais sous *Tennes*, son successeur, les Sidoniens devinrent sujets et se révoltèrent. *Darius Ochus* marcha contre eux avec toutes ses forces,

Ap. D. 2648
Av. J.C. 350

déterminé à les soumettre ou à les détruire. Après s'être défendus vigoureusement, ils parlèrent de se rendre à certaines conditions. Mais il se trouva des traîtres parmi eux. Le roi de *Sidon* lui-même abandonna ses sujets. Ceux d'entr'eux qu'ils députèrent au camp des Perses pour traiter, furent inhumainement massacrés. Les ennemis entrèrent dans la ville, dont les portes leur furent livrées, par la connivence du roi, qui étoit demeuré avec les Perses. Les malheureux habitans réduits au désespoir, s'enfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfans, y mirent le feu, et s'ensevelirent sous les ruines de leur patrie. Il ne resta à *Darius* que des cendres, d'où il tira cependant de grandes richesses, tant en métaux fondus qu'en effets précieux qui échappèrent aux flammes. Le foible roi qui avoit abandonné son peuple, ne gagna rien à sa lâcheté. Le vainqueur qui le méprisoit, le fit mourir

Abdalonime. Quelques familles sidoniennes s'étoient soustraites sur leurs vaisseaux à la barbarie de *Darius*. Après le départ de ce monarque, elles revinrent sur les débris fumans de leur ville qu'elles rebâtirent; mais elles ne purent y rétablir la splendeur dont elle avoit joui. La

haine contre les Perses s'y perpétua. *Alexandre*, qui leur faisoit la guerre, s'étant présenté devant *Sidon*, cette ville ouvrit ses portes malgré son roi, nommé *Straton*, qui ne vouloit pas subir ce nouveau joug. *Alexandre* mit sur le trône à sa place un homme qui par sa sagesse et ses vertus, s'étoit attiré, sans y prétendre, l'estime de ses concitoyens. Il se nommoit *Abdalonime*. Les députés du vainqueur qui lui portèrent la couronne, le trouvèrent occupé des travaux de son jardin. Après des regrets adressés à sa retraite champêtre, il se laissa entraîner sur le trône. Sa main ornée du sceptre, fit fleurir le royaume, comme chargée de la bêche, elle avoit fertilisé son petit jardin. Il rendit son peuple heureux, et justifia le choix d'*Alexandre*.

Rois de Tyr. Abidal. Hiram. An. D. 1984 A. J.C. 1014

Le premier roi de *Tyr*, bien certain, est *Abidal*, prédécesseur d'*Hiram*, connu par ses relations avec *Salomon*. Il fournit à ce prince du bois de Liban, pour la construction du temple de Jérusalem, et de ses flottes. Ces deux rois se proposoient des énigmes à deviner, genre d'application qui étoit estimé chez les anciens.

Pygmalion.

On ne sait guère que les noms des sept rois suivans jusqu'à *Pygmalion*.

Celui-ci a laissé la réputation d'un prince avare qui tua son beau-frère pour jouir de ses trésors.

Baal.
Ap. D. 2420
Av. J C 578
Straton.

Les richesses des Tyriens excitèrent contre eux la jalousie des monarques voisins ; aussi ce peuple eut-il de fréquentes guerres à essuyer. Il soutint dans Tyr deux siéges, l'un de cinq ans, l'autre de treize, sous des rois peu connus ; et enfin, il en soutint un troisième sous le roi *Baal*, par *Nabuchodonosor*. Après une opiniâtre résistance, les Tyriens se sauvèrent sur leurs vaisseaux, et abandonnèrent au vainqueur leurs maisons vuides. Il se vengea en les détruisant.

Tyr étoit sur le rivage. Les Tyriens la rebâtirent sur une petite île très-peu éloignée, et la fortifièrent de manière à la rendre presqu'imprénable. Aprè avoir élu des magistrats qui les gouvernèrent sous le nom de *suffettes* ou juges, ils retournèrent à la royauté. Quatre rois régnèrent sans aucune renommée. Sous le dernier, pendant un interrègne, les esclaves qui étoient en grand nombre à *Tyr*, tuèrent leurs maîtres, s'emparèrent de toutes les richesses, épousèrent les veuves et les filles, et résolurent ensuite de se donner un roi. Leurs chefs assemblés ne pouvant tomber d'accord, convinrent que

celui d'entre eux qui, le lendemain verroit le premier le soleil, seroit proclamé comme le plus favorisé des dieux. Un d'entre eux avoit sauvé la vie à *Straton*, son maître, dont il avoit toujours été traité humainement. L'esclave lui rapporta le résultat de la délibération. « Sans doute, lui dit Straton, ils « regarderont tous l'orient : vous, tour- « nez les yeux vers l'occident, sur l'en- « droit le plus élevé de la plus haute « tour de la ville, et vous la verrez « avant toute autre, dorée par les « rayons du soleil. » Ce conseil fut suivi et réussit. Les esclaves étonnés, persuadés qu'une pareille sagacité passoit les bornes de leur capacité ordinaire, exigèrent de l'esclave qu'il découvrit de qui il tenoit son expédient. Il avoua que c'étoit de *Straton*, son maître, qu'il avoit sauvé avec son fils, en reconnoissance de sa bonté. Les esclaves, regardant Straton comme un homme conservé par la providence particulière des dieux, le proclamèrent roi.

Azelmic. Prise de Tyr. *Ap. D.* 2667 *Av. J.C.* 331

Son fils lui succéda, et le sceptre passa entre les mains de ses descendans, dont le dernier se nomme *Azelmic*. Sous son règne, *Alexandre* vint, disoit-il, venger l'affront fait par les

esclaves à leurs maîtres, plus de deux cents ans auparavant. Toutes les raisons sont bonnes à un conquérant. Mais il trouva des hommes que les victoires n'épouvantoient pas, et qui étoient déterminés à se défendre. Pour rester fermes dans leur résolution, et ne pas se laisser ébranler par la pitié, ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfans à Carthage. Leurs murailles étoient épaisses, environnées de la mer, hérissées de machines offensives et défensives, protégées par une flotte.

Après le mauvais succès de plusieurs attaques, *Alexandre* comprit qu'il falloit en venir au seul moyen efficace contre une île, c'étoit de la joindre à la terre ferme. Il travailla à la construction d'une digue qui devoit traverser la mer. Ce fut alors que le courage et l'industrie des assiégés se manifestèrent. Des Tyriens plongeant sous les eaux, écartoient les pierres qu'on jetoit dans la mer, et à l'aide de leurs chalouppes, ils tiroient et arrachoient les arbres qu'on enfonçoit pour retenir ces blocs. Cependant l'ouvrage avançoit, et bientôt on put combattre de près. Il n'y a rien dans cette extrémité que les assiégés n'employassent. Traits enflammés pour éloigner les assiégeans, longs crochets

pour les attirer et précipiter entre la digue et la ville. Du haut de leurs murailles, ils versoient sur eux de l'huile bouillante et du sable ardent, qui, s'insinuant par les jointures des armures, brûloient vifs les ennemis, et leur faisoient pousser des cris affreux.

Le siége dura sept mois. *Alexandre* enfin emporta Tyr l'épée à la main. Il y entra en vainqueur irrité. Il fit passer deux mille hommes au fil de l'épée, et en fit mettre en croix autour des murailles deux mille : Race d'esclaves, disoit-il, et qui ne méritoit que le supplice des esclaves. Pour donner un air de justice à ce qui n'étoit, en effet, qu'une vengeance des pertes essuyées pendant le siége, il épargna les descendans de *Straton*. Ce qui restoit de cette Tyr, *Alexandre* le renversa, et sur ses décombres applanies, il en bâtit une nouvelle, dont il se déclara le fondateur.

Rois d'Arad. Gerostratus.

Ce fondateur éprouva, sinon de la résistance, du moins de la mauvaise volonté de la part de *Gerostratus*, troisième roi d'Arad, petit pays dont *Aradus*, la capitale, située dans une isle, faisoit toute la force. *Gerostratus* vouloit rester fidèle à l'alliance de *Darius*; mais son fils livra toutes les places de

son père. Celui-ci ne les désavoua pas. Le vainqueur voulut bien prendre pour bonne volonté, ce qui étoit l'effet de la nécessité ; et la Phénicie échut en partage aux généraux d'*Alexandre*.

JUIFS.

Juifs. En rentrant dans les terres, on trouve la *Judée*, composée des pays que nous avons décrits, en parlant des peuples de *Chanaan*.

Abraham. Ap. D. 1076 Av. J.C. 1922 Les Juifs reconnoissent pour leur père *Abraham*, fils de *Tharé*, issu de *Sem*, fils de *Noé*, dont *Moïse* donne la filiation. Les descendans de *Sem* s'étendirent de l'Arménie, où l'on croit que l'arche s'arrêta, en Mésopotamie, et delà en Chaldée, où *Abraham* naquit. Comme ce patriarche devoit être la tige d'un grand peuple, Dieu le sépara des autres descendans de *Sem*, habitans de ce pays, en inspirant à *Tharé* de quitter la Chaldée avec son fils. Il se transporta dans le pays d'*Haram* près de la Mésopotamie où il mourut. *Abraham* croyoit s'y fixer, mais la même volonté divine qu'il connut aussi par inspiration, le

conduisit dans la terre de *Chanaan*, qui devoit être l'héritage de ses enfans.

Ici commence cette longue suite d'événemens dirigés par Dieu même. Non contens de raconter les faits passés, les livres saints annoncent les événemens futurs qui concernent l'universalité des peuples de la terre. Ils prédisent plusieurs siècles auparavant le sort des empires, fixent le moment de leur élévation et de leur chute, dévouent à une destruction entière et éternelle les villes les plus florissantes, dans le moment de leur splendeur, telle que la grande, la somptueuse Babylone, dont en effet, selon la menace du prophète, on cherche inutilement la place. Ils appellent *Cyrus* par son nom, bien avant qu'il existe, et annoncent avec la même certitude, les victoires et les humiliations de *Nabuchodonosor*. Enfin les écrivains sacrés décrivent, comme s'ils les avoient sous leurs yeux, les désastres des nations ennemies du peuple chéri, et les malheurs mérités de ce même peuple, bien avant qu'ils arrivent.

De qui, ajoutent les théologiens juifs et chrétiens, de qui les auteurs de ces livres tirent-ils leur prescience? sinon de celui devant qui l'avenir est comme le présent et le passé. Or, il est contre

toute vraisemblance que des homme en commerce intime avec la divinité t choisis pour être ses organes, aien donné à l'univers, pour des vérités, un tiss de mensonges. Ainsi, quelqu'étranges que paroissent certains faits ou leurs motifs, quoique leur possibilité ou leur justice semblent en contradiction avec les lumières naturelles, dès-là, que des historiens, dont la véracité ne permet aucun doute, présentent ces faits et leurs motifs comme inspirés, commandés, dirigés par l'auteur de la nature, maître de changer les lois qu'il a créées, on doit les raconter avec la naïveté de la conviction, se gardant bien de les expliquer ou commenter, comme s'ils avoient besoin de justification. On fera observer comme un mérite de cette histoire à l'égard de ceux mêmes qui seroient assez aveugles pour lui refuser l'inspiration divine, qu'elle est la seule des annales anciennes, qui nous instruise exactement de la formation, des progrès et des vicissitudes que peut éprouver une nation dans une longue suite de siècles. C'est pourquoi nous nous permettrons; sur les commencemens du peuple Juif, des détails que l'interruption fréquente dans la suite des faits, nous font refuser aux autres peuples.

Le premier soin d'*Abraham*, en arrivant dans le pays de *Chanaan*, fut d'ériger un autel au vrai dieu qui lui apparut, et qui lui confirma la promesse déjà faite de donner cette terre à ses enfans. Une grande famine força ce patriarche de passer en Egypte, où la beauté de *Sara*, sa femme, fille de son oncle, l'exposa à de grands dangers de la part du roi *Pharaon*. Il étoit convenu avec elle qu'il l'appelleroit sa sœur, de peur que le roi ne se défît du mari pour l'épouser. En effet, la croyant sœur, et non femme d'*Abraham*, *Pharaon* voulut l'admettre au nombre de ses propres femmes, mais Dieu fit connoître à ce prince le crime qu'il alloit commettre, et il s'en abstint. La famine cessa, et *Abraham* retourna en Chanaan. Sans enfant, et n'en espérant point de *Sara*, déjà avancée en âge, il se proposoit de donner tout son bien à *Eliezer*, le chef de ses domestiques; *Sara*, éprouvant la même crainte, voulut du moins voir un héritier à son mari, et lui proposa de prendre *Hagar*, sa servante. Il en eut un fils qu'il nomma *Ismaël*. *Sara* devint aussi mère, et mit au monde *Isaac*, auquel son père fit l'opération de la circoncision. *Abraham*, qui l'avoit subie lui-même par ordre de Dieu,

Voyages d'Abraham.

en imposa l'obligation à toute sa postérité, comme un signe ineffaçable de l'alliance que Dieu contractoit avec elle.

Isaac et Ismaël.
Ap. D. 1101
Av. J.C. 1897

Une mésintelligence survenue entre les deux mères, obligea *Abraham* d'opt - ntre sa servante et sa femme légitime. Il se décida à renvoyer *Hagar* et son fils, qui dirigèrent leurs pas vers le désert. *Ismaël* y devint père des Arabes, nation qui selon la promesse faite à *Abraham*, n'a jamais été assujétie. Il garda près de lui le fils de la femme libre, *Isaac*, l'objet de la prédilection de son père, sur qui se sont répandues et reposent les bénédictions promises au peuple Juif, dont il fut le père.

Sacrifice d'Isaac.

La foi d'*Abraham*, dans les promesses qui regardoient *Isaac* et ses descendans, fut mise à une terrible épreuve. Dieu lui ordonna de sacrifier cet enfant chéri. Sans murmurer, sans se plaindre, mais le cœur serré par la douleur la plus vive, *Abraham* charge son fils du bois qui devoit composer le bûcher où il alloit être consumé, se met avec lui en chemin, et garde un morne silence aux questions que cet étrange appareil arrache à son fils. Parvenu au lieu, il attache cette innocente victime; mais lorsqu'il étoit près de frapper, un ange l'arrête; et Dieu, satisfait de son obéissance,

lui confirme, par serment, les promesses déjà faites. *Sara* mourut; le patriarche épousa *Ketura*, dont il eut six enfans. Il les dota de manière qu'ils n'eussent rien à prétendre dans la part d'*Isaac*. Ils tournèrent aussi vers l'Arabie, où ils se mêlèrent aux enfans d'Ismaël.

Mariage d'Isaac.

Ap. D. 1142
Av. J.C. 1856

Le mariage d'*Isaac*, qui devoit être l'origine d'une nation sainte, demandoit des précautions. *Abraham* voulut lui donner une fille de sa famille. Il envoya dans son pays natif, *Eliézer*, qui lui ramena *Rebecca*, fille de son beau-frère. Elle consola la vieillesse d'*Abraham*. Cependant, elle ne devint mère qu'après la mort du patriarche.

Jacob et Esaü.

Ap. D. 1152
Av. J.C. 1848

Jacob et *Esaü*, deux jumeaux dont elle accoucha, firent pressentir, dès le ventre de leur mère, la division qui devoit régner entre eux. *Esaü* vint le premier; mais il vendit ensuite son droit d'aînesse à *Jacob*, et cette cession fut le principe de la discorde qui s'éleva entre les deux frères, parce qu'à ce droit d'aînesse étoit attachée la possession de tous les avantages promis à *Abraham*; entre autres celui d'être le chef et le père du peuple, dont naîtroit le *Messie* qui devoit étendre son empire sur toute la terre.

Jacob et Rachel.

Ap. D. 1239
Av. J.C. 1759

La haine d'*Esaü* obligea *Jacob* à chercher un asile dans le berceau de sa famille, d'où étoit venue *Rebecca* sa mère. Il trouva deux cousines chez *Laban*, son oncle. *Rachel*, la plus jeune, captiva son cœur. Il la desiroit en mariage. Par une surprise de *Laban*, qui vouloit marier l'aînée la première, il se trouva époux de *Lia*, et n'obtint l'objet de ses desirs qu'après quatorze ans de persévérance, dont la plus grande partie fut employée au profit du beau-père.

Leurs enfans

Chez *Laban* naquirent, tant des deux épouses que de leurs servantes, les dix fils de *Jacob*, qui devinrent pères des tribus, et une seule fille nommée *Dina*. *Rachel*, dans ce nombre, ne compte que deux fils qu'elle eut après une longue stérilité, savoir *Joseph* et *Benjamin*, le dernier de tous. *Joseph* devint, par la suite, père de deux enfans qui complétèrent les douze tribus d'Israël.

Après plusieurs années employées à faire un fond de richesses, et à fortifier sa famille, *Jacob* eut envie de faire voir à son père sa belle postérité. *Laban*, qui s'étoit bien trouvé du séjour du jeune homme sur sa fortune, voulut le retenir. *Jacob* trompa la vigilance du beau-père, et partit : *Laban* le poursuivit et

l'atteignit ; mais ils s'accordèrent, et *Jacob* continua son voyage.

Rencontre de Jacob et d'Esaü.

Echappé à ce danger, il fut exposé à un autre plus grand de la part d'*Esaü*, son frère. *Jacob*, près d'arriver chez *Isaac*, son père, dans la maison duquel *Esaü* demeuroit, lui avoit envoyé faire des soumissions. *Esaü* ne répondit point à cette politesse, et *Jacob* apprit que son frère venoit au-devant lui, accompagné d'une troupe armée. Les motifs de leur ancienne division donnoient au voyageur lieu de concevoir des craintes. Cependant, il se trouva que c'étoit l'amitié qui conduisoit *Esaü* à la rencontre de *Jacob*. Celui-ci, aussitôt qu'il sut que son frère approchoit, avoit rangé ses serviteurs, ses femmes et ses enfans sur deux lignes. Quand il parut, elles allèrent successivement porter leurs présens aux pieds d'*Esaü* ; il les embrassa, et quand arriva le tour de son frère, il le serra tendrement entre ses bras. Il vouloit l'accompagner, et lui servir d'escorte jusque chez leur père ; mais *Jacob*, un peu défiant, le remercia. *Esaü* repartit pour le pays des Iduméens, où il demeuroit, et *Jacob* resta auprès d'*Isaac*. Il mourut dans la terre de Chanaan. Ses deux fils l'inhumèrent dans le tombeau d'*Abraham*. *Esaü* re-

tourna dans son pays adoptif, et *Jacob*, comme jouissant du droit d'aînesse, se fixa dans le domaine paternel.

Il n'avoit pas eu la satisfaction d'y amener sa bien-aimée *Rachel*. Elle mourut avant qu'il n'eut rejoint son père. *Joseph* et *Benjamin*, fils de cette épouse chérie, furent la consolation de la vieillesse de leur père. Quelques-uns de ses autres enfans jetèrent de l'amertume dans son ame. *Ruben* se souilla d'un inceste avec la concubine de son propre père. *Siméon* et *Lévi*, par une vengeance atroce et une barbare perfidie, massacrèrent tous les mâles d'un peuple qui s'étoit fié à leur parole. *Dan*, *Nephtali*, *Gad*, *Aser* et *Juda* se rendirent coupables à l'égard de *Joseph*, d'un crime qui influa sur le sort de toute la famille.

Joseph.
Av. D. 1284
Av. J. C. 1714

Jacob avoit pour ce fils de *Rachel*, une prédilection qui excita la jalousie de ses autres enfans. L'âge de *Joseph* l'empêchoit de prévenir les effets de cette passion, et peut-être de la remarquer. Il lui échappa de leur raconter, devant son père même, ces deux songes: « J'ai rêvé qu'étant tous ensemble occu-
« pés à lier nos gerbes, la mienne se te-
« noit debout au milieu, et que les
« vôtres se prosternoient pour l'adorer.

« Il m'a semblé une autre fois, ajouta-
« t-il, que j'étois le soleil, et que la
« lune et onze étoiles, empressées au-
« tour de moi, me rendoient leurs hom-
« mages ». *Jacob* blâma son fils de la vanité que ces récits sembloient décéler. Mais ses frères ne se contentèrent pas de cette réprimande : ils firent le complot de se venger, et apercevant un jour *Joseph* venir à eux, les visiter de la part de leur père, dans le désert où ils gardoient leurs bestiaux : *voici*, se dirent-ils entre eux, *notre songeur ; qui nous empêche de nous en défaire ?*

Ils alloient porter sur lui leurs mains meurtrières, lorque *Ruben* les arrêta, leur fit horreur de répandre le sang de leur frère, et leur conseilla de le descendre dans une citerne sèche, où il mourroit bientôt de faim. Son dessein étoit de l'en retirer quand ils seroient éloignés, et de le renvoyer. Mais il passa une caravanne de marchands Ismaélites ; les frères de *Joseph* le tirèrent de la citerne, et le vendirent. Afin d'ôter à *Jacob* jusqu'à l'idée de soupçonner quelque crime dans l'événement qui le privoit de la présence de son fils bien-aimé, ils lui envoyèrent des lambeaux de ses habits teintsde sang, et lui insinuèrent que les bêtes féroces l'avoient dévoré.

Le malheureux père le crut, et la tendresse qu'il partageoit entre les deux enfans de *Rachel*, il la transporta toute entière sur *Benjamin*, sans néanmoins cesser de regretter *Joseph*.

Joseph en Egypte.

Les marchands menèrent leur esclave en Egypte, et le vendirent à *Putiphar*, grand officier de la couronne. Son maître lui trouva tant d'intelligence, qu'il lui confia le soin de ses affaires domestiques. Sa maîtresse remarqua trop en lui d'autres qualités. Il étoit dans la fleur de l'âge. Elle veut le séduire, il résiste; elle le presse, il s'enfuit; elle veut le retenir par le manteau, et il abandonne le manteau entre ses mains. Ce qui étoit une preuve de l'innocence de *Joseph*, devient, pour cette femme vindicative, un moyen de conviction. Elle l'accuse d'avoir voulu lui faire violence; son mari la croit, et fait mettre son esclave dans la prison royale.

Il y trouva l'échanson et le pannetier du roi, détenus sur des accusations dont ils attendoient le jugement. Dans cette situation, il n'est pas étonnant que leur affaire les occupât, même pendant le sommeil. Ils firent des songes, les communiquèrent à *Joseph* qui leur en donna l'explication. Il prédit la mort au pannetier; et à l'échanson, qu'il

seroit rétabli dans sa charge, ce qui arriva.

On peut remarquer dans cette histoire l'opinion du temps, qui portoit à croire aux songes comme à des inspirations relatives aux événemens futurs. *Pharaon*, roi d'Egypte, rêva aussi. Etant réveillé, il lui resta de ses songes une agitation qui l'inquiéta. Tous les sages d'Egypte furent invités à les expliquer ; aucun n'y réussit. La perplexité du roi rappela à l'échanson l'interprête de son rêve dans la prison. « J'ai cru « voir, lui dit *Pharaon*, sept vaches « belles et grasses, paissant sur les bords « du Nil ; sept autres, maigres et dif- « formes sont sorties du fleuve, et ont « dévoré les premières. Il m'a aussi « semblé voir sept épis beaux et pleins, « qui ont été engloutis par sept autres « épis grêles et petits. » — « Prince, dit « *Joseph*, les sept vaches grasses et les « sept épis pleins, désignent sept an- « nées d'une abondance excessive, qui « n'empêcheront pas les désastres qu'en- « fanteront sept années d'une horrible « famine, représentées par les sept va- « ches et les sept épis maigres. Ainsi, « les deux figures signifient la même « chose ; mais la répétition du pronos- « tic annonce que l'événement ne tar-

« dera pas d'arriver. Il est donc de « votre prudence de choisir dès-à-pré- « sent quelqu'un capable de prendre « les moyens propres à écarter les maux « qui doivent naître des sept années de « famine ». Sur le témoignage qu'on rendit au roi de l'intelligence de *Joseph*, le choix fut bientôt fait. *Pharaon* le chargea de pourvoir à tout. Le ministre fit bâtir de grands magasins, et établit dans chaque province des commissaires pour serrer la cinquième partie du blé de chaque année d'abondance, qu'on retrouveroit dans les années de disette.

Joseph avec ses frères.

La famine prédite devint horrible. Elle s'étendit principalement chez les peuples voisins, qui avoient coutume d'aller chercher leur subsistance en Egypte. Pour les Egyptiens, à l'aide de leurs greniers de réserve, ils sentirent peu la disette, et se trouvèrent même en état d'attirer chez eux l'argent des étrangers. *Jacob*, pressé comme les autres par la famine, dans le pays de *Chanaan*, sachant qu'on vendoit du blé en Egypte, envoya ses dix enfans en acheter.

Dix hommes du même pays, qui paroissent tous frères, excitent l'attention. *Joseph* est averti, se les fait présente

et les reconnoît. Ils lui demandèrent du blé pour de l'argent. Il les interrogea avec un air de soupçon sur leur pays, leur profession, leur famille, et malgré la naïveté et le caractère vrai de leurs réponses, prenant tout-à-coup un air imposant : « Vous êtes, leur dit-il, des « imposteurs, des espions, qui venez « examiner la foiblesse du royaume pour « l'attaquer. Non, répondent-ils, nous « ne sommes point des traîtres, ni des « espions, mais tous frères et enfans « d'un même père. Nous en avons en- « core laissé un jeune auprès de lui pour « le consoler de la perte d'un autre qui « est mort. Eh bien, reprend le minis- « tre, qu'un de vous parte et me ra- « mene ce jeune frère. Les autres, en « attendant, resteront ici en ôtage ». Ils ne pouvoient s'accorder sur le choix; *Joseph* les fait conduire en prison.

Ils y restent trois jours à se reprocher réciproquement la manière dont ils avoient traité leur malheureux frère. « Ce qui nous arrive, disoient-ils, n'est « qu'une trop juste punition de notre « crime ». *Joseph* étoit instruit de leurs discours. Un cœur fraternel se laisse aisément attendrir; il les crut assez punis, et les fit reparoître devant lui. Je me contente encore, dit-il, d'un seul

ôtage. « Que les autres partent ; faites « ce que je vous demande et vous vi- « vrez ; car je crains le seigneur. » Le sort tomba sur *Siméon*. Les autres se mettent en route. En ouvrant leurs sacs pour la nourriture de leurs bêtes, ils y trouvent chacun l'argent de leur blé. Grand étonnement ! Grand sujet de trouble ! Ceci n'auroit-il pas été fait dans l'intention de les traiter en voleurs, et de les faire esclaves quand ils reviendront dégager leur ôtage ? Après quelques reflexions, contens d'un moyen qu'ils imaginent pour faire connoître leur innocence, ils jugent à propos de ne point retourner sur leurs pas, et continuent leur voyage.

Arrivés près de *Jacob*, il faut d'abord le consoler de l'absence de *Siméon* ; mais ce n'étoit pas l'affaire la plus difficile de leur mission. Il faut ensuite engager leur père à se priver pour quelque temps de *Benjamin*. A cette proposition le bon vieillard fond en larmes. Elle lui rappelle la perte de son bien-aimé *Joseph*, il ne peut consentir à se séparer du dernier rejeton de sa chère *Rachel*. Enfin, les horreurs de la famine, qui va croissant, les instances de ses enfans, l'engagement que *Juda* prend sur sa tête de lui ramener *Ben-*

jamin, lui arrachent un consentement bien amer à son cœur. Il embrasse ce cher enfant, le presse dans ses bras, conjure ses fils, en les interpellant chacun par leur nom, d'en avoir le plus grand soin : et ils étoient déjà loin, qu'il leur recommandoit encore une tête si chère.

Ils s'entretenoient en route du but de leur voyage, et sur-tout de leur prompt retour. Selon eux, ils n'avoient qu'à paroître, prouver en rendant l'argent qui s'étoit trouvé à l'entrée de leurs sacs, qu'ils n'étoient pas des voleurs, montrer *Benjamin*, délivrer *Siméon*, charger leurs bêtes et partir. Ils trouvent leur frère *Siméon* en bonne santé, fort content de la manière dont il avoit été traité. Le ministre les accueille avec bienveillance et distinction, les retient à dîner, leur envoie des plats de sa table. Une chose les frappe, c'est que ces plats sont mis devant eux l'un après l'autre, non indistinctement sur la place qu'ils occupoient, mais selon leur âge, et qu'on présente à *Benjamin* une portion cinq fois plus grande que les autres.

Après cette observation, qui leur donna quelqu'inquiétude, après les adieux affectueux du ministre qui leur

causoient de l'étonnement, ils se mettent en chemin. Peu éloignés encore, ils voient arriver sur eux une troupe de gens armés. Le maître d'hôtel du ministre étoit à leur tête. Il se plaint qu'ils ont pris la coupe de son maître. Tous se récrient avec indignation, demandent eux-mêmes qu'on fouille leur bagage; mais quelle surprise, lorsque la coupe se trouve dans le sac de *Benjamin!*

On les ramène en criminel devant le ministre. Après de vifs reproches: « Je pourrois, leur dit-il, d'un ton irrité, vous retenir tous en esclavage; « mais je me contente de garder le coupable, que les autres s'en retournent ». A cette terrible sentence, ils se jettent aux pieds du ministre, protestant de l'innocence de leur jeune frère. *Juda* sur-tout qui en avoit répondu, remontre le chagrin qu'éprouvera le vieillard; qu'il en mourra de douleur: s'il ne peut fléchir le juge, il offre de rester esclave à la place de *Benjamin*. Il presse, supplie, conjure avec tant de force que le ministre ne tient plus à son émotion. Il fait retirer les Egyptiens qui l'environnoient, et se trouvant seul avec eux, il se jette dans leurs bras: d'une voix étouffée par les sanglots, il

leur dit : « Je suis *Joseph* votre frère, « mon père vit donc encore! » Ce peu de mots explique les contrastes d'une conduite dans laquelle les marques de ressentimens n'avoient servi qu'à mieux faire éclater la tendresse fraternelle.

Le bruit se répandit bientôt à la cour que les frères du ministre étoient arrivés. Le roi voulut les voir. Il dit à *Joseph* de faire venir sa famille en Egypte, et de choisir un séjour assez agréable, pour qu'elle ne fût jamais tentée de regretter le pays qu'elle quitteroit. Cet ordre obligeant fut accompagné de charriots pour transporter les femmes et les enfans. *Joseph* joignit des présens d'habits, de parfums et d'autres choses précieuses pour chacun de ses frères, ainsi que pour son père, et leur recommanda d'obtenir de lui qu'il viendroit être témoin de son élévation.

Les Israëlites en Egypte.

Il fallut aux frères de *Joseph* bien des paroles et des répétitions pour faire comprendre à *Jacob* les merveilles de leur voyage. A chaque nouvelle circonstance, le vieillard, les yeux baignés de larmes de joie, s'écrioit : « Il suffit, « mon fils *Joseph* vit encore. J'irai, je « le verrai avant de mourir, c'est tout « ce que je desire. » Son souhait fut accompli; il se transporta avec toute sa

famille en Egypte. *Joseph* allale recevoir, et le plaça dans le pays de *Gessen*, contrée fertile, propre au pâturage, entre le Nil et la mer Rouge. Ainsi les enfans de *Jacob*, séparés du reste de la postérité d'*Abraham* et de celle d'*Esaü*, se trouvèrent établis, et se multiplièrent dans une terre étrangère à celle qui leur étoit promise. Ils abandonnoient alors une petite partie de cette terre, où ils devoient retourner un jour, pour la posséder toute entière.

Mort de Jacob.

Jacob, au moment de sa mort appela ses enfans autour de son lit, et leur donna sa bénédiction. Elle contient d'une manière frappante la prédiction de ce qui devoit arriver à chacune de ces tribus, leurs avantages, leurs revers, leurs liaisons, leurs désordres, et jusqu'aux caractères qui les ont différenciées. Il demanda aussi que son corps fût porté en Chanaan dans la sépulture de ses pères. *Joseph* lui en fit la promesse et l'exécuta. A son tour *Joseph* exigea de ses enfans la translation de son corps dans le même sépulcre, acheté autrefois par *Abraham*; et ce desir lui donna occasion de prédire aux Israélites d'une manière très affirmative, qu'ils ne resteroient pas en Egypte. Cependant les promesses du roi, les me-

sures prises par *Joseph* pour leur sûreté, la vie pastorale et patriarchale qu'ils continuoient de mener dans ce pays, la force et la population qui en sont une suite, sembloient leur présager un établissement à l'abri de toute révolution.

Vie patriarchale.

Pour peu qu'on ait l'idée des mœurs douces de la campagne, entre les habitans dont l'excès des travaux forcés n'abbat point l'ame et n'épuise pas le corps, il n'est pas difficile de se figurer quelle étoit la vie patriarchale, la première des Hébreux, et peut-être de tous les peuples. Le soin des bestiaux, la chasse, la culture, les occupations du ménage, les devoirs de l'hospitalité partageoient le temps, et faisoient couler les jours sans ennui. Le gouvernement paternel entretenoit la paix dans les familles, l'unité de culte les rassembloit à des époques fixes qui devenoient des jours de fêtes. Les rencontres occasionnoient des mariages, la sagesse en formoit les nœuds, et une nombreuse postérité en étoit la richesse. Une longue vie fut la récompense du travail et de la frugalité; au moyen de la polygamie, autorisée depuis long-temps chez les Hébreux, en cent soixante ans douze familles se multiplièrent et s'accrurent par le desir religieux d'avoir beaucoup

d'enfans, jusqu'au nombre de six cent mille hommes en état de combattre, non compris les filles, les femmes et les enfans mâles jusqu'à vingt ans, et les vieillards depuis soixante.

On ne sera pas surpris qu'une pareille multitude ait causé de l'ombrage aux Egyptiens ; mais puisqu'ils avoient donné retraite chez eux à la famille de leur ancien ministre, ils auroient dû tâcher de se l'attacher par des bienfaits, ou du moins ne pas la traiter de manière qu'elle eût droit de se plaindre ; ou enfin, s'ils n'en étoient pas contens, ils devoient la renvoyer dans son premier pays, ou dans tout autre où elle auroit pu s'établir. Au contraire, ils vouloient la garder parmi eux et la traiter en esclave. Tout ce qu'ils purent imaginer de vexations, de travaux pénibles, d'impôts exorbitans, d'humiliations flétrissantes, ils les employèrent pour affoiblir cette nation. Voyant qu'elle n'en continuoit pas moins à se multiplier de manière à faire craindre le succès d'un coup de désespoir, *Pharaon* (ainsi étoient nommés tous les rois d'Egypte) donne l'édit peut-être le plus barbare que jamais tyran ait rendu. Il ordonne sous peine capitale aux sage-femmes Egyptiennes appelées par les

Juives, d'étouffer tous les enfans mâles qu'elles recevroient; et sous la même peine, aux femmes Juives qui accoucheroient sans le secours des Egyptiennes, de tuer elles-mêmes leurs enfans.

Moïse.
Ap. D. 1428
Av. J.C. 1570

Une Israëlite nommée *Jocabeth* de la tribu de Lévi, avoit eu deux enfans avant la cruelle ordonnance. Un troisième lui survint après, elle le garda trois mois; mais effrayée par les recherches qui pouvoient lui être aussi funestes qu'à son fils, voulant néanmoins s'épargner la douleur déchirante de le voir périr sous ses yeux, elle l'enferme dans un petit coffre, et l'expose sur le Nil, avec la précaution d'aposter sa fille *Marie*, pour voir ce que son fils deviendroit. La fille de *Pharaon* se promenoit par hazard sur le bord du fleuve: elle aperçoit le coffre, se le fait apporter, l'ouvre, se laisse toucher par la beauté et les cris de l'enfant, elle demande une nourrice, la jeune *Marie* qui n'attendoit que cet ordre, appelle sa mère. La princesse, sans le savoir, attache de nouveau l'enfant au sein maternel, l'emmène dans son palais, prend du goût pour lui, et le fait élever sous ses yeux.

Elle lui donna le nom de *Moïse*, qui

veut dire sauvé des eaux. Il fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, s'avança à la cour; on dit même qu'il commanda des armées. Sa mère n'avoit pas sans doute négligé de lui faire connoître sa naissance. En prenant de l'attachement pour sa nation, il conçut contre les oppresseurs, une antipathie dont il osa donner des preuves non-seulement par des marques de compassion en faveur des opprimés, mais par des représailles violentes. Cette hardiesse le rendit suspect; il fut obligé de fuir et de se caher dans le pays de *Madian*, chez *Jethro*, son beau-père, où il resta quarante ans. On croit qu'il composa dans cet asile le livre de *Job*. En effet, les idées sublimes de cette espèce de poëme ressemblent beaucoup aux beautés majestueuses des cantiques dont *Moïse* est certainement l'auteur.

Ce fut à la fin de cette longue retraite, que Dieu lui découvrit le dessein qu'il avoit de se servir de lui pour délivrer son peuple de la captivité où il gémissoit. Le Seigneur lui apparut, lui parla, écouta ses objections, y répondit avec complaisance, et triompha de ses répugnances par des miracles. *Moïse* convaincu de la certitude de sa mission, part pour l'Egypte, et trouve en son

chemin *Aaron* son frère, qui, guidé par une inspiration divine, venoit à sa rencontre.

Les Hébreux sortent de l'Egypte.
Ap. *D.* 1508
Av. *J.* 491

Ces deux hommes arrivés dans la contrée qu'habitoient les Hébreux, leur font part des ordres de Dieu, concertent leurs mesures et se présentent au roi d'Egypte. « Nous sommes, lui disent-ils, « envoyés par l'Eternel, Dieu d'Israël, qui « ordonne à son peuple, sous peine des « plus terribles fléaux, d'aller à trois « journées dans le désert célébrer une « fête en son honneur, et lui offrir un « sacrifice. Je ne connois pas votre « Dieu, répond Pharaon, et je défie sa « colère. » Pour mieux marquer son mépris, il accable les Hébreux de nouveaux travaux. Ceux-ci, qui sur la parole de Moïse, s'attendoient à une prompte délivrance, éclatent en plaintes et en murmures. Moïse a recours au Seigneur. « Présentez-vous de nouveau, « lui dit-il, je vous donne la puissance « d'opérer toutes les merveilles propres « à convaincre et à forcer son incrédu- « lité. »

Armé du pouvoir de commander à la nature et de s'en faire obéir, Moïse étend sa verge devant le roi, et elle se change en serpent. Il frappe, et les eaux du Nil se convertissent en sang.

Il redouble, une immense multitude de grenouilles se répand sur la surface du royaume, et infecte les maisons. Les magiciens de Pharaon imitent ces prodiges, et leur adresse endurcit le roi dans son obstination. Cependant il promet de laisser aller les Israëlites, rétracte sa parole; promet, et retire sa promesse à mesure que les fléaux cessent et recommencent. Moïse les multiplie. Il fait naître une multitude d'insectes aussi épaisse que la poussière des champs, qui tourmentent les bêtes et les hommes. Il remplit l'air de mouches qui gâtent et corrompent tout. Les bestiaux sont frappés de maladies aigües, et meurent en mugissant. Les hommes se trouvent couverts d'ulcères fétides et douloureux. Le ciel se cache sous des nuages qui vomissent des torrens d'eau et de grêle. Les éclairs et le tonnère glacent tous les cœurs d'effroi. L'Egypte entière est ravagée. Le peu de verdure qui reste est livré aux sauterelles que *Moïse* appelle, et pendant plusieurs jours, ce malheureux royaume est livré à des ténèbres épaisses qui font craindre que le soleil n'ait disparu pour toujours, pendant qu'il brille sur la terre de *Gessen*, où l'on ne se ressent en rien de ces fléaux.

Il en restoit un terrible dont *Moïse* prévint le roi, et il avertit en même temps les Israëlites de se préparer à partir, au moment que le dernier coup de la foudre céleste éclateroit sur les Egyptiens. Ce fléau ne se fit pas attendre. La nuit même l'ange exterminateur frappe tous les premiers nés d'Egypte, depuis l'aîné du monarque, jusqu'à celui du dernier de ses sujets : de sorte que des cris lugubres retentissent dans toutes les familles. Les Israëlites profitent de cette circonstance pour quitter l'Egypte. *Moïse* leur fait prendre auparavant un dernier repas qu'ils appelèrent *la Pâque*, c'est-à-dire, *le passage du Seigneur*. Ils reçurent ordre de célébrer dans la suite, ce repas tous les ans en équipage de voyageurs, un bâton blanc à la main, et leurs habits longs ceints autour des reins comme pour marcher plus facilement. Il ne se trouva parmi eux, au moment du départ, ni infirmes ni malades. Les vieillards recouvrèrent leurs forces pour fuir leurs bourreaux ; et ils emportèrent beaucoup de meubles précieux qu'ils avoient empruntés aux Egyptiens, sous le prétexte de rendre plus majestueuse la fête qu'ils alloient célébrer dans le désert.

Passage de la mer Rouge.

Ils en prirent le chemin sous la conduite de *Moïse*. Alors commença la suite des miracles que Dieu ne cessa d'employer pour favoriser ou pour châtier son peuple selon ses mérites. Le premier des miracles fut une colonne de fumée le jour, de feu la nuit, qui se levoit exactement pour éclairer ou couvrir la marche, marquer le moment du départ et du repos. Les Israëlites avançoient tranquillement sous cette égide, lorsqu'ils entendirent derrière eux le bruit d'une grande armée qui les poursuivoit. Devant eux se trouvoient les gouffres de la mer Rouge : la frayeur les saisit. Ils entourent *Moïse*, « N'y avoit-« il pas, lui dirent-ils, assez de tom-« beaux en Egypte, sans nous faire en-« gloutir dans les eaux. » *Moïse* ne répond rien, étend seulement sa baguette, en frappe la mer ; elle se divise, et les Israëlites passent à pied sec. Les Egyptiens veulent les poursuivre ; *Moïse* étend de nouveau sa formidable baguette. Les eaux retombent, hommes, chevaux, charriots, tout est englouti : les flots roulent sur le rivage les cadavres, dont les dépouilles servent à armer les Israëlites.

Les Israëlites dans le désert.

Les voilà au nombre d'à-peu-près trois millions, dans un désert, sans

provisions, sans ressource humaine, livrés aux soins seuls de la providence; mais elle ne leur manqua jamais, malgré la défiance et les murmures de ce peuple ingrat. Leur premier besoin étoit la nourriture. Dieu y pourvoit. Tous les matins, la manne, espèce de rosée condensée et substantielle, tomboit autour du camp. Ils s'en lassèrent, Dieu leur envoya des nuées de cailles, qui se laissoient prendre facilement. Quand l'eau manquoit, *Moïse* frappoit les rochers, d'où elle jaillissoit abondamment. Celle qui se trouvoit amère, il la rendoit douce, et toujours la nuée alternativement lumineuse et obscure, préservoit pendant la marche des ardeurs du soleil, et pendant la nuit éclairoit les fugitifs.

La loi donnée sur le mont Sinaï. *Ap. D.* 1490 *Av. J.C.* 1508

Il y eut quelques expéditions peu décisives contre les nations limitrophes du désert, d'où les Israëlites tâchoient de sortir; mais la main de Dieu, barrière impénétrable, les y retenoit. La même main les conduisit au pied du mont Sinaï, célèbre par la loi qui fut donnée aux Juifs. Ils furent avertis de se préparer à la recevoir; de bien examiner ce qui se passeroit, mais de se tenir dans un éloignement respectueux. *Moïse* seul eut droit d'aborder la montagne,

où il eut plusieurs entretiens avec le Seigneur. Au jour indiqué, le sommet se couronne d'une nuée, il en sort des feux et des éclairs, le tonnerre gronde, des trompettes sonnent, la terre tremble, et une voix prononce distinctement le *décalogue*; c'est-à-dire, les dix commandemens qui contiennent l'abrégé de toute la morale. *Moïse* resta quelques jours sur la montagne, et en descendit pour rapporter la loi gravée par le doigt de Dieu, sur deux tables de pierre. En descendant, il entendit des ris, des chants, le bruit d'une multitude qui se livroit à une joie effrénée. Que vit-il en approchant? Le peuple dansant autour d'un veau dor. Les filles et les femmes avoient donné leurs bijoux pour faire ce Dieu, et *Aaron* avoit eu la complaisance criminelle de fondre cette idole. *Moïse* outré de colère, s'écrie dans le transport de son zèle : « Quels « sont ceux qui sont du parti de « l'Éternel? » La tribu de *Lévi* se présente, passe au fil de l'épée un grand nombre de coupables, et mérite par-là le sacerdoce. Mais la grande prêtrise demeure dans la famille d'*Aaron*. Le peuple fit ensuite pénitence de son idolâtrie, et Dieu lui pardonna.

Arche d'alliance.

Moïse l'occupa de la confection, tant de l'arche où devoient être renfermées les tables refaites après la fracture des premières, que celle du tabernacle destiné à recevoir l'arche. Toutes les dimensions, tous les ornemens avoient été fixés dans les entretiens de Dieu avec *Moïse*, sur le mont Sinaï. On choisit d'habiles ouvriers ; les Israélites donnèrent sans hésiter tout ce qu'ils possédoient en bijoux et en étoffes propres non-seulement pour l'arche, mais encore pour les habits sacerdotaux et les instrumens du culte. Le temps du séjour dans le désert fut aussi employé à établir le gouvernement général, la police entre les tribus et les familles ; à fixer les fêtes, régler les cérémonies religieuses, et aguerrir le peuple par des excursions sur les terres qu'on devoit ensuite occuper. Aguerrir le peuple, c'est-à-dire la partie du peuple qui étoit destinée à y entrer. Or, tous ceux qui avoient plus de vingt ans quand ils sortirent d'Egypte, furent privés de cet avantage, en punition de leurs murmures et de leurs fréquentes rebellions. *Moïse* lui-même ne fut pas exempt de ce châtiment, pour avoir hésité dans une chose que Dieu lui commandoit : il lui fut seulement accordé de voir

GARLETON UNIVERSITY

Fin de Moïse.

la terre promise du haut d'une montagne.

Les seuls *Josué* et *Caleb* échappèrent à cette proscription générale. Ils avoient été envoyés avec dix autres tribus, un de chaque tribu, pour examiner le sol et les productions de la terre de Chanaan : ils firent un rapport avantageux, capable d'encourager le peuple. Les autres députés, au contraire, firent du pays qui étoit destiné aux Israélites une peinture si désagréable, que le peuple se souleva contre *Moïse*. Il fallut encore en venir à des punitions, qui étoient ordinairement la mort des coupables. Le glaive des Amalécites en châtia quelques-uns; la terre engloutit *Doré*, et un feu surnaturel consuma *Datan* et *Abiram*, sacrilèges profanateurs du sacerdoce. Des serpens brûlans détruisirent de nouveaux rebelles ; mais la vue du serpent d'airain élevé par *Moïse*, suspendit l'activité de ces feux dans ceux qui le regardoient. Le zèle de *Phinées* punit de mort l'idolâtre *Zamri*. Ce châtiment n'empêcha pas les Hébreux de prostituer leur religion à leur passion pour des filles étrangères, et d'adorer de faux dieux. *Moïse*, près de mourir, leur fit de vifs reproches sur ce fatal penchant, et des menaces terribles s'ils continuoient de s'y livrer.

Il leur fit aussi renouveller entre ses mains l'alliance avec Dieu, et jurer d'y être fidèles. Il nomma pour son successeur *Josué*, qui s'étoit déjà distingué dans plusieurs expéditions; ensuite il entonna un cantique d'action de grâces, qui retrace d'une manière pathétique et touchante, les bienfaits de Dieu à l'égard d'Israël, et contient des vœux pour sa prospérité.

Après avoir donné sa bénédiction à ce peuple qui, malgré ses infidélités, lui étoit toujours cher, le saint législateur se retira sur la montagne de *Nébo*, d'où il vit encore la terre promise. Les principaux des douze tribus l'accompagnèrent: pendant qu'ils lui faisoient de tendres adieux, il s'échappa de leurs bras, s'éloigna et mourut dans le pays de *Moub*, vis-à-vis de *Phogor*, sans qu'on ait jamais connu son tombeau.

Josué.

Josué réunit le commandement des armes et le gouvernement civil. L'administration de la justice appartenoit aux Lévites, et le peuple étoit divisé de tribus en décuries, et de décuries en familles, pour se mieux reconnoître. Ces divisions contribuoient aussi à un ordre prompt et réglé dans les marches et les campemens; chacun avoit son poste marqué, en avant, en arrière, aux deux

côtés de l'arche qui faisoit toujours le centre ; et dans les combats, dans les retraites, le même ordre s'observoit le plus exactement qu'il étoit possible.

Enfin, après quarante ans de marches directes, circulaires, rétrogrades dans le désert, il fut question d'entreprendre sérieusement la conquête de la terre promise. *Josué* connoissoit cette contrée. Dans son rapport sur l'état de ce pays, en donnant des espérances, il n'avoit pas dissimulé les difficultés. On conçoit que les habitans de la terre de Chanaan n'avoient pu voir sans inquiétudes errer depuis si long-temps, sur leurs frontières, un peuple dont ils sentoient que la seule ressource étoit d'envahir les terres de leurs voisins. Il y avoit eu, entre les possesseurs et les prétendans, plusieurs combats meurtriers, et toujours suivis de scènes d'horreur. On se massacroit sans pitié, parce que les agresseurs chassoient ou exterminoient pour s'établir, et les habitans exterminoient également pour conserver. La même fureur destructive régna entre les adversaires, pendant tout le temps qu'ils employèrent à conquérir le pays.

Passage du Jourdain.

Josué commença cette conquête par une cérémonie imposante. Toute la

nation eut ordre de se purifier pour le passage du Jourdain. Au jour marqué, le peuple se rangea comme dans les marches ordinaires, autour de l'arche portée par les Lévites. Aussitôt qu'ils touchèrent l'eau de leurs pieds, elle se suspendit comme dans la mer Rouge, et s'affermit sous leurs pas. Ils s'arrêtèrent au milieu du fleuve, jusqu'à ce que tout le peuple fût passé. Alors un député de chaque tribu plaça une grosse pierre dans l'endroit que l'arche avoit occupé ; ils en tirèrent aussi chacun une du lit du fleuve, dont ils formèrent sur la rive un monceau ou monument de mémoire, dont il subsistoit encore des vestiges du temps de l'historien Joseph qui en parle dans ses écrits.

De ce moment le nuage conducteur disparut. *Josué* fit le partage de la terre qu'il alloit conquérir, et assigna à chaque tribu le pays qu'elle devoit habiter. Cette opération dut inspirer une singulière ardeur, non seulement à toute la nation, mais encore à chaque particulier ; il n'y en eut aucun qui, en voyant un champ, une maison, ou toute autre propriété, ne se dit à lui-même : « Ceci est à moi, et celui qui l'occupe « est un usurpateur. « D'un autre côté les habitans devoient se dire : « Nous

CARLETON UNIVERSITY

« avons défriché ces terres, planté « ces arbres, ces villes opulentes, ces « tours, ces murailles, c'est nous qui « les avons bâties ». Quel courage dans l'attaque, quelle opiniâtreté dans la défense, ces réflexions ne devoient-elles pas faire naître ? Et malgré les six cent mille combattans avec lesquels les Israélites commencèrent leurs conquêtes contre des nations aguerries qui défendoient femmes, enfans, et tout ce qu'on a de plus cher au monde, auroient-ils jamais pu réussir, s'ils n'avoient été secondés par une puissance surnaturelle ?

Cette puissance se manifesta efficacement dès la première entreprise qui fut dirigée contre *Jéricho*, ville considérable. Un miracle la livra aux Israélites. Ils eurent ordre de promener sept fois l'arche autour des murailles ; au septième tour, les Lévites sonnent de la trompette ; les soldats jettent tous ensemble un grand cri : les murs se renversent, les tours s'écroulent, les assiégeans entrent en foule, massacrent tout, et ne sauvent qu'une femme qui avoit favorisé leurs espions. Il y eut là un exemple de discipline très-sévère. On avoit publié la défense de rien garder en particulier du butin qui se feroit

à *Jéricho* : c'étoit le moyen d'enflammer également le courage de tous, par l'espoir d'un partage général. *Achan*, de la tribu de *Juda*, cacha des effets qu'il comptoit s'approprier ; il fut découvert, et lapidé sans miséricorde, lui, sa femme, ses enfans et ses bestiaux. Deux miracles éclatans signalèrent encore le commencement de la conquête.

Les *Gabaonites*, nation peu nombreuse, avoient recherché l'alliance des *Israëlites*, moins par affection que pour se soustraire à leur fureur. Les rois de *Chanaan*, qui faisoient ensemble cause commune contre ces étrangers ; s'offensèrent de ce que les *Gabaonites* se retiroient de leur ligue, et les attaquèrent. *Josué* vola au secours de ceux-ci. Il trouva tous ces princes déterminés à vaincre ou à périr. C'étoit une bataille décisive. Elle fut long-temps disputée ; la déroute des alliés ne commença que vers la fin du jour. *Josué* craignant qu'ils ne lui échapassent, à la faveur de la nuit, s'écria : *Soleil arrête-toi !* et le jour fut prolongé. Il appela aussi contre eux une nuée épaisse, d'où, à l'aide d'un vent furieux, se lancèrent des pierres qui écrasèrent les fuyards. Ces deux événemens miraculeux jetèrent la consternation dans tout le pays de Cha-

naan, et en facilitèrent la conquête qui fut achevée en six ans.

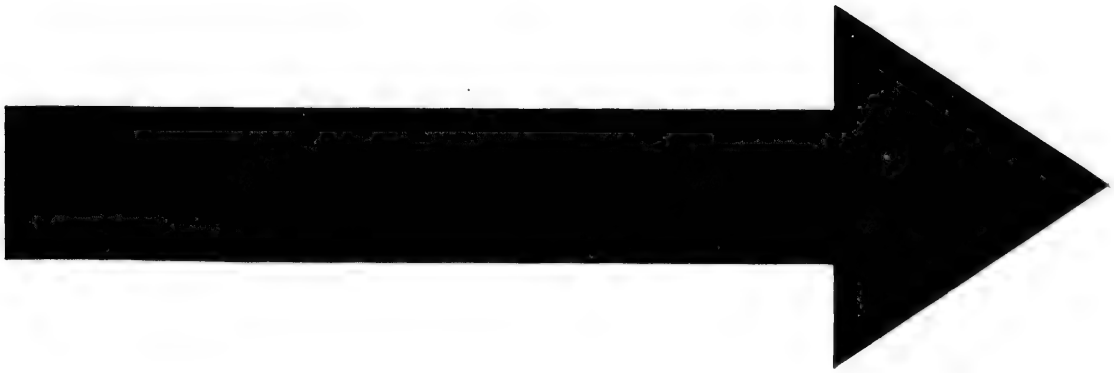
Nouveau Chanaan ou Judée, entre le pays d'Edom et Amalec, la mer Morte, le Jourdain, la mer de Galilée, les montagnes du Liban, les Phéniciens et la Méditerranée.

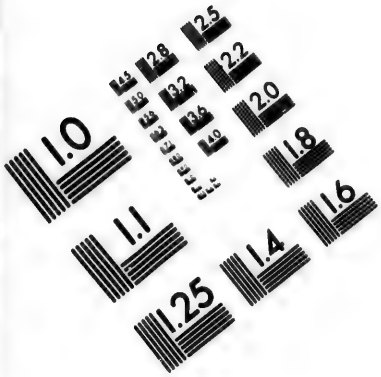
Il n'y a point de pays qui ait été soumis à autant de divisions successives, que le pays de Chanaan. Sous ses premiers habitans, il contenoit des royaumes; sous les Juifs, des tribus; sous les conquérans Babyloniens et autres, des provinces; sous les rois Iduméens, des tétrarchies et heptarchies; après les Romains, sous les Mamelus, des villes éparses, sans lien de Gouvernement; sous les Croisés, un royaume; et enfin sous les Turcs, ce pays autrefois si peuplé, si florissant, si fertile, est presque inhabité. On ne peut inférer de là avec certains philosophes aussi ignorans qu'impies, que la terre de Chanaan n'ait jamais été très-fertile ni couverte d'une nombreuse population. Que de régions étoient, dans l'antiquité, renommées pour la fertilité, la beauté, la richesse de leur sol, la multitude prodigieuse de leurs habitans, et qui aujourd'hui sont condamnées à la stérilité, au silence du désert. Il suffit de nommer ici la Mésopotamie et la Syrie, pour convaincre de mauvaise foi ou d'ignorance les hommes qui traitent de fabuleuse la peinture que l'Histoire Sainte nous fait de l'heureuse abondance de

cette terre de Chanaan, où se sont opérés les principaux mystères de notre religion, et sur laquelle, dans les transports d'un enthousiasme religieux, se précipita dans la suite des âges toute l'Europe chrétienne. Les limites, et par conséquent l'étendue de la terre promise, ont varié selon les temps : peu de ces parties ont conser[illegible] leur nom primitif. Comme la tribu [illegible]a étoit la plus nombreuse et la [illegible] belliqueuse, les nations subjuguées se sont accoutumées à appeler les vainqueurs *Juifs*, et leur pays, la *Judée*.

Des hommes qui sortoient de plaines arides, où leurs pères et eux avoient erré pendant quarante ans sans domiciles fixes, durent s'estimer heureux, lorsqu'ils se trouvèrent bien établis dans un pays d'une douce température, suffisamment arrosé, fertile sur-tout en vin et en huile, sans cependant manquer de blé. Le miel étoit aussi une de ses productions ; il y avoit des plantes aromatiques, dont on tiroit un baume précieux. Rien n'y manquoit pour le nécessaire, et on y trouvoit même le superflu ; et maintenant, disions-nous plus haut, cette terre désolée ne présente plus que stérilité et solitude, au point que plusieurs écrivains ont regardé

GARLETON UNIVERSITY





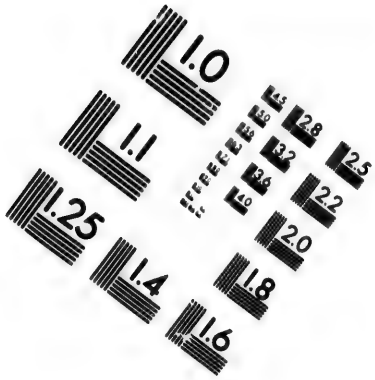
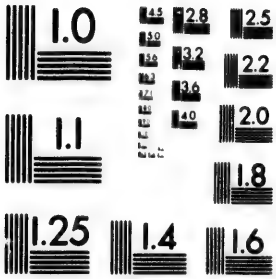
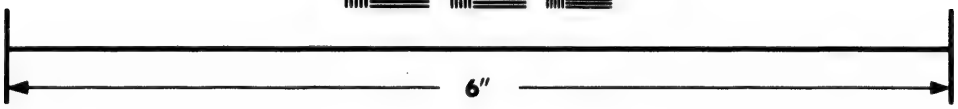
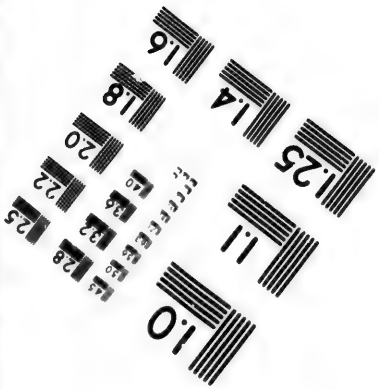
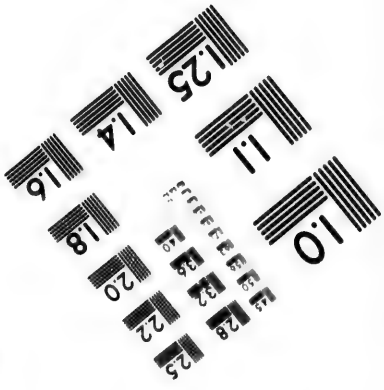


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

comme très-exagérées et comme fausses les descriptions avantageuses que les livres saints nous en ont laissé. Ces critiques ne réfléchissent pas assez sur les changemens affreux que les fléaux de toute espèce, prolongés pendant tant de siècles, peuvent et doivent opérer dans les pays même les plus favorisés de la nature.

Quelque dégradée que soit la Judée, la curiosité et la dévotion y amènent encore les chrétiens, pour y visiter les lieux consacrés par leur religion. Les souvenir touchans dont les ames pieuses aiment à se laisser pénétrer et attendrir, sont seuls capables de faire supporter les dangers et les fatigues de ce voyage. Des hordes de voleurs infestent les campagnes ; les villes, soumises à un gouvernement oppressif, n'offrent pas un plus sûr asile : la plupart sont réduites en bourgades. La seule *Jérusalem* présente quelques débris de monumens augustes, qu'on peut croire être l'ouvrage, les uns des Juifs, les autres des Croisés.

Religion, gouvernement, sciences, commerce, art militaire.

Pour tracer une esquisse fidelle des mœurs et des institutions des Juifs, il faut les prendre dans le temps de prospérité qui suivit la conquête ; lorsqu'encore frappés des merveilles opérées en

leur faveur, ils ne s'écartoient qu'avec scrupule des lois qui leur avoient été données, et que, ramenés par les châtimens, ils revenoient avec zèle et avec confiance à ces lois saintes.

Tout avoit été prévu, tant dans le code de *Moïse*, ou plutôt dans le code de Dieu lui-même, publié sur le mont Sinaï, que dans les institutions politiques et sacrées, qui sont un ample commentaire de ce code. Les lois les plus recommandées étoient celles qui regardent la religion : proscription de l'idolâtrie sous toutes les formes, obligation étroite de la circoncision, pratique du sabat, c'est-à-dire cessation rigoureuse de tous les travaux, même les plus nécessaires, et repos absolu pendant un jour entier de la semaine. Les solennités principales étoient la Pâque, instituée en mémoire de la sortie d'Egypte; la Pentecôte, anniversaire de la loi donnée sur le mont Sinaï; la fête des Tabernacles, figure du séjour errant pendant quarante ans dans le désert; la fête des Trompettes qui annonçoit les premiers jours de l'année, de chaque mois, et les nouvelles lunes; des fêtes expiatoires, des jeûnes qui rappeloient des crimes commis, la punition, le repentir et le pardon.

L'année sabatique et celle du jubilé, la première arrivant tous les sept ans, la seconde, tous les sept fois sept ans, avoient des obligations et des priviléges analogues entre elles. On ne semoit, récoltoit et commerçoit que pour les pauvres. De plus, dans l'année jubilaire, les esclaves juifs recouvroient leur liberté, et ceux qui, pendant cet espace de quarante-neuf ans avoient aliéné leurs biens, rentroient en possession.

Les lois du rit forment seules, dans ce code, un article très-étendu, tant il y avoit de précautions à prendre pour le choix des victimes, les cérémonies des sacrifices, le service du tabernacle, celui du temple, les habits des prêtres et des Lévites, leur matière, leur forme, leur conservation ! Les occupations de ces deux ordres sont spécifiées en grand détail. On voit qu[illegible] étoient leurs revenus, leur part dans les sacrifices, leurs biens ; savoir, la dîme de tous les biens, et des villes avec leur territoire qui leur étoient affectées dans chaque tribu.

Plusieurs des lois civiles rentroient dans les lois ecclésiastiques, ou du moins y tenoient par des cérémonies qui en sanctifioient pour ainsi dire l'exécution. On ne citera que la cérémonie *des eaux de jalousie*. C'étoit un breuvage com-

posé par les prêtres ; ils le présentoient eux-mêmes à la femme que le mari traduisoit devant eux comme suspecte d'infidélité. Ces eaux tuoient la coupable, et rendoient l'innocente plus belle et plus saine. D'ailleurs, il n'y avoit pas d'acte de la vie que la religion ne réglât : deuils, festins, funérailles, emploi du temps, heures du lever et du coucher, les égards et les civilités réciproques.

Les prêtres et les Lévites étoient admis entre les juges, et prononçoient avec eux la punition infligée au vol, à la fraude, à l'usure, aux mensonges, aux fautes comme aux crimes. Le meurtre étoit toujours puni de mort. Toute espèce de violence sujette à la loi du talion, étoit punie par le supplice du talion. On ne voit cependant pas que le mariage ait eu besoin du ministère des prêtres, ni le divorce de leur sanction. Une fonction qui leur étoit exclusivement propre, et sans doute moins agréable, c'est le discernement de la lèpre, maladie cutanée que nous ne connoissons plus en Europe du moins, car les voyageurs assurent qu'on voit encore des lépreux dans les îles de l'Archipel grec. Les symptômes en étoient aussi effrayans que dégoûtans ; elle s'attachoit même aux meubles et aux maisons : c'étoit aux

prêtres à déclarer ceux qui en étoient atteints, à les sequestrer de la société, et à les y rappeler quand les malades étoient guéris.

Les études des Juifs se bornoient à la science de la religion. En effet, elle leur apprenoit toute la morale, et ce qu'il leur étoit nécessaire de savoir en physique pour leur conservation et leur bonheur. Outre que les pères étoient très-exacts à instruire leurs enfans, il y avoit encore des écoles publiques où l'on formoit la jeunesse. Leur langue, quoique peu abondante, est harmonieuse, propre aux élans de la poésie sublime. Les mouvemens moins marqués d'une poésie tendre ne leur manquent pas. Soit qu'ils gémissent de leurs fautes, soit qu'ils implorent la clémence de l'Eternel, qu'ils ont offensé, c'est toujours avec une sensibilité qui part du cœur, qui touche et qui émeut. Qu'étoit-ce quand le rithme de ces hymnes étoit soutenu par les charmes de la musique, et quand des vierges pures, de jeunes Lévites en marquoient, par leurs pas, la cadence dans les solennités?

La vie privée n'offre rien de remarquable. Sans doute ils avoient des manufactures dans les villes; ils y exer-

çoient des métiers utiles ; mais ils cultivoient peu les arts agréables ; car ils ne connoissoient le luxe, ni dans les bâtimens ni dans l'ameublement, ni dans les habits ; ils aimoient mieux être parés de la propreté que de la richesse. Si l'on peut juger d'un peuple par les desirs qu'il exprime, on croira que le Juif estimoit sur-tout la vie champêtre. Ce qu'il souhaitoit, c'étoit d'être assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier, de cueillir ses olives, de traire ses brebis, de conduire ses bestiaux, de les voir bondir dans de gras pâturages. Ce qu'il regrettoit dans sa capacité, c'étoient les rives agréables du Jourdain, les saules auxquels il avoit tristement suspendu son luth et sa harpe. Souvenirs amers ! tristes effets des guerres et de la servitude !

Au reste, ce que les Juifs ont essuyé de malheurs et de fléaux, ils l'ont fait éprouver à d'autres. On ne peut nier qu'ils n'aient été très-belliqueux ; mais la grandeur de leurs armées, portées dans quelques époques jusqu'à onze et douze cent mille hommes ; donne tout lieu de croire qu'ils faisoient alors la guerre plutôt à la manière des barbares, dont la nation s'arme toute entière, que comme des peuples formés, qui ont des

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

corps d'élite, et par conséquent une tactique et une science de cet art funeste; d'autant plus que cette multitude étoit ordinairement mal armée. Mais, par la suite, ils eurent des phalanges couvertes de bonnes armures, des chariots hérissés de fer, une cavalerie exercée, des arsenaux bien fournis, des machines meurtrières sur leurs remparts, et tout l'attirail redoutable de l'attaque et de la défense; mais, ce qu'ils eurent de plus que les autres nations, c'est la protection immédiate de Dieu, quand ils étoient fidèles à son culte. Dieu s'étoit déclaré leur chef, et on doit regarder leur gouvernement, dans son principe, comme une théocratie.

Mort de de Josué.

Ap. D. 1555
Av. J.C. 1443

Ce gouvernement subsista sous *Josué* et les *Juges* ses successeurs : c'est-à-dire que les Juifs n'entreprenoient rien que d'après l'inspiration divine, qui leur étoit manifestée par les prophètes, dont le nombre fut très-grand dans cette époque. Ce conquérant eut, avant de mourir, le plaisir de voir le peuple qui lui avoit été confié, bien établi dans le pays soumis par ses victoires. Elles furent souvent sanglantes, et presque toujours suivies d'exécutions cruelles. On accuse *Josué* d'avoir eu un zèle destructeur. Son motif étoit le desir

de préserver le peuple qu'il gouvernoit de la contagion funeste de l'imitation. Il connoissoit son goût effréné pour l'idolâtrie, et il auroit bien voulu détruire ce penchant. Le meilleur moyen étoit d'ôter les exemples, soit en chassant, soit en exterminant ceux qui les donnoient. Ce vainqueur austère fit l'un et l'autre, mais sa sévérité contre les Chananéens, son inflexibilité à punir les Juifs coupables, n'eurent que peu de succès. Partie par compassion, partie par l'intérêt d'avoir des esclaves, les Juifs épargnèrent beaucoup de Chananéens. Ceux-ci, au défaut des temples qu'on renversoit, célébrèrent leurs fêtes dans les bocages. La curiosité, la fraîcheur, la gaîté y attirèrent les Juifs. Les filles Chananéennes, dans le dessein d'adoucir les vainqueurs, cherchèrent à leur plaire. Les Juifs se laissèrent prendre à cette amorce, contractèrent des mariages, changèrent bientôt une religion austère, contre les cérémonies dont leurs épouses faisoient l'ornement. Ils abandonnèrent Dieu, revinrent à lui, et vécurent entre la vraie et les fausses religions dans une fluctuation perpétuelle, cause des alternatives de victoires et de défaites qu'ils ont éprouvées sous les juges.

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

Juges.
Av. D. 1580
Av. J.C. 1418

On ne sait comment s'élisoient les juges, ni jusqu'où s'étendoit leur puissance. Elle étoit militaire, puisqu'on trouve parmi eux des hommes habiles dans le commandement des armées, et fameux par des expéditions guerrières; mais elle n'étoit pas non plus uniquement militaire, puisque parmi eux on trouve des femmes, entre autres *Débora*, qui gouvernèrent la nation. Il y a beaucoup de ces juges dont on ne sait que le nom, et peut être ne sont-ce pas les moins estimables, par la raison que la célébrité est due quelquefois plus aux vices brillans qu'à la vertu.

Benjamites

Sous *Othoniel*, successeur de *Josué*, se voit le premier exemple de schisme Un jeune Lévite, gagné par la prière d'une vieille femme, érige, dans une maison particulière, un petit autel, contre la défense expresse de sacrifier ailleurs que devant l'arche. Les habitans d'une ville voisine, nommée *Dan*, appellent ce Lévite avec son autel et ses habits sacerdotaux, et se font un culte séparé. Sous le même *Othoniel*, arriva le crime affreux des Benjamites, qui firent à la femme d'un Lévite les plus outrageuses violences, dont elle mourut. Le Lévite coupa le cadavre en onze quartiers qu'il envoya à chacune des

tribus. Elles s'armèrent ; et exterminèrent la tribu de Benjamin, à six cents hommes près ; mais elles se repentirent ensuite d'avoir presque détruit tout une tribu. Les Juifs se souillèrent d'un nouveau crime, en égorgeant tous les habitans non Israélites d'une ville du voisinage pour avoir leurs filles, et comme ils n'en avoient pas encore assez, ils enlevèrent, dans une embuscade, les filles d'une autre ville. La tribu de *Benjamin* se rétablit ainsi ; mais elle ne fut jamais aussi nombreuse que les autres.

Gédéon.

Gédéon est fameux par sa victoire sur les Madianites. Ils avoient totalement asservi les Juifs, et triomphoient insolemment. Dieu eut pitié de son peuple, qui s'étoit humilié, et suscita *Gédéon* pour les tirer d'esclavage. Il avoit rassemblé une armée très-inférieure à celle des ennemis ; Dieu la trouva encore trop nombreuse. « Menez, dit-il, vos soldats le long du ruisseau ; ceux qui se mettront à genoux pour boire à leur aise, renvoyez-les ; ceux qui ne feront que prendre, en passant, de l'eau dans le creux de leur main pour étancher leur soif, gardez-les ». Il n'en resta que trois cents de ceux-ci. *Gédéon* les divisa en trois corps. Ils sortent la nuit de leur camp, portant chacun une

Av. D. 1761
Av. J.C. 1237

épée dans une main, et dans l'autre un flambeau allumé caché dans un vase de terre. Ils arrivent au camp ennemi, jettent de grands cris, brisent leurs vases l'un contre l'autre. La lumière paroît, l'épouvante saisit toute l'armée, qui fuit en désordre. *Gedéon* les poursuit, et cette seule nuit rend la liberté à tout une nation.

Allégorie.
Ap. D. 1601
Av. J.C. 1197

Les enfans légitimes de *Gedéon*, au nombre de soixante-dix, gouvernèrent, après la mort de leur père, apparemment chacun leur canton. *Abimélech*, fils d'une concubine, résolut de régner seul. Il tua soixante-huit de ses frères, et se fit proclamer dans une assemblée tumultueuse. *Joathan*, le seul qui avoit échappé au massacre, du haut d'une montagne d'où il voyoit cette assemblée, lui adressa cette allégorie : « Les arbres « s'assemblèrent un jour pour choisir « un roi. Ils offrirent d'abord le sceptre « à l'olivier, il répondit qu'il ne vouloit « pas se priver de son fruit et de son « huile, si agréable à Dieu et aux hom- « mes, pour régner sur eux. Ils invitè- « rent le figuier, qui refusa, parce que « l'excellence de son fruit lui suffisoit. « La vigne, priée à son tour, préféra « son jus, qui réjouit les dieux et les « hommes, à l'empire qu'on lui offroit;

« enfin, la dignité royale ayant été of-
« ferte à l'épine, elle répondit : si vous
« avez réellement dessein de me confier
« la suprême autorité, retirez-vous sous
« mon ombre, ou consentez que le feu
« sorte de mon sein, et dévore les cèdres
« du Liban ». La morale que *Joathan* tira de cette fable, c'est que les bons ambitionnent rarement l'autorité, et que les méchans ne peuvent dominer que par la destruction.

Jephté, Samson.

Jephté et *Samson* sont célèbres, l'un par son vœu téméraire, et l'autre par sa force prodigieuse. Le premier étoit un chef d'aventuriers, qui se portoit, sans distinction d'amis ou d'ennemis par-tout où il espéroit trouver du butin. On pourroit se représenter le second comme un soldat d'une valeur féroce, domptant tout, excepté ses passions. Dieu se servit de ces deux hommes pour humilier les Philistins ennemis de son peuple. *Jephté* gagna plusieurs batailles; mais dans une où la victoire balançoit, il fit vœu, s'il étoit vainqueur, de sacrifier au Seigneur la première créature vivante qui se présenteroit. En rentrant dans la ville, il entend des instrumens et des chants de triomphe. Il regarde et veut détourner les yeux; mais le coup étoit porté. C'étoit sa fille unique qui

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

venoit, à la tête de ses compagnes, le féliciter. *Jephté*, le cœur percé de douleur, fit part à sa fille de l'engagement solennel qu'il avoit pris. Elle l'écoute avec fermeté, demande seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer sa virginité avec ses compagnes. Ce terme expiré, elle revint docilement consommer son sacrifice. *Samson*, également vainqueur des Philistins, mérita long-temps ses victoires, par la discrétion qui lui étoit ordonnée sur le don de force qu'il avoit reçu; mais trop complaisant pour *Dalila*, sa maîtresse, il se laissa arracher son secret, et paya son imprudence par une mort tragique, qu'il rendit, autant que sa vie, funeste à ses ennemis.

Héli. L'avant-dernier juge fut *Héli*, grand
Ap. D. 1900 sacrificateur, homme pieux et juste,
Av. J.C. 1098 mais poussant jusqu'à la foiblesse l'indulgence pour *Ophni* et *Phinées*, ses enfans, qui ne lui ressembloient pas. Il élevoit dans le temple un jeune Lévite, nommé *Samuel*, dont il estimoit la simplicité et la candeur. Cet enfant voué à Dieu dès sa naissance, par sa mère, qui l'avoit obtenu après une longue stérilité, fut chargé d'annoncer au grand-prêtre, son bienfaiteur, des vérités terribles, mais nécessaires. Dieu lui ordonna, pen-

dant son sommeil, d'aller trouver *Héli*; de lui reprocher la conduite de ses fils, et sa foiblesse à leur égard, de le menacer lui-même d'un châtiment exemplaire, s'il ne réprimoit leurs désordres. L'avertissement étoit humiliant pour un vieillard, de la part d'un enfant, mais *Samuel* y mit tant de ménagemens, prouva si bien que Dieu lui-même en étoit l'auteur, qu'*Héli*, loin de se choquer, prit la résolution de se corriger. Il n'en eut pas la force. Ses enfans continuèrent à abuser de sa bonté; les Israélites, alors en guerre avec les Philistins, furent battus, l'arche fut prise. A cette nouvelle, le malheureux vieillard tomba de sa chaise et se tua.

Samuel.

Le gouvernement des juges dura trois cent quarante-huit ans, et finit à *Samuel*. Il signala le sien par une grande victoire sur les Philistins, et il eut la satisfaction de voir Israël dans une paix profonde. Pour se soulager dans les fonctions pénibles de juge, *Samuel* donna l'administration d'un canton à deux de ses fils. Leur conduite ne répondit pas à la confiance du père; le peuple murmura. Les anciens avertirent le prophête, et lui dirent que puisque ses enfans se montroient indignes de lui succéder, la nation demandoit un roi.

Samuel assembla le peuple, lui remontra les dangers qu'il couroit à changer le gouvernement de Dieu contre celui d'un homme. Leur résolution étoit prise ; ils y persistent. Le prophète consulte le Seigneur, qui exauce les vœux du peuple, et indique celui qui devoit être placé sur le trône.

Rois. Saül. Ap. D. 1904 Av. J.C. 1094

Dieu le prit parmi les bergers, il se nommoit *Saül*. *Samuel* le sacra à l'insu de tout le monde, mais quand il fallut lui faire exercer les fonctions de la royauté, il assembla le peuple et fit tirer au sort. De tribus en famille, il tomba sur celle de *Cis*, de la tribu de Benjamin, et dans sa famille, sur son fils *Saül*, qui étoit de la taille la plus avantageuse. Sa première action, comme roi, fut une victoire très-complète sur les Amalécites. Ce glorieux exploit lui gagna l'estime du peuple. La nation assemblée marqua son attachement et son respect par des présens, espèce d'hommage qui tenoit lieu de consécration. Mais pendant que les Israélites se félicitoient d'avoir un roi doué, à ce qu'ils croyoient, des qualités propres à sa dignité, *Samuel*, à qui Dieu faisoit connoître l'intérieur de ce prince, n'étoit pas content de ses dispositions. Dans des choses essentielles, il agissoit sans

consulter les sages de la nation, ou il désobéissoit ouvertement à des ordres formels. Ce roi poussa l'ingratitude au point que le prophête lui déclara, qu'en punition de ces prévarications, la couronne ne se perpétueroit pas dans sa famille, et en effet, il donna l'onction royale à *David*, pris aussi parmi les bergers, en présence de son père et de ses frères.

Plusieurs événemens fournirent à *David* l'occasion de se faire connoître. D'abord une mélancolie profonde, tenant de la manie, saisit *Saül*; elle ne pouvoit être suspendue que par les sons mélodieux de la harpe. David excelloit à jouer de cet instrument; il fut appelé, et il charma si bien les ennuis du roi, que ce prince lui donna une place auprès de sa personne. L'insolence de *Goliath*, géant philistin, fut un autre moyen dont Dieu se servit pour étendre la réputation de *David*. Fier de sa force, *Goliath*, couvert de fer, bravoit l'armée d'Israël, et défioit au combat les plus intrépides guerriers, personne n'osoit se mesurer avec lui. *David* se propose, attaque le barbare avec le même sang-froid qui lui étoit ordinaire, lorsque ce héros affrontoit les lions et les tigres du désert, armé seulement de sa

fronde : il lui lance une pierre au milieu du front et le tue. Cet exploit lui mérita *Michol*, fille du roi, que ce prince lui donna en mariage.

Ce fut la dernière faveur que David reçut de *Saül*. En proie à une sombre jalousie, le roi ne cessa depuis de tourmenter son gendre, tâcha de le faire tuer par des assassins qu'il envoya à sa poursuite, et voulut le tuer lui-même. Soit que les Israélites fussent instruits que *Samuel* avoit déjà donné l'onction royale à David, soit commisération pour un innocent persécuté, il paroît que le vainqueur de *Goliath* avoit un grand parti à la cour. *Jonathas* lui-même, fils de *Saül*, faisoit profession ouverte d'amitié avec lui.

La Pythonisse. Mort de Saül.

Cette faveur générale que *Saül* ne pouvoit ignorer, augmenta le trouble de son esprit. De noirs pressentimens le tourmentoient. Il n'avoit plus *Samuel* pour lui confier ses peines, et prendre des résolutions sages. Le prophête étoit mort ; *Saül* résolut d'évoquer son ombre. Dans une petite ville nommée *Endor*, une vieille femme, sous la qualité de *Pythonisse*, c'est-à-dire habile à deviner, découvroit les choses cachées, et rendoit des espèces d'oracles. *Saül* va la trouver dans son antre, et lui explique

son desir. Elle fait ses conjurations ; le roi en attend l'effet dans un profond silence. A la fin elle parle. « Je vois, dit-« elle, des ombres effrayantes qui sor-« tent de la terre, et avec elle un vieil-« lard au regard sévère, couvert d'un « petit manteau. » C'est *Samuel*, s'écrie le prince : il se prosterne, et lui demande quelle sera l'issue d'une bataille qu'il doit livrer aux Philistins. « Pourquoi viens-tu troubler mon re-« pos ? répond l'ombre redoutable : « l'éternel irrité s'est retiré de toi ; il « a donné ton royaume à *David* : de-« main toi et tes fils vous serez avec « moi. » Elle dit et disparoît. La bataille se donne : *Saül* et *Jonathas* sont tués ; il ne resta des fils de *Saül* qu'*Isboseth*.

David.
Ap. D. 1944
Av. J-C. 1054

Ce prince soutint pendant sept ans son droit à la couronne, secondé par d'habiles généraux, et par la plus grande partie de la nation. *David* n'avoit que la tribu de Juda, à la vérité égale en force à toutes les autres. La mort d'*Isboseth*, lâchement assassiné, sans qu'on voie que *David* ait eu part au crime, le rendit souverain de toute la nation.

Le tableau brillant de ce règne, a aussi ses ombres ; il commence par des prospérités. *David* triomphe des ennemis

extérieurs, assoupit toutes les discordes intérieures; fait renaître dans les peuples, par des cérémonies augustes, l'attachement à la religion, leur inspire le goût des arts, en appelant auprès de lui pour ses ameublemens et ses édifices, des ouvriers habiles en tout genre. Il leur donne aussi un exemple de reconnoissance rare, c'est d'inviter à la cour *Misphiboseth*, fils de *Jonathas*, et de lui donner près de sa personne un rang et des honneurs qui rappeloient sans cesse la tendre amitié qu'il avoit eue pour son père. Heureux *David*, s'il n'eût ouvert son cœur qu'à ce genre de tendresse !

Betzabée. Ap. D. 1964 Av. J.C. 1034

Mais se promenant sur la terrasse de son palais, il apperçut sur une autre, une belle femme, dans la liberté et la négligence du bain. Ce prince se laisse enflammer d'un désir criminel, et réussit à le satisfaire. *Betzabée*, cette beauté dangereuse, étoit femme d'*Urie*, qui depuis plusieurs mois combattoit sur la frontière. Elle se trouve enceinte, et fait part de son embarras à son amant. Il mande *Urie*, comptant qu'après une longue absence, ce guerrier profitera volontiers de l'occasion de revoir son épouse. « Je n'ai garde, répond le brave « soldat, pendant que mes compagnons « sont exposés aux injures de l'air, d'al-

« ler coucher mollement dans un lit ». Il passe la nuit avec ceux qui veilloient à la porte du palais, et repart. *David* le fait accompagner avec un ordre, au général, de l'exposer dans la première occasion dangereuse. *Urie* est tué. Ainsi un crime en appelle un autre, et l'adultère devient homicide.

Pendant que *David* étouffoit ses remords dans la jouissance, le prophête *Nathan* se présente à lui, comme pour demander justice d'un fait atroce. « Un « homme riche, dit-il, avoit un repas « à donner; pour épargner ses nom- « breux troupeaux, il a enlevé à son « voisin, pauvre, une brebis chérie « qui étoit tout son bien, et l'a égorgée». *Le barbare!* s'écrie *David* avec colère, *il mérite la mort. Vous êtes cet homme*, réplique avec fermeté le prophête. Il n'eut pas besoin d'insister auprès du prince sur la grandeur de sa faute. Il en sentit toute l'énormité, fondit en larmes, en demanda humblement pardon à Dieu, qui lui remit son péché, mais non les peines qui devoient en être l'expiation.

De ce moment son règne ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Il vit son royaume ravagé par des guerres malheureuses, par la peste et par la famine. Il éprouva des maux domestiques, et l'in-

ceste souilla sa famille. La nation murmura et se plaignit; des révoltes éclatèrent. Celle d'*Absalon*, fils trop chéri de *David*, fut accompagnée de circonstances humiliantes. Le roi s'enfuit de sa capitale, chargé des imprécations du peuple qui l'adoroit auparavant. Son fils conseillé par les perfides qui avoient intérêt de le rendre irréconciliable avec son père, fit élever une tente sur la terrasse du palais royal, y appela les concubines de *David*, et n'eut pas honte de faire à ce prince, à la vue du peuple, le plus grand des outrages. La vieillesse de *David* fut troublée par des chagrins de la part de l'aîné de ses enfans, qui aspiroit au trône. Mais par ordre exprès de Dieu, *David* destina sa couronne à *Salomon*, fils de *Betzabée*, qui étoit né, après que devenue veuve, il eût contracté mariage avec elle.

Salomon.
An. D. 1984
An. J.C. 1014

L'entreprise que *David* mourant, recommanda le plus expressément à *Salomon*, fut la construction du temple. Il avoit trouvé *Jérusalem* petite et foible, et l'avoit agrandie, fortifiée, et rendue la capitale de ses états. Il se flattoit de l'orner d'un temple magnifique, destiné à recevoir l'arche d'alliance, et dans lequel on célébreroit avec magnificence toutes les cérémonies du culte. *David*

avoit donné le plan de ce superbe édifice ; les matériaux étoient apportés, les ouvriers les plus habiles mandés, l'argent amassé ; il ne s'agissoit plus que de mettre la main à l'œuvre. Dieu lui refusa ce bonheur et l'accorda à *Salomon*, qui s'employa avec ardeur à la construction du temple qui fut achevé au bout de sept années.

C'étoit le seul temple qui fut permis aux Juifs. Là se faisoient les sacrifices ; là se rendoient les oracles de la religion ; là demeuroient le grand sacrificateur, les autres prêtres et les lévites de service.

Il étoit ordonné à tous les Juifs en âge de raison, de s'y rendre chaque année à la fête de Pâques. Jérusalem, Sion, le temple, le saint des saints, son parvis, ses portiques, revenoient dans toutes leurs hymnes et leurs cantiques, et c'étoient les objets perpétuels de leur vénération. La dédicace de ce monument se fit avec une magnificence proportionnée au respect religieux des spectateurs. Dieu le consacra par sa présence, une colonne de feu s'élança du sanctuaire, et consuma les holocaustes.

La jeunesse de *Salomon* et le commencement de son règne, sont illustrés par un jugement digne de la maturité de l'âge, et qui dut inspirer beaucoup

Jugement de Salomon.

de confiance au peuple dans la sagesse de son nouveau souverain. Deux femmes vivoient ensemble, mères, chacune d'un enfant à la mamelle. L'une d'elle étouffe le sien par accident, et comme la fécondité étoit une bénédiction chez les Juives, cette femme va pendant que sa voisine dormoit, prendre son enfant vivant, et lui substitue son enfant mort. Celle-ci réveillée, redemande son fils, qu'elle reconnoît entre les bras de l'autre, qui, au contraire, affirme que le mort n'est pas le sien. Salomon rendoit la justice en public. Ces deux femmes paroissent devant lui. Il les interroge, leurs réponses et leur obstination ne font que rendre la question plus obscure. Le roi se recueille un moment, et adressant la parole à un de ses gardes : « Prends, « lui dit-il, l'enfant vivant, partage-le « en deux, que chacune en ait la moi- » tié ». Une des femmes frémit et se précipite aux pieds du roi. *Ah !* s'écrie-t-elle, *qu'elle l'ait tout entier*. C'étoit le cri de la nature. *Voilà la vraie mère*, dit Salomon, *qu'on le lui rende*.

La reine de Saba.

La sagacité de ce jugement étoit bien propre à étendre la réputation du jeune monarque; aussi vola-t-elle jusques dans les pays les plus éloignés. elle lui attira la visite de la reine de *Saba*, qu'on croit

Egyptienne ou Ethiopienne. Elle vint disposée à l'admiration ; mais ce qu'elle vit, surpassa encore les idées qu'elle s'étoit formées. L'esprit du prince, les égards flatteurs d'une réception qu'on veut rendre agréable, charmèrent la reine. On se proposoit alors des énigmes à deviner. Le succès de Salomon dans ce genre d'exercice, lui attira, de la princesse, des témoignages d'une singulière estime. Il la fit passer d'étonnement en étonnement, dans son palais enrichi d'ornemens précieux ; richesses de l'Asie et de l'Afrique, tirées par la mer Rouge : dans ses jardins où se trouvoient toutes les productions de la nature, *depuis l'hyssope*, disent les historiens sacrés, *jusqu'aux cèdres du Liban* : dans ses arsenaux fournis de machines, de charriots de guerre et d'armes de toute espèce.

La reine s'instruisit de la police du royaume, de l'administration de la justice, de la tenue des troupes, des établissemens politiques, civils et religieux, tous objets qui, pendant la durée de la monarchie judaïque, n'ont jamais été au point de perfection où les porta Salomon. *Sa sagesse* est devenue proverbe. Nous en avons des monumens précieux dans les écrits moraux

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

qui nous restent de lui : *la Sagesse*, *l'Ecclésiaste*, livres remplis de préceptes applicables à toutes les situations de la vie. Ils prouvent ces préceptes, que Salomon connoissoit parfaitement le cœur humain, et *le Cantique des cantiques*, marque qu'il savoit exprimer la tendresse.

Ce prince, nommé *le sage* par excellence, démentit honteusement ce surnom à la fin de sa vie. La volupté le perdit. Il épousa un grand nombre de femmes de tous pays et de toute religion. L'écriture sainte fait monter ce nombre à sept cents, et celui de ses concubines à trois cents. Sa complaisance pour elles, le jeta dans l'idolâtrie; et ce roi si fameux, comme les grands fleuves qui se perdent dans les sables, mourut sans laisser d'autre souvenir de sa puissance que la confusion qui suivit son règne.

Roboam.
AD. D. 2014
AV. J.C. 984

Un prophète lui avoit prédit qu'en punition de son idolâtrie, son royaume seroit divisé. Pendant les dernières années de ce roi, il y avoit eu quelques mouvemens parmi le peuple. Un jeune seigneur, nommé *Jéroboam*, fier et ardent, s'étoit mis à la tête des mécontens. *Salomon* le fit arrêter et lui pardonna ensuite. A la mort de ce prince, les murmures du peuple se renouvelèrent

et furent accompagnés de menaces. Il demandoit la diminution des impôts, texte ordinaire de tous les mouvemens populaires. *Roboam*, fils de *Salomon*, au lieu de les satisfaire, ou de les calmer par la douceur, leur fit cette dure réponse. « N'attendez pas de moi que je « vous traite autrement que mon pré- » décesseur ; et, si vous me désobéissez, « au lieu de fouets, je me servirai de sangles pour vous châtier ». Dix tribus renoncèrent sur-le-champ à son obéissance, et il ne lui resta que *Juda* et *Benjamin*. *Roboam* envoya des négociateurs pour regagner les autres, il n'étoit plus temps. *Jéroboam* avoit habilement profité de l'occasion. Il se fit proclamer roi d'Israël, et éleva un mur éternel de séparation entre les deux parties du même peuple.

Son premier soin, celui qu'emploieront toujours les rebelles, fut de détruire les liens de cette religion sacrée qui unissoit entr'elles les douze tribus. L'unité d'un temple, l'obligation d'y aller tous les ans porter ses vœux et ses offrandes, en faisoient un peuple de frères. *Jéroboam* rompit ce lien sacré, et autorisa par-tout l'idolâtrie en faveur de ceux de ses sujets qui vouloient un but déterminé pour leur dévotion ; au lieu

du temple de *Jérusalem*, dont il défendit le voyage, il érigea aux deux extrémités de son royaume des autels où les Israélites devoient borner leur pélérinage. Les prêtres, les Lévites qui tâchoient de retenir les peuples dans l'ancienne religion, furent tourmentés et persécutés, il ne leur fut pas même permis, non plus qu'aux autres fidèles, de fuir, et d'aller chercher un asile dans le royaume de *Juda*, de peur qu'il ne se fortifiât aux dépens de celui d'*Israël;* mais ces précautions vexatoires n'empêchèrent pas que beaucoup d'Israélites n'échappassent aux persécuteurs, et le royaume de *Juda*, quoique réduit à deux tribus, balança toujours les forces de son rival, et dura plus long-temps.

Prophêtes. Cette époque est celle des prophêtes.
Ap. D. 2018 Jamais il n'y en eut autant: *Adias*, *Elie*,
Av. J.C. 980 *Elizée*, *Isaïe*, *Zacharie*, *Jérémie*, et beaucoup d'autres dont il ne nous reste que les noms et les indications. Mais en même temps parurent aussi un grand nombre de faux prophêtes qui cherchèrent à égarer l'esprit du peuple, et à le repaître d'espérances chimériques. Les prophêtes, non-seulement instruisoient les peuples, mais encore ils donnoient courageusement aux rois des avis salutaires qui n'étoient pas toujours

écoutés. Leurs mœurs étoient austères, leur morale sévère, leurs exhortations vives et pathétiques, et cependant il n'y eut jamais tant d'irréligion et d'idolâtrie que de leur temps, effet du schisme qui manifestant dans les ministres de la religion des opinions contraires, jette les peuples dans une perplexité qui cause d'abord des doutes, et qui finit par l'incrédulité.

Roboam, pour son intérêt, par la même politique qui conseilloit le schisme à son rival, auroit dû soutenir le culte de *Jérusalem*. Il ne le fit pas, ou le fit mollement, et laissa établir l'idolâtrie dans son royaume. Dieu le punit par une invasion des Egyptiens. *Sésac*, leur roi, entra dans Jérusalem, enleva les vases sacrés du temple, et des boucliers d'or renfermés dans le palais du roi.

Abias, successeur de *Roboam*, porta au royaume d'Israël, encore gouverné par *Jéroboam*, un coup dont il ne put se relever. En une seule bataille, celui-ci perdit trois cent mille hommes qui restèrent sur la place. *Zara*, roi d'Ethiopie, attaqua *Asa*, successeur d'*Abias*, prince pieux. L'Ethiopien traînoit après lui un million d'hommes, et cependant fut vaincu. Malgré sa victoire, Abias. Asa.

Asa crut devoir contre une nouvelle invasion se fortifier du secours de *Benadad*, roi de Syrie. Cette défiance de la providence, après la protection qu'il venoit d'en éprouver, lui fut reprochée par un prophête, et Dieu le punit d'une maladie douloureuse qui lui fit traîner une vie languissante. Dans le même temps, la famille de *Jéroboam* disparoissoit de la surface de la terre, victime de plusieurs conspirations, justes châtimens de celle qui avoit occasionné sa splendeur.

Achab, roi d'Israël.

Achab passe pour un des plus méchans rois d'Israël. Cependant on remarque dans sa vie quelques traits de bonté, et il paroît qu'il y auroit peu de reproches à lui faire, s'il n'avoit épousé une méchante femme. L'action qui a fait le plus de tort à sa mémoire, est le meurtre de *Naboth*. C'étoit un Israélite craignant Dieu; il cultivoit paisiblement une petite vigne, son seul bien. Malheureusement, elle se trouvoit située de manière à gêner quelques projets du roi. Il voulut l'acheter. *Naboth* s'excusa de vendre l'héritage de ses pères. *Jezabel*, femme d'*Achab*, voyant son mari affligé de ce refus, s'arrange avec des juges iniques et suscite de faux témoins. On accuse *Naboth* d'un crime capital

Ap. D. 2081
Av. J.C. 917

Naboth.

Il est condamné, lapidé, et sa vigne confisquée. *Achab* s'en mit en possession. On ne voit pas qu'il ait participé à cette horrible injustice; mais il en profita, et ne la punit pas. Dieu lui fit annoncer par un prophête, que les chiens lécheroient son sang, et dévoreroient les membres de la cruelle *Jezabel*. *Achab* fut tué dans une bataille, le sang qui inondoit son char, fut léché par les chiens; et *Jezabel*, précipitée d'une fenêtre, par ordre de l'usurpateur *Jéhu*, devint, selon la prophétie, la proie des mêmes animaux.

Josaphat, roi de Juda.
Av. D. 2102
Av. J.C. 856

Pendant qu'*Achab* régnoit sur Israël, le trône de *Juda* étoit occupé par le saint roi *Josaphat*. Cette épithète seule le caractérise: Il ne fut pas exempt de malheurs; Dieu n'épargne pas toujours les épreuves à ses plus fidèles serviteurs; mais il triompha d'une ligue formée contre lui, et trouva dans ses succès, la récompense de ses vertus.

Siège de Samarie.
Av. D. 2110
Av. J.C. 888

Pendant que le royaume de Juda jouissoit de la paix, *Benadab*, roi de Syrie, couvroit de ses troupes celui d'Israël: il pénétra jusqu'à *Samarie*, la capitale, qu'il tint étroitement bloquée. Du haut de ses remparts, le roi *Joram* n'imaginant pas de ressources, regardoit tristement cette mul-

titude effrayante qui le resserroit. La famine étoit parvenue à ce dernier excès qui fait frémir la nature. Une femme tirant une autre après elle, vint interrompre la sombre rêverie du roi. « Justice, s'écria-t-elle, justice : pressée « par la faim, j'ai partagé mon fils avec « cette malheureuse, à condition que je « partagerois aussi le sien. Actuellement « que le mien est mangé elle le cache, « et refuse de tenir sa parole. » *Joram*, pénétré de douleur, déchira ses vêtemens. Le malheur amena le repentir. Il eut recours à *Elizée*, qu'il avoit maltraité auparavant. Le prophête lui promit que le lendemain il seroit délivré; et en effet, un bruit d'armes et de chevaux qui se fit entendre pendant la nuit persuada aux Syriens qu'une armée formidable d'Egyptiens arrivoit au secours des Israélites. Ils levèrent le siége, et laissèrent toutes leurs provisions dont les Samaritains profitèrent.

Jéhu, Athalie, Joas.

Ap. D. 2131
Av. J.C. 877

Jéhu, qu'on pourroit surnommer l'exterminateur, fit tuer en une seule fois soixante dix fils d'*Achab*, et quarante-deux princes de la maison de Juda qui alloient visiter les premiers. Malgré ce massacre, il en resta encore assez de la race de *David*, pour assouvir la rage sanguinaire d'*Athalie*, fille de *Jezabel*

Elle avoit résolu d'extirper cette famille jusqu'au dernier rejeton, afin de rendre vaines les promesses de perpétuité faites à son chef, par la bouche de Dieu lui-même. Mais son projet impie n'eut pas le succès desiré. *Joas*, enfant d'un an, échappa à ses recherches, et son élévation au trône, fut la sentence de mort d'*Athalie*. *Joas*, pieux quelques temps, devint ensuite idolâtre comme ses prédécesseurs, et fit lapider dans le temple le grand prêtre *Zacharie*, son oncle, auquel il devoit la vie et la couronne. Ce prince ingrat vit son royaume dévasté, et fut attaqué dans sa capitale par *Hazaël*, roi de Syrie. Pour se soustraire à l'esclavage, *Joas* dépouilla le temple, et livra en forme de rançon, les trésors au conquérant. Il survécut peu à cette lâcheté : ses propres serviteurs l'assassinèrent dans son lit. Le mépris du peuple le poursuivit après sa mort, et le priva de l'honneur d'être enterré dans la sépulture des rois.

Amasias, Joram.

Amazias, son fils, punit les assassins de son père ; mais ne fut pas plus heureux que lui, parce qu'il ne fut pas plus religieux. Il avoit de la bravoure et même de l'audace qu'il exprimoit quelquefois très-fortement. Se trouvant en guerre avec un autre *Joas*, roi d'Is-

Av. D. 2160.
Av. J-C. 838.

raël, il lui écrivit : « Viens : que nous « nous voyons l'un et l'autre en face. « L'autre lui répondit : « Tu ressembles « à l'épine qui voulant faire alliance « avec le cèdre, est foulée aux pieds par « les bêtes sauvages. » Ce défi amena une bataille qu'*Amazias* perdit avec ses trésors et sa liberté. *Joas* la lui rendit généreusement. Depuis *Joram II*, son fils, et *Zacharie*, son petit-fils, qui se succédèrent, les rois d'Israël ne sont presque plus connus que par leurs défaites et leurs malheurs.

Av. D. 2217. *Av. J.C.* 771.

Osias, Phacée, Joathan.

Osias guérit, par sa sagesse et sa douceur, les plaies faites au royaume de Juda, sous les derniers règnes. Il auroit été heureux jusqu'à la fin, si une vanité désordonnée ne s'étoit emparée de lui. Il voulut exercer les fonctions du sacerdoce. Dieu le frappa de lèpre. Il périt misérablement. Les vertus de *Joathan* consolèrent Juda, pendant qu'Israël languissoit sous la tyrannie de *Phacée*. Les peuples de celui-ci, peu affectionnés à un si mauvais maître, se défendirent mal contre *Theglat-Phalazar*, roi d'Assyrie, qui emmena captive la tribu de Nepthalie, toute entière.

Av. D. 2228 *Av. J.C.* 790

Achaz.

Malgré une si grande perte, les Israélites se trouvèrent encore assez puis

sans pour faire trembler une dernière fois tout le royaume de Juda. Ils passèrent au fil de l'épée cent vingt mille Juifs, et en emmenoient prisonniers deux cent mille des deux sexes et de tout âge, lorsque le prophête *Obed* se présenta à eux. « Que faites-vous? leur « dit-il, après un si affreux massacre, « voulez-vous encore réduire en ser- « vitude les restes infortunés de vos « frères? avez-vous résolu de faire dis- « paroître de la terre, la malheureuse « tribu de Juda? Si Dieu vous a livré « les idolâtres, vos coups ne doivent « pas tomber sur les innocens, et si « vous continuez à abuser de votre vic- « toire, craignez que le Seigneur ne « lance sur vous les traits redoutables « de sa vengeance. Contentez-vous des « riches dépouilles que vous emportez, « et renvoyez vos frères à leurs frères. » Cette exhortation pathétique eut son effet. Ils relâchèrent les prisonniers, et leur donnèrent en partant des marques sensibles d'attachement et d'humanité. Les malheureux Juifs avoient grand besoin de consolation, ils venoient d'être pillés par un roi de Syrie qui étoit venu jusqu'aux portes de *Jérusalem*. Les peuples voisins, *Iduméens*, et *Philistins*, anciens ennemis, assaillissoient les

frontières, et tout le règne d'*Achaz* n'offre que deuil et désolation.

Ezéchias.

Ap. D 1272. Av. J-C. 726.

Apres tant de calamités, qui fondirent comme un ouragan furieux sur *Juda*, pendant le règne d'*Achaz*, un calme inespéré fut rétabli dans ces mêmes contrées pendant le règne d'*Ezéchias*, son fils. Il est vrai que ce prince, en montant sur le trône, prit des mesures bien propres à ramener du moins quelques jours sereins dans ce royaume désolé. *Ezéchias* commença par y rétablir la religion, à l'observation de laquelle est attachée la soumission des peuples ainsi que leur prospérité. Il purgea son royaume de l'idolâtrie qui l'infestoit, abattit les bosquets, asiles des cultes infâmes, chassa leurs impurs ministres, rendit au temple du vrai Dieu ses ornemens et ses sacrifices, et fit célébrer la fête de Pâques avec une magnificence inconnue depuis *Salomon*. Il y invita ses sujets par des lettres circulaires; ils y vinrent en foule, et non-seulement ses sujets y accoururent, mais encore ceux du royaume d'Israël.

Captivité des Israélites.

Les malheureux! c'étoit la dernière fois que leurs yeux devoient encore apercevoir quelque lueur de l'éclat dont brilloit autrefois leur patrie. Ils étoient désormais destinés à la regretter pour

toujours. *Salmanasar*, roi d'Assyrie, sans autre motif que celui du pillage, s'y précipita comme la foudre, prit Samarie, la capitale, dont il fit un m[illegible]ceau de cendres, emmena le roi *Osée* en captivité, avec ceux de ses sujets qui purent échapper à la première rage des vainqueurs. Les prophêtes les représentent comme des barbares altérés du sang, qui poussoient la cruauté jusqu'à fendre le ventre des femmes enceintes, et à écraser les enfans contre terre. Ainsi furent détruites les dix tribus qui composoient le royaume d'Israël. Elles furent partie massacrées, partie dispersées entre les peuples qui composent le grand empire des Assyriens. Quelques familles de ces infortunés se réunirent dans les lieux de leur exil, et on en trouve encore des restes; mais jamais elles n'ont existé en corps de nation. Pour repeupler ce pays, les vainqueurs envoyèrent des colonies d'autres nations par eux subjuguées.

Cadran d'Achas.

La vue d'un désastre si voisin effraya *Ezéchias;* il envoya de grands présens à *Salmanasar*, et détourna ainsi de ses états le torrent qui étoit près de l'emporter. Mais il se vit bientôt menacé par un autre. A *Salmanasar*, vainqueur barbare des Israélites, avoit succédé

Sennacherib. Ce prince ne voyant plus rien à piller en *Israël*, jeta les yeux sur *Juda*. *Ezéchias* l'arrêta aussi par des présens, et descendit même jusqu'à se soumettre à un tribut. Mauvais moyen d'avoir la paix, que de paroître craindre la guerre. *Sennacherib* crut que de nouvelles menaces lui vaudroient de nouvelles richesses; il signifia ses prétentions par des lettres insolentes, et les soutint avec une armée qui s'avança jusque sous les murs de *Jérusalem*.

Ezéchias étoit malade alors. De plus, lorsqu'il arrêta les Assyriens dans leur première invasion, il s'étoit attribué, comme dû à sa prudence, tout l'honneur du succès. Dieu voulut le punir de sa vanité. Le prophête *Isaïe* lui annonça le châtiment. *Ezéchias* s'humilia, et Dieu, non-seulement lui rendit sa santé, mais encore lui prédit que les efforts de *Sennacherib* seroient impuissans. Il demanda au prophête un miracle, comme un cautionnement de cette promesse. *Isaïe* commanda, et l'ombre du stilet qui marquoit les heures sur le cadran du palais retourna en arrière de dix degrés. Rétrogression qui, si elle eut lieu sur tous les autres cadrans, ne put s'exécuter sans un mouvement rétrograde de tous les astres; par conséquent, c'est le

plus grand miracle qui ait jamais été fait. En comparaison, celui de garantir *Ezéchias* de la fureur de *Sennacherib* étoit peu de chose. Dieu, pour s'acquitter de ses promesses, envoya un ange exterminateur dans le camp des Assyriens qui, en une nuit, en tua quatre-vingt-cinq mille. Le reste se sauva en désordre, et *Ezéchias* fut délivré. Il laissa la réputation d'un prince pieux, cependant trop susceptible de vanité. Ce défaut lui attira encore quelques châtimens. Il embellit *Jérusalem*, y amena des eaux, encouragea l'agriculture, et mourut regretté de son peuple.

Manassës, Amnon.

Av. D. 2308
Av. J.C. 690

Son fils *Manassës* ne l'imita pas. La mesure de ses iniquités fut celle de ses malheurs. Idolâtre, sacrilège, altéré du sang des prêtres et des adorateurs du vrai Dieu, il subit à son tour le châtiment de ses cruautés. Les Assyriens revenus en Judée malgré leurs défaites, dévastèrent de nouveau le royaume, chargèrent le roi de chaînes, l'entraînèrent garotté à *Babylone*, qu'ils venoient de conquérir, et le jettèrent dans un cachot. Le malheur fit naître le repentir; les vainqueurs de *Manassës* se laissèrent toucher par ses prières, et le renvoyèrent sur son trône. Il fit oublier

ses crimes par ses vertus, et rendit son peuple heureux. *Amnon*, son fils, suivit les criminels égaremens et non le repentir de son père; il périt malheureusement assassiné par ses sujets.

Josias.

Ap. D. 2356 *Av. J.C.* 642

Avant la dernière catastrophe qui ébranla le royaume de *Juda* jusque dans ses fondemens, il reste un règne intéressant à présenter, celui de *Josias*. Parvenu presqu'enfant au trône, il ne démentit point durant une assez longue vie, les bonnes qualités qu'il avoit montrées d'abord. Il détruisit les idoles que, sous le règne d'*Amnon*, quoique court, on avoit rétablies en grand nombre, et non-seulement il les détruisit dans *Juda*, mais encore dans *Israël*, dont probablement il avoit réuni quelques contrées à son empire. *Josias* envoya partout des commissaires revêtus de son autorité, et chargés de faire revivre les lois civiles et religieuses. Ne se fiant pas entièrement à leur zèle et à leurs lumières, il parcourut lui-même ses provinces. Sous l'œil vigilant du monarque, les abus échappés aux commissaires disparoissoient. De retour à *Jérusalem*, il répara le temple, et fit célébrer la fête de Pâques avec la même pompe qui avoit distingué la fête célébrée par *Ezéchias*. Ce fut la dernière. *Josias* ayant

voulu s'opposer à une armée des Egyptiens qui prétendoient passer par la Judée pour aller attaquer les Assyriens, ses alliés ou ses protecteurs, leur livra bataille, et fut tué dans le combat. On croit que c'est à l'occasion de cette mort que *Jérémie* composa ses lamentations, élégie énergique et touchante qui exprime les sentimens de la plus vive douleur. En effet, il n'y eut jamais de tristesse plus légitime, puisque la religion, le bonheur et la gloire de la nation expirèrent avec ce saint roi.

Joachas, Joachim. Ap. D. 2389 Av. J-C. 609

Son fils *Joachas* subit le sort destiné à son père, et fut emmené captif en Egypte. Les vainqueurs donnèrent la couronne à *Joachim*, son frère, dont on fait un portrait très-hideux. Ses palais, disent les historiens, étoient fondés sur le meurtre, et embellis de rapines. Il supposoit des crimes à des innocens pour avoir occasion de les dépouiller et de les condamner à mort. Il lutta avec désavantage contre *Nabuchodonosor*, roi d'Assyrie, qui subjugua tout le pays, pilla le temple, emmena le roi captif à *Babylone*, et lui rendit ensuite la couronne à condition d'un tribut. Après l'avoir payé trois ans, *Joachim* se révolta et fut tué.

Jéchonias.

Jéchonias, son fils, le remplaça et

Ap. D. 2400
Av. J-C. 598

imita ses crimes ; aussi éprouva-t-il les mêmes malheurs. Soit qu'il eut pris le sceptre sans l'aveu de *Nabuchodonosor*, soit qu'il eût tenté de secouer le joug, ce monarque l'attaqua, et quoique le roi Juif tâchât de fléchir le vainqueur par les supplications les plus humbles, l'Assyrien inexorable l'emmena chargé de chaînes, avec toute sa famille, à *Babylone*, où il mourut. Le palais, le trésor, le temple furent pillés une seconde fois. Les ustensiles destinés au culte, qui existoient depuis le temps de Salomon, et qui avoient été respectés dans le premier ravage, furent enlevés dans celui-ci ; et avec ce butin, les vainqueurs emmenèrent les Juifs les plus distingués par leurs talens et leurs richesses, et les meilleurs ouvriers ; de sorte qu'il ne resta en Judée que la lie de la nation, et ce qu'il falloit d'hommes pour ne pas laisser les terres en friche.

Sédécias. La grande captivité.

Ap. D. 2417
Av. J-C. 581

Pour gouverner ce reste infortuné d'une nation jadis si florissante, *Nabuchodonosor* laissa *Sédécias*, oncle du roi détrôné. Sans être intimidé par l'exemple de son neveu, il eut l'imprudence de refuser le tribut à son bienfaiteur. Ce prince revint avec toute la fureur d'un vainqueur outragé. Il as-

siégea *Jérusalem*, y entra le flambeau à la main, fit tout passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, renversa les édifices, et ruina le temple de fond en comble. Alors arrivèrent tous les maux prédits par les prophêtes. Les sacrifices cessèrent, ce qu'on n'avoit pas vu, même dans les plus grandes calamités, l'arche d'alliance et les dépôts sacrés qu'elle contenoit furent prophanés ; il n'y eut plus ni oracles, ni sacerdoce. Le roi, les princes, les princesses du sang royal arrachés de leurs palais furent traînés en captivité avec tout le peuple. Les enfans étoient séparés du père et de la mère, l'épouse de l'époux, et chassés en troupeaux comme des bêtes. Leurs impitoyables vainqueurs gardèrent les plus distingués dans les chaînes à Babylone, et dispersèrent les autres dans les contrées les plus éloignées de leur empire, jusqu'au temps marqué par la providence pour leur retour, après la destruction de l'empire des Assyriens leurs vainqueurs et leurs tyrans, destruction prédite aussi par les prophêtes.

ASSYRIENS.

Assyrie, entre le Tigre et l'Euphrate jusques aux pays compris entre l'Asie mineure, l'Arménie, la Médie, la Perse, l'Arabie déserte et la Syrie.

Il est difficile d'assigner les bornes de l'ancienne Assyrie; on les place communément entre le Tigre et l'Euphrate, dans l'endroit où ces deux fleuves commencent à se rapprocher, en sortant de la Mésopotamie, jusqu'à celui où ils se joignent, non loin de leur embouchure, dans le golfe de Perse.

On est étonné qu'un si petit pays ait pu envoyer hors de son sein des armées d'un million et de douze cent mille hommes, nombre qui effraie l'imagination, quand on songe combien, outre les combattans, il devoit se trouver à la suite d'hommes pour le service.

Mœurs, religion, commerce.

En vain voudroit-on connoître les mœurs, la religion, le commerce, les usages des Assyriens? ils ont dû avoir ceux de tous les peuples qu'ils rassembloient; c'est-à-dire, qu'ils étoient conquérans et barbares, excessivement libres entr'eux sur la police et les rites pourvu qu'aucun n'adoptât des lois ou des pratiques capables de rallentir les succès guerriers.

On conçoit que des peuples livrés à une pareille agitation, n'ont guères eu le temps ni les moyens de laisser des

annales sur lesquelles on ait pu asseoir une base de chronologie, d'où il soit possible de tirer des dates certaines. Tout au plus conservoient-ils par tradition des faits principaux ; encore les Grecs qui nous en ont transmis quelques-uns, les ont-ils singulièrement altérés ; on doit, il faut en convenir, à cette dernière nation, presque toutes les connoissances historiques relatives aux anciennes nations asiatiques, mais il faut avouer aussi que souvent ils ont travesti, ils ont grécisé les noms des dieux et des hommes, et lié les récits à leurs traditions, de sorte qu'au lieu de vérités bien constatées, on n'a souvent que des fables grecques. Cet avertissement suffit pour indiquer le degré de confiance qu'on doit accorder à l'histoire de ces anciens temps.

Ninus, Sémiramis.

Ninus et *Sémiramis* sont le héros et l'héroïne des vieilles chroniques Assyriennes, compilées par le grec *Ctesias*. *Ninus* régnoit dans une petite contrée sur la rive gauche du *Tigre*, peu loin de sa source entre des lacs et des montagnes. Cette position explique comment il devint guerrier et conquérant ; ce fut sans doute pour trouver un pays plus fertile. *Ninus*, disent les historiens, se forma d'abord une troupe d'élite de

la jeunesse de ses états. Il les exerce au travail et à la fatigue ; fait alliance avec un roi Arabe dont il craignoit une diversion quand il seroit plus loin. Ces précautions prises, il suit le cours de l'Euphrate, l'assujétissant jusqu'à l'endroit où il bâtit *Babylonne ;* remonte dans l'*Arménie*, qu'il soumet, détruit la famille royale, et fait expirer le roi sur une croix. Les autres exploits de ce prince sont plutôt des promenades que des expéditions militaires. Comme si la peur enchaînoit les bras de tous ceux qui auroient pu lui résister, il parcourt l'Egypte, la Célésyrie, les pays sur l'Hélespont, ceux des Parthes, des Mèdes, des Perses, et n'est arrêté que par les Bactriens dont les montagnes et la valeur suspendent ses succès, mais seulement pour quelque temps.

Ici *Ctésias* fait paroître *Sémiramis*, à laquelle cet historien attribue une naissance fabuleuse ; elle devint épouse de Ménon, gouverneur de Syrie ; elle surpassoit en esprit et en beauté toutes les personnes de son sexe. *Ninus* mit le siége devant Bactres. *Sémiramis* suivit son époux *Ménon* à ce siège.

Sémiramis remarque que toutes les attaques se dirigent contre les endroits foibles, que les assiégés, par consé-

quent, y portent toutes leurs forces, et laissent les endroits difficiles sans défense. Cette femme cherche des hommes accoutumés à gravir les rochers, en forme une troupe, se met à la tête, et après des peines inexprimables, s'empare de la partie haute de la forteresse, qui, attaquée de tous côtés, est forcée de se rendre.

Ninus veut voir celle qui a imaginé et conduit ce projet; il en devient amoureux, et la demande à *Ménon*. Le mari refuse de céder sa femme. Le roi insiste. Le général se pend de désespoir; et *Sémiramis* devenue veuve, épouse *Ninus*, qui alla jouir avec elle du fruit de ses conquêtes dans *Ninive*, qu'il avoit bâtie. On croit que cette ville étoit située vers le haut du Tigre, dans les premiers états de *Ninus*. Les historiens en parlent comme d'une ville superbe, mais sans aucun détail de ses beautés. On sait qu'elle étoit d'une immense étendue. On ignore absolument où elle a existé, et quelque recherche qu'on ait faite, on n'en a trouvé aucune trace.

Sémiramis vécut peu de temps avec *Ninus*, qui, en mourant, lui laissa un fils nommé *Ninias*. comme elle avoit commencé sa réputation par un exploit

guerrier, elle la soutint et l'augmenta par le même moyen. Mais son mari ne mettoit sur pied que des armées de seize cent mille hommes, elle en leva de trois millions, assura la soumission des pays déjà conquis, et en subjugua beaucoup d'autres. La guerre, dans ses courses, n'étoit pas sa seule occupation ; elle marquoit sa marche par des établissemens utiles, combloit des marais, construisoit des ponts, applanissoit des montagnes, traçoit des routes à travers les sables et les rochers. Long-temps après, ces routes portoient encore le nom de *chemins de Sémiramis*.

Babylonne. Comme *Ninus* avoit fondé, ou du moins avoit embelli *Ninive*, par émulation, *Sémiramis* bâtit Babylone. L'une et l'autre ville étoient enceintes d'une muraille de plusieurs lieues et de cent pieds de haut. Sur les remparts de *Ninive*, il ne pouvoit passer que trois charriots de front, au lieu qu'il en passoit six sur ceux de Babylone.

Cette ville étoit située sur l'*Euphrate* qui la partageoit en deux. Un seul pont dont le plancher étoit de bois de cèdre, réunissoit les deux parties. Des quais de marbre très-élevés, ornoient et assuroient les bords du fleuve. On arrivoit au niveau de l'eau sous des voûtes fer-

mées par des portes d'airain. Sur une rive étoit le magnifique temple de *Bel ;* sur l'autre le palais de la reine. Ces deux édifices se communiquoient par un passage sous le lit de l'*Euphrate.* Un lac immense fut creusé pour recevoir les eaux du fleuve, pendant soixante jours qu'on employa à pratiquer ce passage.

L'historien Grec s'étend avec complaisance sur la description des ornemens placés dans ces deux édifices, entre autres sur les jardins suspendus. C'étoit une masse énorme de terre que *Sémiramis* avoit fait élever sur le tombeau de son mari. Cette masse étoit si étendue, que cette reine y planta des jardins ornés de grands arbres. Au reste, on doit remarquer qu'elle montra en plusieurs occasions du goût pour ces monts factices. Il lui est arrivé, pendant le cours de ses expéditions, d'occuper une partie de son armée à construire dans de grandes plaines de pareilles montagnes. Elle y faisoit placer sa tente, et se plaisoit, de cet espèce de trône, à promener sa vue sur cette multitude d'hommes rampans à ses pieds. En élevant dans son palais ces jardins presque aériens, *Sémiramis* se donnoit le plaisir de contempler sa création du fond de ses bosquets. On peut dire sa création ;

car pour compléter le prodige, l'histotorien ajoute que tant de merveilles ne furent l'ouvrage que d'un an. La reine partagea le terrain de la ville aux principaux seigneurs de la cour, à condition qu'ils bâtiroient sur le modèle qu'elle donna, et qu'ils l'acheveroient dans un temps fixe.

Quant à l'argent nécessaire à ces grandes entreprises, il ne faut pas s'imaginer qu'il provînt d'impôts établis avec équité et levés avec méthode. Lorsque les trésors remplis par les pillages étoient épuisés, ces princes dévastateurs entroient à main armée dans les contrées qu'on croyoit opulentes. Ils ne se contentoient pas de contributions, mais ils prenoient et emportoient tout, vivres, bestiaux, produits de l'industrie et du commerce, hommes, femmes, enfans, qu'ils vendoient à leur profit; et cet argent consommé, ils alloient ailleurs chercher de nouvelles richesses.

Ainsi *Sémiramis* ayant épuisé tous les pays situés à une assez grande distance de son empire, résolut d'attaquer l'*Inde* qui passoit pour le plus riche pays de l'univers. Ses préparatifs durèrent trois ans; mais le succès n'y répondit pas. Après quelques avantages, son armée composée de trois millions d'hommes

fut battue, dispersée, et elle-même blessée prit la fuite. On ne sait si elle put regagner ses états, ni dans quel lieu elle mourut. *Ninias*, son fils, au rapport de quelques historiens, forma contre elle une conjuration qui fit périr cette reine ambitieuse et guerrière.

Sémiramis a laissé après elle la réputation d'une princesse habile et courageuse. Elle fit preuve de l'une et de l'autre qualité dans une occasion importante. Pendant qu'elle étoit à sa toilette, on vint l'avertir qu'il y avoit une sédition dans la ville. Elle se lève en désordre, vole où étoit le danger, et soit force, soit persuasion, elle appaise la révolte. Elle voulut qu'une statue la représentât échevelée dans le même désordre de sa toilette, afin de perpétuer la mémoire de cet événement. On l'a crue d'une vertu plus que suspecte. Elle étoit toujours entourée des plus beaux jeunes gens de son royaume sous le nom de gardes. Souvent il en disparoissoit quelques-uns, et principalement ceux qu'elle avoit le plus honorés de son attention; ce qui a fait croire que, joignant, par un reste de honte, la cruauté à la débauche, elle se défaisoit des complices de ses plaisirs.

Son fils, *Ninias*, imita plus sa mère, dans les désordres de sa vie privée, que Ninias.

dans les occupations de sa vie politique et guerrière. La manière dont il pourvut à sa sûreté et à la jouissance tranquille de ses plaisirs, mérite d'être remarquée. Chaque année il levoit une armée composée d'hommes pris dans les différentes provinces de son empire. Sur chaque division provinciale, il établissoit un chef de son choix. Cette armée servoit un an sous ses yeux, occupée à la garde de la ville et de son palais, mais assujétie à une sévère discipline. Ce temps expiré, il la licencioit, après avoir fait prêter à chaque individu serment de fidélité, et il en appeloit une autre formée de la même manière. Officiers et soldats, ayant à peine le temps de se connoître, d'ailleurs étant commandés par des chefs de son choix, ne pouvoient concerter d'entreprises contre lui, et ainsi, sans crainte de révolte il s'abandonnoit dans son palais aux plus honteuses voluptés. Ses successeurs ne fournissent pas de plus beaux traits à l'histoire. On ne peut compter sur les dates de leur succession, ni sur leur filiation, jusqu'à *Sardanapale*, qui est le dernier.

Sardanapale. Le nom de ce prince est devenu presqu'une injure. Il mérite l'ignominie dont il est couvert, s'il n'a pas eu honte de

s'habiller en femme, de filer avec ses concubines, de se farder, d'affecter les parures les plus recherchées et la lascivité des prostituées les plus effrontées. Soit indignation contre ses désordres, soit ambition, deux hommes formèrent le projet de le détrôner. L'un se nommoit *Arbaces*, Mède de nation, bon général; l'autre *Bélésis*, Babylonien, prêtre et grand astrologue. Ce fut celui-ci qui séduisit et qui échauffa l'autre par de prétendues prédictions. Ils commencèrent par faire une ligue entre les gouverneurs de province, qui par une négligence mal-à-droite du roi, se trouvoient alors rassemblés à *Ninive*; ensuite ils gagnèrent l'armée annuelle.

Mais avant d'éclater, *Arbaces* voulut connoître celui qu'il alloit attaquer, précaution sage dans un conspirateur. Il se fit introduire dans le palais, et lorsqu'il eut vu la conduite honteuse de *Sardanapale*, il ne douta pas du succès. Cependant cet homme efféminé montra dans le danger beaucoup plus de fermeté et de bravoure qu'on n'auroit dû s'y attendre. Trois fois il battit les rebelles, trois fois ils se retirèrent déconcertés, et trois fois l'astrologue *Bélésis* les ramena par ses prédictions, et les engagea enfin à un dernier effort. Moyen-

nant la défection d'une partie des troupes royales que *Bélésis* sut ménager, ce dernier effort fut heureux. *Sardanapale*, contraint de se retirer dans *Ninive*, comptoit de s'y défendre longtemps, parce qu'il l'avoit bien munie, et que les assiégeans n'avoient point de machines pour battre les murs; mais une inondination imprévue en renversa une partie, et ouvrit une grande brèche aux assaillans. Pour ne pas tomber entre leurs mains, *Sardanapale* se brûla avec ses femmes et toutes ses richesses. Les vainqueurs détruisirent *Ninive* de fond en comble; mais ils traitèrent les habitans avec humanité.

Entre les faits attribués par le Grec *Ctésias*, à *Ninus*, *Sémiramis*, *Ninias*, et *Sardanapale*, il peut se faire qu'il y en ait beaucoup de véritables; mais selon toutes les apparences, cet historien a réuni sur quatre princes les événemens qui appartiennent à un bien plus grand nombre; de sorte qu'il a fait un roman plutôt qu'une histoire. Les historiens Juifs, dans leur briéveté, vont nous fournir assez de notions, pour appliquer à peu près à chaque personnage les faits qui lui appartiennent, et pour donner en forme d'annales quelqu'ordre à l'histoire des Assyriens.

Le premier monarque des Assyriens, comme nation puissante, se nomme *Pûl*. Il trouva *Ninive* bâtie. *Pûl* est connu par ses exploits contre le royaume d'*Israël*. Il le rendit tributaire, après avoir traversé en vainqueur celui de Syrie.

Empereurs d'Assyrie, selon les Juifs.

Ap. D. 2228
Av. J.C. 770

Theglath-Phalasar aggrava le malheur des Israélites, en transportant beaucoup d'entr'eux, captifs dans ses états : mais il protégea *Achas*, roi de Juda, contre *Rezin*, roi de *Damas*, qui l'opprimoit, et détruisit le royaume de l'oppresseur.

Ap. D. 2259
Av. J.C. 739

Salmanazar combla les infortunes des *Israélites*, les emmena en captivité, et les dispersa dans ses vastes états. Ce prince étendit ses conquêtes sur la *Syrie* et la *Phénicie*, et dompta l'orgueil des Tyriens, qu'il ne put cependant assujétir. *Sennacherib* et *Rabsacès*, son général, attaquèrent *Ezéchias*, roi de Juda. Ils se permirent des menaces et des imprécations, et défioient insolemment la puissance du Dieu des Hébreux. *Rabsacès* étoit sous les murs de Jérusalem ; mais *Isaïe* en annonçant ce siège, long-temps auparavant, avoit dit : « Tu « ne te présenteras pas contre elle avec « le bouclier, et tu n'y jeteras aucune « flèche ». L'accomplissement de cette prédiction se trouve exactement dans

Ap. D. 2274
Av. J.C. 724

Hérodote, historien prophane. Il marque qu'une quantité prodigieuse de rats coupèrent, dans une seule nuit, toutes les courroies des boucliers, et toutes les cordes des arcs de l'armée assiégeante. *Salmanazar* fut tué par ses propres enfans.

Ap. D. 2287 Av. J.C. 711 *Ezar-Adden*, un de ses fils qui n'étoit pas du nombre des assassins, releva la gloire de l'*Assyrie*. Au sceptre de *Ninive* il joignit celui de *Babylone*, acheva la ruine des *Syriens* et des *Juifs*, qui cessèrent d'être des nations, et porta ses armes victorieuses en Egypte et en Ethiopie.

Ap. D. 2351 Av. J.C. 647 *Nabuchodonosor* soumit les Mèdes, et détruisit la magnifique *Ecbatane*, leur capitale. Il écrivoit à *Holopherne*, un de ses généraux : « Marche contre « les habitans du pays d'Occident ; or- « donne-leur de m'apporter la terre et « l'eau ; s'ils désobéissent, je couvrirai « le dessus de la terre des pieds de mon « armée ; je les donnerai en proie à mes « soldats, jusqu'à ce que les corps de « ceux qui auront été tués remplissent « les vallées et les torrens, et fassent « déborder les rivières. Accomplis mes « ordres, et ne tarde pas. En conséquence, *Holopherne* ramasse une armée prodigieuse, repousse, dans le dé-

sert, les Arabes, enfans d'*Ismaël*, traverse la Mésopotamie, ruine les villes de ce pays, attaque les enfans de *Madian*, brûle leurs tentes et leurs bergeries, couvre de décombres la plaine de *Damas*, dont il égorge les habitans, désole les côtes de la mer, se déclare contre tous les dieux, et défend qu'on en adore désormais d'autres que *Nabuchodonosor*.

Cette défense, signifiée aux Juifs avec des menaces blasphématoires, les pénètre de frayeur. Ils s'attendoient à un massacre général, lorsqu'une jeune veuve de leur nation, nommée *Judith*, conçoit le projet de les délivrer. Elle se fait présenter au général Assyrien. Frappé de ses charmes, il l'introduit dans sa tente, se met à table avec elle; mais trop peu en garde contre l'effet du vin, il s'enivre et s'endort. *Judith*, aidée de sa servante, lui coupe la tête, l'emporte dans un sac, et retourne dans Béthulie. A cette nouvelle, toute l'armée se dissipe, et les Juifs sont délivrés. *Nabuchodonosor*, en punition de son orgueil, fut changé en bête; c'est-à-dire apparemment qu'ayant voulu s'élever au-dessus de la nature humaine, il devint moins qu'un homme. Judith.

Son règne, qui avoit été l'époque

glorieuse de l'empire Assyrien, en commença la décadence. De chute en chute, il se précipita dans l'empire *Babylonien*, et s'y engloutit, de manière que dans les siècles, même prochains, à peine restoit-il quelque trace de sa dernière existence.

BABYLONIENS.

Babylonie, entre le Tigre et l'Euphrate, la Mésopotamie et le golfe de Perse.

Il faut distinguer le royaume de *Babylone* de l'empire des Babyloniens. Il reste des notices du premier, dès les temps les plus reculés qui ont suivi le déluge. Le royaume étoit très-resserré, puisqu'il ne passoit pas les rives des deux fleuves, du *Tigre* et de l'*Euphrate*. Tout au plus s'étendoit-il un peu au-delà du Tigre, vers l'endroit qu'on soupçonne avoir été l'emplacement de Ninive, d'où sont peut-être venus les premiers monarques de ce royaume; mais l'Empire, c'est-à-dire cette puissance qui a donné des lois, non-seulement au petit canton où elle étoit établie, mais encore à tout ce qui l'environnoit fort au loin, cet empire s'est formé par une suite de conquêtes, qui, quelquefois se sont portées du centre aux extrémités, quelque-

fois ont reflué des extrémités au centre. Aussi voit-on dans la liste des rois Babyloniens, des Arabes, des Perses, des Mèdes, dont les uns ont formé des dynasties, les autres n'ont fait que paroître sur le trône, enfans de leur valeur, et n'ont point laissé de successeurs de leur race. Il résulte de ces observations, que la Babylonie et l'Assyrie, dont nous venons de parler, sont le même pays; que ces deux empires se sont presque toujours confondus, avec la différence que l'empire Babylonien a survécu à l'empire Assyrien, par conséquent qu'il a eu des usages plus fixes; que ces usages étant plus connus, on doit en faire mention, ce qui n'a pas été possible à l'égard de l'Assyrie.

Climat.

Quant au climat, ce qu'on dit de l'une de ces contrées, il faut l'entendre de l'autre. La *Babylonie* est un pays absolument plat, exposé à des chaleurs souvent insupportables, qui forcent quelquefois les habitans de se mettre dans des citernes, ou dans de grands vases de terre, dans lesquels ils dorment. Il n'y pleut presque jamais; mais les deux fleuves, grossis par des pluies supérieures, débordent tous les ans, et laissent dans les terres de grandes marres d'eau, dont les habitans, éloignés des

rives, se servent pour arroser leurs terres; de sorte que la Babylonie, malgré la sécheresse continuelle, est très-fertile. Les fruits y sont excellens; et lorsque ce pays étoit peuplé, l'abondance, la grosseur et la qualité de ses grains surpassoient celles des pays les plus favorisés de la nature: aussi y a-t-on placé le paradis terrestre. On ne trouve aucune curiosité naturelle dans cette terre uniforme, excepté une espèce de bitume propre à brûler et à bâtir, et qui est charriée comme de l'écume, par une petite rivière d'Arménie qui se jette dans l'Euphrate.

Ancienneté. Les Babyloniens et les Assyriens disputoient d'ancienneté avec les Egyptiens, et prétendoient même l'emporter sur ceux-ci. En effet, si les Assyriens avoient pour fondateur de leur monarchie *Nemrod* petit-fils de *Noé*, que des historiens prétendent avoir bâti *Ninive*, ils sont vraisemblablement le plus ancien peuple qui ait existé en corps de nation. L'idolâtrie, dit-on, est née sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, d'où elle s'est répandue en Egypte et en Grèce. A la vérité, les fables de tous ces pays se ressemblent, à quelques nuances près. Que ce soit *Púl*, *Bel* ou *Jupiter*, c'est sous différens noms le dieu qui ha-

bite le ciel, lance le tonnerre, et règle les destinées des hommes; que ce soit l'*Astarté* des Syriens, la *Mélita* des Babyloniens, ou la *Vénus* des Grecs, c'est toujours une femme de la plus grande beauté, la mère des graces et des amours, qui préside aux plaisirs, et les excite par son exemple.

Tous les cultes qui ont parcouru l'univers, semblent partir de Babylone. Religion.

On y adoroit des héros déifiés, et des animaux. On offroit de l'encens aux arbres, aux élémens, aux saisons, et dans le même temple, à côté des fausses divinités, qu'on croyoit appaiser par des victimes humaines, s'élevoit un autel consacré au vrai dieu: étrange contraste, qui a été depuis imité par des nations aussi éclairées que les Babyloniens. C'est ce mélange qu'on a appelé *Sabéisme*, qui consistoit à croire un Dieu premier, sans exclure les dieux secondaires.

Les Babyloniens faisoient, à des temps marqués, une espèce d'enchère de leurs filles. Ils les rassembloient dans un endroit public, où chacun étoit libre de les voir. L'argent donné pour obtenir les belles, servoit à marier les laides. Les purifications étoient rigoureusement prescrites et nécessaires dans un pays aussi chaud. Ils exposoient les malades Coutumes.

à la porte des maisons, afin que les passans qui auroient été attaqués du même mal, et qui en connoissoient le remède, l'indiquassent. Quoiqu'ils fussent assez près du pays des parfums, ils enduisoient les corps de cire et de miel; c'étoit-là leur manière d'embaumer. Ils accompagnoient leurs funérailles de longs et de solides regrets.

Nul peuple ne s'est livré à plus de dissolution que les Babyloniens. Les plus affreuses orgies étoient fréquentes parmi eux, et ils n'avoient point horreur d'y appeler jusqu'à leurs propres femmes. La prostitution étoit chez eux un acte de religion. C'étoit même, s'il en faut croire quelques historiens, un tribut que les femmes devoient payer à la divinité, dans son propre temple : mais il est à présumer que ce fut plutôt une coutume qu'un devoir, et même qu'elle ne fût jamais générale. Au reste il faut que cette incroyable dépravation ait été bien avérée et bien commune, pour que plus d'un historien en ait fait mention. Ils en assignent la cause au climat, qui portoit à la mollesse, ou à la religion, qui consacroit les plus grands désordres; peut-être doit-on l'attribuer à l'une et à l'autre.

Prêtres et devins.

Les Babyloniens prenoient leurs prê-

res parmi les *Chaldéens*, qui étoient leurs philosophes, leurs devins et leurs astronomes. Ils regardoient les astres comme des dieux, ou du moins comme le séjour des divinités subalternes, auxquelles le Dieu suprême avoit confié le gouvernement du monde. De là l'astrologie judiciaire, dont nous avons déjà remarqué qu'on les disoit inventeurs. Elle consistoit à épier quel astre paroissoit sur l'horison à l'instant de la naissance d'un enfant, dans l'opinion que la puissance de cet astre, ou de la divinité qui l'habitoit, influeroit sur toute la vie du nouveau né; de sorte qu'ils se croyoient fondés à prédire par-là qu'il seroit courageux, riche, heureux ou malheureux, selon le genre de puissance qu'ils supposoient à l'astre dominant.

Les *Chaldéens* devinoient aussi par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, par les traits du visage, par les linéamens des mains, par les phénomènes de la nature qu'ils convertissoient en présages. Ils étoient fort respectés, et avoient près des temples des établissemens magnifiques où ils tenoient leurs écoles; mais leur science ne sortoit pas de leurs familles. En cela, la profession des devins ne différoit pas des autres qui, généralement dans l'Orient, pas-

soient et passent encore du père au fils; pratique utile à la perfection des arts, mais peu favorable à l'invention.

Habillement.

La religion du peuple étoit le culte d'*Oanès*, monstre sorti de la mer, moitié homme, moitié poisson, qui avoit enseigné toutes les sciences, et d'une *Vénus*, mère des grâces. Ce fut sans doute cette déesse qui présida à leurs habillemens; ils avoient en même temps du faste et de la mollesse. Ils portoient une veste de lin, descendant jusqu'aux talons, recouverte d'une autre de laine fine, le tout étoit couvert d'un manteau. Les habits des femmes ne différoient guères de ceux des hommes, et les uns et les autres se ressembloient par la richesse des ornemens accessoires. Leurs têtes, garnies de cheveux, étoient dans les deux sexes ornées d'une mitre, et leurs doigts chargés d'anneaux, dont un servoit de cachet. Ils sortoient rarement sans avoir à la main un bâton ou espèce de sceptre, surmonté d'une fleur ou d'un oiseau, et sans avoir aux pieds de riches sandales.

Sciences, arts et commerce.

Les Babyloniens connoissoient la danse et la musique. Les historiens Juifs l'attestent, et blâment l'usage qu'ils en faisoient dans les fêtes de leurs faux dieux. Quant au commerce extérieur,

ils ont eu de bonne heure, par la navigation de leurs deux grands fleuves, des facilités dont ils ont dû profiter. Le commerce intérieur ou de consommation étoit sans doute vif et actif, au milieu d'un peuple aussi nombreux, dans un centre où affluoient toutes les magnificences des nations conquises. Riches filatures, tissus variés, teintures éclatantes, ouvrages délicats en buis, cuivre, or et argent. Tous les ornemens de luxe se trouvoient chez ce peuple délicat et industrieux, ainsi que le talent, plus rare encore, de les employer avec goût; en sorte que pour faire valoir un bijou, le marchand disoit : « C'est un « ouvrage babylonien ».

Rois et divisions du peuple.

Les monarques babyloniens se faisoient appeler *rois des rois*. Ils prétendoient qu'ou les adorât sur ce raisonnement : « Nous avons triomphé de la « puissance des dieux et des autres na- « tions, par conséquent nous sommes « plus qu'eux. On les adore, donc on « doit encore plus nous adorer ». Leur monarchie prenoit le titre superbe de *reine de l'Orient*. Le roi étoit despote, et sa cour avoit un faste proportionné à son orgueil. Les livres saints nous ont conservé la gradation de ses officiers : Un capitaine des gardes, un chef des

eunuques, un premier ministre, un chef des magiciens, une hiérarchie de juges pour écouter les plaintes du peuple, des gens armés pour faire exécuter les ordres du souverain. Les supplices étoient prompts et terribles, comme on le remarque encore en Orient. Une coutume qui n'est pas non plus abolie en plusieurs parties de l'Asie, et qui tient aux premiers principes de l'éducation, c'est que le peuple étoit divisé en différentes classes ou castes. Chacune avoit ses usages, exerçoit exclusivement une profession, et se nourrissoit de tels mets qu'une autre abhorroit. Elles avoient aussi leurs doctrines, leurs écoles séparées, et des sectes dont les noms sont connus.

Temps fabuleux.

On croiroit que les annales d'une nation qui a figuré d'une manière brillante parmi les premiers peuples connus, devroient fournir des faits intéressans; cependant elles ne présentent guères qu'une sèche nomenclature.

Nabuchodonosor.

Ap. D. 2394
Av. J.C. 604

Après *Arsacès*, on fait régner cinq rois divisés par des interrègnes qui ont beaucoup de peine à remplir les siècles écoulés depuis ce prince jusqu'à *Nabopolassar*, qui est le *Nabuchodonosor* de l'écriture. Nous avons parlé de ses guerres et de ses conquêtes; il a été de

plus fameux par ses songes. On y attachoit alors de l'importance. Il rêva qu'il voyoit une grande et magnifique statue, au regard terrible, la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les jambes d'airain, les pieds en partie de fer, en partie de terre. Une pierre lancée par une main invisible frappe la statue au pied ; elle se fond en paille que le vent emporte ; et il reste à la place une grande montagne qui remplit toute la terre. *Nabuchodonosor* avoit oublié des parties de ce songe. *Daniel*, un des Juifs qu'il avoit emmenés en captivité, retrouva ces parties, et expliqua le songe tout entier. Les différens matériaux de la statue, or, argent, airain, fer, terre, signifioient les différences spécifiques des empires qui succédèrent à ceux de Babylone, Mèdes, Perses, Grecs, Romains ; après eux est une inondation de barbares emportés par le vent comme la paille, remplacés par une grande montagne, ou un dernier royaume qui devoit durer éternellement ; ce que les Juifs entendent par le règne du Messie. Songes.

Nabuchodonosor rêve encore ; il voit un grand arbre dont le sommet touchoit les cieux, et les racines le centre de la terre. Les branches étoient chargées d'oiseaux et de fruits. Les animaux venoient

s'en nourrir et se reposer sous son ombre. « Pendant que j'admirois, dit-il, « une voix forte cria : Abattez l'arbre, « coupez les branches, faites tomber les « feuilles, répandez les fruits, que les « bêtes fuient, que les oiseaux s'envo- « lent; laissez néanmoins la racine, liez- « la avec des chaînes de fer..... Que « son cœur d'homme soit changé, qu'on « lui donne un cœur de bête, et que « sept ans se passent sur lui ». Il étoit bien dangereux d'expliquer en face ce songe au monarque, aussi *Daniel* fit-il de grandes difficultés. A la fin, cependant, il lui déclara que c'étoit lui qui en étoit le héros, et qu'après avoir été l'admiration de son empire, comme grand arbre, il deviendroit réduit à l'état de bête, et un objet de pitié.

Evil-Mérodac.

Ap. D. 2437
Av. J. C. 561

Pendant les sept années de son châtiment, il paroît, quelqu'ait été le gouvernement de son royaume, qu'il n'éprouva aucune secousse. Il y eut seulement un évènement moins important par lui-même que par ses suites. *Evil-Mérodac*, son fils, dans une partie de chasse, se permit une excursion sur le territoire des *Mèdes*; ceux-ci le repoussèrent. Un divertissement imprudent devint la cause d'une guerre funeste. *Evil-Mérodac* n'en vit que les préparatifs; il fut tué en trahison par son beau-frère.

Nériglissor trouva, en montant sur le trône, l'empire Babylonien menacé par les Mèdes et les Perses. Il vint à bout de former contre eux une ligue formidable des rois voisins, et de leur opposer une armée très-nombreuse. Mais les Babyloniens s'enfuirent sans combattre. Les alliés abandonnés se retirèrent, et laissèrent leur camp à la merci des vainqueurs. *Nériglissor* fut tué.

Nériglissor. *Ap. D.* 2439. *Av. J-C.* 560.

On ne sait si *Laborosoarchod* fut son fils. Il est flétri dans l'histoire par deux actions anssi infâmes l'une que l'autre. La première est le meurtre de *Gobryas*, qu'il fit tuer par jalousie, parce que ce jeune seigneur étant d'une grande adresse, avoit abattu une bête que lui même avoit manquée; la seconde action est la mutilation d'un autre seigneur nommé *Gadates*, commandée parce qu'une de ses concubines lui en avoit dit du bien. Ces deux familles très-puissantes, se réunirent aux Mèdes et aux Perses, et concoururent au renversement du trône Babylonien, déjà très-ébranlé.

Laborosoarchod. *Ap. D.* 2443. *Av. J-C.* 555.

La dernière catastrophe eut lieu sous *Nebonœdius* ou *Nabonit* que l'Ecriture sainte nomme *Baltazar*. Il avoit pour mère *Nitocris*, dont les historiens vantent le courage, la dextérité dans les affaires et le goût des grandes entreprises;

Nabonœdius ou Baltazar. Nitocris. *Ap. D.* 2564 *Av. J.C.* 434

qualités qui la faisoient ressembler à *Sémiramis*; mais elle arriva dans un temps moins propre à faire valoir ces qualités estimables. L'empire Babylonien étoit sur le penchant de sa ruine ; elle tâcha de l'étayer en fortifiant *Babylone*. On dit qu'elle fit mettre sur son tombeau cette inscription : *Si quelque roi de Babylone a besoin d'argent, il trouvera ici ce qui lui est nécessaire.* Celui qui l'ouvrit, pour tout trésor, trouva ces mots : *Si tu n'étois pas le plus avide des hommes, tu n'aurois pas violé l'asile des morts.*

Les murailles qu'elle avoit fait bâtir étoient si élevées et si épaisses, que son fils, qui soutenoit le siége contre les Mèdes et les Perses, étant bien pourvu de vivres, se flattoit qu'il lasseroit les assiégeans. Dans cette confiance, il se livroit, dans son palais, au plaisir, comme en pleine paix. Etant un jour à table avec ses concubines et les compagnons ordinaires de ses désordres, par un rafinement de débauche, il imagine de faire apporter les vases enlevés par *Nabuchodonosor*, dans le temple de Jérusalem, et d'y faire verser à boire aux convives. Soudain paroît une main qui traçoit sur la muraille des caractères inconnus. La frayeur s'empare des as-

sistans. On fait venir le prophête *Daniel*, habile dans l'art de deviner. Il lit, et prononce cette terrible sentence : *Des jours de ton règne sont comptés, tu as été pesé dans la balance, et trouvé trop léger; ton royaume a été divisé, et donné aux Perses et aux Mèdes.* La même nuit, les ennemis, qui avoient détourné le fleuve, entrèrent par son lit dans la ville, passèrent le roi, la garnison et presque tous les habitans au fil de l'épée. *Babylone* fut insensiblement effacée de dessus la surface de la terre, et on cherche encore inutilement la place où elle a existé. Les Babyloniens se fondirent dans les Mèdes, leurs vainqueurs.

MÈDES.

Médie, entre la Mer Caspienne, la Perse, l'Assyrie, la Parthie, et l'Arménie.

La Médie ressent, dans un petit espace, le froid sur les montagnes, la chaleur dans les plaines. Le produit des terres varie comme la température; elles sont fertiles dans un endroit et stériles dans l'autre, comme il arrive d'ordinaire, sur-tout les montagnes nourrissent d'excellent gibier et en quantité. L'air y est très-sain, mais pourtant moins salutaire dans les plaines, sur-tout vers la mer Caspienne, les environs y sont souvent

inondés par le débordement des fleuves qui s'y jettent, et infestés par une multitude d'insectes très-incommodes.

Mer Caspienne.

La mer Caspienne est un grand lac, dont l'étendue et les bords ont été très-mal connus par les anciens, et ne sont décrits avec un peu de justesse, que très-récemment par les modernes. A voir le nombre et la grandeur des fleuves qui s'y jettent, on seroit tenté de croire que cette mer ne peut absorber toutes ces eaux sans les décharger par une communication souterraine dans l'Océan, ou plutôt dans la mer d'Azoph et dans la mer Noire. Les anciens ont imaginé des gouffres, système que les modernes ont renouvelé ; mais d'habiles physiciens ont calculé que l'évaporation suffit pour entretenir cette mer dans sa mesure ordinaire Elle est très-peu salée sur les côtes perpétuellement baignées par les eaux douces des fleuves, et abonde en poissons de beaucoup d'espèces, dont quelques-unes lui sont particulières.

Les montagnes de la Médie, hautes et rudes, sont la plupart comme des bornes posées entre les provinces, et ne laissent que des passages étroits semblables à des portes. Celles qu'on appeloit *portes Caspiennes*, sont un sujet de discussion

entre les géographes. Ptolomée les place entre la Médie et l'Arménie.

Ecbatane.

Dans quelques contrées où le blé manque, les habitans font du pain avec des amandes sèches; mais les parties méridionales produisent des grains, et tout ce qui est nécessaire à la vie, avec la plus grande abondance, sur-tout d'excellent vin. Ce canton où est actuellement la ville de *Tauris*, est appelé le jardin de la Perse. Dans ce beau pays étoit bâtie la fameuse *Ecbatane*, dont on ne connoît plus l'emplacement. Elle étoit construite sur une montagne en rond, entourée de sept murailles concentriques. Leurs sommets s'élevant au-dessus l'un de l'autre, étoient peints de différentes couleurs, qui de loin lui donnoient un aspect singulier et agréable.

Antiquité gouvernemens, mœurs.

On suppose pour patriarche aux Mèdes, *Madaï*, troisième fils de *Japhet*. Ces peuples, d'abord très-belliqueux, en s'alliant aux Perses qui étoient déjà plongés dans la mollesse, devinrent efféminés comme eux; ils achevèrent de prendre toutes leurs habitudes, lorsque Cyrus le grand eut réuni les deux empires en un seul. Les Mèdes manioient l'arc avec beaucoup d'adresse, et empoisonnoient leurs flèches. On leur reproche d'avoir introduit la coutume

barbare de faire des eunuques ; mais comme s'ils eussent voulu donner un dédommagement à ces êtres dégradés, ils leur marquoient beaucoup d'estime. C'est à eux qu'ils confioient l'éducation de leurs princes, parce qu'ils avoient remarqué, que privés des douceurs d'une famille, ils s'attachoient plus fortement aux élèves qui leur en tenoient lieu, et que sans soins domestiques, et sans vues pour l'avenir, ils étoient plus propres aux sciences. En effet, de cette classe d'hommes dégénérés, il est quelquefois sorti d'habiles ministres, et même d'excellens généraux; mais en général ils ont cependant causé plus de mal que de bien. La polygamie réciproque étoit en usage chez les Mèdes. Un homme ne jouissoit pas d'une certaine considération, s'il n'avoit au moins sept femmes, et une femme cinq maris. L'historien *Strabon* qui rapporte cet usage, n'a pas calculé, peut-être, combien il seroit difficile en tirant sept femmes pour un homme, de trouver sans confusion, cinq hommes pour une femme. Il ne faut pas ajouter plus de foi à la barbare coutume qu'on prête à toute la nation, d'avoir nourri de grands chiens, auxquels ils jetoient leurs amis et leurs parens à l'agonie, parce qu'ils

regardoient comme une chose honteuse de mourir dans leur lit, ou d'être déposés en terre. Cette affreuse coutume, si elle a existé, n'a pu être que le délire de quelques particuliers pieusement cruels.

La religion des Mèdes a été celle des Perses, dont nous parlerons. Il paroît qu'uniquement appliqués aux armes pendant la courte durée de leur empire, ils s'occupoient peu du commerce; d'ailleurs ils n'étoient pas placés d'une manière avantageuse pour l'étendre. Les lois une fois faites chez eux ne pouvoient être supprimées ou changées, même par celui qui les avoit établies; aussi les lois des Mèdes sont-elles appelées dans l'écriture sainte, *irrévocables*. Ce frein imposé aux rois, est étonnant, car les Mèdes avoient pour eux un respect qui alloit jusqu'à l'adoration. On n'osoit ni rire, ni cracher en leur présence. Ils donnoient à leur monarque le titre suprême de *roi des rois*. Cette flatterie s'est propagée jusqu'aux Parthes et aux Perses. *Sapor*, l'un de ces derniers, écrivant à un empereur romain, s'intituloit, *roi des rois*, *allié des étoiles*, *frére du Soleil et de la Lune*. Religion.

Dans le berceau des Mèdes, on retrouve encore *Sémiramis*. Tantôt bienfaisante, elle comble des précipices, Temps fabuleux.

dessèche des marais, applanit des montagnes ; tantôt fastueuse, elle découpe un rocher, en fait sortir sa statue gigantesque, environnée de cent cavaliers ; tantôt jalouse de toute espèce de renommée, elle détruit la superbe Ecbatane, et transporte les richesses de cette ville dans sa *Babylone* qu'elle bâtit. Ainsi les événemens du monde ne sont qu'un cercle de création et de destruction. Huit rois se succèdent, dont les noms même ne sont pas plus certains que les expéditions qu'on leur attribue. Soit incapacité de leur part, soit cours d'événemens, le royaume tomba dans une violente anarchie. Heureuse la contrée qui trouva alors quelqu'homme capable de la juger et de la gouverner !

Temps vrais. Déjocès. Ap. D. 2300 Av. J. 698

Entre ceux que les Mèdes avoient été obligés de choisir, pendant cette anarchie, se trouvoit un nommé *Déjocès*, qui montra un talent rare pour le gouvernement. Il étoit affable, exact, pacificateur intelligent et juge intègre. De sa province, sa réputation se répandit dans les autres ; et il se vit enfin l'arbitre du royaume. Arrivé à ce point, l'adroit *Déjocès* déclare que le travail l'accable, que sa santé en souffre, que sa fortune dépérit, parce qu'il n'a pas le temps de vaquer à ses affaires. Il le

dit, il le fait publier en tous lieux, se renferme dans l'intérieur de sa maison, refuse de donner audience à ses compatriotes, et se rend tout-à-fait invisible. On s'aperçoit bientôt qu'on n'est plus gouverné. Les désordres croissent, on s'assemble pour trouver un remède. *Déjocès* aposte des gens qui disent que le seul moyen est de le faire roi. Cette opinion est reçue favorablement dans l'assemblée ; on l'approuve par l'acclamation, et on offre le trône à *Déjocès*, qui l'accepte.

Alors le renard devient lion. On remarque que cet homme, si accessible auparavant, s'enferma dans son palais, s'entoura d'une garde nombreuse, et devint despote. Apparemment, pendant sa popularité, il avait reconnu que le peuple vaut mieux lorsqu'on le contraint que lorsqu'on le flatte. Aussi punissoit-il rigoureusement ; mais d'un autre côté, il récompensoit avec noblesse ceux qui se rendoient dignes de ses faveurs. Les actions, les discours, il n'ignoroit rien au fond de sa retraite. Delà partoient des lois sages, qui civilisèrent les Mèdes. Son économie prépara le commencement du règne brillant de ses descendans.

Phraortès envahit la Perse ; cette Phraortès.

Ap. D. 2353 Av. J.C. 645 conquête le rendit fier, il attaqua l'Assyrie, fut battu et tué.

Cyaxare. Ap. D. 2375 Av. J.C. 623 Son fils *Cyaxare* le vengea, mais il eut la douleur de voir la Médie ravagée par les Scythes, qui inondèrent l'Asie; il n'opposa long-temps qu'une digue impuissante à cette inondation. Pour s'en délivrer tout-à-fait, il eut recours à une barbarie qui n'a été que trop imitée. Il invita les principaux Scythes à un grand festin, et pendant la joie du repas, il les fit égorger. Ses sujets avertis, en firent autant dans la plupart des villes. Il en resta cependant quelques-uns. Les Mèdes les réduisirent en esclavage; ils s'en firent des domestiques, et des officiers de cuisine. Quelques-uns de ces derniers, maltraités par *Cyaxare* lui-même, tuèrent de rage un enfant qu'il chérissoit, et le servirent sur sa table. Après s'être fait craindre des Babyloniens, ce prince fit alliance avec eux; partagea leurs conquêtes, et laissa à Astiagès, son fils, le royaume dans le plus haut degré de puissance.

Astiagès ou Antiochus, Esther. Ap. D. 2415 Av. J.C. 583 Entre les captifs Hébreux partagés par les Mèdes avec les *Assyriens*, se trouvoit une fille juive, d'une grande beauté, nommée *Esther*. *Astiagès* la mit au nombre de ses femmes. Elle avoit étoit suivie par *Mardochée*, son

oncle, homme sage et prudent. Un heureux hasard lui fit découvrir une conspiration, il en donna connoissance au conseil du roi. On profita de son avis, mais sans le récompenser ; *Astiagès* se faisant lire les annales de son règne, tomba sur cet article. Quant il vit qu'un service si utile n'avoit pas été reconnu, il fit appeler *Aman*, son premier ministre. « De quelle manière, lui dit-il, « dois-je traiter un homme à qui je veux « marquer la plus grande estime ». *Aman*, plein d'orgeuil, s'imagina qu'un homme à qui le roi veut donner les plus grandes marques de considération, ne peut être que lui. « Prince, répondit-il, « il faut faire monter cet homme sur le « plus beau de vos chevaux ; que le plus « distingué de votre cour le mène par « la bride, et que le héraut qui le précé- « dera, crie : Peuples, prosternez-vous « devant celui que le roi veut honorer. « Allez, réplique *Astiagès*, faites vous- « même, pour *Mardochée*, ce que « vous venez de me dire ».

Aman obéit, mais la rage dans le cœur, parce qu'il détestoit *Mardochée*, qui n'avoit jamais fléchi devant lui. Il se propose bien de se venger ; épie le moment favorable, et fait signer au roi,

par surprise, l'ordre d'égorger, à la même heure, tous les Juifs dans son royaume. Ce projet atroce fut connu. *Mardochée* en instruit *Esther*; et l'exhorta d'employer tous les moyens pour le faire révoquer. Mais il falloit aborder le roi, et une loi, apparemment faite du temps de *Déjocès*, qui avoit jugé à propos de se rendre inaccessible, défendoit, sous peine de mort, d'approcher les rois sans avoir été appelé. *Esther*, après avoir beaucoup hésité, hasarde cette démarche; mais en entrant, la crainte la trouble, et une défaillance la fait tomber entre les bras des suivantes. Cet état ne fit que rendre ses grâces plus touchantes. *Astiagès* lui-même se précipite de son trône, et lui présente son sceptre à baiser. C'étoit le signe de la grâce. Il écoute sa prière, et, surpris de la cruauté qu'un ministre infidèle vouloit lui faire commettre, le condamne à la mort, et met *Mardochée* à sa place.

Cyaxare II. *Ap. D.* 2450. *Av. J.C.* 548.

Les Juifs étoient ainsi quelquefois soulagés, vengés et consolés dans leur esclavage. Un d'eux, nommé *Daniel*, après avoir été soixante et cinq ans chef du conseil des rois de Babylone, devint premier ministre de *Cyaxare II*, fils et successeur d'*Astiagès*. La confiance

que ce prince lui marquoit, excita la jalousie des courtisans. Ils résolurent de le perdre. Pour exécuter leur mauvais dessein, ils engagèrent le roi à faire proclamer une défense d'adorer, pendant trente jours, d'autre dieu que lui, sous peine, aux contrevenans, d'être jetés aux lions, qu'on gardoit pour dévorer les criminels. Les courtisans étoient sûrs que *Daniel*, exact jusqu'au scrupule aux exercices de sa religion, ne s'en abstiendroit pas. En effet, il continua ses prières, apparemment publiques, et il fut précipité dans la fosse aux lions. On avoit eu soin de les priver quelque temps de nourriture, afin de les rendre plus voraces. Mais par un miracle du dieu des Juifs, *Daniel* resta trois jours au milieu de ces animaux, sans éprouver aucun mal, et fut nourri par un autre miracle. Le roi en étant instruit, vient lui-même faire retirer son ministre de la fosse, et par ses ordres, on y précipite les criminels courtisans, qui furent sur-le-champ dévorés.

Cyaxare II a été le dernier roi des Mèdes. *Astiagès*, son père, avoit donné Mandanne, sa fille, en mariage à un Perse nommé *Cambyse*, qui eut un fils appelé *Cyrus*; ce prince réunit, sous sa puissance, les deux royaumes des

Perses et des Mèdes. Celui-ci perdit son nom, et fut englouti dans l'autre.

PERSES.

Perse, entre la Scythie, l'Inde, la mer des Indes, la mer Rouge, l'Arabie, la Méditerranée et la mer Caspienne.

La Perse est peut-être le pays le plus agréable de l'Asie. Outre qu'il donne les productions communes à cette partie du monde, savoir, le riz et d'excellens fruits, on y recueille ce qui lui est particulier, du froment et du vin. Les parfums, les plantes médicinales n'y sont pas rares, et plusieurs provinces fournissent les métaux qu'on y travaille habilement, le *Kirvain* de l'argent, l'*Hyrcanie* du fer et de l'acier, le *Mazenderan* du cuivre, les montagnes et les plaines de l'alun, du souffre, du sel, du naphte, des marbres, des turquoises, et enfin le golfe Persique, les plus belles perles de la mer. La terre y est presque par-tout émaillée de fleurs : jasmin, tulipes, anémones, renoncules, jonquilles, tubéreuses, y croissent d'elles-mêmes: On mange en Perse les meilleures dattes du monde, et on y recueille le meilleur opium. Enfin, on trouve en abondance tout ce que la nature produit avec épargne dans d'autres pays.

Productions. Climat.

On n'y cite qu'une plante vénéneuse. Son nom Persan signifie en françois, *fleur qui empoisonne le vent*, parce que dans les grandes chaleurs ses émanations corrompent l'air qui passe dessus, et tue alors ceux qui le respirent. Par-tout ailleurs il est très-salubre, et rafraîchi par les rivières qui ne sont pas considérables, mais qui sont en grand nombre. Les eaux des sources suspendues sur les coteaux, circulent dans des rigoles habilement ménagées pour l'arrosement, avant de tomber dans les plaines qu'elles fertilisent. Les grands orages sont rares, les tonnerres et les éclairs peu fréquens; mais on n'est pas à l'abri des tremblemens de terre.

Les chevaux persans sont très-estimés, et ne le cèdent qu'aux chevaux arabes. Les femmes montent des mulets et des ânes, qui sont quelquefois d'un grand prix. Les chameaux servent aux longs voyages et aux gros transports. Les bestiaux sont nombreux dans tous les endroits propres à les nourrir. Il y a dans les montagnes des lions et des tigres. On nous parle de lézards d'une aune de long, et d'énormes crapauds horribles à voir, mais point malfaisans. Animaux.

Toutes sortes d'oiseaux voltigent dans les campagnes. Le pélican, ou *porteur*

d'eau, est particulier à la Perse. C'est un oiseau pêcheur ; cependant il habite le plus loin qu'il peut des rivières, quelquefois à deux journées, de peur d'être surpris. Mais quand la soif et la faim le pressent, il y vient se désaltérer, et chercher pour lui et ses petits la provision de poissons. Il les porte dans une grande poche placée sous son bec, on dit qu'un agneau y entreroit. Nous serions tentés de regarder comme une fable ce que les historiens et les voyageurs disent cependant d'un ton sérieux, d'un oiseau nommé l'*Abmélec*, qui mange les sauterelles ; ce n'est point là le merveilleux ; mais c'est qu'il aime si fort l'eau d'une certaine fontaine de la Bactriane, qu'avec un flacon de cette eau, on est sûr de s'en faire suivre par-tout, pourvu cependant qu'elle n'ait point passé dans une maison, ce qui apparemment lui ôte sa vertu. Ce qu'on peut prendre aussi, si on veut, pour une vérité, c'est que les pêcheurs de la mer Caspienne sont si sûrs de leur coup de filet, que quand il ne peuvent point vendre tous leurs poissons, ils les jettent dans la mer, sans garder de quoi vivre pour le lendemain.

Curiosités. Les curiosités naturelles sont en très-petit nombre en Perse. Une rivière sou-

terrain qu'on aperçoit par une espèce de soupirail, une caverne dont la voûte laisse échapper des gouttes d'eau, qui forment des stalactites; le *Bézoar* que donnent les chèvres du *Corassan*, regardé autrefois comme un excellent remède, enfin un arbuste qui empoisonne les ânes, et n'empoisonne que ces animaux. En vain chercheroit-on chez les Persans modernes des curiosités artificielles, c'est-à-dire des ouvrages pompeux; le voluptueux Mahométan renfermé dans son sérail, ne songe qu'à y prendre l'avant-goût des plaisirs promis par son prophête, sans beaucoup s'embarrasser d'orner, dit-il, l'hôtellerie qu'il doit bientôt quitter. L'ancien Perse, au contraire, aimoit à embellir sa demeure pour lui et pour ses descendans, et à imprimer sur ses monumens le sceau de l'immortalité.

Persépolis.

Dans la plus belle plaine de l'Orient, traversée par l'Araxe et arrosée par une multitude de petits ruisseaux sortis des montagnes qui la couronnent, dans cette plaine encore peuplée de plus de quinze cents villages, séparés par des bosquets touffus et des jardins odorans, s'élevoit la majestueuse *Persépolis*, digne capitale d'un si beau royaume. Ses ruines affectent le spectateur d'un sentiment

d'admiration et de douleur. La ville et le palais étoient situés au pied d'une montagne dont les sinuosités et l'escarpement ont été habilement employés par l'architecte à la commodité et à la décoration des édifices. Dans le granit même sont taillées des figures qui semblent sortir de la pierre, et que la main du temps et la fureur destructive des conquérans n'a pu faire disparoître. Quelques-unes sont emblématiques ou historiques; d'autres représentent des combats, des chasses, d'anciennes cérémonies prophanes et religieuses. Elles s'élèvent sur les péristiles, s'entremêlent aux colonnes, tapissent les murailles des tombeaux, non-seulement autour du principal palais, mais fort loin dans la ceinture des montagnes qui forment cette plaine. Ces figures font connoître que les hommes étoient en Perse ce qu'ils sont encore, d'une haute stature, d'un port noble, bien musclés, qu'ils avoient une physionomie spirituelle, de l'action dans les membres. Les femmes sont d'une taille majestueuse, mais elles ont plus de dignité que de grâces : on démêle sur leur figure un air dédaigneux et hautain, un air de commandement qui répond à l'idée qu'on a de l'empire qu'elles exerçoient sur leurs maris et sur leurs enfans.

Les Perses descendent de *Sem* par *Elam* son fils. Ses descendans peuplèrent la Suziane et d'autres provinces voisines, d'où l'écriture les appelle *Elamites*. Leur gouvernement a toujours été monarchique et la couronne héréditaire. Nous ne prétendons ici parler seulement que des princes qui régnèrent depuis Cyrus ; car avant ce conquérant c'étoit un peuple pauvre qui vivoit [illegible]galement, et dont les mœurs étoient très-simples.

Antiquités, gouvernement, coutumes, sciences, etc.

Rois.

Pendant une longue suite de rois tous absolus, le trône s'est consolidé, et environné d'une majesté qui faisoit regarder par les Perses les rois comme des dieux. La volonté du monarque étoit une loi suprême. Aucun sacrifice ne coûtoit pour lui prouver son dévouement. Il recevoit à son couronnement une tiare, qu'il portoit seul relevée en pointe. Les courtisans la portoient baissée plus ou moins, selon le rang et la dignité. Un ruban pourpre et blanc, qu'on a nommé *diadême*, ceignoit la tiare du souverain. Comme son avènement au trône étoit célèbre par de grandes réjouissances, sa mort causoit un deuil universel. Dans cette seule occasion, chaque famille éteignoit le feu sacré, qu'elle entretenoit ordinairement comme un Dieu tutélaire.

Les monarques Perses, possesseurs d'un vaste empire, changeoeint de demeures selon le degré de température qu'il leur plaisoit de choisir. Ils avoient pour cela des palais dans le nord et le midi de leurs états. Celui qu'ils habitoient, étoit alors sacré et respecté comme un temple. Le lit, le trône étoient d'or massif émaillé de pierres précieuses, les murailles incrustées d'or, d'argent, d'ambre, d'ivoire; on peut juger par-là du reste de l'ameublement. Il y avoit toujours au chevet de son lit une cassette remplie d'une grosse somme. On l'appeloit *l'oreiller du roi*, apparemment parce qu'elle contribuoit à sa tranquillité. Précaution sage, qui a pu être utile à plus d'un monarque.

Les plaisirs étoient le souverain bien de ces princes voluptueux. Ceux que fournissoit l'intérieur du palais ne suffisant pas à un d'entr'eux, Xerxès, il n'eut pas honte de promettre, par un édit, une récompense à celui qui en inventeroit de nouveaux. Ce n'étoit cependant pas faute de principes vertueux qu'ils se livroient ainsi à la débauche; leur éducation étoit très-soignée; on peut en juger par celle de leurs sujets.

Education. Des mains des femmes à l'âge de cinq ans, on faisoit passer l'enfant dans celles

des mages, qui lui enseignoient, plus encore par leurs exemples que par leurs discours, à pratiquer toutes les vertus, à fuir tous les vices, entre lesquels étoient comptés le mensonge et l'imprudence de contracter des dettes. A dix-sept ans l'élève prenoit un état. On ne sait jusqu'à quel âge les pères conservoient sur leurs enfans le droit de vie et de mort; du moins il leur étoit défendu de l'exercer pour des fautes peu importantes, et pour un crime unique. La même restriction enchaînoit le despotisme du roi.

Mœurs et coutumes.

Les Perses regardoient une nombreuse postérité comme un présent du ciel, et les familles qui jouissoient de ce bonheur étoient récompensées par l'état. Ils célébroient avec magnificence le jour de leur naissance, aimoient à avoir des motifs et des occasions de se traiter. C'étoit à table qu'ils délibéroient sur les affaires importantes; mais ce n'étoit que le lendemain à jeun qu'ils prenoient un parti.

Soit qu'ils se rencontrassent, soit qu'ils se visitassent, leur politesse à l'égard les uns des autres, étoit extrême, toujours marquée par des gestes respectueux, et des embrassades affectueuses. En général ils faisoient une grande estime de

leurs compatriotes ; cependant aucune nation ne s'est montrée plus disposée à adopter les usages des autres peuples, et même leurs vices.

Les Perses n'avoient point de loi contre le parricide, ils regardoient ce crime comme impossible ; et s'il survenoit une accusation de ce genre, les juges la déclaroient mal fondée. Ils suivoient dans les jugemens criminels une coutume très-sage. Il seroit à souhaiter qu'on pût la mettre par tout en pratique. Le juge étoit obligé d'examiner avec soin toute la conduite du coupable. Si les mauvaises actions l'emportoient sur les bonnes, il étoit permis de le punir ; si les bonnes excédoient, le coupable obtenoit ou le pardon total, ou un adoucissement de peines proportionné.

Supplices. Leurs supplices étoient horribles. Celui des auges suppose dans l'inventeur un rafinement de cruauté infernale. Il consistoit à coucher le malheureux dans un arbre creusé, recouvert par un autre. On n'en laissoit sortir que la tête, les pieds et les mains qu'on frottoit de miel, pour attirer les mouches et les autres insectes qui le dévoroient, pendant que les vers produits par ses excrémens, lui rongeoient les entrailles. On l'exposoit ainsi au grand soleil, et on prolongeoit

sa vie en lui faisant prendre de la nourriture malgré lui. Des malheureux ont vécu dix-sept jours dans ce supplice. Les empoisonneurs étoient écrasés entre deux pierres, et les criminels de lèse-majesté, seulement décapités.

Ils avoient beaucoup d'eunuques pour servir leur jalousie, qui étoit, et qui est encore extrême. C'étoit un crime capital que de toucher les femmes du roi, fût-ce par hasard; de les approcher lorsqu'elles voyageoient, ou de ne pas s'éloigner d'elles au plus vîte. Ils avoient plusieurs épouses et concubines, une d'elles étoit a maîtresse dominante et souvent cruelle. On ne peut assurer si c'étoit un usage commun à toute la nation, ou seulement particulier aux grands d'épouser leurs sœurs et même leurs filles. Ils tenoient peut-être ce désordre des Egyptiens ou des Phrygiens, chez lesquels on dit qu'il étoit autorisé ou toléré. Jalousie.

Ils avoient toutes les institutions politiques, civiles, militaires ou religieuses qui constituent un gouvernement bien réglé. Lois rurales, police dans les villes, attentions sur les chemins, postes, ou du mois l'équivalent en couriers à pied payés par l'état, qui faisoient un rude apprentissage. Ils battoient monnoie en or si pur, que toutes les nations recher- Institutions.

choient leurs espèces. Leur commerce ne paroît pas s'être étendu au-dehors. Quant aux sciences, la célébrité de leurs mages prouve qu'elles ont été cultivées en Perse avec avantage. Les mages s'appliquoient principalement aux mathématiques et à l'astronomie. Ils les tenoient des Indiens avec quelques autres branches de sciences et des mystères qu'on ignore. Il semble qu'ils en fussent jaloux, car ils les renfermoient dans leurs colléges, et initioient dans les mystères seulement des adeptes bien éprouvés, ou des membres de la famille royale, à l'éducation de laquelle ils présidoient.

Militaire. Tout Perse naissoit soldat. Le service militaire étoit d'obligation stricte. il n'étoit pas permis de s'en dispenser; demander même cette dispense étoit un crime. En voici un exemple terrible. Un vieillard avoit rendu service à l'État : « Demandez-moi, lui dit Darius, « fils d'Hystaspe, la récompense que « vous voudrez, et je promets de « vous l'accorder ». — « Prince, lui « dit le vieillard, je suis infirme et j'ai « besoin de secours, j'ai cinq fils à l'ar- « mée; que votre majesté permette à « l'aîné de venir soulager ma vieillesse ». Le roi ne répond point; mais il ordonne que le malheureux fils soit coupé en

deux, et fait défiler l'armée entre les deux moitiés palpitantes.

Armes.

Par une suite de leur destination à l'état militaire, les Perses ne quittoient jamais leurs armes, même en pleine paix. Ainsi les hommes étoient toujours prêts à se rendre sous le drapeau. Ils servoient sans solde, et sans autre récompense que la part du butin. Leurs armes défensives consistoient en une thiare à l'épreuve pour la tête, une cote de mailles en écailles, des cuissars, des brassars, et un bouclier. Les armes offensives étoient des javelines et des épées courtes, des arcs forts longs, des flèches de roseaux qui se brisoient dans la plaie. Leurs chevaux étoient aussi couverts de peaux épaisses. Ils les manioient avec beaucoup de dextérité, et tiroient leurs flèches avec une adresse étonnante, sur-tout en fuyant, usage que les Parthes eurent depuis de commun avec eux.

On croit qu'ils ont inventé les chariots armés qui pouvoient servir dans les plaines, mais dont l'usage devenoit inutile dans un pays montueux. C'étoit dans leur équipage militaire qu'ils étaloient leur plus grand luxe. Ils couvroient leurs armures de manteaux de pourpre, ou de couleur plus gaie; ce qui leur donnoit un air efféminé, mais qu'

n'ôtoit rien de leur courage. Une armée persanne, dans ses marches et ses revues, présentoit un spectacle magnifique. Le monarque étoit au centre, environné de l'élite de ses troupes, plus ou moins richement parées à proportion de l'éloignement de sa personne. L'étendard royal, qui étoit un aigle d'or, et le char du soleil, tiré par six chevaux blancs, précédoient le roi. Il étoit suivi de ses enfans, de ses femmes et de celles des plus grands seigneurs de la cour, cortége embarrassant, mais qui avoit son utilité. Des guerriers combattans sous les yeux de ce qu'ils avoient de plus cher, devoient vaincre ou mourir. Cependant cette coutume fut fatale aux Perses, et fut une des principales causes de toutes les défaites qu'ils essuyèrent dans la suite.

Lois. Leurs lois avoient pour but plutôt de prévenir le crime que de le punir, d'inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Dès l'enfance on leur enseignoit ces principes dans les écoles. Elles étoient dirigées, non par des maîtres mercenaires, mais par des hommes d'une naissance honnête et d'une probité éprouvée. La discipline étoit sévère, du pain et du cresson pour nourriture, de l'eau pour boisson. Encore ces douceurs

étoient-elles achetées dès le matin par de violens exercices. Ceux qui n'avoient point passé par ces écoles, ne pouvoient être admis aux charges ni aux emplois. Les Perses sont peut-être le seul peuple qui ait établi une loi pénale contre l'ingratitude. Le roi permettoit qu'on lui donnât des conseils. Celui qui s'y hasardoit, s'asseyoit sur un lingot d'or; il l'emportoit si l'[illegible] étoit bon, et il étoit puni du fouet [illegible] t trouvé mauvais.

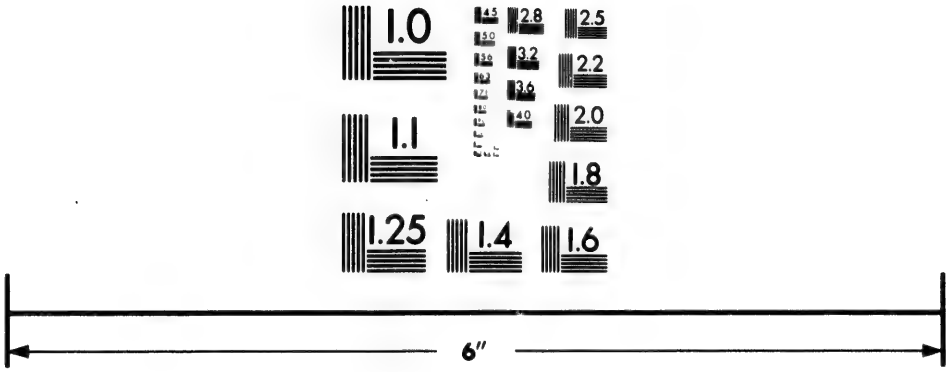
Impôts.

Chaque provi[illegible] it son trésor. Les impôts ont été long-temps volontaires. Le premier roi qui en exigea, Darius, fils d'Histaspe, fut appelé par reproche *marchand*. Des cantons payoient en nature; d'autres nourrissoient et entretenoient la cour ou une partie de la cour pendant des semaines et des mois; des provinces étoient affectées à des portions de dépenses, pour les écuries du roi, pour ses bâtimens, pour la ceinture de la reine. L'Ethiopie, quand elle fut assujettie, envoyoit de l'or, l'Arabie des parfums, la Colchide cent jeunes garçons et autant de jeunes filles.

Religion. Théisme.

La religion pratiquée en Perse jusqu'à la destruction de l'empire, et transférée dans l'Inde par les Perses qui la pratiquent encore, mérite plus qu'aucune autre d'être approfondie. Ce fut

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

d'abord le pur théisme, qui étoit déjà mélangé d'opinions hétérodoxes, du temps d'*Abraham*; mais ils conservoient toujours précieusement l'idée de l'unité de Dieu; on ne doit point conclure des respects qu'ils rendoient et qu'ils rendent encore au feu et au soleil, qu'ils aient jamais adoré, ou qu'ils adorent cet élément et cet astre. *Zoroastre*, leur grand législateur, prescrit à la vérité de se tourner en priant vers le soleil ou le feu; mais dans les formules de prières qui doivent accompagner cette direction du corps, tout est pour le souverain Etre; rien pour les symboles. On doit faire observer que, dans certaines sectes, l'eau étoit aussi respectable que le feu, et qu'il étoit aussi défendu de la souiller, que de jeter dans le feu des matières impures.

Théologie. Leur théologie est fort embrouillée. Au premier principe, nommé *Oromadès*, *bon et juste*, ils en associent un mauvais; les uns disent co-éternel avec l'autre, les autres produit dans le temps par les ténèbres; on le nomme *Ariman*. De ces deux principes qui se combattent sans cesse, naissent le bien et le mal. Le mal est puni dans l'autre monde sous l'inspection de deux anges coupables, qui ont pour supplice de proportionner

les souffrances des condamnés. Ils en seront délivrés tous ensemble, au jour du jugement général, qui sera à la fin de douze mille ans. Ils prétendent que Dieu a employé six saisons à la création du monde, et ils honorent le commencement de chacune de ces saisons par cinq jours de fête.

Cérémonies.

Nul peuple, dans aucune religion, n'a autant de cérémonies et de formules adoratoires, préparatoires, expiatoires, initiatoires, qu'ils pratiquent avec une exactitude scrupuleuse, quoiqu'elles soient gênantes et fatiguantes par leur multiplicité et leur longueur. Les *Parsis* n'ont point d'éloignement légal pour certains mets; mais comme ces hommes sont doux et complaisans, ils s'abstiennent dans l'Inde de manger de la chair de vache, pour ne pas déplaire aux *Banians*, et de manger du porc pour contenter les mahométans. Leurs mariages sont bénis par les prêtres qui reçoivent le consentement des parties. Le prêtre est aussi appelé auprès du mourant qu'il exhorte, et pour lequel il prie, mais il n'en approche plus quand il est mort, de peur de se rendre impur. Le cadavre est porté à *la tour du silence*, où il est dévoré par les oiseaux de proie. Ainsi il n'infecte ni le feu, ni l'eau, ni l'air, ni

la terre. Les Parsis ont conservé dans l'Inde, ces espèces de cimetières; mais ils n'ont pour temples, que des maisons particulières, au lieu de ces *pyrées*, ou temples de feu, qui s'élevoient autrefois magnifiquement, et en grand nombre, dans les pays de leur domination.

Temps fabuleux.

L'enfance de l'empire Perse est enveloppée de ténèbres. *Hérodote* a voulu les dissiper, mais à sa manière, c'est-à-dire, en remplaçant des incertitudes par des fables. Malgré son désir de connoître l'origine des Perses, et de découvrir la vérité, cet historien n'a pu remonter au-delà du temps de *Cyrus*. On a vu qu'*Astyages*, roi des Mèdes, avoit donné sa fille *Mandane* en mariage à un Perse nommé *Cambyse*. Ce mariage fut occasionné par un songe d'*Astyages*. Il rêva deux fois; la première, qu'il sortoit de sa fille une quantité d'eau qui inondoit toute l'Asie; la seconde, que du corps de *Mandane* s'élevoit une vigne dont l'ombrage couvroit toute cette partie du monde. Ces songes interprêtés, signifièrent que l'enfant dont sa fille accoucheroit, occuperoit le trône d'*Astyages*, et étendroit sa domination sur toute l'Asie. En donnant à *Mandane* un Mède pour époux, son père auroit craint de se voir supplanter par un de ses sujets.

Il la maria à un Perse, homme doux et pacifique, à qui d'ailleurs il ne croyoit pas assez d'esprit et de fermeté pour élever son fils dans des principes de révolte et de conquête.

Pour sa plus grande sûreté, quand sa fille se trouva enceinte, il la fit venir en Médie, et l'enfant dont elle accoucha, il le donna au chef de ses bergers, nommé *Harpage*, avec ordre, sous peine des plus cruels supplices, de l'exposer dans l'endroit le plus désert et le plus dangereux des montagnes. *Harpage* ne put cacher le secret de cette commission à sa femme, qui, touchée par les grâces de l'enfant, demanda à le garder. Il y consentit; et *Cyrus* élevé dans la cabane du berger, y prit des forces par les exercices violens de cet état, et vécut dans un état d'égalité avec ses camarades, auxquels cependant il en imposait par un certain air de supériorité que la nature lui avoit donné.

Quand il s'agissoit dans leurs jeux de mettre quelqu'un à leur tête, ils le choisissoient. Il l'élurent un jour roi. *Cyrus* qui n'avoit que dix ans, commandoit avec hauteur, et prétendoit que ses ordres fussent exécutés. Le fils d'un grand seigneur qui se trouvoit dans la bande, refuse d'obéir. Le jeune roi le fait punir

rigoureusement. L'enfant porte ses plaintes à son père, qui en instruit le roi. *Astyages* veut voir ce petit monarque qui savoit si bien se faire obéir. Dans sa physionomie, dans ses réponses, il aperçoit quelques indices qui lui donnent des soupçons. Il fait des recherches, et découvre que ce jeune homme est son petit-fils qui n'a pas été livré à la mort selon ses ordres. D'abord il punit cruellement *Harpage*, en lui faisant servir dans un repas les membres de son propre fils. Il cherche ensuite ce qu'il doit faire du jeune prince. Les mages consultés, disent : « Il devoit être roi « dans la Médie, il l'a été ; l'oracle est « accomplie, il ne le sera pas deux fois ». Sur cette réponse, *Astyages* le renvoya en Perse auprès de son père et de sa mère.

Ils l'avoient pleuré. Le miracle de son retour les combla de joie. Ils voulurent en savoir les circonstances, et leur compassion pour le berger *Harpage* se tourna en desir de l'obliger. Lui, de son côté, conçut celui de la vengeance. Les rapports que sa charge lui donnoit avec les grands seigneurs de Médie, lui fournirent les moyens de se satisfaire. Le mécontentement régnait à la cour. Le peuple étoit oppressé et murmuroit;

Harpage écrit à *Cyrus* l'état des choses, et l'exhorte à profiter de l'occasion pour soustraire les Perses au joug des Mèdes.

Cyrus commence par supposer une lettre d'*Astyages*, qui l'établissoit chef de toutes les forces en Perse, et la fait lire dans le conseil général de la nation. Muni et fort de cet ordre, il assemble l'armée, lui impose un très-grand travail, et la congédie assez mécontente, sans boisson ni nourriture. Il la rappelle le lendemain; et lorsque les soldats s'attendoient à une nouvelle fatigue, ils sont fort surpris de trouver un bon repas et abondance de tout ce qu'ils pouvoient desirer. « Quelle vie vous plaît davan-« tage, leur dit *Cyrus*, de celle d'hier « ou de celle d'aujourd'hui ? Il n'y a « point à délibérer, s'écrient ils tous « ensemble. Eh bien, répond *Cyrus*, « suivez-moi, et je vous promets tou-« jours celle d'aujourd'hui; ceux qui « resteront ne doivent s'attendre qu'à « la vie d'hier sous le gouvernement des « Mèdes ».

Il rentre dans le royaume de son grand-père, à la tête de cette armée qu'il avoit su remplir d'enthousiasme. *Astyages* eut l'imprudence de confier le commandement de la sienne à *Harpage*. Ce général se laissa battre deux fois, et

se donna le plaisir d'apprendre au roi Mède fait prisonnier, que c'étoit lui qui avoit tramé la révolution, en vengeance de l'abominable repas qu'il lui avoit fait faire.

Jusqu'à la fin *Hérodote* met du merveilleux dans la vie de *Cyrus*. Il le fait combattre contre *Tomirys*, reine des Messagettes, dont il tue le fils. Cette princesse prend sa revanche, et tue *Cyrus*. Elle se fait apporter le cadavre, lui coupe la tête, et la plonge elle-même dans une cuve de sang humain. « Barbare ! s'écrie-t-elle, abreuve-toi « de sang, puisque tu en as toujours eu « soif ».

Temps vrai. Cyrus. *Ap. D.* 2400 *Av. J-C.* 598

Xénophon, dans la vie de *Cyrus*, se tient entre la fable et l'histoire. On le soupçonne d'avoir voulu, dans un roman fondé sur des faits, donner des leçons aux princes qui liroient sa Cyropédie. *Cyrus* naît toujours de *Cambyse* et de *Mandane;* mais ils l'élèvent eux-mêmes en Perse, et vont le présenter, à l'âge de douze ans, à son grand-père. Il plaît beaucoup à la cour de Médie, et y fait ses premières armes avec tant d'avantage, que *Cyaxare II*, son oncle, successeur d'*Astyages*, obligé d'entrer en guerre contre le roi d'Arménie, donne à son neveu le commandement de ses

troupes. *Cyrus* mit promptement fin à cette guerre, dans laquelle, sans combattre, il fait d'un ennemi un ami dévoué à sa personne et aux intérêts des Perses, et il se contente d'en exiger le tribut, que depuis long-temps les rois d'Arménie payoient aux Mèdes. Depuis ce temps, l'oncle et le neveu vécurent en parfaite intelligence, associés dans les combats et dans les victoires. Ils combattoient ensemble à la fameuse bataille de Timbrée, qui décida du sort de *Crésus*, roi de Lydie.

Bataille de Timbrée.

On fait monter leur armée à cent quatre-vingt-seize mille hommes, cavalerie et infanterie, trois cents charriots armés de faulx, attelés de quatre chevaux de front, une quantité considérable de charriots plus grands, chargés chacun d'une tour de dix-huit pieds de haut, qui contenoit vingt archers, tirés par seize bœufs de front, et un grand nombre de chameaux, sur chacun desquels il y avoit aussi deux archers arabes adossés. *Crésus* fut pris après cette bataille dans Sardes, capitale de ses états. *Cyrus* le traita généreusement, après l'avoir fait descendre du bûcher, où il l'avoit fait monter.

Prise de Babylone.

Après la prise de Sardes, le vainqueur met le siège devant Babylone,

que *Nitocris* avoit récemment fortifiée, *Cyrus* la prit par ruse. Ayant fait écouler l'Euphrate des deux côtés de la ville, il entra par le lit du fleuve mis à sec, et s'en empara.

Fin de la captivité des Juifs.

Ap. D. 2463
Av. J.C. 535

Au temps marqué par les prophètes pour la fin de la captivité des Juifs, *Cyrus* devint, sans le savoir, exécuteur de la volonté divine. Il permit, par un édit solennel, à tous les Juifs captifs dans ses états, de retourner en Judée et de rebâtir le temple. Il accompagna cette grâce de secours pécuniaires; et réprima les efforts des Samaritains, qui, par une basse jalousie, vouloient empêcher les Juifs de se rétablir dans leur patrie.

Cambyse.

Ap. D. 2470
Av. J. C. 528

Cyrus réunit, après la mort de son oncle *Cyaxare*, les royaumes de Médie et de Perse, les laissa à *Cambyse* son fils aîné, et donna à *Smerdis*, son autre fils, des gouvernemens considérables. L'histoire d'Egypte a rapporté les cruautés et les dévastations de *Cambyse* dans la guerre contre ce royaume. La prise de Péluse, place frontière, et la clef de l'Egypte, détermina le succès de cette guerre. Le monarque recourut à une ruse pour se rendre maître de la ville assiégée. Sachant que la garnison étoit presque toute composée d'Egyptiens

Siége de Péluse.

pour qui les animaux étoient sacrés, il précéder ses soldats montant à l'assaut r des chats, des chiens, des brebis et autres bêtes. Les Egyptiens n'osèrent s tirer sur leurs dieux, et à l'aide de rempart, *Cambyse* entra facilement ns la ville.

Maître de l'Egypte, il voulut subjuer l'Ethiopie, et envoya dans cette ntrée, sous le titre d'ambassadeurs, s espions chargés de présens. Le morque Ethiopien les reçut, et leur dit : Je connois votre intention. Si votre prince étoit sage, il se contenteroit de ce qu'il a, et ne songeroit point à charger de fers un prince qui ne lui a jamais fait de mal. Portez-lui mon arc, ajouta-t-il, en le bandant devant eux, et dites-lui que je ne lui conseille de me faire la guerre que quand ses Persans pourront plier un arc comme celui-ci, aussi aisément que je le fais. En attendant, qu'il rende grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas mis aux cœurs des Ethiopiens le desir de s'étendre hors de leur pays ».

Guerre contre l'Ethiopie.

Cette espèce de défi pique *Cambyse*. s provisions, sans prendre aucunes cautions, il part pour l'Ethiopie, et nfonce dans les déserts sabloneux qui vironnent. Bientôt vivres et eau,

tout lui manque. Il s'avance toujours davantage dans l'espérance d'arriver à un pays cultivé. Les soldats se disputent l'herbe qu'ils peuvent rencontrer. Ils mangent les bêtes de charge ; enfin la famine fut telle, qu'on en vint jusqu'à manger les hommes. Ils tiroient au sort et le dixième servoit de nourriture aux autres. Alors *Cambyse* est obligé de rétrograder, et ramène en Egypte une petite troupe presque mourante, au lieu de l'armée immense qu'il avoit menée. Pendant ce temps, une autre armée de cinquante mille hommes qu'il avoit envoyée pour piller le temple de *Jupiter Ammon*, périssoit dans les sables, sans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Cruautés de Cambyse.

Ce fut alors que le caractère farouche de *Cambyse*, aigri par ses malheurs, lui fit commettre les cruautés qui le rendirent exécrable, d'abord aux Egyptiens qu'il accabla de toutes sortes de maux, ensuite à son propre peuple, témoin et victime de sa barbarie. Son frère *Smerdis*, d'un caractère plus doux, plus humain, devint l'objet de sa jalousie et de ses soupçons ; il le fit assassiner par *Prexaspe*, son principal favori. L'amour entra dans le cœur de ce monstre, mais ce fut pour mieux faire éclater sa férocité. Il avoit une sœur, nommée

Méroë, dont les charmes le touchèrent. La coutume d'épouser les sœurs n'étoit pas encore établie en Perse. Il fit venir les Mages, et demanda leur avis. Placés entre le glaive du tyran et l'estime publique, qu'une réponse favorable au crime pouvoit leur faire perdre, ils se tirèrent habilement de ce pas difficile. « Il n'y a point, lui dirent-ils, de lois qui autorisent à épouser sa sœur; mais il y en a une qui permet à l'empereur de faire tout ce qu'il veut. ». Ainsi, *Méroë* tomba entre ses mains.

Elle étoit douce et humaine, et sa sensibilité la perdit. Elle assistoit un jour au combat d'un jeune lion contre un chien. Celui-ci étoit près de périr, un autre chien s'élance et le délivre. Ce spectacle amusoit le roi. Il regarde son épouse, et s'aperçoit que ses yeux se mouilloient de larmes, il veut en savoir la cause. *Hélas*, répond-elle naïvement, « Il ne s'est trouvé personne pour sauver mon frère *Smerdis* ! » Le brutal se lève, la frappe du pied dans le ventre; elle étoit enceinte, et elle en mourut.

Préxaspe, l'exécuteur de ses ordres entre *Smerdis*, fut puni par *Cambyse* lui-même de sa lâche complaisance. Il voulut savoir de ce favori ce que disoient

de lui les Perses dans leurs conversations particulières. « Ils admirent en « vous, seigneur, répondit-il, un grand « nombre d'excellentes qualités, mais « ils vous croient un peu trop adonné « au vin. C'est-à-dire, répondit-il, qu'ils « croient que le vin me rend incapable « d'agir. Vous allez en juger ». Il se met à boire avec plus d'excès qu'à l'ordinaire, et plongé dans une grande ivresse, sans que le vin lui fasse oublier son projet, il appelle le fils de *Prexaspe*, le fait placer à certaine distance, la main gauche sur la tête, bande son arc, tire, et le jeune homme tombe. Il appelle le père, fait ouvrir le corps sous ses yeux, et lui montre que la flèche a percé juste le milieu du cœur. « Avouez, « dit-il, qu'on ne me rend pas justice, « en prétendant que le vin m'ôte l'u- « sage de la raison. Apollon, s'écria le « lâche courtisan, n'auroit pas visé plus « juste ».

Après cet acte de cruauté froide et réfléchie, on ne sera pas étonné qu'il ait fait enterrer tout vivans des seigneurs de sa cour. Il ne se passoit pas de jour qu'il n'immolât quelqu'un à sa vengeance, ou à son caprice. *Crésus*, l'ami de *Cyrus*, revenoit souvent dans la cour de son fils, et en étoit aimé;

cependant *Cambyse*, un jour, donna l'ordre de le faire mourir. Ceux qui en étoient chargés, soupçonnant que le roi, revenu de l'ivresse pourroit s'en repentir, sursoient à l'exécution. En effet le lendemain, il demande *Crésus*. On lui dit ce qu'il avoit commandé la veille, et il en marque du regret. Sur cette démonstration, les exécuteurs avouent qu'ils ont différé l'exécution de son ordre. Il en témoigne de la joie; mais il les fait mourir pour lui avoir désobéi. Peut-être les auroit-il punis de même, s'ils avoient exécuté ses ordres.

Un accident termina le cours de ces affreuses barbaries. *Cambyse* alloit d'Egypte en Perse, pour s'opposer à une révolte que venoit d'exciter *Pasisithe*, chef des Mages. Le roi en quittant la Perse lui en avoit confié le gouvernement. Le Mage avoit un frère très-ressemblant à *Smerdis*. La mort de ce prince étoit restée quelque temps cachée. Aussitôt que *Pasisithe* en fut assuré, connoissant la disposition des esprits à l'égard de *Cambyse*, qu'on détestoit, il met son frère sur le trône. Le roi part pour aller combattre les rebelles qui lui donnoient de l'inquiétude, parce qu'il avoit songé que *Smerdis* le chassoit du trône. En passant par *Ecba-* Sa mort.

tane, petite ville de Syrie, il se blesse de sa propre épée en montant à cheval. Quant il sut le nom de cette ville, il se crut mort, parce qu'un oracle lui avoit prédit qu'il mourroit dans Ecbatane. Comme il ne connoissoit que celle de Médie, il avoit toujours évité cette ville; mais il ne put fuir son mauvais sort qui l'attendoit dans une Ecbatane, selon la prédiction de l'oracle. Il fit assembler les principaux seigneurs, leur certifia devant *Préxaspe* la mort de son frère *Smerdis*, et les engagea à ne pas se soumettre à l'imposteur, mais à choisir quelqu'un d'entr'eux pour occuper le trône. Ils crurent que cette exhortation étoit une suite de la haine qu'il conservoit pour son frère, n'ajoutèrent point foi à sa protestation; et reconnurent le *Smerdis* qu'on leur présentoit.

Smerdis le Mage.

Ap. D. 2477
Av. J.C. 521

L'excès de précaution nuisit au frère du Mage. On crut apercevoir qu'il craignoit des éclaircissemens; c'en fut assez pour donner des soupçons. Il avoit épousé toutes les femmes de *Cambyse*, entr'autres *Atosse*, sa sœur. Elle devoit connoître son frère. C'est par elle qu'on se flatta de découvrir s'il étoit le vrai *Smerdis*. Mais toutes ces femmes étoient séparées, et ne se communiquoient point: de sorte que *Phédenie*, fille

d'*Otanes*, une d'entre elles, que son père, un des plus grands seigneurs de Perse, avoit chargé d'interroger *Atosse*, répondit qu'il ne lui étoit pas possible d'approcher cette princesse. Nouvelle matière à de plus grands soupçons. Il ne restoit qu'un moyen de les éclaircir. *Cyrus* avoit fait couper les oreilles au Mage pour certains crimes, il s'agissoit de vérifier ce qui en étoit. *Phédenie*, sur les instances de son père, se chargea de cette dangereuse recherche. Pendant que le Mage dormoit auprès de cette princesse, en le touchant elle s'assure de la mutilation, et en avertit son père. Il met dans sa confidence trois de ses amis qui s'en associent trois autres, et tous jurent entre eux de venger l'honneur du trône, et d'en précipiter l'imposteur.

Le témoignage de *Préxaspe* lui avoit été favorable, parce que gagné par les Mages, il disoit avoir sauvé *Smerdis*, malgré les ordres de *Cambyse*. Dans le moment où les murmures du peuple commençoient à se faire craindre, les deux Mages veulent se fortifier de nouveau de ce témoignage qui leur avoit été si utile. *Préxaspe* se rend à leur vœu, monte sur une tour pour être mieux entendu, et soit mouvement subit, soit

aveu médité : « Peuple, dit-il, je re-
« connois que j'ai été forcé par *Cam-*
« *byse* de tuer son frère. J'en demande
« pardon à Dieu et aux hommes. Ce-
« lui qui occupe maintenant le trône
« est *Smerdis* le Mage ». Il dit, et s'é-
lance du haut de cette tour. Les conju-
rés profitent de l'émotion du peuple, se
jettent dans le palais et tuent les deux
frères. La rage s'étendit sur tous les
Mages qu'on put trouver, ils furent
massacrés dans le premier moment de
fureur.

L'autorité devoit naturellement rester
entre les sept conjurés. Ils s'assem-
blèrent et délibérèrent quelque temps
pour savoir quelle forme de gouverne-
ment seroit adoptée. *Otanes* vouloit que
l'autorité fût remise au peuple. *Méga-*
byse opinoit pour l'aristocratie. *Darius*
se déclara pour le gouvernement mo-
narchique et l'emporta. Ils convinrent
qu'un d'entre eux seroit roi. « Je le
« veux, dit *Otanes*, puisque vous le
« décidez ; mais je ne serai pas votre
« compétiteur pour cette dignité que
« j'abhorre. Je vous cède tous mes
« droits ; je demande seulement de
« rester dans l'indépendance, et que
« ce privilége s'étende jusqu'à mes
« enfans ». Ce privilége lui fut accordé

avec beaucoup d'autres honneurs dont sa postérité a toujours joui.

Les compétiteurs agitèrent quelle seroit la forme d'élection. Ne pouvant s'accorder, ils voulurent rapporter l'honneur de l'élection au soleil qu'ils adoroient, et décidèrent que le lendemain ils se rendroient dans un endroit indiqué, et que celui dont le cheval henniroit le premier au lever du soleil, seroit reconnu roi. L'écuyer de *Darius* attacha la veille une cavale à l'endroit du rendez-vous, et y amena la nuit le cheval de son maître. Quand l'animal s'y trouva le lendemain au soleil levant, il hennit, et *Darius* fut salué roi de Perse.

Darius Hystaspes. Ap. D. 2477 Av. J-C. 521

Presqu'en montant sur le trône, il donna un grand exemple de sévérité en la personne d'*Intapherne* un des sept conjurés. Ce seigneur, imaginant, sans doute, avoir chez le souverain le même droit qu'il avoit chez les particuliers, se présenta pour entrer au palais à une heure peu convenable. Les eunuques lui en refusèrent l'entrée; il leur coupa le nez et les oreilles. *Darius* le fit prendre, et le condamna à mort avec tous les mâles de sa famille. Avant l'exécution, la femme d'*Intapherne* assiégeoit les portes du palais, et demandoit grâce à grands cris. Le roi importuné lui dit de choisir

celui qu'elle vouloit sauver, sans même excepter son mari. Cette tendre épouse demanda son frère, « parce que, dit-« elle, un second mariage peut me « donner un mari et des enfans, et mon « père et ma mère étant morts, je ne « puis avoir d'autre frère ». *Darius* lui accorda de plus son fils, et fit mourir tous les autres.

Désespoir des Babyloniens.

La première guerre que soutint ce prince fut contre les Babyloniens. Ces peuples ne pouvoient pardonner aux Perses d'avoir transporté leur capitale à *Suze*; encore moins de se voir écrasés d'impôts, par leurs vainqueurs. Ils résolurent de secouer le joug. *Darius* les attaqua, et les serra dans les débris de leur ancienne ville, qu'ils avoient mise en état de défense. Leurs provisions étoient considérables, et pour les faire durer plus long-temps, ils prirent la résolution la plus désespérée et la plus cruelle dont on eût jamais entendu parler, ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent femmes, enfans, vieillards, et sourds à la voix du sang et de l'amitié, ils les étranglèrent tous.

Fidélité de Zopyre.

Ils se défendirent pendant vingt mois; peut être auroient-ils lassé la patience de *Darius*, lorsque du haut de leurs

murs, ils apperçurent un homme qui accouroit vers eux et leur tendoit des mains suppliantes. Ils ouvrent leurs portes, et voient un malheureux qui avoit le nez et les oreilles coupés, les membres couverts de blessures, et dont les plaies sanglantes inspiroient autant de pitié que d'horreur. « Je suis *Zopyre*, « s'écrie-t-il, voilà l'état où *Darius* « m'a mis pour avoir parlé en votre « faveur ». Les Babyloniens le reçoivent avec confiance, et comme ils connoissoient sa capacité, ils le mettent à la tête de leurs troupes. Il défit, dans une sortie, dix mille Perses, ensuite quatre mille; ces succès valurent au transfuge la garde des murailles; mais ces victoires étoient concertées avec *Darius*, auquel *Zopyre* avoit fait ce sacrifice sanglant pour lui procurer l'entrée de la ville. En effet, un assaut convenu entre eux l'en rendit maître. *Darius* fit empaler trois mille habitans des plus coupables, et pardonna aux autres. Il falloit que leur nombre fût encore grand, puisque le roi ordonna aux provinces voisines de fournir aux Babyloniens cinquante mille femmes pour remplacer celles qu'ils avoient étranglées, comme bouches inutiles. Le sort des anciennes femmes ne devoit pas beaucoup rassurer les nou-

velles. *Darius* garda *Zopyre* à sa cour, le combla d'honneurs et de biens ; mais jamais il ne le regardoit sans verser des larmes.

Guerre contre les Scythes.

Deux autres expéditions signalent le règne de *Darius*. L'une contre les Scythes, l'autre contre les Grecs. Le monarque Perse donna pour prétexte de la première, l'invasion que les Scythes avoient fait cent vingt ans auparavant en Asie. Il leva une armée de sept cent mille hommes, passa le Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux ; sa flotte vint le rejoindre par le Danube. Il traversa ce fleuve sur un autre pont de bateaux, et entra en Scythie. Les Scythes avoient comblé tous les puits ainsi que toutes les fontaines, et consumé tous les fourrages. En se retirant insensiblement devant les Perses, ils cherchoient à les harrasser, et à les engager dans des endroits où ils pourroient les attaquer avec avantage. *Darius* sentit le piége, et se replia à temps ; heureux de retrouver en fuyant les ponts qu'il avoit passés en attaquant la Scythie, avec l'orgueil d'un guerrier sûr de sa conquête.

Guerre contre les Grecs.

Hérodote parle d'une invasion de *Darius* dans l'Inde, dont ce roi fit la vingtième province de son empire. Ce

succès dut lui rendre plus amères les disgrâces qu'il essuya dans la Grèce. Quand on cherche la cause de l'animosité qui a régné entre les Grecs et les Perses, sentiment qui, contre toutes les apparences, s'éteignit d'abord dans le cœur de ces derniers, on trouve qu'elle a eu son principe dans l'orgueil des seigneurs Perses, qui commandoient sur les frontières limitrophes de la Grèce. Ces riches gouverneurs dédaignoient un peuple pauvre alors. Des sujets du *grand roi* méprisoient de petits républicains. Qu'est-ce que c'étoit auprès d'un général Perse, que ces rois de quelques contrées, qui n'auroient été qu'un point dans l'empire de son maître? Ces comparaisons rendoient les commandans hautains, et la jeunesse de leur cour insolente.

Amintas, roi de Macédoine, éprouva leur insolence, mais il fut bien vengé. *Mégabyse*, lieutenant de Darius, après avoir subjugué la Thrace, envoya à ce prince sept jeunes seigneurs, lui demander *la terre et l'eau*, c'est-à-dire service de vassal. Ils arrivent en jeunes conquérans, sont reçus avec honneur, bien traités, et bien fêtés; mais la bonne chère ne leur suffit pas, ils demandent que le roi introduise ses concubines, ses

femmes, ses filles. Quoique ce ne fût pas l'usage, le bon roi, de peur de leur déplaire, y consent; mais ils reconnurent mal cette faveur, et se comportèrent très-indécemment. *Alexandre*, fils du roi, qui les observoit, fit sortir sa mère et ses sœurs de la salle, sous quelque prétexte, et promet qu'elles reviendront bientôt; à leur place, il fait entrer des jeunes gens déguisés en femmes, armés sous leurs habits. A la première liberté que se permettent les seigneurs Perses, ils se jettent sur ces insolens, et les massacrent. *Mégabyse*, malgré sa fierté, voulut ignorer cette aventure, qui fut assoupie.

Il n'y a point de guerre dans laquelle on ait mieux éprouvé, que dans la longue querelle des Grecs avec les Perses, ce que peuvent l'horreur de l'esclavage et la passion de la liberté, présentées aux hommes avec énergie, et rendues comme naturelles par le desir de la vengeance. Imagineroit-on que des rois ont abdiqué leurs couronnes entre les mains du peuple, pour l'engager à mieux défendre la liberté, devenue, par l'égalité, un bien commun entre celui qui avoit été chef, et ceux qui avoient été sujets. *Aristogote*, roi de Naxe, eut ce courage; et non-seulement il déposa le

sceptre, mais il courut les îles voisines, engagea leurs rois à l'imiter, à rendre au peuple les droits du gouvernement, afin que le parti extrême qu'il prendroit contre les Perses, étant désormais son ouvrage, il fût plus déterminé à le soutenir jusqu'à la mort.

En effet, menacés par des armées de huit à neuf cent mille hommes, par des flottes de quatre à cinq cents vaisseaux, les Grecs ne se laissèrent jamais intimider. Ils combattoient toujours. Chassés de terre par le grand nombre, ils gagnoient la mer; repoussés de la mer, ils reprenoient terre. Ils eurent quelquefois l'audace d'aller brûler des villes jusques dans le centre du pays ennemi. Quelque part que le roi de Perse eût la guerre, même sur les frontières opposées, il y trouvoit des Grecs. *Darius*, fatigué de ce qu'il regardoit comme une persécution, irrité de ce que les Athéniens avoient contribué, avec les Ioniens révoltés, à la prise ainsi qu'à l'incendie de la ville de Sardes, ordonna que tous les jours, lorsqu'il se mettroit à table, on lui diroit : *O roi, souviens-toi des Athéniens !*

Ses généraux échouèrent entièrement dans une première entreprise. Une tempête affreuse détruisit sa flotte;

et les Thraces défirent son armée de terre.

Marathon. Une seconde expédition fut entreprise sous les ordres de *Datis* et *Sartaphurne*, qui comptoient écraser les ennemis avec une armée de cent-dix mille hommes, l'élite des troupes Persanes. Les Athéniens, au nombre de dix mille seulement, mais commandés par *Miltiade*, l'attendirent fièrement dans la plaine de Marathon, à dix lieues d'Athènes. Les Athéniens attaquèrent; l'action fut vive et sanglante. Les Perses furent entièrement défaits, et les vainqueurs trouvèrent dans le bagage des marbres qu'ils avoient apportés pour ériger un monument de leur victoire, et des fers pour en charger les vaincus. Les généraux de *Darius*, afin d'adoucir son chagrin, ou de diminuer leur honte, eurent la bassesse d'envoyer au roi, dans Suze, sa capitale, des prisonniers faits dans une autre occasion, comme si la défaite avoit été partagée. *Darius*, soit qu'il démêlât le motif, ou par humanité, reçut avec bonté ces malheureux, et leur donna des habitations agréables dans la Suziane.

Il n'en conserva pas moins un ressentiment contre les Grecs, et le desir de

le satisfaire. Il travailla trois ans à lever des troupes, et à rassembler des vaisseaux et des provisions pour une armée telle que l'Asie, excepté dans les temps fabuleux de Ninuse et de Sémiramis, n'en avoit jamais vu de pareille. Il vouloit la commander lui-même. Lorsqu'il étoit près de partir, les grands de sa cour lui représentèrent qu'avant de se livrer à une expédition dangereuse, qui alloit le tirer de son royaume, il étoit de la prudence de se nommer un successeur. Il balança dans son choix, entre *Artabaze*, son fils aîné, qui étoit né avant qu'il fût roi, et *Xerxès*, qui en naissant avoit vu son père sur le trône, et qui d'ailleurs étoit fils d'*Atosse*, son épouse favorite, de la race de *Cyrus*. Ces raisons l'emportèrent, et *Xerxès* fut déclaré successeur de *Darius*, qui mourut presqu'aussitôt. *Darius*, étoit doué d'excellentes qualités. Les anciens ont relevé, par de grands éloges, sa sagesse, sa clémence et sa justice. Il affermit l'empire de *Cyrus*, que la mauvaise conduite de *Cambyse*, et l'usurpation de *Smerdis* le Mage, avoient ébranlé. Il recula les frontières de ses états, en y ajoutant l'Inde, la Thrace, la Macédoine, et les îles de la mer Ionienne.

Xerxès.

Ap. D. 1514
Av. J.C. 1484

Son expédition contre la Grèce.

Xerxès continua les préparatifs de son père, et même en fit de plus considérables encore. Il s'essaya d'abord contre les Egyptiens révoltés, qu'il fit rentrer dans le devoir. Pendant ce temps, indépendamment des levées faites dans ses immenses états, il travailloit à susciter de tous côtés des ennemis aux Grecs. Il fit alliance avec les Carthaginois, qui, outre les soldats d'Italie et d'Afrique, lui en ramassèrent trois cent mille en Espagne et dans les Gaules. Ils étoient destinés à tomber sur les parties maritimes, d'un côté, pendant que les troupes Asiatiques attaqueroient de l'autre.

Toutes ces armées réunies, les historiens les font monter à deux millions six cent quarante-un mille combattans; et en comptant les eunuques, femmes, valets, vivandiers, et autres gens de cette espèce, au moins à cinq millions; la flotte à treize cents vaisseaux de combat, et trois mille de transport.

Xerxès, lorsqu'on lui fit l'énumération de ses troupes, avoit près de lui *Artabaze*, son oncle, qui n'avoit jamais goûté le projet dont il craignoit l'issue. « Eh bien, lui dit le roi, douterez-vous « encore du succès? — Ma crainte est « toujours la même, répondit *Artabaze*:

« deux choses m'effrayent, la terre et « la mer : la terre, parce qu'il n'y a pas « de pays qui puisse nourrir une si « nombreuse armée ; la mer, parce qu'il « y a peu de ports capables de contenir « un si grand nombre de vaisseaux ». Réflexion sage, mais inutile avec un présomptueux. « Dans les grandes en- « treprises, reprit *Xerxès*, il ne faut « pas y regarder de si près ». Ce n'étoit pourtant pas une si petite chose, que la nourriture d'une si grande multitude, et la sûreté de ses vaisseaux ; mais ce roi ne doutoit de rien.

Afin d'éviter les tempêtes du promontoire formé par le mont Athos, il en fit percer l'isthme, pendant qu'avec beaucoup moins de frais, il auroit pu faire traîner ses vaisseaux par-dessus, comme on faisoit alors ; mais il lui paroissoit glorieux de laisser ce monument de sa puissance. Par inspiration de la même vaine gloire, au lieu de transporter son armée d'Asie en Europe sur ses vaisseaux, il préféra d'établir un pont de bateaux sur l'Hélespont. Une tempête le rompit. Il fit couper la tête à ceux qui avoient conduit l'ouvrage ; et, par une démence qui a rendu son nom célèbre, il fit fouetter la mer. On y jeta des chaînes par son ordre, comme pour

la mettre aux fers, et on l'apostropha en ces termes : *Elément salé et amer, ton maître te fait infliger ce châtiment pour l'avoir offensé sans raison, et il a résolu de traverser les flots, en dépit de ton insolente résistance !* L'armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit, quoique souvent on la fit avancer à coups de fouets. Etranges soldats que l'on conduisoit ainsi ! En cette occasion, il échappa à *Xerxés* une réflexion judicieuse, accompagnée d'humanité. Il contemploit avec satisfaction cette multitude soumise à sa puissance. Tout-à-coup ses yeux se couvrent de larmes. « Qu'avez-vous, lui dit son oncle *Artabaze ?* — Je songe, répond le roi, « que de ce grand nombre d'hommes, « dans cent ans il n'y en aura pas un « sur la terre. — C'est donc une raison, « reprit *Artabaze*, de leur rendre la « vie douce, puisqu'elle doit être si « courte ».

Thermopyles.

La plus grande partie de son armée, *Xerxès* l'envoya ravager tout le pays voisin, piller, renverser, brûler ; et lui, avec l'élite, il se porta contre les Athéniens et les Lacédémoniens réunis. Les autres Grecs subissoient le joug de tous côtés. Il ne lui restoit plus, pour pénétrer dans la Grèce, qu'à franchir

les Termopyles, passage de vingt-cinq pieds de large, entre la mer et des montagnes escarpées. *Léonidas*, roi de Lacédémone, se chargea de le garder avec trois cents de ses compatriotes. *Xercès* crut que la fermeté Spartiate ne tiendroit pas contre des offres flatteuses qu'il lui fit; mais *Léonidas* les rejeta avec dédain. Ce monarque envoya alors demander *la terre et l'eau*, formule menaçante. « Viens les prendre toi-« même, répondit le Lacédémonien. « — Mais, lui dit-on, ne savez-vous « pas que l'armée des Perses est si « nombreuse, que si chacun des soldats « tire seulement une flèche, ils obscur-« ciroient le soleil. Tant mieux, répartit « *Léonidas*, nous combattrons à l'om-« bre ». Ces braves gens se firent tuer jusqu'au dernier. Mais les Perses achetèrent chèrement la victoire; leurs meilleures troupes y périrent. La Grèce fit, par la suite, élever, sur le lieu même, un tombeau avec cette épitaphe; *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses justes lois.* Tous les ans on faisoit l'éloge de ces héros de la patrie, et on célébroit des jeux en leur honneur.

Les Athéniens ne se flattoient pas que les Termopyles garantiroient leur pays.

Ils avoient pris la précaution d'envoyer leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfans au loin, dans les villes de la Grèce qui voulurent bien les recevoir, et laissèrent les maisons d'Athènes vides, à la garde de quelques citoyens qui se dévouèrent à leur défense. Ils n'avoient pour toute fortification que des palissades de planches; mais ils y avoient confiance, parce que l'oracle d'Apollon avoit prononcé qu'*Athènes seroit sauvée par des remparts de bois*. Ils se défendirent jusqu'à l'extrémité, et furent tous tués.

Les autres s'étoient retirés dans leurs vaisseaux, *les vrais remparts de bois*, qu'on jugea que l'oracle avoit voulu faire entendre. Ils louvoyèrent si habilement entre les îles, que la flotte Persanne ne put les entamer; au contraire, ils la battirent par parties, puis complètement à Salamine. La dispersion fut si générale, et la défaite si entière, que *Xerxès* craignit de ne pouvoir pas conserver un vaisseau pour sortir de l'Europe. Il se sauva au plus vîte, et s'estima heureux de trouver une barque qui le passa en Asie.

Ces succès ranimèrent les Grecs. Ils furent honteux d'avoir laissé les Athéniens et les Lacédémoniens soutenir

seuls les efforts d'une si énorme puissance, et se joignirent aux vainqueurs. Les Perses furent harcelés de tous côtés; le reste de leur flotte fut détruit à Mycale. L'armée de terre risquant le dernier combat à Platé, en Béotie, de trois cents mille hommes, si on en croit les historiens, il n'échappa que quarante mille, et les Grecs n'en perdirent que deux cents. Il paroît cependant que la puissance des Perses ne fut pas totalement anéantie en Grèce. L'argent et l'intrigue leur donnèrent dans la suite de l'influence, et secondèrent assez long-temps l'effort de leurs armes.

On n'auroit plus à parler de *Xerxès*, sans une affreuse tragédie qui se passa dans son palais, et à laquelle il n'eut que trop de part. La jalousie en fut le principe; et le caractère du prince qui ne connoissoit pas de modération en débauche, en fut l'occasion. Il devint amoureux de la femme de *Masiste*, son frère, déjà assez éloignée de la jeunesse, puisqu'elle avoit une fille nubile. Il crut gagner la mère en mariant sa fille à *Darius*, son fils aîné. Cette faveur ne rendit pas l'épouse de *Masiste* plus complaisante à ses desirs. Il n'eut pas de honte d'en montrer à la jeune épouse de son fils, qu'il trouva plus docile que sa

mère. Elle tira même vanité de la passion de son oncle. *Amestris*, femme de *Xerxès*, impérieuse et cruelle, s'imagina que sa nièce, qui lui enlevoit le cœur de son époux, avoit l'aveu de sa belle-sœur, et résolut de s'en venger.

Selon une coutume respectée chez les Perses, le roi étoit obligé, le jour de sa naissance d'accorder à son épouse ce qu'elle désiroit. *Amestris* désira que sa belle-sœur lui fut livrée. *Xerxès*, qui connoissoit sa femme, frémit, mais enfin lui accorda sa demande. L'infortunée fut livrée à la reine, qui lui fit, sous ses yeux, couper le nez, les oreilles et les mamelles, qu'on jeta devant elle aux chiens, et la renvoya ainsi mutilée à son mari. *Masiste*, qui aimoit tendrement sa femme, et qui l'avoit même refusée à son frère, outré de douleur, rassemble toute sa famille, et part pour la Bactriane dont il étoit gouverneur. Le roi, craignant sa vengeance, le fait suivre et assassiner avec tous les compagnons de sa fuite. Un désordre aussi affreux en suppose bien d'autres, qui rendirent *Xerxès* odieux, et firent concevoir à *Artabane*, son capitaine des gardes, le projet de le supplanter sans risque. Aidé d'un eunuque, il l'assassina dans son lit.

Xerxès laissoit trois fils, *Darius*, l'aîné, *Artaxerxe*, le troisième, qui étoient à sa cour. *Hystaspe*, le second, vivoit dans son gouvernement de la Bactriane. Dans le désordre causé par le meurtre du roi, *Artabane*, l'assassin, court chez *Artaxerxe*, et lui dit : « *Darius*, votre frère, vient d'égorger « votre père. Il ne mérite pas la cou- « ronne ; c'est à vous de la prendre, si « vous savez le venger ». Le jeune prince, transporté de colère, vole à l'appartement de son frère et le tue. C'étoient déjà deux crimes heureux pour *Artabane*, le premier d'avoir rendu le trône vacant ; le deuxième, en se défaisant du légitime successeur, de s'assurer la reconnoissance de celui qu'il y élevoit. Il lui en restoit un troisième à commettre, plus utile que les deux autres, savoir, de tuer *Artaxerxe* lui-même, pour se mettre à sa place. Quant à *Hystaspe*, relégué dans sa Bactriane, *Artabane* ne s'en soucioit pas pour le moment. Il comptoit bien trouver l'occasion de s'en débarrasser par la suite. Sept fils qu'il avoit, tous braves et possédant les plus belles charges de la cour, lui donnoient espérance d'exécuter son coupable projet. Mais *Artaxerxe* en fut instruit, prévint *Artabane*, et le fit

Artaxerxe Longue-main.

Ap. D. 2536
Av. J-C. 462

massacrer avec toute sa famille. L'eunuque complice de l'assassinat de *Xerxès* expira dans le supplice des auges.

Hystaspe, dans son éloignement, ne se regarda pas comme déchu du trône; il arma pour soutenir son droit de primogéniture. Le parti qu'*Artabane* avoit formé étoit puissant: *Hystaspe* eut l'adresse de l'attirer à lui. Cette jonction rendit à peu-près égales les forces des deux frères. Aussi, dans une première bataille, la victoire fut-elle incertaine; *Artaxerxe* l'emporta dans une seconde et on n'a plus entendu parler d'*Hystaspe*.

Artaxerxe étoit le plus bel homme de son royaume. Il eut le talent du gouvernement; connoissoit ceux qu'il mettoit en place, et surveilloit leur conduite. On ne voit pendant son règne qu'une guerre importante, celle de l'Egypte, qui s'étoit révoltée, et qu'il remit sous le joug. Il en agit avec les Grecs comme avec un peuple qu'il estimoit ou qu'il craignoit. Par un traité solennel, il s'engagea à ne point faire entrer dans leurs mers de vaisseaux de guerre, à tenir toujours ses armées à une distance convenue de leurs frontières, sur-tout à ne pas se mêler de leurs affaires, et à les laisser vivre selon leurs lois; mais cette dernière clause fut

souvent violée par la faute des Grecs eux-mêmes, qui, dans leurs dissentions domestiques, appeloient les satrapes des Perses du voisinage, pour en tirer avantage contre leurs rivaux.

Ce prince donna le rare exemple d'un roi qui oublie une révolte, et qui reçoit à sa cour un homme auquel il avoit été forcé de pardonner. *Mégabise* jouit de ce privilége auprès d'*Artaxerxe*. Il avoit pris les armes pour se venger de ce que l'empereur par foiblesse pour sa mère, avoit laissé mettre en croix un général auquel *Mégabise* avoit promis la vie sauve en le faisant prisonnier. Le motif de la rebellion peut avoir déterminé *Artaxerxe* à l'indulgence; mais il put être aussi engagé à traiter avec le rebelle par ses premiers succès, qui en faisoient craindre de plus grands. Quelle qu'ait été la cause du procédé d'*Artaxerxe*, la modération du roi, et la confiance du sujet font également honneur à l'un et à l'autre.

Xerxès II, Sogdien.

Artaxerxe mourut trop tôt pour ses peuples, et avant d'avoir atteint un âge avancé. Il laissa dix-sept enfans de ses concubines, et un seul légitime nommé *Xerxès*. Ce prince ne fit que passer sur le trône, et fut assassiné, presqu'en y montant, par *Sogdien*, un des dix-sept

frères. Un autre vengea *Xerxès*, et fit à son tour périr *Sogdien*.

Ochus ou Darius Nothus. Ap. D. 2568 Av. J. C. 430

Le meurtier se nommoit Ochus, qui est connu dans l'histoire sous le nom de *Darius Nothus*, ou le *bâtard*, Il fut gouverné pendant tout son règne par *Parysatis*, sa sœur et sa femme. Un de ses frères nommé *Arsite* ayant vu le succès d'Ochus contre *Sogdien*, imagina aussi de tenter fortune. Dans une bataille qui se donna, *Artasyras*, son principal général et son conseil fut pris. *Darius* vouloit le faire mourir. « Gardez-vous en bien, lui dit *Parysatis*, « au contraire, traitez-le bien. Faites « des propositions à votre frère. Votre « conduite modérée à l'égard de son « confident lui persuadera qu'à plus « forte raison il doit espérer un meil- « leur traitement, et il n'hésitera pas à « se rendre ». Le moyen réussit, *Arsite* vint trouver son frère avec confiance. *Darius* vouloit lui faire grâce, mais *Parysatis* obtint de son foible époux qu'on s'en déferoit. Il fut condamné avec *Artyphius* au supplice des cendres, qui consistoit à précipiter le malheureux dans une tour remplie de cendres qu'une roue agitoit. Ce supplice fut très-en vogue pendant ce règne.

Darius, prince indolent, perdit

l'Egypte, qui secoua le joug des Perses, et se donna un roi. Il eut aussi peu d'influence sur la Grèce, par une fausse politique, qui lui fit adopter une alliance exclusive avec les Lacédémoniens, au lieu de paroître se tenir neutre entre toutes ces républiques, de leur fournir, à leur réquisition, des secours bien ménagés, et de les ruiner ainsi les unes par les autres. C'est ce que lui représentoit son fils *Cyrus*, qu'il avoit envoyé commander sur les frontières de la Grèce, mais avec des ordres limités.

Ce jeune prince, fils de *Parysatis*, fier de la puissance de sa mère, comme s'il eût déjà porté la thiare royale, en affectoit les prérogatives. Il fit mourir deux de ses cousins, uniquement parce qu'ils avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial prescrit à l'égard des rois de Perse. Cette prétention orgueilleuse, qui en supposoit d'autres, irrita son père, il l'appela auprès de lui sous prétexte de maladie. *Cyrus* n'étoit pas sans crainte, cependant il se mit en chemin, comptant sur l'ascendant de sa mère. Il ne se trompa pas. Elle obtint sa grâce; mais elle ne put engager son époux à déclarer cet enfant favori son successeur. Son choix étoit irrévocable-

ment fixé sur *Arsace*, son aîné. Le refus ne devoit pas désobliger *Parysatis*, puisqu'*Arsace* étoit aussi son fils. Il demanda à son père mourant quelle conduite il devoit tenir pour régner aussi heureusement que lui. *Darius* répondit: « J'ai toujours fait ce que la religion « et la justice exigeoient de moi, sans « jamais m'écarter de l'une ni de l'autre ». Sans doute il ne regardoit pas comme ses fautes celles qu'il avoit commises à l'instigation de sa femme.

Artaxerxe Mnémon.

Ap. *D.* 2584
Av. *J.C.* 414

On peut se faire une idée de la foiblesse de *Darius Ochus* pour *Parysatis*, par le récit abrégé des cruautés qu'il lui permit. *Arsace*, son fils, avoit épousé *Statira*, fille d'*Hidarne*, Perse de grande distinction. Outre cette fille, *Hidarne* en avoit une autre appelée *Roxane*, et un fils nommé *Teriteuchme*, qui, en conséquence du mariage de sa sœur, épousa *Amestris*, sœur d'*Arsace* et fille de *Parysatis*. *Teriteuchme* devint amoureux de *Roxane* sa propre sœur. Pour la posséder il se défit d'*Amestris*, et apparemment, poursuivi pour son crime, il se révolta. *Udiaste* qui s'étoit toujours montré son ami, le tua en trahison. Alors commencèrent les vengeances de *Parysatis*. Elle fit scier en deux *Roxane*, dont la beauté avoit été cause de tout le mal, et massacrer tout le reste de la

famille d'*Hidarne*, à l'exception de *Statira*, qu'elle accorda aux prières d'*Arsace* son fils. Mais lorsque *Statira* fut montée à son tour sur le trône avec son époux, *Arsace*, qui prit alors le nom d'*Artaxerxe*, elle fit périr dans les supplices *Udiaste*, assassin de *Teriteuchme*, son frère.

Artaxerxe, qu'on a surnommé *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire, se trouvoit souvent embarrassé entre sa mère et sa femme : celle-ci accusa l'autre de pencher pour *Cyrus*, son fils bien aimé, qui venoit de se révolter. Les deux frères non-seulement se trouvèrent en présence en bataille réglée, mais encore s'attaquèrent comme dans un duel. Ils s'aperçurent du centre de leur armée. *Je le vois*, s'écrie *Cyrus*, et il fond sur *Artaxerxe*, le désarme et le blesse à terre. Celui-ci se relève, *Cyrus* le blesse d'un second coup ; mais au moment qu'il alloit être lui-même percé par la javeline de son frère, il est atteint de plusieurs flèches et tombe mort. Il y avoit des Grecs dans les deux armées, mais il s'en trouvoit un plus grand nombre dans celle du rébelle. Les Grecs auxiliaires de *Cyrus*, au nombre de dix mille, commandés par *Xénophon*, firent cette belle retraite qu'il a écrite lui-même, et qui a toujours passé pour

un chef-d'œuvre d'opérations militaires.

Parysatis n'avoit pas oublié les soupçons dont *Satira* s'étoit efforcée de la noircir pour lui faire perdre la confiance de son fils, et une femme qui n'oublie pas, se venge quand elle peut. Elle feignit de se réconcilier avec sa belle-fille, et l'invita à un repas. On y servit un oiseau rare. *Parysatis* le coupa, en donna la moitié à *Statira*, et mangea l'autre : *Statira* mangea sa moitié et mourut. On sut par l'esclave de *Parysatis*, qu'on mit à la torture, que le couteau étoit frotté de poison du côté qui avoit touché la part de *Statira*. *Artaxerxe* exila sa mère ; mais elle eut le talent de se faire rappeler, et cette femme atroce reprit son crédit auprès de lui. Les deux princesses étoient aussi cruelles l'une que l'autre. Si l'une faisoit scier en deux, l'autre faisoit écorcher vif. Elles présidoient elles-mêmes aux supplices, et comptoient pour peu la mort de leurs ennemis, même de leur sexe, si elles ne l'avoient fait précéder par les tortures. Les bourreaux qu'elles employoient, s'ils ne servoient pas leur vengeance par le raffinement des supplices étoient punis de mort; et s'ils obéissoient, ils étoient tués de même, pour avoir trempé leurs mains dans le sang royal.

Comme ses prédécesseurs, *Artaxerxe* fut occupé à réduire les Egyptiens. Pendant tout son règne, il travailla à diviser les Grecs, à secourir tantôt les Lacédémoniens, tantôt les Athéniens. Ces républicains, toujours désunis, toujours se déchirant de leurs propres mains, ne pouvoient suivre un plan d'opérations fixes, pendant que les généraux perses, en vertu d'instructions uniformes, concouroient tous ensemble au même but. Il est même arrivé que la haine et la jalousie entre les républiques, ont procuré au *grand roi* des avantages auxquels il n'auroit pas dû s'attendre. Tel fut le traité d'*Antalcide*, négociateur des Lacédémoniens. Par ce traité, il abandonnoit au roi de Perse toutes les villes grecques de l'Asie, et les îles de Cypre et de Clazomène. Les Lacédémoniens le ratifièrent par dépit contre Athènes, qui s'étoit fortifiée contre eux sous la protection des Perses. Les Spartiates, ces fiers amis de la liberté, sacrifièrent sans scrupule celle de leurs compatriotes au plaisir de les humilier et de les affoiblir comme rivaux.

Traité d'Antalcide.

Ap. D. 2512
Av. J.C. 486

Cette guerre contre les Grecs qui ne fut presque point interrompue sous *Artaxerxe*, étoit très-utile à ce prince, parce qu'elle lui donnoit le moyen d'oc-

cuper au loin et séparément les seigneurs perses, dont la réunion et l'oisiveté auroient pu être nuisibles à sa tranquillité. Par cet artifice, il parvint à vivre jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans assez tranquille dans sa cour, quoiqu'entouré de cent dix-huit fils. Trois d'entre eux, *Darius*, *Ariaspe* et *Ochus*, nés d'*Atossa*, sa femme légitime, les autres de ses concubines qui étoient presque toutes ses propres filles.

Artaxerxe destina la couronne à *Darius*, l'aîné; et pour la lui mieux assurer, il ceignit son front du bandeau royal; mais il le mécontenta en lui refusant une de ses concubines, qu'il demandoit. *Darius* conjura contre la vie de son père, et entraîna dans son complot cinquante de ses frères. Ils mirent à leur tête un seigneur expérimenté, nommé *Teribaze*, mécontent aussi, parce que le vieux monarque, lui ayant promis une de ses filles, l'avoit prise pour lui-même. Il en promit une autre, et la prit encore. Une conjuration dont le secret étoit confié à tant de personnes ne pouvoit demeurer secrette. Elle fut découverte, et *Darius* fut puni de mort avec tous ses complices.

Restoient deux prétendans au trône, nés de la femme légitime, *Ariaspe* et

Ochus. La prédilection du vieillard en mit un troisième sur les rangs, nommé *Arsame*, fils d'une concubine. *Ochus*, sans s'amuser à des représentations, se défait d'*Arsame* d'un coup de poignard. Il court à l'appartement d'*Ariaspe*, prince foible et timide, lui présente une coupe empoisonnée, et le menace de le faire expirer dans les tourmens les plus affreux s'il ne la boit. *Ariaspe* avale le poison et meurt. *Artaxerxe* instruit de ces forfaits, meurt aussi de chagrins; et voilà *Ochus* maître du trône.

Ochus.

Ap. D. 2630
Av. J.C. 368

Mais si le barbare s'y plaçoit sans remords, ce n'étoit pas sans crainte. Son père avoit été juste pour les peuples, clément, généreux, et son autorité étoit respectée. Succédant à un tel prince, *Ochus* sentit bien qu'il ne trouveroit pas les mêmes dispositions dans les peuples ni dans la noblesse, à laquelle il s'étoit rendu odieux par l'assassinat de ses frères. Pour empêcher les effets de cette haine, il gagne les eunuques et les autres personnes qui approchoient le roi, et fait cacher sa mort. Il prend ensuite les rênes de l'empire, donne des ordres, et scelle les décrets du nom d'*Artaxerxe*. Dans un de ces décrets, il se fit, toujours au nom du roi, proclamer son successeur.

Au bout de dix mois, pendant lesquels il crut avoir pris des mesures suffisantes, il déclare la mort du roi. A cette nouvelle, la moitié de l'empire refuse de le reconnoître. Les révoltés, s'ils eussent été bien d'accord, auroient pu le chasser du trône; mais *Ochus*, aussi habile que scélérat, vint à bout de les désunir, et les réduisit les uns après les autres. Pour ôter désormais aux provinces qui se révolteroient l'appui de quelque prince de la maison royale, et pour se délivrer des inquiétudes que ces princes pourroient lui donner, il les fit tous mourir, sans égard pour l'âge, ou pour la proximité du sang. Il fit enterrer vive sa sœur *Ocha*, dont il avoit épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de flèches. *Ochus* traita avec la même barbarie tous les seigneurs qui lui donnoient le moindre ombrage, et n'épargna jamais aucun de ceux auxquels il soupçonnoit quelque sujet de mécontentement.

Guerre d'Egypte.

Ces cruelles précautions n'empêchèrent pas que ce roi barbare ne fût en butte encore à des révoltes; mais il les appaisa toutes, et quand il se trouva bien affermi sur le trône; il résolut de donner de l'éclat à son règne par quel-

qu'exploit important. L'Egypte, souvent conquise par les Perses, jamais bien soumise, offroit un beau champ à l'ambition d'un prince guerrier. Il y entre donc à la tête d'une armée de cent mille hommes. En passant, il prend *Sidon*, fameuse par son commerce et par ses richesses, et la ruine de fond en comble. La destruction de cette ville jeta la terreur parmi les Phéniciens. Ces peuples auroient pu arrêter la flotte d'*Ochus*. La frayeur qu'il leur inspira enchaîna leur courage, et ils s'engagèrent à ne mettre aucun obstacle à son entreprise.

Son premier exploit fut la prise de Péluse, qui étoit la clef de l'Egypte. Pendant qu'il battoit cette place, un de ses généraux remonte le Nil, en porte un corps d'armée considérable au centre du pays. *Ochus* y joint bientôt celle qu'il commandoit en personne. Une seule bataille décida du sort du royaume. Pour ôter aux Egyptiens la tentation de secouer le joug qu'il vouloit leur imposer, le monarque Perse fit démanteler les places fortes, détruisit le gouvernement, enleva les archives, pilla les temples, dispersa et massacra les prêtres, fit tuer le dieu *Apis*; c'est-à-dire, le taureau sacré que ces peuples

adoroient, et réduisit l'Egypte à n'être plus qu'une province de la Perse. Après cette expédition, *Ochus* n'ayant plus d'ennemis s'abandonna aux plaisirs, ainsi qu'à la mollesse, et laissa le gouvernement aux soins de deux ministres.

L'eunuque *Bagoas*, l'un des deux, étoit Egyptien. Il n'avoit pu voir, sans une extrême douleur, la ruine de sa patrie. Comme il étoit très-attaché à la religion de son pays, tout ce qu'*Ochus* avoit fait pour la détruire, quoiqu'il l'eût souvent conjuré de l'épargner, lui laissa un profond ressentiment. Il racheta secrètement les archives et tout ce qu'il put des ornemens des temples et des objets du culte, qu'il fit reporter en Egypte. Quant à l'affront fait aux divinités du pays, et sur-tout le meurtre du dieu Apis, *Bagoas* crut que cet outrage ne pouvoit être vengé que par la mort d'*Ochus*, et il l'empoisonna : puis, par un rafinement de vengeance puérile, mais digne d'un dévot enthousiaste, il fit inhumer un autre corps à la place de celui du roi ; et comme ce prince avoit fait manger le dieu Apis par ses soldats, *Bagoas* hacha la chair du cadavre royal, et la fit manger par des chats et des chiens, qui étoient les dieux des

Egyptiens. De ses os, il en fit des manches d'épées et de couteaux.

Il plaça sur le trône *Arsès*, le plus jeune des fils du roi, et fit tuer tous les autres. *Bagoas* ne laissa à ce prince qu'une ombre d'autorité, et se réserva tout le pouvoir. Il avoit pris cette espèce de simulacre, jeune exprès, afin de jouir plus long-temps de sa puissance. Mais s'apercevant qu'*Arsès* commençoit à sentir son esclavage, et qu'il prenoit des mesures pour s'en délivrer, il l'empoisonna, et extermina toute sa famille, pour qu'il ne lui restât pas de vengeur. Arsès.

Dans un état obscur, vivoit un rejeton de la race royale de *Darius Nothus*, échappé au couteau d'*Ochus*. Il se nommoit *Codoman*. Sous le dernier règne, il portoit les dépêches aux gouverneurs. Peut-être étoit-ce une fonction de confiance, mais sans éclat. Il se trouva à l'armée dans la guerre contre les Cadusiens, lorsqu'un d'entr'eux, d'une stature gigantesque, défia les Perses d'envoyer un champion contre lui. Personne ne se présentoit, *Codoman* s'avance, et tue le Cadusien. Cette action de courage lui valut le gouvernement d'Arménie. *Bagoas* connoissoit sa douceur et sa modération; il se flattoit de conserver Darius III. Codoman. Ap. D. 2651 Av. J.C. 347

sous lui toute l'autorité, et le mit sur le trône. Le nouveau roi prit le nom de *Darius*. Mais le jaloux ministre ne trouvant pas *Codoman* plus complaisant qu'*Arsès*, résolut de le traiter de même. Le roi fut averti ; il surprit le vieux scélérat, et le força de boire le poison qu'il lui préparoit.

Darius Codoman régna heureux environ quinze ans, respecté des grands, qu'il contenoit sans les choquer ; aimé des peuples qu'il gouvernoit avec douceur, et dont il faisoit le bonheur, autant que la surveillance d'un si grand empire pouvoit le permettre. Sa cour, à la différence de celle de ses prédécesseurs, étoit un modèle de mœurs et de vertus, sous l'inspection de *Sysigambis*, sa mère, princesse élevée dans l'école des malheurs, puisqu'elle étoit sœur des cent infortunés que le barbare *Ochus* avoit fait percer de flèches dans une cour, avec leur père. *Statira*, épouse de *Darius*, princesse d'une grande beauté, étoit attachée à son mari par le double lien de la tendresse conjugale et fraternelle. Sous leurs yeux s'élevoient deux princesses qui, des formes indécises de l'enfance, passoient déjà aux grâces prononcées de l'adolescence, et un fils âgé de six ans, élevé dans l'espérance de la

fortune de son père. On donne à *Darius* trois cents concubines. *Sysigambis* réunissoit autour d'elle les filles des plus grands seigneurs, charmés de les confier à ses soins.

Le gouvernement de *Darius* fut aussi doux que modéré ; mais le monarque manqua de la fermeté nécessaire pour lier les parties de l'empire par une réciprocité de secours qui rend le tout indissoluble. Chaque gouverneur étoit à-peu-près maître chez lui, et *Darius*, quand il eut besoin d'un effort général, éprouva que l'excès de confiance du chef, et sa trop grande bonté, sont quelquefois plus contraires à la félicité publique, que la rigueur et l'excès de défiance. Faut-il que ce soit presque toujours sous les princes recommandables par la bonté, que s'opèrent les révolutions des empires, et que soit marqué l'instant de leur chute ?

Passage du Granique.

Ap. D. 2666
Av. J. C. 332

Pendant que *Darius*, calme dans sa cour, jouissoit d'une tranquillité sans nuage sous un ciel pur et serein, il savoit à peine que du bord de son horizon s'avançoit une petite nuée menaçante, qui couvrit bientôt son royaume tout entier. *Philippe*, roi de Macédoine, pays limitrophe de la Grèce, avoit pris, par sa proximité, part aux querelles qui

subsistoient depuis long-temps entre les Perses et les Grecs. Les Macédoniens s'étoient aguerris. La politique de *Philippe* lui fit concevoir le hardi projet de former une ligue des peuples inquiétés par les satrapes Perses, et d'aller avec eux porter la guerre dans ce vaste empire. Tout étoit prêt ; mais au moment de partir, *Philippe* mourut. *Alexandre*, son fils, prit sa place ; génie ardent, incapable de se réfroidir dans une entreprise intrépide, opiniâtre, plein de confiance, l'inspirant aux autres, il donnoit en même-temps l'ordre et l'exemple.

Il dévéloppa ces qualités dès l'entrée dans la carrière militaire. Les Perses lui opposèrent cent mille hommes de pied, et dix mille de cavalerie. *Alexandre* avoit tout au plus trente mille fantassins et cinq mille cavaliers; mais c'étoit l'élite des troupes de la Grèce, déjà exercées aux travaux de la guerre, et bien disciplinées. Il étoit attendu par les Perses sur les bords du Granique, qu'ils couvroient de leurs soldats. *Alexandre*, malgré les représentations de ses capitaines, se jette dans le fleuve, à la tête de sa cavalerie, le passe à la nage, et arrive un des premiers sur la rive opposée, qui etoit très-escarpée. Il la fran-

chit, suivi de ses troupes. Alors commence un combat furieux. Dans le fort de la mêlée, il aperçoit *Spithrobate*, désigné gendre de *Darius*, qui soutenoit le combat avec valeur. Il s'élance vers lui, les deux rivaux se mesurent. Le Perse lance un javelot qui tombe sans effet, et fond l'épée à la main sur le Macédonien : celui-ci le reçoit avec sang froid, et au moment qu'il lui voit lever le bras pour lui porter un coup de sabre, il le perce de sa lance. En même-temps, *Rosaces*, frère du mourant, décharge sur le casque d'Alexandre un grand coup de hache qui abat son panache, et le blesse légèrement. Comme il alloit redoubler, *Clitus*, capitaine Macédonien, d'un revers de sabre, coupe la main au seigneur Perse, et sauve la vie à son maître. Cette espèce de duel décida la victoire. Les Perses s'enfuirent de tous côtés.

Il ne resta sur le champ de bataille qu'un petit corps de Grecs à la solde de *Darius*. *Alexandre* les fit passer au fil de l'épée, pour intimider ceux qui seroient tentés de porter leurs armes contre leurs compatriotes. Une victoire si bien disputée, chose presqu'incroyable, ne coûta aux Macédoniens que cent quinze hommes, tant cavaliers que fantassins,

pendant que les Perses y perdirent trente-six mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents hommes de cavalerie. *Alexandre* fit faire par *Lysippe*, le plus habile sculpteur de la Gréce, les statues de vingt-cinq Macédoniens qui s'étoient le plus distingués, et qui avoient été tués dans le passage. Maître de la campagne, il permit à ses troupes le pillage, amour et récompense du soldat. La terreur le précédoit. Des villes capables de résistance portoient leurs clefs avant d'être attaquées. Il y faisoit reconnoître son autorité, mais sans tourmenter les peuples. Ainsi, il s'en fit des points d'appui pour la retraite, ou pour de nouvelles conquêtes.

Description de l'armée persanne.

La nouvelle de cette invasion qui prenoit un caractère sérieux, fit résoudre dans le conseil de *Darius*, de rassembler la plus grande armée possible, afin d'écraser par le nombre, ceux que leur courage sembloit rendre invincibles. Si les historiens qui nous ont laissé la description de cette armée, n'ont pas voulu faire un épisode de roman, ils nous donnent l'idée d'un faste, d'un luxe, d'une magnificence, dont nous n'avons pas d'exemple.

A la tête étoient portés des autels d'argent sur lesquels brûloit le feu

sacré. Les Mages suivoient en chantant des hymnes. Ils étoient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes gens vêtus de robes de pourpre. Après eux venoient le char de *Jupiter* et les coursiers du soleil, conduits par des écuyers ayant chacun une baguette d'or à la main; Derrière plusieurs charriots, cizelés en or et en argent, marchoit un corps de cavalerie tiré de douze nations armées différemment, et dix mille hommes d'infanterie appelés *les immortels*, parce qu'aussitôt qu'il en mouroit un, on en substituoit un autre. Ils avoient des colliers d'or, des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches couvertes de pierreries. Quinze mille *cousins* ou *parens* du roi, apparemment titre de dignité, encore plus richement parés que *les immortels*, précédoient le monarque. On l'apercevoit de loin porté sur un char en forme de trône, resplendissant d'or et de pierres précieuses. Deux cents de ses plus proches parens l'entouroient, environnés de dix mille piquiers à cheval, dont les armes étoient argentées et dorées. Trente mille fantassins formoient l'arrière-garde, suivis des chevaux du roi, au nombre de quatre cents, qu'on menoit en laisse.

A une petite distance venoit *Sysi-*

gambis, mère du roi, sur un char, sa femme sur un autre, leurs suivantes à cheval, quinze grands charriots qui contenoient les enfans du roi, et tout l'attirail de leur suite; les concubines au nombre de trois cents, parées comme des reines; six cents mulets, et trois cents chameaux qui portoient le bagage royal et le trésor, escorté d'une nombreuse garde d'archers. Enfin la marche étoit fermée par les femmes des officiers de la couronne, des principaux seigneurs, et par un corps de troupes légères.

Bataille d'Issus.

Ap. D. 2667
Av. J-C. 331

Quel appât pour les Macédoniens! et quelle imprudence d'offrir à des soldats une proie si capable de les tenter! *Darius* en commit une plus grande encore. Au lieu d'attendre *Alexandre* dans les plaines, où il auroit pu envelopper son ennemi, il l'attaqua dans un passage étroit de la Cilicie, fermé d'un côté par la mer, et de l'autre par les montagnes. La nature du lieu força *Darius* de ranger les soldats les uns derrière les autres. Cet ordre et cette position décidèrent en un moment la victoire. Les premiers rangs rompus par les Macédoniens, se renversèrent sur les seconds et ainsi de suite. Bientôt ce ne furent plus qu'une confusion et une déroute générale. Ce-

pendant vingt mille Grecs auxiliaires des Perses, ébranlèrent la phalange macédonienne. Le combat fut opiniâtre entre ces deux corps, et *Alexandre* ne put les forcer à céder, que quand ils se trouvèrent réduits à huit mille. Alors ils se retirèrent fièrement, et regagnèrent en bon ordre les vaisseaux qui les avoient apportés. Le reste de l'armée épouvanté, éperdu, se précipitoit du haut des rochers, et présentoit la gorge sans défense au fer du vainqueur.

Entrevue d'Alexandre et de Sygigambis.

Darius eut de la peine à se sauver. Son trésor, sa mère, sa femme, ses filles, toutes celles de ses capitaines, et les bagages qu'il avoit envoyés d'avance dans la ville d'Issus, tombèrent au pouvoir d'Alexandre. Un de nos plus grands peintres a pris son pinceau de la main de l'histoire, pour représenter l'entrevue du héros macédonien avec cette famille désolée. On voit l'infortunée *Sysigambis*, abreuvée de chagrins dès sa jeunesse, offrir en suppliant sa fille et ses enfans à la compassion du jeune vainqueur. *Statira*, les yeux gonflés de larmes, voudroit détourner la tête pour ne pas voir l'auteur de ses peines, mais un geste obligeant d'*Alexandre* la rappelle. Elle jete sur lui un regard timide et embarrassé. Le prince est étonné de son

extrême beauté. Il s'en alarme lui-même, et paroît lui jurer un respect, dont en effet, il ne s'écarta jamais.

Sysigambis crut un jour avoir à redouter un traitement peu digne d'elle. Les malheureux sont si délicats! *Alexandre* avoit reçu de Macédoine des étoffes de laine qu'il envoya en présent à ses prisonnières. Elles les admirèrent. Il crut que l'estime qu'elles en marquoient, pouvoit aller jusqu'à désirer de s'occuper de ces ouvrages dans leur solitude, et il offrit de faire venir des ouvrières pour les instruire. Il ignoroit qu'en Perse le travail de laine étoit réservé aux femmes du peuple. *Sysigambis* imagina que la proposition d'*Alexandre* étoit une manière indirecte de leur faire entendre qu'elles devoient s'attendre à être désormais traitées comme des esclaves. Des sanglots, des cris annoncent leur crainte et leur douleur. *Alexandre* en est instruit. Il court chez *Sysigambis*, lui marque combien il se reproche d'avoir donné lieu à son erreur; que loin d'avoir voulu l'humilier, il n'a fait que comparer les princesses aux femmes les plus distinguées de sa nation: « Car, leur dit-il, cette étoffe dont je « suis vêtu est un présent de mes sœurs, « et l'ouvrage de leurs mains. »

Il est consolant d'éprouver dans ses disgrâces un traitement si humain. *Darius* en fit remercier *Alexandre*. Mais les égards réciproques n'empêchoient pas les deux rivaux de se poursuivre à outrance. On surprit des lettres par lesquelles des ministres de *Darius* exhortoient certains Macédoniens, sous l'espérance de très-grandes récompenses, à se défaire de leur chef; et il étoit à croire que cette invitation n'étoit pas faite sans l'aveu du roi. D'un autre côté *Alexandre* rejetoit avec mépris les propositions de *Darius*, qui alloit jusqu'à lui offrir la moitié de son royaume : *J'accepterois si j'étois Alexandre*, lui dit *Parménion*, son favori : *et moi aussi*, répondit *Alexandre*, *si j'étois Parménion*. Il est vrai que le monarque perse, superbe encore dans son humiliation, mettoit à ses lettres cette suscription : *Le roi Darius à Alexandre*. *Le roi Alexandre à Darius*, lui répondit le Macédonien.

Depuis la bataille d'*Issus*, la fortune accompagna fidèlement *Alexandre* partout où le conquérant voulut porter ses pas. Il humilia l'orgueil des Tyriens, mena son armée sous le soleil brûlant de la Syrie, fit ses offrandes dans le temple des Juifs, reçut les hommages

de l'Egypte entière, pénétra dans le désert de l'Oasis, et écouta avec complaisance, s'il ne sollicita pas l'oracle de *Jupiter Ammon*, qui le déclaroit fils de ce dieu.

Bataille d'Arbelles.

Ap. *D.* 2668
Av. *J C.* 330

Pendant ces courses, il s'entretenoit toujours une espèce de négociation, ou plutôt *Darius* offroit ce qu'il n'avoit pu conserver, et *Alexandre* vouloit tout ce qu'il n'avoit pas encore conquis. Point d'accord ni de paix, si le monarque Perse ne descendoit de son trône, et ne reconnoissoit le roi de Macédoine pour son souverain. Cette dure condition ne pouvoit être acceptée qu'à l'extrémité, et *Darius* ne s'y trouvoit pas réduit. Il étoit encore au centre de son empire, à la tête d'une armée aussi nombreuse qu'il en eût jamais eue. *Alexandre* ne s'en inquiéta pas. On remarque même, qu'après avoir fait ses dispositions, il s'endormit tranquillement, et qu'il fallut l'éveiller pour commencer la bataille.

Elle se donna près d'*Arbelles*, ville située sur les confins de la Perside. *Darius* y montra son ancienne valeur, et il combattit comme pour le trône; mais ce malheureux prince ne fut pas secondé. Cependant la phalange Macédonienne chancelle; en ce moment paroît dans les rangs *Aristandre* le devin, habillé

de blanc, tenant une branche d'olivier à la main, exhortant les soldats. Il leur montre même un aigle qui planoit sur la tête d'*Alexandre*. Ils le virent ou ne le virent pas; mais ils en furent encouragés, et leur dernier effort assura la victoire. Toute l'armée Persienne se dispersa, pendant que si chaque soldat eût voulu seulement lancer une pierre, ils auroient écrasé les Macédoniens.

Darius se voyant abandonné, tourna son cimeterre contre sa poitrine, mais un moment de réflexion lui montra quelque ressource. Il gagna Arbelles, et ne voulut pas qu'on rompît le pont derrière lui. « J'aime mieux, dit-il, risquer d'être pris, que d'exposer à une mort certaine les malheureux qui me suivent ». Il mit bientôt les montagnes d'Arménie entre lui et le vainqueur.

Ruine de Persépolis.

Celui-ci se présenta devant Persépolis, capitale de la Perse, qui ne fit point de résistance : il livra les habitans à la discrétion des soldats, en vengeance de ce que de cette ville étoient parties autrefois les résolutions cruelles qui avoient prescrit les dévastations de la Grèce. « Ce n'est pas assez, s'écria *Taïs*, courtisanne athénienne, à la fin d'un repas licencieux, ce n'est pas

« assez, dit-elle à *Alexandre*; qu'il vous « souvienne que les Perses ont brûlé « Athènes ». Elle prend un flambeau, *Alexandre* et tous les conviés la suivent. En un instant l'édifice le plus magnifique de l'univers devient la proie des flammes.

Bétis. Cette exécution, sur-tout à la fin d'un repas, est une tache dans la vie d'*Alexandre*; on lui reproche aussi une cruauté à l'égard de *Bétis*, gouverneur de *Gaza*. Ce guerrier s'étoit défendu en homme de courage, et par sa résistance avoit retardé la marche du conquérant; au lieu d'applaudir à la fidélité et à la valeur de son ennemi, le vainqueur ordonne qu'on lui perce les talons, qu'on y passe des courroies, qu'on l'attache derrière un charriot, et qu'on le traîne autour de la ville, jusqu'à ce qu'il soit mis en pièces. Vouloit-il imiter *Achille* dont il se prétendoit descendant? *Achille* qui fit ainsi traîner le corps d'Hector autour des murailles de Troie? Ou vouloit-il intimider par cet exemple, ceux qui seroient tentés de lui résister? Les historiens hésitent entre ces deux motifs. Le dernier prétexte, malheureusement trop souvent allégué dans les guerres, n'en est pas plus excusable aux yeux de l'humanité.

Mort de Darius.

En fuyant, *Darius* rassembloit une autre armée, avec laquelle il comptoit faire un dernier effort; mais deux de ses généraux, *Narbazane* et *Bessus*, celui-ci, gouverneur de la Bactriane, ne lui en laissent pas le temps. Ils forment le complot de se rendre maîtres de *Darius*. Si *Alexandre* les poursuivoit, ils comptoient obtenir grâce, et même des récompenses en livrant leur roi. S'ils avoient le temps d'emmener leur prisonnier jusqu'en Bactriane, leur résolution étoit de le tuer, de s'emparer chacun des états à leur bienséance, et de s'y faire reconnoître rois.

Leur dessein s'ébruita; *Patron*, général des Grecs, à la solde de *Darius*, l'en av tit, et l'exhorta à faire tendre sa tente dans leur quartier. Absorbé par des malheurs, le monarque le remercia, et se livrant à sa destinée : « Je « ne puis trop tôt mourir, dit-il, si les « Perses me jugent indigne de vivre ». La trahison ne tarda pas à s'effectuer. Les conjurés saisirent *Darius* sans beaucoup d'efforts, le lièrent avec des chaînes d'or, comme pour honorer sa dignité; le mirent dans un chariot couvert, et prirent avec lui le chemin de la Bactriane.

Alexandre averti de leur dessein,

les poursuivoit avec tant de vîtesse, qu'un jour il se trouva n'avoir avec lui que vingt-cinq cavaliers. A mesure qu'il avançoit, il apprenoit de ceux qui abandonnoient l'armée des rebelles l'extrémité à laquelle *Darius* étoit réduit, et ces nouvelles redoubloient son ardeur. Enfin, il les voyoit, il les atteignit, et quoique très-inférieur il alloit les combattre. Les traîtres pour avoir moins d'embarras dans leur fuite veulent faire monter *Darius* à cheval. Il refuse, ils le percent de leurs dards, tuent les conducteurs, et abandonnent le chariot. Les chevaux laissés à eux-mêmes, le traînent hors du grand chemin, et s'arrêtent près d'un village.

Un Macédonien nommé *Polystrate*, qui étoit à la poursuite des ennemis, arrive à ce village mourant de soif. Il demande à boire. On lui indique une fontaine peu éloignée. Pendant qu'il puisoit de l'eau, il entend les gémissemens d'un homme mourant. Il approche ; le malheureux prince se fait reconnoître et demande à boire. *Polystrate* lui apporte avec empressement de l'eau dans son casque. Après avoir bu, il regarde le Macédonien, et lui dit : « Dans l'état de ma fortune, j'ai du « moins la consolation que mes der-

« nières paroles ne seront pas perdues.
« Je te charge de rendre à Alexandre
« mille grâces de toutes les bontés qu'il
« a eues pour ma mère, pour ma femme
« et pour mes enfans. Je prie les dieux
« de rendre ses armes victorieuses, et
« de le faire monarque de l'univers. Je
« ne crois pas avoir besoin de lui de-
« mander qu'il venge le régicide com-
« mis en ma personne. C'est la cause
« des rois. Puis prenant la main de
« *Polystrate*, ami, ajouta-t-il, touche
« pour moi la main à *Alexandre*,
« comme je touche dans la tienne, et
« porte-lui de ma part ce seul gage que
« je puis lui donner de mon affection et
« de ma reconnoissance ». Il meurt et *Alexandre* arrive.

Sans doute il se seroit fait gloire de sauver *Darius*, et peut-être de lui rendre la couronne. Les larmes qu'il répandit le font présumer. Il poursuivit infatigablement *Bessus* à travers les marais, dans les forêts, sur les montagnes de la Bactriane, où il avoit pris le titre de roi. Il ne se trouvoit plus entre eux que le fleuve Oxus. *Bessus* avoit brûlé tous les bateaux. *Alexandre*, à qui les expédiens ne manquèrent jamais, prend les peaux qui couvroient les tentes de ses coldats, en fait des outres qu'on

remplit de vent. Son armée passe, met en fuite celle de *Bessus*, qui est pris, mutilé, et livré aux parens de *Darius*. Ils lui firent souffrir encore d'autres tourmens, qui finirent de cette manière : on plia des arbres avec effort ; on attacha à chacun un des membres du scélérat, et en se redressant, ces arbres le déchirèrent, et emportèrent chacun une des parties de cet affreux régicide.

Par la mort de *Bessus*, et la soumission de tous les grands du royaume qui entraîna l'obéissance des peuples, *Alexandre* se vit tranquille possesseur de toute la monarchie des Perses.

Temps héroïques.

On doit se rappeler que nous avons commencé l'histoire de Perse, au moment où cet Empire s'est réuni à celui des Mèdes ; mais si nous voulons en croire les auteurs Orientaux, il s'étoit écoulé bien des siècles depuis le déluge jusqu'à la réunion de ces deux Empires ; et c'est ce temps que ces auteurs ont rempli par une suite très-longue de règnes, dont ils ne donnent point les dates. Sans ajouter foi à ce que les annales des Perses rapportent, nous allons cependant citer plusieurs faits, plusieurs fragmens de cette histoire, afin de faire connoître le génie des peuples de l'Orient, lorsqu'ils décrivent l'his-

toire des premiers siècles de leur pays. On y trouvera quelques traits curieux, et quelque fois instructifs.

Cajumarath, qui en persan signifie *juste juge*, est le premier roi cité dans les fastes héroïques. Son équité rassembla les peuples sous son sceptre, même malgré lui; car on lui fit violence pour le porter sur le trône. Il disoit : « que « pour faire le bonheur de son peuple, « un roi est souvent obligé de renoncer « au sien ». Pénétré de la même vérité, son fils se retira de la cour de son père, et alla vivre avec sa femme dans un petit hermitage, pour ne s'occuper que de l'étude. Il y mourut jeune, et laissa un fils que son grand-père plaça sur le trône. Celui-ci périt à la fleur de son âge, dans une bataille. *Cajumarath*, en attendant que le fils du dernier fut en état de porter la couronne, la reprit encore, pour ne pas laisser périr les belles institutions dont il étoit l'auteur, et auxquelles son empire avoit dû jusqu'alors sa félicité et sa gloire. Cajumarath.

Il réunit et civilisa ses peuples, leur apprit l'art de bâtir, de filer et de tisser. Il établit des cours de justice, et on le croit auteur du rit religieux, qui avoit chez les Perses le soleil pour objet. Voisin, comme on le suppose, des

patriarches, et peut-être même contemporain de quelques-uns, il n'est pas à présumer qu'il ait voulu altérer dans ses sujets l'idée de l'unité de Dieu.

Hushang. *Hushang*, son petit-fils, inventa les instrumens d'agriculture, apprit aux Perses à fouiller les mines, à conduire les eaux, à s'habiller de fourrures. Il a composé un livre intitulé : *La sagesse de tous les temps*. Il en reste des fragmens entre lesquels on peut distinguer ceux-ci : « A force de fréquenter les « hommes, on peut découvrir leurs pas- « sions ; mais on ne parviendra jamais « à démêler celles des femmes ». Il en conclut qu'il est difficile de les employer dans le gouvernement. « Le marbre et « l'albâtre, dit-il encore, servent à la « construction des palais ; mais nous « renfermons les diamans dans nos ca- « binets ». Le marbre et l'albâtre sont les hommes, dont les qualités solides doivent être employées à l'utilité publique, et les femmes, les diamans qui servent à l'agrément.

Thamusrab. Le nom de son successeur indique beaucoup de finesse ou de force. *Thamusrab* signifie en françois, *celui qui humilie le diable*. Il fut conquérant, mais aussi sage que courageux. Ce fut la douceur de son gouvernement, au-

tant que sa valeur, qui réunit les peuples sous son empire. Il forma une hiérarchie de magistrature, et fut le premier qui eut un *visir*, ou premier ministre.

Quel homme fut jamais comparable en beauté à *Gjemschid*, c'est-à-dire *Soleil!* Les qualités de l'ame répondoient à celles du corps. Il appela auprès de lui tout ce qu'il put trouver de gens habiles dans les sciences et dans les arts. Ce fut par leurs bons conseils qu'il régla la police de ses états, telle qu'elle y a long-temps subsisté. Il partagea ses sujets en trois classes, soldats, laboureurs, artisans. La musique instrumentale et vocale se perfectionna sous son règne. Il fit bâtir des greniers, où l'on réservoit du blé pour les années de disette. La guérison d'une dame de sa cour rendit l'usage du vin commun. Jusqu'alors il avoit été regardé uniquement comme remède. Se trouvant tourmentée d'un grand mal de tête, cette femme pénétra dans l'endroit où on gardoit le vin du roi, en but et se sentit soulagée, en but encore, et fut guérie. Le bruit de cette cure se répandit, et de remède qu'il étoit, le vin fut employé comme préservatif. Gjemschid

L'astronomie que ce prince cultiva

ne fut pas chez lui une science stérile, elle lui servit à réformer le calendrier, et à fixer invariablement les cérémonies civiles et religieuses. Le nouvel an s'annonçoit par une fête qui duroit six jours; six jours de bienfaits et de réjouissances. Chacun comparoissoit à son tour devant le trône pour recevoir des grâces. Le premier jour, le commun du peuple; le second, les savans et les artistes; le troisième, les prêtres et officiers civils; le quatrième, la noblesse et les parens du roi; le cinquième, ses enfans; et le sixième étoit le vrai jour de la fête.

Dès le matin, on introduisoit dans la chambre du roi un beau jeune homme, qui, à la question du monarque, « qui « êtes-vous? répondoit: Je suis le dis- « tributeur des bénédictions, et j'ap- « porte, de la part de Dieu, la nouvelle « année ». Les portes s'ouvroient, et les principaux nobles entroient, portant chacun un vase d'argent, dans lequel il y avoit du froment, de l'avoine, des pois, des fèves, deux cannes de sucre, et deux pièces d'or nouvellement frappées. Le *visir*, le trésorier, les autres officiers et seigneurs suivoient, portant chacun leur vase. A la fin de la cérémonie, on mettoit devant le prince un

pain fait des différens grains offerts. Il en mangeoit, et il exhortoit les assistans à l'imiter. « C'est, disoit-il, un nouveau « jour, un nouveau mois, le commen- « cement d'une nouvelle année, il est « juste que nous renouvellions les biens « qui nous nourrissent ». Ensuite, revêtu de la robe royale, il souhaitoit à son peuple toutes sortes d'avantages, recevoit de riches présens, et tous les assistans, à haute voix, faisoient des vœux pour la prospérité commune. Cette cérémonie se pratiquoit plus ou moins solennellement chez les grands du royaume, les chefs du gouvernement, et dans chaque famille. Les Persans modernes n'ont point oublié cet usage. Ils saluent, pour ainsi dire, encore l'année nouvelle par des concerts de musique, et forment les uns pour les autres des vœux qu'ils accompagnent de présens.

Le Salomon Persan finit comme celui des Hébreux, par s'abandonner dans la vieillesse aux excès de la volupté, qui lui firent perdre l'estime de ses sujets. Du mépris, ils passèrent à la révolte. L'infortuné monarque fut pris dans une bataille, et le vainqueur, chef des révoltés, le fit scier en deux.

Le barbare qui donna cet ordre se nommoit *Dehoc*, c'est-à-dire, *qui a dix* Dehoc.

mauvaises qualités. Redevable de sa couronne à la force, ainsi qu'à l'injustice, il gouverna avec un sceptre de fer, cependant en prince éclairé ; ce qui n'est pas étonnant, disent les historiens, parce que *Dehoc* possédoit les noirs secrets de la magie.

Phridun ou Féridoun.

Un des successeurs de ce monstre, qui fut détrôné, laissa en mourant ce conseil remarquable : « Mon fils, re-« gardez les jours de votre règne comme « autant de feuillets d'un livre. Faites « ensorte qu'il ne soit écrit sur ces « feuillets, que ce qui sera digne d'être « connu de la postérité ».

Manugjahr.

Manugjahr, son fils, docile aux leçons de son père, gouverna comme lui avec sagesse et intelligence. Il fixa plus exactement, que n'avoient fait ses prédécesseurs, les limites de chaque province. Il y établit un gouverneur général ; mais il n'y avoit pas de ville un peu considérable qui n'eût un président ou chef, dont l'autorité étoit indépendante de celle du gouverneur. Ainsi, les pouvoirs se balançoient, et ils étoient un frein l'un pour l'autre. *Manugjahr* s'occupoit avec un grand zèle de tout ce qui pouvoit être utile à son peuple. Comme la disette d'eau étoit la plus grande cause de la stérilité de la Perse, il fit rassembler

les filets d'eau qui sortoient du haut des montagnes, et fit creuser au bas des réservoirs, où elle étoit gardée pour l'arrosement. Ce prince étudioit et pratiquoit lui-même les procédés de l'agriculture, afin de pouvoir diriger les travaux de ses sujets. Il s'appliqua aussi à découvrir les propriétés des herbes, des fleurs, des plantes, et des arbres les plus utiles. Il en faisoit des semis ou des pépinières dans ses jardins, et dans ceux de ses courtisans, d'où on les tiroit pour les multiplier.

Sous son règne, on trouve l'origine vraie ou fausse de l'antipathie des Persans et des Turcs. *Phridun*, par politique, ou par d'autres raisons, avoit épousé une fille de l'affreux *Dehoc*. Il en eut un fils nommé *Turc*, qui, digne descendant de ce monstre, fit la guerre à son père. Il fut battu et repoussé avec ses partisans dans une province limitrophe des frontières, où ils se multiplièrent. Mais les Persans les avoient en horreur, et ne se permettoient pas de contracter d'alliance avec eux.

Zoroastre.

Il ne se passe aucun événement historique mémorable jusqu'au règne de *Gushtasp*. On croit que *Zoroastre*, l'instituteur ou le réformateur du magisme, vécut dans ce temps probablement.

Zoroastre trouva le culte du feu établi, il ne fit qu'en régler les cérémonies, et donner des lois aux ministres. Avant lui on honoroit le soleil et le feu en plein air. Il fut le premier qui établit des *Pyrées*, temples où l'on conservoit le feu sacré. Comme presque tous les instituteurs de religion, il disparut quelque temps du milieu des hommes, pour méditer; et sans doute pour faire croire que la religion qu'il présentoit, il la tenoit de Dieu.

A travers les obscurités des annales persannes, on aperçoit que le roi et le prophète étoient d'intelligence. *Gushtasp* dit à *Zoroastre* qu'une religion divine doit être fondée sur des miracles, et qu'il ne croira pas à la sienne s'il ne lui en montre. *Zoroastre* convient du principe, et se soumet à faire les prodiges qu'on exigera. On vient dire au roi que son cheval qu'il aime le plus, est immobile, parce que ses quatre jambes sont retirées sous le ventre. *Zoroastre* consent de guérir l'animal; mais il veut, pour ainsi dire, être payé d'avance. Il dit au roi : *croyez que ma religion est divine.* Il croit; et voilà une jambe qui s'étend. *Faites croire votre femme.* Elle croit aussi, et une autre jambe se déplie. Le mou-

vement d'une troisième récompense la foi des enfans.

Enfin, la soumission de tous les grands et du peuple, met le cheval sur ses quatre jambes, et il marche.

Gushtasp demande un autre miracle dont la vérification pouvoit se passer entre le prophète et lui ou quelqu'adepte aposté et bien instruit. « Je vou-« drois, dit-il, contempler les joies du « paradis de mon vivant; savoir tout ce « qui se passera jusqu'au jour du juge-« ment, être invulnérable et immortel ». Quatre choses, comme on voit, qui peuvent s'accorder sans risque quand on s'entend. « Je le veux bien, répond le « prophête; mais tant de grâces sont « trop pour un seul homme, je vais les « distribuer à quatre personnes ». Le roi est choisi pour la première épreuve. Il s'endort, et pendant trois jours que dure son sommeil, il voit les joies du paradis, et ne fait aucun doute sur sa vision en s'éveillant. *Zoroastre* donne une rose à sentir à *Gyamasp*, favori du roi, qui étoit choisi pour le second miracle. Il flaire la rose, et aussitôt, dans sa tête abonde la connoissance de tout ce qui se fera, sans qu'on puisse le contredire. *Beshuten*, second favori, boit un coup de lait, et le voilà immor-

tel. Un quatrième mange un pepin de grenade, et devient invulnérable sur la garantie de *Zoroastre*, qui peut être sera dans la tombe quand l'un sera blessé et quand l'autre mourra.

Au reste, le dogme que ces prétendus miracles confirmoient, étoit sage et raisonnable. L'unité de Dieu, et sa toute-puissance, sa bonté pour les hommes, un grand respect pour le feu, type visible de la divinité invisible, un grand éloignement pour *Ariman*, mauvais principe, instigateur des mauvaises pensées, mais non co-éternel à Dieu. La morale renfermée dans les livres de *Zoroastre*, est très-pure et toute fondée sur l'amour du prochain. Aussi les Parsis, ses disciples, sont-ils les plus doux des hommes. Il s'assujetissent avec la plus grande exactitude aux cérémonies de son rit, qu'on regarderoit volontiers comme minutieuses, si rien de ce qui concerne les hommes pouvoit être dédaigné. Les prêtres parsis sont sobres, d'une piété exemplaire, et fidèles jusqu'au scrupule à leur rite, comme l'a recommandé le législateur, et ils conservent, autant qu'ils le peuvent, dans leur état de gêne, la hiérarchie primitive.

Une chose qui peut confirmer le soupçon d'un concert établi entre le

prophête et le roi, c'est le zèle de celui-ci à faire embrasser par ses peuples les instituts de *Zoroastre*. Cette ardeur du monarque occasionna une guerre civile très-opiniâtre. C'est la première guerre de religion connue. *Zoroastre* en fut victime. Des hommes, qui le regardoient comme l'auteur des maux de leur patrie, le découvrirent dans un asile où il s'étoit retiré, et le tuèrent.

Gushtasp, instruit par sa propre conduite auprès de son père, de celle que pourroient tenir ses enfans, les occupa dans cette guerre. Il promettoit la couronne à celui qui se distingueroit le plus, et quand arrivoit le moment de la récompense, il trouvoit des prétextes pour différer. Ses enfans moururent dans cette attente. *Gushtasp*, dans une extrême vieillesse, céda, avant de mourir, le trône à son petit-fils.

Ce prince, nommé *Bahaman*, fut occupé pendant tout son règne à guérir les plaies du royaume pendant les guerres civiles de son grand-père. Il parut tenir quelqu'équilibre entre les ennemis de *Zoroastre* et ses sectateurs, de manière cependant qu'il faisoit un peu pencher la balance du côté de ces derniers. Il eut l'adresse de mettre, pour ainsi dire, le peuple dans la confidence de sa conduite. Bahaman.

Bahaman l'assembla, demanda des conseils, s'engagea solennellement à les suivre. On fut enchanté de cette déférence; on le remercia, et le peuple fit ce que le roi voulut. Son fils aîné, à qui la couronne devoit appartenir, la dédaigna et se retira dans une solitude. Le même dégoût survint au père dans un âge encore peu avancé. Il quitta le trône et le laissa à sa femme, qu'on croit avoir été aussi sa sœur, et qui étoit enceinte. *Bahaman* aimoit à répéter cette maxime : *La porte du roi ne doit jamais être fermée.*

Homaï. Darab I.

Au moment que *Homaï* accoucha, les devins consultés, prédirent que cet enfant seroit le fléau de sa patrie, et opinèrent à s'en défaire. La tendresse maternelle ne put se résoudre à ce sacrifice; mais elle permit qu'on l'exposât sur la rivière. Le berceau qui le renfermoit, et dans lequel on avoit mis des bijoux très-précieux, arrive dans un endroit où un pauvre teinturier lavoit sa laine. Il porte à sa femme l'enfant et les richesses; cet enfant grandit, prend le métier des armes, se distingue à la guerre, et est reconnu par sa mère, qui lui cède le trône. Si on en croit les annales, *Homaï* fut une seconde *Sémiramis*, non pour les conquêtes, car elle resta renfermée dans son royaume, mais pour

e goût des bâtimens et des grands édi-
ices. On lui attribue la construction
'une grande partie de ceux de Pers-
olis, qui avoient été commencés par
Gushtasp. *Darab I* ne réalisa pas les
raintes inspirées par les devins ; au
ontraire, son règne fut pacifique et
eureux.

Darab II est le vrai *Darius Codo-* Darab II.
man. Nulle part les écrivains persans ne
e rapprochent plus des Grecs, que dans
vie de ce prince. Il y a pourtant cette
fférence, que les Grecs font de *Darius*
n prince bon et juste, au lieu que les
ersans disent qu'il fut cruel et exac-
ur, et que ce furent le mécontente-
ent et les cris des peuples qui appe-
rent *Alexandre*. Ils ne donnent ce-
ndant aucune preuve de cette imputa-
on. D'ailleurs, ils célèbrent les grandes
tions d'*Alexandre*, dont le nom est
core prononcé avec admiration dans
ute l'Asie ; et dans leurs fastes comme
ns les écrits des Grecs, l'infortuné
arab périt victime d'un complot
ieux, et assassiné par des traîtres.

SCYTHES.

Scythie, entre l'Inde, la Perse, les glaces du Nord, l'Océan celtibérien et l'Afrique.

Les Scythes, qu'on a nommé *pères des nations*, tirent leur origine de *Gomer*, fils aîné de *Japhet*, lui-même fils aîné de *Noé*. Ses descendans s'étendirent vers les parties septentrionales de l'Asie, et de là vers l'Europe, pendant que les descendans de *Sem* et de *Cham* s'avançoient vers les parties méridionales de l'Asie et en Afrique.

Noms.

Les descendans de *Gomer* sont connus sous le nom de *Gomérites*, *Gymnériens*, *Galates*, *Gaulois*, *Titans*, *Celtibériens*, *Scythes*, *Celto Scythes*, et enfin, *Celtes*, qui est la dénomination la plus commune chez les auteurs européens.

Transmigration et langue.

Il seroit fort difficile, pour ne pas dire impossible, de marquer l'ordre de leurs transmigrations. Ils alloient s'établir loin de leur premier centre, y revenoient après des siècles, en chassoient les habitans, qui étoient leurs premiers parens, mais qui ne leur ressembloient plus que par quelques coutumes et quelqu'affinité dans les termes de la langue.

Anciens cultes des Scythes.

Le fondateur, premier roi ou législateur, se nommoit *Samothès*, ou plutôt *Zamolxès*. On conjecture que le dro

e propriété fut établi par lui, qu'il égla la discipline militaire et la religion ont les *Curettes* étoient les ministres. Ils toient aussi juges. Celui qui refusoit de e soumettre à leur décision, perdoit le roit d'assister aux rites sacrés. Personne ne pouvoit contracter avec lui: remier exemple de l'excommunication.

Religion, sciences. Mœurs et coutumes.

Ils déifioient les héros et les rois. eurs prêtres, outre leur nom de *urettes*, connus aussi sous celui de *Druides* et de *Bardes*, enseignoient la hilosophie, l'astronomie, l'astrologie udiciaire, l'immortalité de l'ame et la métempsycose. Ils avoient, pour cela, es écoles publiques. On prétend que la eligion payenne et les sciences, ne sont oint passées des Grecs chez eux, mais u'elles sont passées d'eux chez les Grecs. s ont eu, comme beaucoup de peuples, malheureuse coutume d'immoler des ictimes humaines. Le butin étoit leur remier but dans la guerre. Ils y étoient edoutables par leur courage, la bonté e leurs armes, et la rapidité de leur ourse. Les poëtes mettoient en vers les xploits du héros, et ces espèces d'hymnes toient chantées dans les jeux publics, au moment d'attaquer l'ennemi. Leurs ois militaires même étoient écrites en ers, afin qu'elles se retinssent plus

facilement. On prétend que leur langu s'est conservée chez les Gaulois et che les Bas-Bretons.

Dieux. On trouve chez les Scythes les div nités de la Grèce : *Uranus* et *Rhea* le ciel et la terre, qui engendrent *Sa turne* ou le Temps ; *Saturne* qui dèvor ses enfans ; *Jupiter* échappe à sa vor cité, épouse sa sœur *Junon*, très-ja louse, et avec raison, des galanteries d son mari, auxquelles *Mercure* doit s naissance. *Vénus*, *Mars*, *Neptune* *Pluton*, les demi-dieux *Pan* et *Sylva* ont vécu en Scythie ; l'Olympe entie est peuplé de Scythes.

Scythes. On appeloit ainsi, du temps d'*Alexan dre*, tous les peuples qui enveloppoien la Perse, depuis les sources du Gange jusqu'à la mer Caspienne, à une profon deur indéterminée vers le Nord. L divisions de cet immense pays ont var à l'infini. Les peuples qui l'ont habi successivement, ont porté toutes sort de noms, mais c'est toujours une mêm nation, et on remarque entre les ind vidus qui peuplent encore ces vast contrées, un air de ressemblance, q atteste l'identité d'origine.

Mœurs. Les Scythes étoient les uns séde taires, les autres nomades ou errans. L premiers ont bâti des bourgades, d

aisons éparses et des villes en petit ombre ; les seconds vivoient sous des ntes, ou dans les charriots qui leur rvoient à transporter leurs familles ns les endroits propres aux pâtu-ges. Ils portoient au plus haut degré mépris des richesses, la tempérance l'amour de la justice. C'étoit un uple guerrier : un homme ne pouvoit étendre au mariage, qu'après avoir é un ennemi. Ils étoient laborieux, une force de corps prodigieuse, et s-avides de gloire. Comme leurs isons restoient toujours ouvertes, et e leurs bestiaux erroient sans gardien, avoient le vol en horreur, et le nissoient sévèrement.

Lois.

A un peuple de ce caractère, il falloit s-peu de lois. Ils en avoient une marquable, qui a peut-être contribué ntretenir long-temps chez eux l'inno-ce et la simplicité : c'étoit la peine mort pour quiconque proposeroit le indre changement à leurs coutumes. ont poussé la précaution à cet égard, qu'à punir de mort les étrangers abordoient sur leurs côtes, ou que empête y avoit jetés, de peur que conversation n'inspirât du mépris r les lois, et ne portât à les en-ndre. Au reste, dans une étendue

de pays si immense, il est impossible que les usages aient été uniformes, et il est inutile d'avertir que les bizarreries féroces ou ridicules ne peuvent être le caractère d'une nation entière.

Rois. Inhumation.

La couronne étoit héréditaire, le pouvoir du roi borné, et sa personne l'objet d'un tendre respect. Sa maladie causoit une tristesse publique, et sa mort occasionnoit un deuil général. Quand même on auroit été indifférent, on n'étoit pas libre de le paroître. Il étoit d'usage de promener le corps dans toutes les tribus, et les habitans à sa vue, étoient obligés de se faire quelque blessure visible, comme de se couper une partie de l'oreille, de se déchiqueter le corps, ou du moins de se raser la tête. Le deuil étoit sans doute plus sincère dans les familles des grands, parce qu'on les contraignoit de fournir cinq cents jeunes gens qu'on étrangloit et qu'on mettoit autour du sépulcre sur autant de chevaux aussi étranglés; on y ajoutoit un valet de chambre, un cuisinier, un échanson, un écuyer, un courrier, des chevaux, des concubines et d'immenses richesses qu'on renfermoit dans le tombeau.

Usages.

Comme guerrier, *Mars* étoit le dieu qu'ils honoroient le plus : c'étoit à lui

r-tout, qu'ils immoloient des victimes
maines. Ils consultoient leurs en-
illes palpitantes, et tiroient des au-
res sinistres ou favorables, de la
anière dont la victime tomboit lors-
'elle étoit frappée, et de la manière
nt le sang couloit. Ils marquoient de
sang les plus grands arbres de leurs
êts. On ne voit pas qu'ils aient eu
utres temples, ni d'autres autels
e des pyramides de bois, lesquelles
voient à faire cuire la chair des
ufs, et autres animaux qu'ils offroient
holocauste.

Le cheval étoit regardé comme le
s noble des animaux : c'étoit lui que
Scythes sacrifioient de préférence.
offroient aussi des fruits, de l'or,
aromates, et ce qu'ils trouvoient
plus précieux dans leur butin ; ils
ient aussi quelquefois, comme en
rinage, porter des présens aux dieux
gnés, dont la réputation parvenoit
u'à eux.

eurs pactes, leurs traités étoient
mpagnés de cérémonies religieuses
les rendoient sacrés, mais toujours
un caractère de férocité, comme
e tirer du sang, et d'en mêler dans
coupe de vin que les contractans
ient ensemble. De la peau de leurs

ennemis, ils en faisoient des baudriers, des bourses, des brides, en couvroient leurs carquois, et s'en revêtoient eux-mêmes : c'étoit un honneur de pouvoir en attacher la tête sanglante à la porte de sa maison. Les femmes regardoient avec complaisance ces trophées de la valeur de leurs maris ; elles y accoutumoient leurs enfans auxquels elles faisoient, pour ainsi dire, sucer le sang avec le lait.

La polygamie, non seulement celle qui souffre plusieurs femmes, mais celle encore qui permet la femme d'autrui, se pratiquoit chez les Scythes comme une chose d'habitude dont personne n'étoit ni surpris, ni blessé. La haine pour les ennemis, la vengeance ont fait chez eux des antropophages comme chez d'autres peuples ; mais croiroit-on que la piété filiale a fait des Cannibales ? Cet horrible délire s'est trouvé chez les Scythes. Quand un père, une mère, ou quelqu'autre parent, étoient attaqués de maux qui faisoient craindre pour eux une vie douloureuse, ils le tuoient et faisoient un festin de sa chair, le mourant se félicitoit d'une pareille sépulture, bien plus honorable pour lui que s'il devenoit la pâture de vers.

Commerce, arts, agriculture.

Manufacture, commerce, il n'en faut point chercher dans une nation qui ne connoissoit pas le luxe, et qui avoit très-peu de besoins. Ainsi, ils ont pu avoir des forgerons pour leur armes, des charrons pour leurs charriots ; mais presque point d'autres ouvriers : aucuns de luxe, ce qu'on appelle des artistes qui ne pullulent guères que dans l'aisance et l'oisiveté des villes. L'agriculture n'a pas dû être non plus en honneur chez un peuple pasteur qui se nourrissoit presq'uniquement de la chair de ses troupeaux, et se revêtoit de leurs peaux.

Les conquêtes des Scythes sont plus excusables que celles des autres peuples. Cette nation frugale et robuste étoit extrêmement féconde : sa grande population rendit étroits pour elle les premiers pays qu'elle habita. Repoussée par les glaces du Nord, et obligée de se jeter sur des pays moins froids, elle en chassa devant elle les habitans, ou se les incorpora. Voilà ce que l'on sait, en général et très-confusément ; car nous ne connoissons aucun historien Scythe, soit que leurs annales se soient perdues, soit qu'il n'y en ait jamais eu dans une nation si ambulante et si agitée.

Amazones. Les Amazones sont une des merveilles de la Scythie : leur existence, comme corps militaire, ne seroit pas fort étonnante, chez une nation errante qui ne connoissoit pas les travaux sédentaires et domestiques, et chez qui l'éducation des femmes étoit toute virile. Mais on a peine à croire qu'il se soit formé une association de femmes qui a exclu les hommes, excepté à des temps marqués. Encore moins, parsuadera-t-on que cette association a duré long-temps, et qu'elle est devenue un empire qui a eu des reines, a soutenu des guerres, et porté au loin ses exploits.

Mais si l'établissement d'un pareil empire est comme surnaturel, du moins la manière dont il a fini et très-conforme à la nature. Des vaisseaux chargés d'Amazones qui revenoient d'une expédition, battus par la tempête, sont jetés vers les Palus-Méotides : elles descendent pour faire des vivres : les Scythes défendent leur territoire. Ils crurent d'abord avoir affaire à des adolescens ; mais des prisonniers qu'ils firent les tirèrent d'erreur. Alors ils imaginèrent un genre de guerre conforme aux circonstances : ils firent un corps de tous leurs jeunes gens. « Point « de violences, leur dirent-ils ; quand

« elles avanceront, vous reculerez ; « vous avancerez quand elles recule- « ront ». Cette manœuvre arrêta la première impétuosité des Amazones. On s'examina : un jeune Scythe aperçut une Amazone qui s'écartoit, il la suivit. Sans savoir la langue l'un de l'autre, on sentendit. L'Amazone fit comprendre au Scythe que, s'il amenoit le lendemain un compagnon, elle aménéroit une compagne. Les couples se multiplièrent, et bientôt les deux camps n'en firent qu'un

Temps fabuleux.

Les Scythes jouiroient d'un privilège unique, si leur berceau n'étoit pas, comme celui des autres nations, environné de fables.

Rois. Scythès. Sigyllus.

A *Scythès* on fait succéder *Sigillus*, qui envoya son fils au secours des Amazones attaquées par *Thésée*. Pour obtenir ce secours, elles se dirent Scythes d'origine, forcées jadis de renoncer au mariage et à la société habituelle des hommes, par fidélité à la mémoire de leurs époux qui avoient été assassinés.

Madyès.

Sous *Madyés*, les Scythes se jetèrent sur l'Asie, soumirent la Syrie, et furent repoussés de l'Egypte. Cette expédition dura vingt-huit ans. Quand ils revinrent, ils trouvèrent leurs femmes qui s'étoient ennuyées, mariées à leurs es-

claves, et une nombreuse génération provenue de ce commerce. Il fallut combattre pour rentrer dans ses foyers. Les maîtres éprouvèrent de la résistance. « C'est bien mal-à-propos, s'écrie l'un » d'entr'eux, que nous employons » contre de vils séducteurs, des armes » qui nous ont servi à vaincre des na- » tions belliqueuses : des fouëts, cela » suffit ». Ils avancent armés de cet instrument redoutable, les esclaves fuient, et les femmes se tuent.

Tomyris. On connoît *Tomyris*, par la guerre que *Cyrus* déclara aux Messagettes, dont elle étoit reine; mais la vengeance qu'elle tira de cet injuste agresseur, en le tuant, et en plongeant sa tête dans une outre pleine de sang, est tout ce qu'on sait de sa vie et des exploits de cette reine.

Jancyrus. L'histoire nous a laissé plus de détails sur *Jancyrus* ou *Indaty*, qui fut aussi attaqué injustement par les Perses. Aux bravades de *Darius*, qui lui envoyoit demander la terre et l'eau, il répondit par une espèce d'énigme relative à ces élémens. *Jancyrus* lui envoya un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Les devins s'assemblèrent pour expliquer ces emblêmes. *Darius* aimoit à se persuader qu'ils signifioient une

soumission entière à ses volontés. « Point du tout, répondit un seigneur « nommé *Gobrias*, qui connoissoit « mieux les Scythes que son maître, « cela veut dire : Si les Perses entrent « chez les Scythes, ils ne doivent pas « se flatter de leur échapper, à moins « qu'ils ne sachent voler en l'air comme « des oiseaux, nager dans l'eau comme « des grenouilles, ou entrer dans la « terre comme des souris ». Quant aux flêches, elles signifioient cinq rois Scythes qui devoient se joindre à *Jancyrus*, pour repousser l'ennemi commun.

Mais ces alliés lui manquèrent au besoin. *Jancyrus* trouva moyen de les punir par les mains des Perses eux-mêmes. Il divisa si bien ses troupes, ruina si à propos le pays, que les Perses, attirés par ses manœuvres dans des contrées où ils ne trouvoient pas de subsistances, furent obligés d'en aller prendre chez ces princes neutres, qui payèrent ainsi les frais de la guerre; et sans presqu'aucun effort, il ôta aux Perses le desir de revenir dans son pays.

Sythès eut le malheur d'être élevé par une mère Grecque, qui lui donna de l'aversion pour les mœurs sauvages, et lui inspira beaucoup de goût pour la Scythès II.

mollesse des Grecs : ses sujets, indignés de cette préférence, le détrônèrent. Il fut tué par son frère, qu'ils avoient mis à sa place.

Ariantes. Pour ne rien omettre de ce qui est extraordinaire, dût-on le trouver invraisemblable, nous dirons qu'*Ariantes* voulant faire le dénombrement de son peuple, ordonna que chacun jeteroit dans un endroit marqué la pointe d'une flêche, ce qui forma un tel monceau, que le prince barbare eut de quoi faire construire avec un vaisseau. Ce vaisseau fut consacré à un dieu; mais *Hérodote* ne dit pas comment on s'y prit pour former des poutres, des planches, des mâts avec ces bouts de flêches, ni si ce vaisseau vogua jamais.

Athéas. *Athéas*, qui vivoit du temps de *Philippe*, roi de Macédoine, trompa ce monarque, le plus habile prince de son temps. Il obtint de lui un secours considérable pour repousser une invasion dont il étoit menacé; et quand les ennemis effrayés par les préparatifs de *Philippe* se furent retirés, il l'envoya remercier, et prétendit ne lui devoir aucun dédommagement pour ses préparatifs, puisqu'on n'avoit point fait la guerre.

Les deux princes alors eurent re-

cours à la ruse, et se servirent réciproquement de cette arme. *Philippe* fit savoir à *Athéas* qu'il avoit fait vœu d'ériger une statue d'*Hercule* sur le bord de l'Ister, opposé à ses états, et qu'il désiroit la poser lui-même. *Athéas*, qui pénétroit son motif, lui fit dire : « Envoyez la statue, je me charge de la « consacrer avec toute la solennité con- « venable, et de veiller à sa sûreté ». *Philippe* trouva un autre moyen d'entrer dans les états du roi Scythe. Il remporta sur lui une grande victoire, emmena vingt mille femmes et enfans ; un nombre prodigieux de bestiaux, et vingt mille des plus belles cavales, pour avoir de leur race. On remarque que dans le butin, il ne se trouva ni or, ni argent, ni bijoux, preuve de la pauvreté et de la simplicité des Scythes, dont le nom ne paroît presque plus dans l'histoire, comme corps de nation.

ASIE MINEURE.

Asie mineure.

L'Asie mineure est la contrée du monde peut-être la plus favorisée de la nature : sous le plus beau ciel, la température la plus égale, bien arrosée, baignée par plusieurs mers qui l'environnent presqu'entièrement. Le sol en est fertile, riche en toutes sortes de productions. Aussi a-t-elle été peuplée dès la plus haute antiquité. Ses habitans ont formé des royaumes plus ou moins grands, dont les Grecs, leurs voisins et leurs frères nous ont transmis l'histoire, mêlée à leur ordinaire, de beaucoup de fables.

PHRYGIENS.

Haute Phrygie, entre le Pont, la Troade, la mer Egée, la Carie et la Pamphilie.

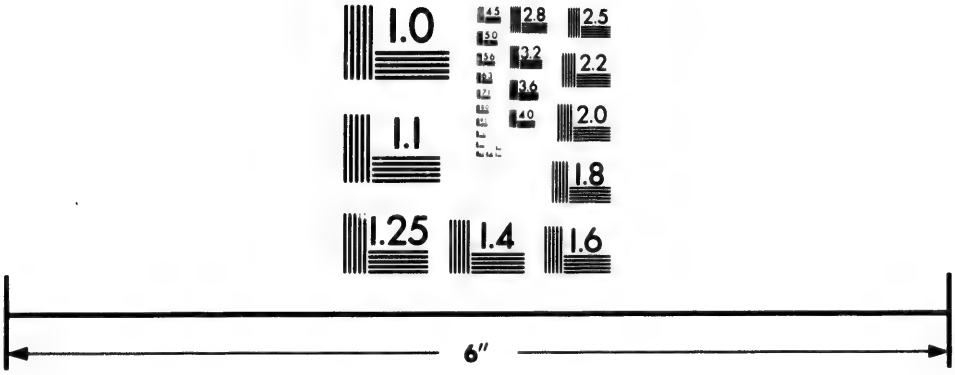
Les Phrygiens occupoient presque le centre de l'Asie mineure : mais on ne peut fixer précisément les limites de leur pays, qui ont été avancées ou reculées selon les temps et les circonstances. La Phrygie abondoit en toutes sortes de grains. La culture en purifioit l'air, qui est maintenant épais et grossier ; triste effet des guerres qui ont

chassé les laboureurs, détruit les troupeaux, et converti les pâturages en marécages pestilentiels. Le même fléau a fait disparoître les villes en grand nombre qui embélissoient ce pays, presque par-tout couvert de ruines : mais la guerre n'a pas opéré seule ces désastres ; les tremblemens de terre y ont eu beaucoup de part, et encore plus la tyrannie des Turcs. On remarque avec étonnen qu'une ville fût bâtie sous différe s, quatre fois sur le même endro fut quatre fois renversée : il n'en reste plus que des décombres. Les rivières de la Phrygie sont peu considérables, les montagnes peu élevées ; mais l'imagination des poètes a prêté des eaux aux unes, de la hauteur aux autres, et s'est efforcée d'appliquer à leurs noms des événemens qui les ont rendues recommandables aux amateurs de la mythologie.

Antiquité, Mœurs et coutumes.

Les Egyptiens avouoient que les Phrygiens étoient plus anciens qu'eux. On les fait descendre d'un des fils de *Gomer*. Le Phrygien passoit pour être efféminé, d'une conception lente, qu'on ne rangeoit à son devoir qu'à force de coups. Il étoit très-superstitieux ; on lui attribue l'invention de la divination par le vol et le chant des oiseaux. Sa musique, connue

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

sous le nom de *Mode Phrygien*, et sa danse lente et peu animée, tenoient de la mollesse du caractère des habitans.

Commerce. Avec des mers environnantes et de bons ports, il est difficile que les Phrygiens n'aient pas eu de commerce; mais on ignore dans quel temps il a fleuri, et jusqu'où il s'est étendu. On ne sait pas non plus quelles étoient leurs sciences, et s'ils ont cultivé des arts, autres que ceux qui sont absolument nécessaires pour les besoins de la vie. Ils avoient une langue dont il reste quelques mots qui ne ressemblent point du tout à la langue grecque, et nous ne savons quels étoient les caractères de leur écriture.

Religion. La religion des Phrygiens est fameuse par un rite aussi ridicule que cruel. *Atys*, née de la fille d'un roi de Phrygie, qui devint mère en mettant une fleur de grenadier dans son sein, fut nourrie par *Acdestis*, espèce de sorcier, et par *Cybèle*, nommée *la bonne déesse*, qui s'attachèrent singulièrement à leur élève. La destinée d'*Atys* étoit apparemment d'être aimée. *Midas*, autre roi de Phrygie, en fut si épris qu'il lui destina sa fille. Sans doute cette résolution fut prise sans consulter *Acdestis* ni *Cybèle*, qui en furent piqués. *Midas*, craignant leur mauvaise volonté, fit fermer son

palais le jour des noces. Mais *Cybèle* enlève les murs et les tours de la ville qu'elle met sur sa tête, et paroît au milieu de l'assemblée avec cette coëffure, qui lui est restée, et avec laquelle on la représente. *Acdestis* fait pire. Il souffle la confusion entre les convives. La fureur s'empare d'eux, *Atys* se mutile et meurt. La jeune épouse se tue, et *Cybèle* court le monde pour déplorer la mort de son cher *Atys*. Cette catastrophe donna lieu à un culte religieux, dont l'acte principal étoit la mutilation exercée par les prêtres sur eux-mêmes. Ils promenoient dans les villes et les bourgs les statues de la bonne déesse, en chantant des cantiques en son honneur. Vraisemblablement ces chants étoient accompagnés de rites lascifs, qui par la suite firent également mépriser la liturgie et ses ministres.

Rois. Iannacus.

Les rois ont été fort multipliés en Phrygie, c'est-à-dire qu'il y a eu beaucoup de petits royaumes, quelquefois composés d'une seule ville et de son territoire; mais ils portent en général dans l'histoire, le nom de rois de Phrygie, sans qu'on puisse fixer le lieu précis de leur domination. Le premier qui paroît sur la scène s'appeloit *Iannacus*. L'oracle lui prédit qu'à sa mort, tout

périroit avec lui, et *Iannacus* se mit à pleurer, et toutes les fois qu'il songeoit à ce triste avenir, *Iannacus* pleuroit, d'où vient le proverbe : *Pleurer comme Iannacus*. Mais ses pleurs ne servirent à rien. Après sa mort arriva le déluge, qui détruisit le genre humain.

Midas I.
Gordien I.

Les rois de Phrygie se nommoient ordinairement *Midas* et *Gordien ;* ce qui met une grande confusion dans leur succession. Un *Midas* précéda *Gordien I*, qui, de la charrue fut appelé au trône. Pendant qu'il labouroit, un aigle se percha sur le joug de ses bœufs, et y resta tout le jour. Cet événement méritoit bien que le devin fût consulté. *Gordien* y alla. Autre aventure : en entrant dans la ville, il rencontre une belle dame, et lui parle du sujet qui l'amène. « Je vous expliquerai » votre prodige aussi bien qu'un autre, « lui dit-elle, car je m'y entends ». Elle l'écoute, et lui apprend que ce prodige lui annonce une couronne. Il avoit peine à la croire : « J'en suis si sûre, ajou- » ta-t-elle, que je m'offre à vous épouser » pour partager le trône avec vous ». *Gordien* accepta la garantie.

Quelque temps après il s'éleva une guerre civile pour le choix du roi. Ne sachant comment terminer ces querelles

sanglantes, les Phrygiens convinrent d'élever sur le trône le premier homme qu'ils verroient arriver sur un charriot, dans le temple de *Jupiter*. Cet homme fut *Gordien*. On le salua roi. Il consacra son charriot dans le temple. Le nœud dont il attacha le joug étoit fait avec tant d'art, que l'oracle promit que celui qui le délieroit obtiendroit l'empire de l'univers. C'est le fameux *nœud Gordien* qu'*Alexandre* coupa, ne pouvant le dénouer.

L'oracle parle aussi pour *Midas*, son fils, à l'occasion d'une fourmillière qui vint déposer dans sa bouche, pendant qu'il dormoit, toute sa provision de froment. *Il aura d'immenses richesses*, dit l'oracle, et la prophétie s'accomplit. Midas II.

Sous *Gordien* son fils, s'ouvrit un grand trou au milieu de la ville de Celène. On fit des sacrifices afin d'obtenir des Dieux que le gouffre se refermât; mais le gouffre s'ouvroit davantage de jour en jour, raison, s'il en fut jamais, de consulter l'oracle. *Jetez-y*, répondit-il, *ce que vous avez de plus précieux*. Les femmes aussitôt d'y jeter or, argent, joyaux qui n'étoient peut-être pas engloutis pour tout le monde, et la fente ne faisoit que s'ouvrir de plus en plus. *Qu'est-ce donc qu'il y a de plus* Gordien II.

précieux que tout cela? pense en lui-même *Oncharus*, excellent citoyen. *Ah! sans doute c'est la vie.* Enchanté de sa découverte, il embrasse son père, prend congé de sa femme, monte à cheval, et se précipite dans le gouffre, qui se referme.

Il ne reste de l'existence des rois de Phrygie que leur nom, et l'époque à laquelle cette monarchie paroît avoir cessé; les noms les plus célèbres sont *Midas* et *Gordien*.

TROYENS.

Basse-Phrygie, ou Troade, entre la Propontide, la mer Egée, la M sie mineure, l'Hélespont.

En descendant de la Haute-Phrygie, vers l'Hélespont, on se trouve sur les lieux rendus célèbres par le génie d'*Homère*. Le mont Olympe, séjour des Dieux; le mont Ida sur lequel le berger *Pâris* donna à *Vénus* le prix de la beauté; le détroit de Sestos et d'Abydos, fameux par les amours de *Léandre* et d'*Héro*; le *Scamandre* et le *Simoïs*, fleuves pendant la guerre de Troye, à peine rivières à présent; enfin *Troye* elle-même, ou plutôt ses ruines.

On ne peut, en parlant de la Basse-Phrygie, que répéter ce qu'on a dit de

la haute, que c'est un pays délicieux, fertile, agréablement tempéré; toutefois avec cette différence, que l'air, rafraîchi par des vents de mer qui s'élèvent à des temps réguliers, y est plus salubre. L'Ida, qui est plutôt une chaîne de montagne qu'une cîme isolée, est semé de vallons dans lesquels, sous les ombrages qui pendent des hauteurs, on respire un air embaumé.

Mœurs, religion, commerce.

Pour la religion, les mœurs et le caractère, les habitans de la Troade n'ont pas dû différer des autres Phrygiens: ils étoient plus belliqueux peut-être, parce que le voisinage de la mer a introduit chez eux des colonies Grecques, avec lesquelles ils ont contracté des alliances, et dont ils ont adopté les mœurs. Le même voisinage a pu leur donner le goût et l'exercice du commerce.

Rois. Teucer. Dardanus. Ap. D. 1491 Av. J.C. 1507

Teucer, fils de Scamandre et d'Ida, c'est-à-dire, né dans la Troade, où il régna, n'est guères connu que par *Dardanus*, son successeur, qui n'étoit pas son fils, mais son gendre. De l'île de Samotras où il régnoit, *Teucer* le fit venir, sur la réputation de sa vertu. Ce prince ne trompa pas ses espérances. Il fut pieux et juste: il apporta avec lui le *Palladium*, statue de *Minerve*. L'oracle attachoit à la conservation de cette sta-

tue le salut de la ville où elle seroit déposée. *Dardanus* bâtit un temple où il la plaça.

Erichonius. *Ericthonius*, son fils, qui lui succéda, hérita de ses vertus et de son bonheur.

Tros et Ilus. Ganimède. Ap. *D.* 1631 av. *J.C.* 1367 *Tros*, fils d'*Erichtonius*, étoit père de *Ganimède*, jeune homme d'une très-grande beauté. Son père l'envoya porter des présens à *Jupiter*, roi d'un pays peu éloigné. Pour arriver à ses états, il falloit passer sur ceux de *Tantale*, roi plus voisin. Celui-ci épris de la beauté de *Ganimède*, le garda à sa cour. *Jupiter* le réclama. Le refus de *Tantale* produisit une guerre entre les deux rois. *Tantale* fut vaincu et condamné à voir toujours présens les objets qu'il désiroit et a n'en pouvoir jamais jouir. *Tros* fut fondateur de Troye. De lui descendit *Anchise*, qui plut à *Vénus*. De leurs amours naquit *Enée*. *Ilus*, fils de *Tros*, lui succéda. Il eut deux fils fameux, *Memnon*, dont la statue frappée des premiers rayons du soleil, rendoit un son harmonieux, et *Titon*, l'amant de l'*Aurore*. On lui prête des rendez-vous avec cette déesse, parce qu'étant grand chasseur, il se levoit fort matin. Elle lui obtint le privilége d'être immortel, mais non le privilége de ne point vieillir;

ce qui rendoit le présent de l'immortalité au moins inutile.

La citadelle de Troye doit sa fondation à *Laomédon*, fils d'*Ilus*. Ce prince la bâtit avec le secours d'*Appollon* et de *Neptune*, c'est-à-dire, avec les richesses qu'il trouva dans leurs temples. De son temps les Argonautes abordérent dans la Troade, et y furent bien reçus. *Laomédon* fut tué par *Hercule*, qu'il avoit imprudemment provoqué. Ces différens princes et leurs aventures nous conduisent à la guerre de Troye.

Laomédon.

Ap. D. 1704
Av J. C. 1294

Selon le poète, elle fut causée par l'enlèvement d'*Hélène*, que *Pâris*, fils de *Priam*, ravit à *Ménélas*, son époux, chez qui il avoit été bien reçu. L'époux la redemanda, le roi de Troye ne voulut pas la rendre. Ménélas arma toute la Grèce ponr sa cause; les princes liqués jurèrent la ruine de Troye, et de ne se séparer qu'après l'avoir détruite de fond en comble. L'obstination de Priam à ne pas rendre Hélène, obstination consacrée par le récit d'Homère, est étonnante. Mais les historiens y ajoutent une circonstance que le poète omise, et qui justifie l'opiniâtre défense de *Priam*.

Priam.

Ap. D. 1750
Av. J. C. 1248

Ce prince avoit une sœur nommée *Hésione*, qui fut mariée à *Télamon*,

roi d'une petite île dans la mer de Grèce. Il la traitoit plus en concubine qu'en femme légitime. *Priam*, piqué de ce procédé injurieux, redemanda sa sœur. L'époux jugea à propos de déférer la demande aux rois des îles voisines, qui décidèrent que *Télamon* ne devoit pas rendre la sœur de *Priam*, et décidèrent de plus, apparemment parce qu'on menaçoit de représailles, que si *Hélène*, femme de *Ménélas*, venoit à être enlevée, ils se réuniroient tous contre le ravisseur. *Hésione* ne fut pas rendue, *Hélène* fut enlevée. Cette injure réciproque explique comment naquit une haine, qui, selon l'ordinaire, s'aigrit d'autant plus, qu'il étoit plus facile de la finir en se rendant mutuellement justice.

Prise de Troye.
Ap. D 1215
Av. J-C. 1183

Il a fallu le pinceau d'*Homère*, sa brillante et féconde imagination, pour rendre intéressante une guerre entre des princes dont chaque état ne s'étendoit pas au-delà d'une île, et même d'une ville; pour ennoblir leurs pirateries et leurs brigandages, et pour donner à leur acharnement un air d'héroïsme. Conférences, marches, stratagêmes, combats, trêves, action et repos, les événemens les plus ordinaires dans une guerre, tout devient merveilleux

sous sa plume. Ses poëmes, outre ce qu'ils ont d'agréables, sont devenus très-utiles, comme fondement de l'histoire et même de la géographie; car Homère est historien et géographe en même temps que poète sublime. Il raconte l'origine des peuples, leurs coutumes, leurs migrations, leurs mélanges, et jusqu'à leur position géographique.

Les vaisseaux des Grecs portèrent cent mille hommes devant Troye. On présume que les neuf premières années du siège se passèrent en petits combats et en escarmouches. La famine désola le camp des Grecs. Il fallut courir les îles et les côtes voisines, d'où on rapporta des vivres et des esclaves. Revenus devant la ville, ils essuyèrent la peste, occasionnée par le mauvais air, et par la suite des inondations. Ils se recrutoient dans leurs courses. Les Troyens étoient secondés par les rois de terre ferme, qui leur amenèrent de grands secours. Beaucoup de chefs périrent de part et d'autre, *Patrocle*, *Achille*; *Hector*, *Pâris* lui-même; et enfin la dixième année, un effort général ou plutôt un stratagême de guerre, rendirent les Grecs maîtres de Troye, qu'ils détruisirent de fond en comble.

Il en reste deux ruines à une demi-

lieue l'une de l'autre. La première ruine, plus éloignée du rivage de la mer, qu'on croit celle de l'ancienne Troye; la seconde, plus près du rivage, qu'on suppose être celle d'une nouvelle Troye rebâtie par les Romains, qui, se croyant issus du sang troyen, se firent un honneur de la reconstruire. Des Troyens qui échappèrent au fer des Grecs, les uns se réfugièrent dans les contrées voisines, et se confondirent avec les habitans; d'autres portèrent au loin les débris de leur fortune, leurs effets les plus précieux, sauvés du pillage et disputés à l'incendie. Ils gravèrent dans les cœurs de leurs descendans le souvenir de leur patrie, en donnant aux endroits où ils s'établirent les noms des lieux chers à leur enfance.

Beaucoup de vainqueurs ne furent pas plus heureux que les vaincus, et subirent même un destin plus cruel. Retournés dans leurs royaumes après dix ans d'absence, ils n'y trouvèrent que confusion, anarchie et conspirations. Les femmes avoient oublié leurs maris. Les enfans méconnoissoient leurs pères; tous les liens s'étoient relâchés durant leur longue absence. De ces princes, les uns repoussés, les autres mal reçus, s'éloignèrent de ces terres ingrates,

t allèrent fonder des colonies où ils ortèrent, avec la langue des Grecs, eur religion, leurs lois et leurs usages.

MYSIENS.

Les Mysiens, voisins des Troyens, nrent au secours de ceux-ci pendant durée du siège; mais ils étoient neues à la fin. Quand la victoire des Grecs t rendu la Troyade déserte, les Myens s'y étendirent, et l'occupèrent par oximité, sans avoir la peine de la conérir. Ces pays se ressembloient pour température et la fertilité. Les habins ont été belliqueux, mais apparement dans des temps très-reculés, puisne dans des temps postérieurs, quand vouloit exprimer un homme trèsche, on disoit : *c'est le dernier des ysiens*. Leur religion étoit celle des rygiens; mais leurs prêtres ne se muoient pas. On doit seulement remarer, que pour obtenir et conserver le cerdoce, ils devoient s'obliger à ne point marier.

Mysie, entre la Propontide, la Lidie, la Phrygie, et la Bithie.

Les arts étoient en honneur chez les ysiens, et il reste des preuves de leur ileté en ce genre. La ville de Cyzicus

Cyzicus.

s'apeloit *la Rome de l'Asie*, et possédoit un temple tout entier de marbre poli. Les colonnes merveilleuses pour leur grosseur et leur proportion, ont servi à orner Constantinople, quand Cyzicus eut été renversée par un tremblement de terre. La monnoie de Cyzicus étoit si bien travaillée, qu'on la regardoit comme un prodige de l'art.

Pergame. C'est à Pergame que les premières tapisseries ont été faites. *Eumène*, roi de cette ville, ayant la noble ambition de former une bibliothèque égale à celle de Ptolémée à Alexandrie, faisoit copier tous les bons livres dont il avoit connoissance, et pour cela tiroit beaucoup de papier d'Egypte. *Ptolémée* qui ne vouloit ni être surpassé, ni même égalé en amour de la science, interdit la sortie du papier. *Eumène* trouva le moyen de rendre la peau des bêtes propre à recevoir l'écriture. Le parchemin qu'il inventa fut nommé *papier de Pergame*. *Eumène* fit transcrire deux cent mille volumes.

Lampsaque. Lampsaque a été fameuse par la débauche de ses habitans et le culte de *Priape*. Ce culte étoit accompagné de tant d'infamies qu'*Alexandre* en eut horreur, et qu'il résolut de détruire ce lieu de la plus honteuse débauche; il le

jura même. Voyant approcher *Anaximandre* qui venoit solliciter la grâce de cette ville ; « je promets aux dieux, « s'écria-t-il ; de ne lui rien accorder de « ce qu'il demandera. Juste et puissant « monarque, lui dit l'adroit orateur : « les habitans de Lampsaque ayant eu « le malheur d'encourir votre indigna- « tion, et souhaitant expier les crimes « énormes qui provoquent votre co- « lère, supplient votre majesté de dé- « truire leur malheureuse ville. » Lié par son serment, *Alexandre* accorda la grâce. C'est sur les bords du Granique, fleuve de la Mysie, que ce conquérant commença ses exploits contre les Perses. On ne compte que quatre rois de ce petit pays : on ne connoît ni les actions de ces princes, ni les époques de leurs règnes.

LYDIENS.

Lydie, entre la Mysie, la Carie, la Phrygie et l'Ionie.

L'étendue de la Lydie a varié, comme celle de toutes ces parties de l'Asie mineure, qui tantôt ont été des provinces, tantôt des royaumes. Dans ce dernier état, la Lydie a eu pour Capitale Sardes, située au pied du mont Tmolus,

sur le Pactole, qui rouloit de l'or dans son sable. Cette ville parut si importante aux Perses qui s'en emparèrent, qu'ayant été reprise par les Grecs, *Darius* ordonna que chaque jour, pendant son dîner, on lui crieroit jusqu'à ce qu'il l'eût recouvré : « *Souvenez-vous des Athéniens ;* » car ce peuple avoit contribué à l'incendie de cette capitale dont on voit encore de très-belles ruines, ainsi que de beaucoup d'autres villes de la Lydie, qui a été long-temps un champ de bataille pour les Grecs et les Perses, et ensuite pour les Romains.

Antiquité, mœurs, commerce, religion.

On fait descendre les Lydiens des Egyptiens. Cependant leur Mythologie étoit toute grecque. C'est chez eux que les fabulistes ont placé une partie des travaux d'Hercule. C'est chez *Omphale*, reine de Lydie, qu'ils font naître ou vivre *Marsyas*, *Tantale*, *Pelops*, *Niobé*, *Arachné*, presque tous les héros et toutes les héroïnes des métamorphoses. Le gain de la prostitution servoit de dot aux Lydiennes. On accoutumoit les enfans à une vie dure et laborieuse. La fainéantise étoit punie comme un crime. Ils fabriquèrent les premières monnoies d'or et d'argent, pour faciliter le commerce. Les premiers ils tin-

rent des auberges. On les fait inventeurs des jeux de dés, de la danse et de toute sorte d'instrumens qu'ils imaginèrent, dit-on, pour faire diversion à la faim dans une grande disette qu'ils éprouvèrent. Avec cettes ingulière provision, ils passoient un jour sans manger, et le lendemain ils mangeoient sans jouer. Il n'y a guère que le commerce qui ait pu mettre un particulier Lydien en état de faire présent à *Xerxès* d'un platane et d'une vigne d'or massif, de traiter l'armée de ce roi, et de lui donner encore une somme immense pour les frais de la guerre. Ce négociant Lydien se nommoit *Pythius*.

Rois. Manès. Canèble.

Seize rois ont précédé les temps connus. Le premier se nommoit *Manès*. Il étoit esclave, et fut choisi précisément à cause de cette qualité. Les Lydiens s'imaginèrent qu'un homme qui avoit gémi sous l'oppression, craindroit de la faire sentir aux autres. On ne sait si ce raisonnement leur réussit. Des fables absurdes défigurent les annales de ce peuple. *Canèble* étoit tellement glouton, qu'il dévora sa femme en dormant, et ne s'en apperçut, que parce qu'en s'éveillant, il trouva une de ses mains dans sa bouche. On jette en passant ces sortes d'anecdotes, pour em-

pêcher de regretter les anciennes chroniques.

Candaule.

Ap. D. 2281
Av. J.C. 717

Une indiscrétion coûta le trône et la vie à *Candaule*, un des monarques qui régnèrent dans cette contrée. Il y eut entre lui et *Gigès*, son favori, une espèce de défi sur la beauté de la reine. *Candaule* prétendoit qu'elle l'emportoit sur toutes les autres femmes. Pour convaincre *Gigès*, il l'aposte dans un endroit d'où il pouvoit voir la reine sortant du bain. Elle sut l'imprudente indécence de son mari, elle fit venir *Gigès*. « Il faut, lui dit-elle, tuer le roi, » m'épouser ou mourir ». On fait à *Gigès* l'honneur de quelque résistance, mais enfin il préféra le trône et une belle femme à la mort : c'est lui qu'on a dit possesseur de ce fameux anneau qui rendoit invisible.

Alyatte.

Ap. D. 2330
Av J.C. 668

Les rois suivans, au nombre de trois, furent guerriers et conquérans. *Alyatte* fit la guerre avec des succès variés contre les Mèdes et contre les Scythes. Au moment qu'il étoit prêt d'en venir aux mains avec ces derniers, une éclipse de soleil épouvanta tellement les deux armées, que sur le champ elles fuirent réciproquement, et quelque temps après conclurent la paix.

Crésus.

Crésus son fils et son successeur, s

riche, que son nom est devenu le signe de l'opulence, porta si loin ses armes victorieuses, que son empire étoit presqu'aussi étendu, aussi puissant que celui de Babylone. Ce prince se complaisoit dans ses succès, et croyoit que nul bonheur n'égaloit le sien. Sans doute que sa cour méritoit les regards d'un sage, puisque *Solon*, législateur d'Athènes, ne dédaigna pas de s'y arrêter dans ses voyages. *Crésus* étala à ses yeux ses trésors, son faste, et toute la pompe de sa puisance. « Qu'en pensez-vous, « dit-il à l'Athénien, avez-vous jamais « connu un homme plus heureux que « moi? Sans doute, répondit le sage. Et « qui donc? Un homme de bien, père « de plusieurs enfans vertueux, qui ter- « mina sa vie au sein d'une victoire « qu'il venoit de remporter sur les en- « nemis de l'état. En connoissez-vous « d'autres, insiste *Crésus*? Je vous cite- « rai, répartit *Solon*, deux jeunes Ar- « giens, couronnés aux jeux olympi- « ques, et célèbres par leur piété filiale. « Leur mère, prêtresse de Junon, étant « pressée d'aller au temple, et les bœufs « qui devoient traîner le char tardant à « venir, ils s'y attachèrent eux-mêmes. « Le peuple, témoin de cette action, « les combla de bénédictions, et la mère,

Ap. D. 2436
Av. J. C. 562

« transportée de joie, pria la déesse « d'accorder à ses fils ce qu'elle croi- « roit de plus avantageux pour eux. La « mère fut exaucée. Immédiatement « après le sacrifice, ils s'endormirent « d'une mort paisible dans le temple « même ». *Crésus* conclut de ces deux histoires ou apologues, que *Solon* vouloit lui faire sentir qu'il n'y avoit en cette vie de bonheur véritable, que celui qui étoit scellé par la mort, et il l'éprouva bientôt lui-même.

Cyrus étendoit alors ses conquêtes dans toute l'Asie. *Crésus* crut devoir s'opposer à ce torrent, qui pouvoit l'entraîner lui-même. Cependant, avant d'attaquer, il consulta l'oracle, qui lui répondit : *Si vous faites la guerre à Cyrus, un grand empire sera détruit.* Sur la foi de cette réponse dont il ne sentoit pas l'ambiguité, *Crésus* marche contre les Perses, est battu, pris, chargé de chaînes, et condamné à périr dans les flammes. En montant sur le bûcher, il s'écrie douloureusement : *Ah! Solon! Solon!* *Cyrus* averti de l'exclamation, se fait amener ce prince malheureux, et lui demande pourquoi il invoque *Solon*. *Crésus* lui rapporte la leçon que lui avoit donnée le législateur d'Athènes. *Cyrus* en fut touché, et

par la considération de l'instabilité des choses humaines, il fit grâce à *Crésus*, l'attacha à sa personne, et le traita toujours en ami; mais sans lui rendre sa couronne, selon quelques auteurs. D'autres le font replacer sur le trône; mais quoiqu'il en soit, en lui finit l'empire des Lydiens.

LYCIENS.

La Lycie est très-fertile, quoiqu'exposée aux inondations par la fonte des neiges : l'air est fort sain. Comme la mer borde la Lycie dans sa plus grande longueur, et que des montagnes la ferment par derrière, on présume qu'elle pourroit bien avoir été peuplée par des insulaires Crétois. Les Lyciens avoient une rudesse de mœurs bien opposée aux habitudes douces des Phrygiens, autres habitans de l'Asie mineure, leurs voisins. Ils ont été fameux par la piraterie. On leur attribue l'invention des brigantins, ou vaisseaux plats, propres à la course et à l'abordage. Il paroît qu'ils avoient le courage féroce qu'on acquiert dans la vie et les combats de mer. On peut en juger par le trait suivant.

La Lycie, entre la Carie, la Pamphilie, la Phrygie, la Méditerranée.

Harpage, général Perse, campoit

Xanthus.

dans la Lycie avec une forte armée. Les habitans de *Xantus*, une des principales villes des Lyciens, qui n'étoient qu'une poignée d'hommes, l'attaquent intrépidement, ils sont battus, repoussés dans leurs murailles et assiégés. Toute ressource et toute espérance leur manquoient. Ils prennent la résolution désespérée de mourir, mais de vendre chèrement leur vie. Ils commencent par enfermer leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves et toutes leurs richesses dans la citadelle, y mettent le feu, sortent de leur ville, donnent tête baissée dans les bataillons Perses, en font un grand carnage; mais tous ces désespérés y furent tués jusqu'au dernier.

Chimère. Dans ce pays se trouvoit la *Chimère* à la tête de Lion, qui vomissoit des flammes. Elle avoit un corps de chèvre et une queue de serpent. *Bellerophon*, un de leurs rois vainquit ce monstre, c'est-à-dire qu'il délivra le sommet de la montagne nommée *Chimère*, des bêtes féroces qui l'infestoient, qu'il rendit plus propres à la pâture les pentes du milieu, et qu'il saigna les marais du bas, où se nourrissoient des serpens et autres bêtes vénimeuses.

Coutumes. Les Lyciens passoient pour être sobres et pour aimer la justice. Après avoir

été soumis à des rois, dont on ignore le nom, aussi bien que les actions, ils sont devenus républicains. Tous les ans, trois députés des grandes villes, deux des moindres, un des plus petites, formoient un sénat, où se portoient les affaires civiles et militaires, et même celles des particuliers, qui paroissoient un peu importantes. On ne sait si cette assemblée tenoit ses séances toute l'année, jusqu'à la formation d'une autre, ou si elle cessoit après un temps limité.

Etat des enfans.

Les enfans empruntoient leur nom et leur état, non du père, mais de la mère; de sorte qu'une femme libre qui se marioit à un esclave, donnoit à la patrie un enfant libre comme elle; et un père libre qui épousoit une esclave, n'avoit que des enfans esclaves comme la mère.

CILICIENS.

Cilicie, entre la Syrie, la Pamphilie, la Cappadoce et la Méditerranée.

Il sembleroit qu'il y eut deux peuples qui habitoient la Cilicie; l'un doux et pacifique, cultivateur, laborieux et négociant honnête, qui vivoit dans des plaines où se sont quelquefois déployées de grandes armées; l'autre, peuple

guerrier, turbulent, corsaire par goût et par situation, nichoit pour ainsi dire sur les hauteurs escarpées du Taurus et de l'Immaus.

Les entrées de la Cilicie, au nombre de trois, sont plus difficiles les unes que les autres. Une poignée d'hommes résolus les défendroit contre des armées entières. Les côtes semées de petits hâvres, où on peut retirer les vaisseaux, et de promontoires d'où on peut les protéger, donnent de grandes facilités pour la piraterie. Les Ciliciens infestoient les mers voisines, faisoient des descentes en Grèce et jusques dans l'Italie, d'où ils emmenoient des esclaves qu'ils alloient vendre en Chypre, en Égypte et dans toute l'Asie. Plusieurs fois les Romains armèrent contr'eux; mais ces pirates repoussés de la mer, se réfugioient dans les cavernes, d'où aussitôt que les flottes disparoissoient, ils revenoient courir l'Archipel, la mer Ionienne et le reste de la Méditerranée. *Pompée* fut nommé par le sénat de Rome pour détruire ce repaire de brigands, les attaqua avec cinq cents vaisseaux, portant cent trente mille hommes, et vint à bout de purger le monde de la tyrannie de ces écumeurs de mer.

Les Ciliciens des plaines étoient

un composé de Phrygiens et autres peuples de l'Asie mineure, qui, fuyant la fureur dévastatrice des conquérans babyloniens, perses et égyptiens, se réfugièrent dans ce petit pays, entouré de fortifications naturelles, qu'il est facile de défendre. Ils y eurent des rois dont on ne connoît point les actions. Quant aux Ciliciens maritimes, c'étoit un mélange de toutes les nations. Les malfaiteurs, les bannis, les aventuriers trouvoient au milieu d'eux un asile et leur subsistance par le brigandage. C'est sans doute à cette partie de la nation qu'on doit appliquer les qualifications de menteurs, cruels, trompeurs qu'on prodiguoit à tous. Leur langue, mêlée de syriaque, de grec, de Persan, formoit un idiôme particulier aussi grossier que les habitudes de ces peuples.

Le golphe d'Issus est un des meilleurs de la Cilicie. *Alexandre*, pour perpétuer la mémoire de la victoire qu'il avoit remportée en cet endroit, y bâtit une ville si heureusement située, qu'elle a été long-temps le principal entrepôt de tout le commerce de l'Orient. La découverte du Cap de Bonne-Espérance lui a enlevé cet avantage. Cependant, cette ville encore fréquentée, est connue sous le nom d'*Alexandrette*, diminutif qui Alexandrette

convient à l'état de décadence où elle se trouve. Quand il y arrive des vaisseaux, on en envoye la nouvelle à Alep, par des pigeons qu'on y dépêche, portant la lettre d'avis sous leur aîle.

GRÈCE.

Grece, entre la Macédoine, la Thrace, la mer Egée, Ionienne et de Crece.

La Grèce est en général un bon pays, situé sous un climat tempéré, qui ne manque de rien de ce qui est nécessaire à la vie, et auquel les mers qui l'environnent, apportent abondamment le superflu.

On conjecture avec assez de fondement, que la Grèce a été habitée peu de siècles après le déluge, par des descendans de *Javan*, petit-fils de *Noé*. A mesure que nous ferons l'histoire des différens cantons, on verra comment les Grecs se sont élevés peu à peu, d'un état de grossièreté et d'ignorance, à celui d'une habileté supérieure dans les arts, les sciences, les lois, la guerre et le gouvernement. Cette espece de conception, qui, dans le sein d'une nation barbare, a fait naître un peuple civilisé, a duré environ neuf cents ans. Les ténèbres de cette période, obscure par

elle-même, sont encore épaissies par les fables que l'imagination des poètes, l'ignorance et la vanité des auteurs grecs y ont répandues ; mais les fables même laissent quelques traits de lumière dont l'histoire profite.

Les mœurs des premiers habitans de la Grèce ont été sauvages. Ils se nourrissoient d'herbes, de fruits et de racines. Grands, endurcis et robustes, le droit du plus fort fut long-temps chez eux la loi suprême. On remarque que les hommes foibles se retiroient dans les lieux stériles pour n'être pas enviés, et c'est ce qui peupla l'Attique. Les fabulistes ont essayé de marquer l'époque de ceux qui enseignèrent l'agriculture, des premiers qui hasardèrent des voyages de commerce ; il résulte de leur chronologie, que ces arts ont été long-temps à s'établir. C'est à l'aide des voyages et des expéditions militaires, que plusieurs Grecs ont pénétré dans les pays plus avancés en sciences et en connoissances. Ils ont rapporté l'alphabeth et l'écriture de Phénicie, la géométrie, l'astronomie, la magie de Perse et de Babylone. Mœurs.

Au defaut de lois, les Grecs ont été long-temps gouvernés par les oracles. C'est le propre de toute religion, bonne

ou mauvaise, de servir à contenir les peuples. L'oracle le plus renommé a été celui de Delphes. *Apollon* lui-même rendoit les réponses par l'organe d'une prêtresse nommée *Pythie*. Elle devoit d'abord être vierge; mais par le laps de temps on lui substitua une femme Elle s'asseyoit sur un trépied posé sur une ouverture, d'où s'exhaloit une vapeur qui causoit à la prêtresse une sainte fureur. Dans cet accès, elle prononçoit avec un ton et des gestes de maniaque, des réponses presque toujours entortillées et amphybologiques, mais dont on savoit trouver le vrai sens après l'événement. Il est à remarquer que les héros, les rois, les sages même montroient beaucoup de confiance aux oracles, et les consultoient avec solennité. Celui qui penseroit qu'ils ne faisoient qu'affecter cette crédulité, doit au moins avouer, qu'apparemment ils regardoient comme nécessaire de l'inculquer aux peuples par leur exemple.

SYCIONE.

Sycione, entre le Péloponese et l'Achaie.

Sycione seroit la première de toutes les monarchies, sans excepter celles

d'Egypte et d'Assyrie, s'il étoit vrai, comme le prétendent quelques chronologistes, qu'elle exista même avant la mort de *Noé*. Ils appuient ce calcul d'une suite de vingt-six rois, qui embellirent ce petit pays de temples, d'autels, de statues des dieux, et même de leurs propres statues, d'un goût sauvage. Ces magnificences ont duré pendant tout le temps que la Grèce est demeurée agreste, et ont fini quand elle a commencé à se mieux connoître en ornemens.

ARGOS.

Argolide, entre les baies de Paros et d'Argos, Sycione, l'Arcadie et la Laconie.

Tout est célèbre dans l'Argolide, forêts, rivières, montagnes, villes, il n'y a aucun lieu qui ne soit marqué par quelqu'événement fameux, et dont conséquemment on ne doive conserver la mémoire.

Raretés.

Le fleuve *Innachus*, appelé ainsi du nom d'*Innachus*, le premier roi, voyoit sur sa rive *Innachus*, capitale du royaume. *Pyrrhus*, roi d'Epire, fut tué dans cette ville au milieu de son triomphe, par une tuile que lui lança une vieille femme. Là se voyoit la tour d'airain où *Jupiter*, tranformé en pluie

d'or, séduisit *Danaé*. Les praïries d'Argos, où bondissoient de nombreux haras, nourrissoient les chevaux de *Neptune*. La riche *Mycènes* effaça la gloire d'*Innachus*, et devint capitale du pays. Le lion de la forêt de Némée, tué par *Hercule*, donna lieu à l'institution des jeux Néméens. *Epidaure* s'énorgueillissoit de son magnifique temple d'Esculape, et *Naplie*, depuis nommée *Napolie* d'Asie, de sa situation enchanteresse.

Rois. Les Argiens eurent des rois dès les temps les plus reculés. On connoît même leurs dynasties. Les *Apiscens*, descendans d'*Apis*, les *Pélopides*, venus de *Pélops*, et les *Héraclides* d'*Hercule*. Ces règnes durèrent à-peu-près onze cents ans depuis le déluge. Le gouvernement républicain fut substitué à la royauté.

Trépied. Le premier souverain connu, après *Innachus*, se nomme *Castor*. Il transféra son trône à Mycènes. *Apis*, tyran cruel et barbare, fut obligé de fuir en Egypte, où on l'a adoré sous le nom de *Sérapis*. *Argos* fonda la capitale de son nom, et mit en honneur l'agriculture, jusques-là fort négligée. *Crotopus* eut une fille trop tendre. Elle aima *Apollon*, accoucha et cacha son en-

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE CAEN

fant dans les joncs. Les chiens du roi le mangèrent. Grande colère du dieu. Il envoie un monstre qui arrache les enfans du sein de leurs mères et les massacre. *Cerebus* tue le monstre ; nouvelle colère d'*Apollon*, qui répand la peste. L'oracle est consulté. Il répond : *Prends en main un trépied, et où le trépied tombera, bâtis un temple à Apollon.* Le trépied fut trouvé, promené, tomba à Delphes, le temple se bâtit, et la peste cessa.

Danaüs, chassé d'Egypte pour avoir refusé de donner ses cinquante filles en mariage aux cinquante fils d'*Egyptus*, son frère, vient à Argos, et prétend y faire valoir son droit comme descendant d'*Innachus*, contre *Sténélus*, qui étoit en possession de cet état. Les deux rivaux s'en rapportent au peuple. Pendant que l'assemblée délibère, un loup tue un taureau qui paissoit au milieu d'un troupeau de vaches, sous les remparts de la ville. Voilà la question décidée. Le taureau est le prince régnant, qui ne peut résister au loup ou au prince étranger ; par conséquent, c'est celui-ci qui portera le sceptre. *Egyptus* apprend cet événement ; il imagine que son frère pourra bien donner ses cinquante filles à cinquante princes voisins, et se for- Danaüs.

tifier de leur alliance pour lui faire la guerre : il revient à la charge en faveur de ces cinquante fils. *Danaüs* est contraint de donner les cinquante filles ; mais en même-temps il leur ordonne de tuer leur époux le jour de leurs nôces. Quarante-neuf obéissent. La seule *Hypermenestre* sauve *Lyncée*, son mari, Elle le reconcilie même avec son père, qui lui laisse sa couronne. Ses quarante-neuf sœurs travaillent, pour l'éternité, dans les enfers, à remplir d'eau un tonneau percé d'une infinité de trous, qui laissent échapper l'eau à mesure qu'elle entre.

Plus on avance, plus la fable prête de faits extraordinaires aux rois d'Argos. *Alcmène*, femme d'*Amphytrion*, est trompée par *Jupiter*, qui prolonge la nuit trois fois plus qu'à l'ordinaire, pour la rendre mère d'*Hercule*. Ce héros commence ses travaux après un accès de magie furieuse, qui lui fait tuer sa femme *Mégase* et douze enfans. *Thieste* déshonore avec violence la femme de son frère *Atrée*, qui lui donne son fils à manger dans un festin. *Agamemnon*, le plus puissant monarque des Grecs, commande tout le peuple au siége de Troye. Avant de s'embarquer, il sacrifie *Iphigénie*, sa fille ; de retour de l'expé-

dition contre Troye, est tué par sa femme *Clytemnestre*, et vengée par son fils *Oreste*. Ce nom ne peut se prononcer sans rappeler celui de *Pilade*. Ces deux héros, célèbres par leur amitié, se disputèrent en Tauride l'avantage de mourir l'un pour l'autre. Le tyran, touché de leur mutuel attachement, leur fit grâce.

Les règnes suivans ne présentent que des événémens fort ordinaires dans ces temps ; des rapts, des trahisons, des vengeances, des meurtres, et sur-tout beaucoup d'oracles, auxquels on recouroit sans se rebuter, quoique leur ambiguité fût souvent cause d'erreurs fâcheuses. On croiroit que le succès étoit ordinairement préparé, et que l'oracle étoit fondé sur des précautions prises d'avance : ou bien il faut dire que le hasard le favorisoit quelquefois ; mais encore falloit-il de l'adresse pour appliquer ce hasard à la prophétie. *Vous vaincrez*, dit l'oracle de Delphes aux Argiens, *si vous vous faites commander par un général qui aura trois yeux*. Pendant qu'on cherchoit ce prodige, passe un homme borgne, monté sur sa mule. Ils n'avoient que trois yeux à eux deux. On le chargea du commandement; et ce bizarre général remporta la victoire. Les querelles qui s'élevoient et

qui se perpétuoient entre tous ces monarques trop voisins, lassèrent et dégoûtèrent les Argiens, qui renoncèrent à la royauté, et se formèrent en république.

ATHÈNES.

L'Attique, entre la Béotie, le détroit de Négrepont et la mer Egée.

Le nom d'Athènes rappelle la mémoire d'un peuple ami des arts et des sciences, fameux dans la guerre, et créateur du bon goût; mais il faut écarter ces idées brillantes, quand on veut voir ce peuple dans son berceau, habitant un pays stérile, et assez simple pour se croire né de la terre qu'il foulait aux pieds. Il se distingua de bonne heure par sa bonne foi dans le commerce, qui fut la source de ses richesses. Elles lui acquirent le moyen de lever de grandes armées. Ils les faisoient commander par des généraux nés à Athènes, et aucune ville, sans excepter Rome, n'en a jamais eu un si grand nombre de si habiles; mais aucune non plus ne les traita avec plus d'ingratitude.

Rois.

Cécrops bâtit la ville d'Athènes, défia *Jupiter*, institua le mariage, le rendit une union sacrée, et défendit de

sacrifier aux dieux aucun animal vivant. Le premier prêtre qui viola cette loi dans la suite, frappé d'horreur après le premier coup, jeta sa hache et s'exila. *Ericthonius*, incommodé des pieds, inventa les voitures. On passe sur une foule de rois, pour arriver à *Egée*. N'ayant pas d'enfans de ses femmes, il étoit l'objet des railleries de son frère *Pallas*, qui avoit cinquante fils, sans compter les filles. Désolé de ces plaisanteries, il alla consulter l'oracle, la ressource ordinaire. Il lui prescrivit de n'avoir commerce avec aucune femme. Ce moyen d'avoir des enfans parut singulier à *Egée*. Il alla consulter *Pitthée*, roi de Thrace, renommé pour son talent d'expliquer les oracles. *Il s'agit de femmes*, lui dit l'habile interprète, *mais moi, j'ai une fille, épousez-là, et vous connoîtrez le sens de l'oracle*. En effet, il eut de ce mariage le fameux *Thésée*.

Thésée.

Il imita *Hercule* dans ses travaux, comme lui il purgea la terre de monstres et de brigands, et rendit un service signalé aux Athéniens. *Minos*, roi de Crète, exigeoit d'eux tous les ans, sept jeunes garçons et sept jeunes filles, qu'il livroit au Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, fruit des

amours impudiques de *Pasiphaé* sa fille. *Thésée* résolut d'affranchir sa patrie de ce tribut honteux et cruel. Il s'embarqua pour la Crète, déterminé à combattre le Minotaure, dont la mort devoit faire cesser le tribut. Ce monstre étoit renfermé dans un labyrinthe dont personne ne pouvoit démêler les détours. *Ariane*, femme de *Minos*, donne à *Thésée* un fil à l'aide duquel il sortit vainqueur du monstre. Il emmena sa libératrice avec lui, et l'abandonna ensuite dans une île déserte; mais *Bacchus* qui survint la consola. *Egée*, père de *Thésée*, avoit donné au pilote de son fils deux voiles, une blanche et une noire, avec ordre, s'il réussissoit, de mettre la voile blanche pour le retour. Le desir d'arriver, la joie du succès firent oublier la précaution. *Egée* qui alloit sur les hauteurs guêter, pour ainsi dire, le retour de son fils, voyant la voile noire, se précipite, et de son nom cette mer fut appelée la mer Egée.

Thésée, devenu roi par la mort de son père, se livra avec ardeur au gouvernement, afin de pouvoir se donner ensuite tout entier aux exploits militaires. Il partagea le peuple en trois ordres, nobles, laboureurs et artisans; prescrivit des lois, établit des magistrats,

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

et ne retint de l'autorité royale, que le commandement de l'armée.

On compte entre ses exploits, outre la victoire sur le *Minotaure*, la mort du taureau de Marathon, animal formidable par ses cornes et ses pieds d'airain, et qui souffloit la flamme par les nazeaux; la défaite du centaure *Nessus*, et sa descente aux enfers pour enlever *Proserpine*, à la prière de son ami *Pirithoüs*. Après ces exploits, il revint à Athènes, mais il trouva ses compatriotes peu reconnoissans des services qu'il leur avoit rendus. Les principes républicains commençoient à germer chez eux. Ils furent prêts à livrer leur libérateur à un ennemi qui leur offroit la paix à ce prix. Obligé de fuir cette ingrate patrie, avec toute sa famille, *Thésée* mourut en exil.

Plusieurs rois lui succédèrent, et gouvernèrent avec douceur. Cette qualité étoit nécessaire au chef d'un peuple qui devenoit ombrageux et difficile. Le dernier se nommoit *Codrus*. Ils les avoit gouvernés avec tant de justice, qu'ils prirent, quand il mourut, une résolution unique dans l'histoire, ce fut de ne plus avoir de roi, dans la crainte de ne pouvoir plus en trouver de semblable. On verra que comme

république, ils se rendirent un des peuples les plus illustres de la terre.

BÉOTIE.

Béotie, entre l'Attique, la Phocide, les détroits de Negrepont et de Corinthe.

L'air de la Béotie est épais; les habitans passoient pour peu spirituels. On ne sait qu'une de leurs coutumes, c'est qu'après avoir transporté la mariée chez son époux, on brûloit le timon du charriot devant sa porte, pour lui faire entendre qu'elle ne devoit plus en sortir. On voit dans ce pays le pas des *Thermopiles*, et l'antre de *Trophonius*, espèce de caverne. Ceux qui y étoient entrés ne rioient plus de leur vie.

Rois.

Cadmus, un de leurs premiers rois, leur apporta l'alphabet de Phénicie, établit des écoles, enseigna le commerce, la navigation et le travail en cuivre. Il bâtit *Thèbes*, au son de la lyre d'*Amphion*.

Un oracle rendit la famille de *Laïus* criminelle et malheureuse. Il avoit prédit que le fils de ce roi et de *Jocaste* son épouse, tueroit son père. Celui-ci pour sauver sa vie, fit exposer son fils. Il fut élevé par des bergers qui le trouvèrent. Devenu grand, sans connoître

son père, il le tua par accident. *Œdipe* expliqua la fameuse énigme du Sphinx. « Quel est l'animal qui marche à quatre « pieds le matin, à deux dans la jour- « née, et à trois le soir ? » *L'homme.* En récompense de son explication, qui coûta la vie au *Sphinx*, bête cruelle, femme et lion, qui dévoroit les Thébains, ils engagèrent *Jocaste* leur reine, à épouser *Œdipe.* De ce mariage, dont l'inceste leur étoit inconnu, naquirent *Etéocle* et *Polinice*, qui se haïrent dès le berceau. Thèbes les vit en frémissant combattre sous ses murs, tomber sous le fer l'un de l'autre, et expirer en se plongeant encore le poignard dans le sein. *Œdipe*, quand il découvrit sa naissance, s'arracha les yeux, et *Jocaste* se tua. Fatigués de ces catastrophes, les Béotiens abdiquèrent la royauté.

ARCADIE.

Arcadie entre l'Elide, l'Argolide, la Laconie et Corinthe.

Les Arcadiens se disoient les plus anciens peuples de la terre, *et antérieurs à la lune.* Ils vivoient d'abord en sauvages, épars dans les bois. *Pélasgus*, un de leurs rois, les rassembla en so-

ciété, leur apprit à bâtir des cabanes; mais leur vie étoit extrêmement frugale, sans délicatesse et sans besoins. Cette sobriété en toutes choses les faisoit passer pour invincibles. Les Lacédémoniens demandoient à la Pithie, ce qu'il falloit faire pour les subjuguer. « Quand « vous auriez pour vous, répondit-elle, « Jupiter et tous les Dieux, ne vous « flattez pas de vaincre un peuple guer- « rier, dont la principale nourriture est « le fruit du hêtre ». Les femmes accompagnoient les hommes à l'armée, et ceux-ci leur durent quelquefois leurs succès. Belliqueux par caractère, ils alloient chercher la guerre chez leurs voisins, et se louoient à eux comme le font de nos jours les Suisses.

De la vie agreste, passés à la vie pastorale, les Arcadiens excellèrent dans toutes les occupations de la campagne. Les hommes labouroient, semoient, offroient aux mouches l'asile des ruches, tissoient la laine; les femmes pressoient le miel, pressuroient le lait, filoient le lin. Tout étoit en action dans ce pays peut-être le plus beau du monde. En effet, l'Arcadie présentoit le tableau le plus riant, le plus animé; plaines fertiles, vallées fraîches, montagnes agréablement boisées, aspects enchanteurs

ces lympides, vertes prairies couvertes de troupeaux bondissans ; enfin, toutes les richesses de la nature et aussi ses plaisirs.

Les Arcadiens les goûtoient et les chantoient. Leurs fêtes champêtres en l'honneur de *Pan*, dieu des bergers, leurs poésies pastorales, leurs danses ingénues ont fait les délices des poètes, qui se sont plû à les décrire. C'étoit un bonheur d'habiter ce charmant pays, un bonheur même d'en rapeler le souvenir. Ces deux sentimens ont été heureusement exprimés par un peintre qui a représenté le tombeau d'une jeune bergère situé dans un bocage sombre, avec ces mots que sans doute la douleur d'une mère a gravés : *et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.*

Il nous reste une assez longue liste des rois d'Arcadie ; mais rien de curieux, ni d'intéressant sur aucun, sinon sur le dernier. Il se nommoit *Aristocrate.* Dans une guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens, il eut la lâcheté de trahir ceux-ci qui étoient ses alliés, et de les livrer à leurs ennemis. Ses sujets indignés d'une perfidie si noire, le firent mourir, traînèrent son cadavre hors de leur territoire, le jetèrent aux bêtes, et dressèrent dans un bois voisin une colonne

avec cette inscription : *Le lâche qui a trahi les Messéniens, a enfin le sort qu'il méritoit ; c'est en vain que la perfidie se flatte d'échapper au châtiment.*

THESSALIE ET PHOCIDE.

Thessalie, entre l'Epire, la Macédoine et la Grece. Phocide, entre la Thessalie et la mer de Corinthe.

Voisine de l'Arcadie, la Thessalie jouit des mêmes avantages, pureté d'air, fertilité, sites pittoresques. On y trouve la délicieuse valée de Tempée, où les poëtes se sont plû à placer le théâtre de leurs scènes pastorales. Agréablement située entre les monts *Ossa*, *Pélion* et *Olympe*, on la regardoit comme le jardin des *Muses*. Dans les champs de Thessalie se donna la fameuse bataille de Pharsale. Elle abondoit en bœufs et en excellens chevaux. Aussi les Thessaliens étoient ils très-bons cavaliers. C'est leur adresse à manier les chevaux qui a fait imaginer la fable des Centaures qu'on plaçoit dans leur pays. Cette habileté faisoit rechercher leur cavalerie estimée la meilleure de toute la Grèce.

Ce pays a été couvert des eaux du temps de *Deucalion*. Tous les sujets de ce prince furent engloutis ; lui seul s'sauva avec *Pirrha*, sa femme. Fo

embarrassés pour reproduire promptement le genre humain détruit par le déluge, ils reçurent des Dieux l'ordre de jeter des pierres derrière eux. Celles que jetoit *Deucalion* se changeoient en hommes, et celles de *Pirrha* se changeoient en femmes. L'Arcadie, après un autre déluge, avoit aussi été repeuplée par *Cadmus*, d'une manière fort étrange, dont les procédés lui étoient indiqués. Un énorme dragon, né du limon, devint l'origine de la génération. *Cadmus* le tua, laboura la terre, y sema ses dents, et vit sortir des hommes de ses sillons. Ils étoient armés, et commencèrent à se battre. Il en tomboit une multitude; *Cadmus* crut son labourage perdu; mais enfin il en resta sept qui firent la paix, et qui aidèrent à *Cadmus* à repeupler le pays. On ne dit pas où ils prirent des femmes.

Les Argonautes. *Ap. D.* 1714 *Av. J. C.* 1284

De *Pégasa*, ville et port de Thessalie, partirent les Argonautes pour conquérir la toison d'or. Elle étoit gardée par un taureau à pieds d'airain, qui vomissoit des flammes, et par un affreux dragon. *Jason*, neveu de *Pélias*, qui s'en chargea de cette expédition périlleuse, bâtit un vaisseau qu'il nomma *Argo*, d'où est venu le nom d'Argonautes, et le monta avec une troupe de

braves aventuriers, qu'il avoit ramassés.

La magie et l'amour le tirèrent d'embarras. Il inspira une violente passion à *Médée*, fille d'*Aëte*, très-habile magicienne. Elle lui donna les moyens de dompter le taureau, et de se défaire des hommes armés ; il lui suffit de leur jeter des pierres, et d'endormir le serpent. Il enleva la toison, et *Médée* s'enfuit avec lui. Son père la poursuivoit ; elle déchire son jeune frère *Absyrthe*, qu'elle avoit emmené, et sème les membres derrière elle sur le chemin. Le père, comme elle l'avoit prévu, s'arrête pour les ramasser, et donne ainsi à sa fille le temps de s'évader.

Arrivée en Thessalie, *Médée* y trouva deux vieillards, *Aeson*, père de *Jason*, son époux, et *Pélias* son oncle, qui retenoit le trône par usurpation, et n'avoit envoyé son neveu à la conquête de la Toison d'or, que dans l'espérance qu'il y périroit. *Jason* pria *Médée* de rajeunir son père. Elle fit couper le vieillard par morceaux, le jeta dans un vase d'airain, avec des herbes dont elle connoissoit la vertu, les fit bouillir, et moyennant quelques paroles, *Aeson* sortit de l'airain, sain, vigoureux, orné de toutes les grâces de la jeunesse. Le

filles de *Pélias*, voyant cette espèce de résurrection, demandèrent la même grâce pour leur père. *Médée* se prêta à leurs desirs, leur prescrivit le procédé qu'elle venoit d'employer. Elles n'hésitèrent pas, hachèrent aussi leur père, le firent bouillir; mais la magicienne supprima ou les herbes ou les paroles vivifiantes, et laissa à ces malheureuses le regret d'avoir sacrifié leur père sans succès. Ainsi *Médée* vengea *Jason* son époux, et le plaça sur le trône que son oncle lui avoit ravi. L'expédition des Argonautes, passe pour un voyage de commerce qui produisit aux Thessaliens de grandes richesses, mais qui furent achetées par de grandes difficultés. Cet événement est précieux pour l'histoire, parce qu'il a une date certaine.

Achille

Achille fut roi de Thessalie. La déesse *Thétis*, sa mère, sut que s'il alloit au siége de Troye, il y seroit tué; mais que Troye ne pourroit être prise sans lui. Certaine que les Grecs ligués voudroient l'avoir, elle l'envoya à la cour de *Lycomède*, roi de Scyros, vêtu en fille. Il ne put y être caché pour *Ulisse*. Ce prince adroit alla, déguisé en marchand, offrir des bijoux à acheter aux filles de *Lycomède*. Il y avoit mêlé des armes. *Achille*

ne les eut pas plutôt aperçues, qu'il se jeta dessus, et se fit ainsi découvrir.

Les Thessaliens et les Phocéens étoient ennemis acharnés. Les premiers l'emportoient par la cavalerie; mais quand les Phocéens pouvoient les attirer dans leurs montagnes, ils étoient sûrs de la victoire. Le caractère dominant des Phocéens paroît avoir été l'opiniâtreté. Ils ne savoient ce que c'étoit que céder. Dans une occasion, pressés par les Thessaliens, ils enfermèrent les statues de leurs dieux, leurs femmes et leurs enfans dans une ville, avec ordre à des esclaves qu'ils laissèrent auprès, d'y mettre le feu, s'ils étoient vaincus. Leur résolution devint fameuse sous le nom de *désespoir Phocéen*. Dans une autre circonstance, ils tinrent tête à toute la Grèce, qui les avoit condamnés à une amende pour avoir labouré une terre consacrée à Apollon. Ils furent battus, revinrent à la charge, et plus de dix mille furent précipités dans la mer.

Delphes. Apollon, dont ils respectoient si peu les propriétés, avoit cependant au milieu d'eux, dans la ville de Delphes, son principal temple. Ce n'étoit dans l'origine qu'un trou dont il sortoit une exhalaison qui fut remarquée, parce

CARLETON UNIVERSITY

qu'elle excitoit des mouvemens extraordinaires dans les chèvres qui en approchoient. Les bergers curieux, approchèrent aussi. Saisis d'une espèce de transport, ils sautoient comme des insensés, disoient des choses extraordinaires, et quelques-uns se jetèrent dans la caverne. Pour prévenir ces accidens, on couvrit l'ouverture d'une machine faite en forme de trépied, qui n'empêchoit pas l'exhalaison. Sa vertu devint célèbre. On rafina sur les moyens de recevoir la vapeur qui produisoit des effets divins, et les phrases peu intelligibles prononcées par la prêtresse qu'on y alloit consulter, furent traitées d'oracles. La Phocide possédoit les monts *Parnasse* et *Cithéron*, séjour des Muses, et étoit arrosée par le *Céphise*, célébré par les poètes.

CORINTHE.

Corinthe, entre le Péloponese et la mer.

L'état de Corinthe n'étoit qu'une montagne couronnée par une citadelle, la capitale au bas, et une ville sur chacun des côtés de l'isthme, par où le promontoire se joignoit à la terre ferme, position admirable, qui rendoit Corinthe

le centre du commerce de toute la Grèce, et par conséquent le dépôt des richesses. Les arts y étoient portés au dernier degré de perfection. Le plus élégant des ordres d'architecture a retenu le nom de *Corinthien.*

Avec les arts, régnoient le luxe et la débauche. Les courtisannes mettoient un prix excessif à leurs complaisances, et elles trouvoient des acheteurs. *Démosthènes* auquel on proposoit un de ces honteux marchés, répondit : *Je n'achète pas si cher un repentir.* C'est aussi de la difficulté d'atteindre à ces faveurs, qu'est venu le proverbe : *Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.*

Ce petit état s'est fait craindre de toute la Grèce, par les soldats mercénaires que ses richesses le mettoient en état de soudoyer. Ils en réservoient le commandement à leurs citoyens ; et il est sorti de ces écoles des généraux célèbres.

Le sceptre n'a pas toujours été dans la même famille, ni toujours été porté avec une égale autorité. Le premier roi fut *Sisiphe,* que *Thésée* tua, et que *Jupiter* condamna, après sa mort, à des efforts non interrompus, pour faire arriver au haut d'une montagne, une grosse pierre

CARLETON UNIVERSITY

qui roule en bas aussi-tôt qu'elle est prête à toucher le sommet.

On retrouve ici *Jason* et *Médée* fuyant la Thessalie, d'où ils étoient chassés. *Jason* y devint amoureux de *Glaucé*, fille du roi. La magicienne, furieuse, tue les enfans qu'elle avoit de *Jason*, embrâse le palais, et bravant la colère de son mari, se sauve dans un char traîné par des serpens. *Bellerophon*, fils d'un roi de Corinthe, est célèbre par deux exploits : il vainquit les Amazonnes, et tua la Chimère. Pour cette dernière action, *Minerve* lui procura le cheval *Pégase*, et lui apprit à le manier. Il voulut s'élever jusqu'au ciel ; mais il fut précipité, et mourut aveugle.

Corinthe étoit ornée de temples, de palais, de portiques, de théâtres, de bains, de fontaines, de tombeaux, et d'autres édifices superbes. Les eaux élevées à grands frais sur les montagnes, retombeient par des canaux de marbre qui les distribuoient dans la ville. La citadelle étoit de la plus grande force. Elle a été long-temps imprenable. On remarque que les Corinthiens ne firent point de conquêtes. Il semble qu'ils ne fussent armés que pour tenir la balance entre leurs voisins, et les forcer de garder l'équilibre. Les grandes richesses

acquises par le commerce, éclipsèrent chez eux la royauté, qui finit par une aristocratie sous des magistrats annuels.

LACÉDÉMONE.

Laconie, entre le Péloponese, l'Arcadie, la Messénie et la Méditerranée.

Laconiens étoit le nom primitif des habitans de ce pays; *Spartiates*, le second, tiré de Sparte, la capitale, et *Lacédémoniens*, le troisième, d'un de leurs premiers rois. Il y avoit sur la côte beaucoup d'excellens ports, et l'*Eurotas*, la principale rivière, étoit navigable jusqu'à Sparte. Le pays est montueux, fertile en paturages, mais peu favorable à l'agriculture. Les Lacédémoniens étoient un peuple courageux, sachant également faire la guerre par terre et par mer, détestant le luxe, jaloux de son honneur et de sa liberté, aussi bien que du pouvoir de ses voisins.

Ils furent d'abord gouvernés par un seul roi. Des intérêts de famille établirent deux souverains qui ne commandoient pas alternativement, ou dans des parties différentes du royaume, mais qui occupoient ensemble le même

CARLETON UNIVERSITY

trône. Ce gouvernement, si exposé aux dissentions, dura cependant sous plus de cinquante rois; mais les troubles furent continuels; chaque prince tâchoit de s'attirer la bienveillance du peuple, pour l'emporter en puissance sur son collègue. L'anarchie étoit à son comble, lorsque *Lycurgue* fut engagé à régler le gouvernement. Il n'osa, ou ne put détruire le partage du pouvoir suprême; mais il établit un sénat supérieur aux deux rois, et qui tenoit la balance égale entre eux.

On trouve de grands noms parmi les anciens rois de Lacédémone. *Tindare*, père de *Castor* et *Pollux*, d'*Hélène* et de *Clytemnestre*. On sait qu'il n'eut pas à se louer de la vertu de ses deux filles, dont l'une se laissa souvent enlever, et l'autre tua son mari pour épouser son amant. A *Tindare* succédérent *Castor* et *Pollux*, célèbres par leurs exploits; *Ménélas*, frère d'*Agamemnon*, qui provoqua la guerre de Troye; *Amyclas*, moins connu, bâtit la ville d'Amyclée. Souvent on y entendoit, pendant la nuit, un bruit pareil à celui de gens de guerre qui entrent dans une place. Les citoyens s'en inquiétèrent. Ils se portoient sur le lieu, et ne trouvoient rien. Las de ces fausses alarmes, ils défen- Amyclas.

dirent par une loi de se mettre dans ces occasions sur une défensive qu'ils croyoient inutile. Mais les *Doriens*, avec lesquels ils étoient en guerre, les trompèrent. Peut-être n'ignoreient-ils pas la cause de ces bruits; mais qu'ils la sussent ou non, ils profitèrent de la loi, et surprirent la ville sans défense. Les Amicléens méritoient bien un pareil sort, peuple superstitieux et crédule, attaché à la doctrine de *Pythagore*, qui défendoit de tuer aucun animal, ils se faisoient scrupule de détruire les serpens, qui les déchiroient par des morsures cruelles.

Soïs. *Soïs*, un des derniers rois lacédémomiens de ces temps fabuleux et héroïques, se trouvoit renfermé avec son armée dans un endroit sec et aride. Il offrit à l'ennemi de lui rendre tout ce qu'il avoit pris, si on le laissoit, lui et son armée, boire à une source voisine. La condition étant acceptée, *Soïs* assemble ses soldats, et propose de remettre sa couronne à celui qui s'abstiendroit de boire. Il ne s'en présenta aucun. Quand ils eurent tous bu, le roi prit de l'eau dans le creux de la main, et s'en arrosa seulement le visage. La victoire qu'il remporta sur la soif ardente qui le dévoroit, annulla le traité;

CARLETON UNIVERSITY

il garda son butin et ses conquêtes. Alors il n'y avoit chez les Lacédémoniens qu'un roi. On ignore le temps où ils ont commencé à en avoir deux : ce qui les a amenés à un état républicain qui les a rendus si fameux.

ÉLIDE.

Elide entre le Péloponese, la mer Ionienne, l'Arcadie et l'Achaie.

On fait descendre les habitans de l'Elide d'*Elisca*, fils de *Javan*, petit-fils de *Japhet*. En général, tous les habitans des cantons autour du Péloponèse passoient pour s'être fixés dans ces lieux depuis le déluge, sans mélange d'étrangers. Ils trouvoient sur leurs côtes un coquillage qui donnoit de la pourpre aussi belle que celle des Tyriens.

Dans les plaines Olympiques se célébroient les jeux de ce nom, si fameux en Grèce, et qui ont fourni aux chronologistes une époque et des dates certaines. La première olympiade historique commence l'an 776 avant Jésus-Christ. Les Eléens et les Piséens se battirent pour le droit de célébrer ces jeux. Ce droit demeura aux premiers, chez qui étoit la ville d'Olympie, et le temple dédié à *Jupiter Olympien*.

Hercule nettoya en Elide les étables du roi *Augias*. C'étoit un des travaux qui lui étoient imposés, et ce n'étoit pas le moindre, à en juger par la quantité de ses bestiaux, qu'on fait monter à cent mille pièces. Le demi-dieu n'eut que la peine de détourner une rivière qu'il y fit passer, et qui emporta les immondices.

ŒTOLIE.

Œtolie, entre la Locrie, la Phocide, l'Acarnanie, et la baie de Corinthe.

Sur les bords d'Evène, fleuve d'Œtolie, *Hercule* tua le centaure *Nessus*, qui lui enlevoit *Niobé*, son épouse. Ce pays est raboteux, semé de montagnes, dont quelques-unes étoient si escarpées, que sans murailles ni fortifications, elles servoient en temps de guerre d'asiles où chacun venoit apporter ce qu'il avoit de plus précieux. Les hommes avoient besoin de ces refuges pour récéler le butin qu'ils faisoient dans les incursions sur leur voisinage. Rarement ils étoient en paix, et ces sortes d'expéditions étoient leurs principales guerres. Les habitans de *Pleuron*, une de leurs principales villes, se rasoient le devant de la tête, pour ôter toute prise à leurs ennemis;

CARLETON UNIVERSITY

mais ils laissoient croître leurs cheveux par derrière, afin que ces mêmes ennemis pussent les saisir de ce côté, s'ils avoient la lâcheté de s'enfuir.

LOCRIE ET DORIDE.

L'air de ce petit pays est sain et doux, le territoire propre à l'agriculture. Il y a beaucoup de montagnes et de vastes plaines. Les Doriens ont été conquérans, et se sont faits redouter au-delà de leur voisinage.

La Locrie, près de la Phocide. La Doride, entre la Thessalie, la Phocide et l'Œtolie.

ACHAIE.

Pour terminer ce qu'il suffit de savoir sur les temps fabuleux de la Grèce, prétendus héroïques, on dira que la plupart des rois dont on a parlé, n'étoient que des petits chefs de peuplades, souvent chefs de brigands. Il en est de même des autres petits peuples dont nous omettons de parler. L'imagination des poètes, la flatterie des historiens, ont embelli leurs exploits, qui, envisagés de près, ne sont la plupart du temps

L'Achaie, entre Sycione, l'Élide, l'Arcadie et Corinthe.

que des violences et des injustices. Il ne nous reste rien des rois Achaiens ; on sait seulement que ce peuple, sage au milieu du délire général, se gouvernoit par des assemblées régulières, qui devinrent par la suite le centre des délibérations de la Grèce entière.

ATHÉNIENS.

Archontes. Après avoir légèrement esquissé les temps fabuleux et héroïques des républiques de la Grèce, nous allons présenter le tableau des principales.

On a vu que les Athéniens, désespérant de trouver jamais un roi aussi bon que *Codrus*, prirent la singulière résolution de n'en plus avoir ; mais par reconnoissance ils placèrent dans sa famille la dignité de leur premier magistrat, qu'ils nommèrent *Archonte*. Ils fixèrent la durée de cette charge, d'abord pour la vie, pour la même personne. La famille de *Codrus* s'étant éteinte, ils rendirent l'archontat décennal, puis annuel; en adoptant cette dernière magistrature, au lieu d'un seul, ils élurent neuf archontes, qui avoient chacun un département séparé. Ils étoient choisis par le peuple,

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

mais pris dans le corps de la noblesse. Alors les Athéniens n'avoient point de lois écrites ; le magistrat jugeoit selon la notion qu'il avoit du juste ou de l'injuste. *Dracon* parut et écrivit un code.

Dracon.
Ap. D. 2375
Av. J.C. 623

Il étoit archonte et d'une naissance illustre. On l'a accusé de sévérité et même de cruauté, Ses lois, dit-on, étoient écrites avec le sang. Cependant il a pris pour base ces principes déjà révérés chez les Athéniens, et qui, bien expliqués, pourroient suffire : *Honorez vos parens, adorez les dieux, ne nuisez pas aux animaux.* Il condamnoit impitoyablement à la mort tous ceux qui violoient les lois, et il en confia l'exécution à des magistrats nommés *Ephètes.* Les choses inanimées même n'échappoient pas à la sévérité de ce législateur. Une statue étant tombée sur un homme qu'elle tua, fut condamnée au bannissement, et personne n'osa la garder. Soit qu'il ait voulu soutenir ses institutions avec trop de fermeté, soit pour d'autres raisons, *Dracon* fut banni lui-même : Il se retira à Egine. La faveur des Eginètes lui fut plus funeste que n'avoit été la haine des Athéniens. Il expira étouffé sous la quantité de robes, bonnets et habillemens qu'on lui

jeta en témoignage d'estime, comme c'étoit l'usage de ce tems.

Les Athéniens étoient perpétuellement en guerre, soit au dehors, soit au dedans. Les agitateurs du peuple le laissoient rarement tranquille; tantôt ils l'effrayoient par de sinistres présages, tantôt ils l'enivroient, pour ainsi dire, de plaisirs, de fêtes publiques accompagnées de sacrifices, d'expiations et de cérémonies, espèces de sortiléges faits pour charmer la multitude.

Solon. Il falloit de l'extraordinaire au peuple d'Athènes. *Solon*, ce grand législateur, le savoit si bien, qu'il commença sa mission par une action qui pourroit passer pour folie. Les Mégariens avoient pris Salamines sur les Athéniens; ceux-ci, las des tentatives inutiles qu'ils avoient faites pour la reprendre, décernèrent peine de mort contre quiconque en feroit la proposition. *Solon*, ou parce qu'il sentoit l'importance de cette conquête, ou parce qu'il avoit besoin d'un coup d'éclat pour se faire connoître, court à la tribune aux harangues, en désordre, le bonnet de nuit sur la tête. Le peuple, frappé de ce spectacle, le suit en foule. Il avoit composé une pièce de vers dont le sujet étoit la reprise de Salamine: il la débite avec feu; son en

thousiasme passe chez les auditeurs, et l'attaque de Salamine est résolue. *Solon* fut chargé de l'expédition ; elle réussit. D'autres victoires lui acquirent la réputation d'habile guerrier ; mais la qualité qui a mérité à *Solon* une renommée que les siècles n'ont pu effacer, est celle de législateur d'Athènes.

Cette ville, toujours en proie aux divisions, étoit alors tourmentée par la plus dangereuse de toutes, savoir l'insurrection des pauvres contre les riches. Ceux-ci prêtoient leur argent à une grosse usure, exigeoient rigoureusement leur paiement, de sorte que les débiteurs qui se trouvoient insolvables, étoient ou obligés de se vendre eux-mêmes à leurs créanciers, ou vendus malgré eux, et transportés hors de leur patrie. Désespérés par cette dureté, les débiteurs déclarèrent qu'ils prétendoient réformer le gouvernement, délivrer ceux que leurs créanciers avoient réduits à l'esclavage, et faire une nouvelle répartition des terres. Ils cherchoient un chef, *Solon* se présenta à leur esprit.

Sa douceur, sa modération, le faisoient également aimer et estimer des deux partis. Un mot qu'il répétoit souvent, et que chaque parti s'appliquoit, lui

avoit gagné la confiance : « L'égalité, « disoit-il, ne cause point de division ». C'est l'égalité du pouvoir, disoient les riches ; c'est l'égalité des richesses, disoient les pauvres. Ainsi, d'un commun accord, tous le choisirent pour régler leurs intérêts ; les riches, parce que lui-même étoit riche ; les pauvres, parce qu'il étoit juste.

Plusieurs personnes l'exhortoient à profiter de l'occasion pour se placer sur le trône. « Il m'est glorieux, disoit-il « dans la suite à ses amis, de n'avoir « pas souillé ma réputation du nom « de tyran. Il n'a tenu qu'à moi de por- « ter un coup mortel aux Athéniens, « et je n'en ai rien fait ; aussi n'ai-je « garde de rougir d'une conduite que « peu d'autres auroient tenue à ma « place ». Il se contenta de la dignité d'Archonte, qui lui fut unanimement déférée sans élection.

Son premier soin fut de calmer l'effervescence, en accordant aux pauvres une satisfaction qui ne fut pas trop onéreuse aux riches. On croit qu'il y parvint par une opération de finance, qu'il appela *décharge*. Deux choses lui suffirent ; diminuer l'intérêt de l'argent et en hausser la valeur : par la diminution de l'intérêt, le pauvre se trouva devoir

moins ; par la hausse de l'argent, il lui fut plus facile de s'acquitter par son travail, et le riche n'éprouva pas un ébranlement trop considérable dans sa fortune.

Sans doute cet expédient, qui put bien suffire pour le moment, ne détruisit pas toutes les prétentions du peuple. L'égalité, dans la possession des terres, lui tenoit toujours à cœur. *Solon* fut obligé de composer pour ainsi dire avec ce peuple anarchique. Il prononça l'abolition de toutes les dettes, toutefois en stipulant que les terres resteroient aux propriétaires, comme elles étoient possédées. Trois de ses amis, auxquels il avoit fait part de son projet avant de le proposer à l'assemblée du peuple, avoient commis l'infidélité d'emprunter de grosses sommes, et d'en acheter des terres. On crut, quand on s'en aperçut, que *Solon* étoit d'intelligence avec eux, et il courut les risques : mais on lui rendit justice, et on admira d'autant plus sa probité et sa bonne foi, quand on vit qu'il perdoit de grosses sommes qu'il avoit mises à intérêt, et qu'il auroit pu retirer en achetant des terres avant qu'on fût dispensé de le rembourser, et que par sa propre loi il étoit presque ruiné. « J'ai été votre favori, disoit-il, dans ce mo-

« ment, au peuple ; vous me regardez « actuellement d'un œil courroucé : au- « rois-je dû m'attendre à être ainsi ré- « compensé de mes services » ? Les Athéniens reconnurent leur faute ; ils instituèrent un sacrifice solennel pour perpétuer le souvenir de leur acquiescement à l'institution de *Solon*. Ils lui conférèrent en même temps la charge de législateur, et l'autorisèrent à faire des lois, et à modifier, selon sa sagesse, celles qui étoient déjà établies.

Les lois de *Solon*, pour le gouvernement sont courtes et claires : la souveraineté à la totalité du peuple, l'exécution des lois aux principaux. Le peuple partagé en quatre classes : les trois premières furent fixées et séparées par la proportion des richesses ; la quatrième fut composée de ceux qui n'ont rien. Ils ne pourront posséder de charges, mais ils opineront dans l'assemblée du peuple. *Solon* eut soin de laisser quelqu'obscurité dans les lois ; afin que l'obligation de consulter le peuple donnât à la dernière classe assez d'influence pour la contenter. Le conseil de l'*Aréopage*, composé de cent hommes émérites des fonctions publiques, étoit chargé de veiller au maintien de la constitution, et un conseil de quatre

cents hommes tirés de chaque classe, étoit chargé d'examiner toute demande avant qu'elle ne fût portée au peuple, et de décider, si elle devoit lui être présentée. Ainsi *Solon* refrénoit l'ambition des riches par l'aréopage, et la licence excessive du peuple par le conseil: aussi s'applaudissoit-il de ces bases de son gouvernement, qui en effet sont très-sagement posées. « J'ai donné au peuple, disoit-il, une autorité suffisante. « Je n'ai ni accordé rien de trop, ni « ôté rien de juste à personne par mes « lois; j'ai contenu dans de justes bornes ceux qui surpassoient les autres « en pouvoir ou en richesses; par ce « moyen j'ai conservé à chacun ce qui « lui appartenoit, et n'ai fait tort ni « aux grands, ni aux petits ».

Solon donna encore une loi qu'on doit regarder comme le *Palladium* de son édifice politique. Elle paroît outrée au premier coup-d'œil; mais elle est réellement d'une profonde sagesse; en voici les termes: Si le peuple animé d'un esprit de faction se divise en deux partis, en sorte qu'on prenne de part et d'autre les armes, et qu'on en vienne aux voix de fait, et qu'il y ait en ce temps-là quelqu'un qui refuse de prendre parti, et qui tâche de se

« soustraire aux calamités qui enve-
« loppent son pays, cet homme sera
« condamné à un bannissement perpé-
« tuel, et à perdre tous ses biens »
L'expérience de tous les siècles a justifié cette loi politique. Ceux qui dans un moment de commotion, par crainte ou par indifférence, s'abstenant d'embrasser un parti, ont obéi sans résistance au mouvement qu'on leur imprimoit, se sont toujours repentis, mais trop tard, de leur indolence, lorsqu'ils ont vu le gouvernement bouleversé, et le parti vainqueur imprimer sur leur front l'anathême de la proscription et de la mort.

Après avoir réglé la forme générale de la république, *Solon* donna aux Athéniens un corps de lois. Elles ont été si estimées, que les Romains envoyèrent des ambassadeurs chargés de les transcrire pour l'usage de la république. Par les Romains elles sont passées aux autres nations, et sont devenues comme le code de l'univers. Nous citerons quelques-unes des plus propres à faire connoître les mœurs.

Le plus proche parent d'une héritière peut la demander en mariage : elle a le même droit à son égard ; sur le refus de l'homme, qui pour lors est obligé

de lui payer une espèce d'amende, elle aura recours au plus proche après. Une fille, sans doute non héritière, n'apportera à son mari que trois robes et quelques meubles de peu de valeur, de peur que le mariage ne dégénère en trafic. Le marié et la mariée seront enfermés dans un appartement et y mangeront un coing. Le coing rend l'haleine douce. C'étoit un avertissement de ne se dire que des choses agréables. Défense de parler mal des morts. Il fit des réglemens pour restreindre le luxe des funérailles qui étoit ruineux. Les femmes n'accompagneront pas les défunts à la sépulture, qu'elles n'aient au moins trente ans; elles ne s'égratigneront point le visage excepté pour leurs parens. On pourra désormais faire des testamens; mais ceux qui sont adoptés ne disposeront pas des biens appartenant à la famille où ils ont été incorporés.

Défense sévère de dire des choses choquantes dans les temples, dans les lieux où se rend la justice, et dans les théâtres pendant les jeux, de peur que le recueillement, le respect dû à la joie publique et aux lois, ne soient altérés. Les femmes ne voyageront pas la nuit sans flambeau. Un fils ne sera pas obligé de nourrir son père, si son père ne lui

a pas fait apprendre un métier. L'aréopage aura soin de s'informer des moyens dont chacun use pour subsister. Permis à tout homme d'intenter action contre un autre, pour crime d'oisiveté ; et celui qu'on trouvoit trois fois coupable, étoit déclaré infâme. Un mari pouvoit tuer l'adultère, surpris dans le crime et toutes parures étoient désormais interdites à la femme coupable ; il étoit permis de les lui arracher si elle enfreignoit la loi et d'employer même la violence pour la rappeler à son exécution.

Les lois, tant pour conserver sa propriété, que pour ne pas empiéter sur celle des autres, n'y point causer de dommage, étoient circonstanciées de manière à prévenir ou à réprimer toute infraction. Le dissipateur qui se trouve par sa faute hors d'état d'aider ses parens, est déclaré incapable d'aucune place. Comment celui qui n'a pas su gouverner son bien, pourroit-il gouverner celui de l'état ? Défense à ceux qui fréquentent les femmes de mauvaise vie, de haranguer en public. Un homme sans pudeur pourroit-il prétendre à la confiance du peuple? Démosthène revendiqua avec force l'exécution de cette loi contre un orateur dont il craignoit l'éloquence.

Le tuteur ne pourra pas épouser la

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

mère de son pupille. Le graveur ne pourra garder l'empreinte des cachets qu'il vend, afin qu'ils ne puisse en contrefaire. Le voleur de jour, sera livré à la justice ; celui de nuit, on peut le tuer en le poursuivant. Le vol dans le lycée, l'académie, et les ports, dont le effets sont censés confiés à la foi publique, étoit puni de mort. Un Archonte, qui, étoit le magistrat suprême, paroissant ivre en public, étoit puni de mort. A quelle fonction seroit-il propre après s'être rendu un objet de mépris ? Un homme qui continuera de vivre avec sa femme surprise en adultère, sera déclaré infâme. Celui qui refuse d'aller à la guerre, qui se sauve de l'armée, ou qui s'y conduit lâchement, ne portera ni couronne, ni guirlande, et ne pourra être admis en aucun lieu d'assemblée solennelle. Si un citoyen fait tort à un autre, tout Athénien peut l'attaquer et le traduire en justice, quand même l'homme lésé se seroit accommodé, et ne se plaindroit pas. Il y avoit peu de lois sur la religion ; mais elles étoient sévères, et les magistrats s'engageoient par serment à les faire observer. On sait que les Athéniens ainsi que tous les peuples de l'antiquité, n'entendoient point raillerie sur cet article.

On n'établit aucune loi contre le parricide. « Un Athénien, disoit *Solon*, « seroit-il capable d'un pareil crime »?

Telle est l'esquisse des lois de *Solon*. Elles marquent un grand jugement, et une grande connoissance des hommes. Cependant interrogé sur ce qu'il en pensoit lui-même, il répondit : « Je ne « me flatte pas d'avoir donné aux Athé- « niens les meilleures lois possibles ; « mais je leur ai donné les meilleures « qu'ils étoient en état de recevoir ». Il les fit ratifier par l'assemblée du peuple pour cent ans, acheta un vaisseau, sous prétexte de commerce, obtint permission de s'absenter pour dix ans, et quitta Athènes.

Athènes.

Il y a peu de villes qui aient conservé des monumens aussi entiers de leur ancienne splendeur, qu'en présente Athènes. Il est agréable pour les voyageurs, en se promenant entre ces restes augustes, de pouvoir se dire : ce temple d'un si beau marbre, fait avec tant d'art, qui a résisté aux outrages du temps, est l'ouvrage de *Périclès*, et il fut dédié à *Minerve*, protectrice d'Athènes. Cet autre voisin, aussi bien conservé, est celui de *Neptune*. Il semble encore voir les jeunes Athéniens accourir dans celui de *Thésée*, pour-

CARLETON UNIVERSITY

faire leurs exercices, et les esclaves y chercher un asile contre la cruauté de leurs maîtres. En admirant le *Panthéon*, on regrette les deux chevaux, ouvrage de *Praxitelle*, qui ornoient l'entrée. Sous ces portiques, dont les ruines inspirent encore le respect, les stoïciens, les académiciens, les péripatéticiens, écoutoient les leçons des *Aristote*, des *Zénon*, des *Socrate* et des *Platon*. Ici *Démosthène* découvroit, confondoit les projet de *Philippe* contre la liberté. Là *Alcibiade* racontoit ses victoires; plus loin, s'assembloit l'*Aréopage*, qui les jugeoit tous.

On est étonné du grand nombre d'Athéniens qui étoient employés dans l'administration et dans la police. Tous étoient payés par le trésor public, mais pas assez chèrement pour qu'ils pussent se passer d'uu autre moyen de subsistance; de sorte qu'on est encore à trouver quelle étoit la source de l'aisance des trois premières classes. Ce ne peut être l'agriculture, car le sol de l'Attique étoit ingrat, et pouvoit tout au plus fournir aux besoins et non aux richesses, à moins qu'ils ne prissent des domaines sur les pays conquis dans leur voisinage, comme font les Vénitiens

dans la Terre Ferme. Leurs richesses étoient donc principalement le fruit des contributions, du butin et du commerce. Ainsi on ne doit plus être surpris qu'ils fussent presque toujours en guerre. *Solon* ne toucha point à cet article ; dans ses lois, on n'en voit aucune qui prescrive la justice qu'on doit aux étrangers, et les motifs qui doivent autoriser ou défendre la guerre.

Quand il revint de ses voyages, il trouva l'édifice qu'il avoit pris tant de peine à bâtir, chancelant et prêt à s'écrouler. Les anciennes factions avoient ranimé leurs fureurs; toutes lui firent la cour, affectèrent de lui témoigner le plus grand respect, le conjurant de reprendre son autorité, et d'appaiser les troubles. Il refusa cette commission, alléguant son grand âge. Cependant il vit les chefs, et les conjura dans les termes les plus pathétiques, de ne pas porter un coup mortel à leur mère commune ; mais de préférer l'avantage public à leur intérêt particulier.

Pisistrate. De tous ces ambitieux perturbateurs, *Pisistrate* étoit celui qui paroissoit le plus touché des discours de *Solon*. Ils étoient parens et intimes amis, et avoient plusieurs traits de conformité dans leur

Ap. D. 2439
Av J. C. 559

caractère. *Pisistrate* étoit honnête, affable, généreux, et surtout très-populaire, caressant la multitude, flattant ses passions. Il se montroit zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, se déclaroit contre toute innovation, et mettoit beaucoup de douceur et de modération dans sa conduite. *Solon* démêla le but de ses artifices; cependant il ne voulut pas rompre avec lui, espérant de le ramener. *A votre ambition près*, lui disoit-il quelquefois, *vous êtes le meilleur citoyen d'Athènes*. Quand *Solon* vit que ses discours ne faisoient aucune impression sur *Pisistrate*, il les tint à d'autres Athéniens, afin qu'on fût en garde contre cet ambitieux, et que ses bonnes qualités ne devinssent pas funestes à sa patrie.

Dans ce temps parut *Thespis*, qu'on croit l'inventeur de la tragédie. Les citoyens se rendoient en foule à son grossier spectacle. Le théâtre est toujours utile aux factions. *Solon* y alla comme les autres. En sortant, il dit à *Thespis*: « N'avez-vous pas de honte de débiter « tant de mensonges? Quel mal, dit « *Thespis*? ne sait-on pas que ce sont « des fictions poétiques et que c'est un « jeu »? Oui, répartit *Solon* en donnant un grand coup de son bâton con-

tre terre : « mais, si nous souffrons ce « jeu, il passera bientôt dans nos af- « faires les plus sérieuses ».

Ce que *Solon* avoit prévu de *Pisistrate*, ne manqua pas d'arriver. Ce rusé politique remarquant l'affection que le peuple lui portoit, résolut d'en profiter pour se mettre sur le trône. Il se sauva un jour dans la place où le peuple étoit assemblé, comme s'il étoit poursuivi, et montra quelques légères blessures qu'il disoit lui avoir été faites, mais qu'il s'étoit faites lui-même. Il demanda des gardes. *Solon* s'y opposa et remontra vivement à ses crédules compatriotes, le danger d'acquiescer à une pareille demande. *Pisistrate* parla ensuite, son discours fut reçu avec de grands applaudissemens. *Solon* se contenta de dire : *Rien de plus doux que ses paroles*. Le peuple s'échauffoit. Les riches, qui voyoient bien la tournure que l'affaire alloit prendre, ne disoient rien. *Solon* se retira.

Aussitôt qu'il fut sorti, on accorda quatre cents hommes de garde à *Pisistrate*. Il ne tarda pas à s'en servir pour s'emparer de la souveraineté. Voici la ruse qu'il employa. Il indiqua une assemblée, et invita le peuple à y venir

CARLETON UNIVERSITY

avec ses armes. Quand l'assemblée fut formée, il se mit à haranguer à voix basse. Le peuple se plaignit de ne pas l'entendre. *C'est*, dit-il, *le bruit des armes*. Il les pria de les déposer dans un temple voisin. Quand elles y furent, ses gardes s'en emparèrent, et il se fit déclarer roi. *Solon* fit encore dans cette ocsasion de la résistance, assez même pour que *Pisistrate* en marquât de l'étonnement. « Qui vous a inspiré tant « de hardiesse, dit-il à *Solon* ? Ma « vieillesse, répondit-il. »

Du reste, la condnite que gardèrent à l'égard l'un de l'autre *Pisistrate* et *Solon* fut d'une rare modération. A la vérité, celui-ci quitta Athènes, mais l'autre tenta l'impossible pour le faire revenir. Il tâcha de se justifier auprès d'un homme qu'il estimoit, lui remontra que loin de détruire ses lois, il se faisoit un devoir de les soutenir. Il l'engagea avec tendresse à venir finir ses jours dans sa patrie. « Revenez, « *Solon* ne souffrira jamais aucun dom- « mage de la part de *Pisistrate*, je n'ai « pas besoin d'en faire serment. Mes « ennemis les plus déclarés n'oseroient « inspirer des défiances de moi à cet « égard. Si vous voulez être du nom- « bre de mes amis, vous serez le pre-

« mier. Si vous êtes déterminé à « n'avoir aucune liaison avec moi, « vivez à Athènes comme vous le ju- « gerez à propos, et que je ne sois « pas cause que notre pays ait le mal- « heur de ne vous pas posséder ». La réponse de *Solon* n'est pas moins affectueuse. Le mot de *tyran* qui s'y trouve ne doit point choquer. C'étoit le nom qu'on donnoit aux rois sans prétendre les insulter, car le mot *tyrannos* en grec, signifie simplement celui qui gouverne. « Je suis bien persuadé, « dit-il, que vous ne me ferez aucun « mal. Avant que vous ne fussiez « tyran, j'étois votre ami, et je ne « suis pas plus votre ennemi que tout « autre Athénien qui désapprouve « votre tyrannie. Que le peuple décide « quel est le meilleur gouvernement du « vôtre ou de la démocratie que j'ai « établie. Pour moi, je vous déclare « le meilleur des tyrans ». Il s'excuse ensuite de revenir, sur ce que son retour pourroit faire croire qu'il approuve les desseins de Pisistrate. En effet, il mourut dans l'exil qu'il s'étoit choisi, et Athènes lui éleva des statues. On a encore des lettres de *Solon* et de *Pisistrate* toutes entières. Les égards réciproques qu'on y remarque, devroient

servir de règle à ceux qui, dans les temps de troubles, pensent différemment les uns des autres, sur-tout aux chefs; mais ces deux personnages avoient de la probité, et ils s'estimoient l'un l'autre.

Pisistrate qui avoit trompé le peuple pour en devenir le maître, en fut abandonné quand il se présenta une faction plus puissante. Les Athéniens souffrirent même, quand il eut été obligé de fuir, que ses biens fussent mis en vente. Personne à la vérité n'en acheta, crainte du retour, et cette manière de se conduire fut sage: car *Pisistrate* s'étant réuni par un mariage à la faction qui l'avoit expulsé, se vit en état de recouvrer la souveraineté. La chose ne fut pas difficile, quand n'ayant plus d'ennemis parmi les grands, il n'eut que la crédulité du peuple à surprendre. Alors ses émissaires sèment par la ville le bruit que *Minerve* elle-même doit ramener *Pisistrate* dans la citadelle. En effet le lendemain paroît sur un char triomphal, une fille d'une taille plus avantageuse qu'il n'est ordinaire à son sexe. Elle avoit tous les attributs de la déesse, et traverse ainsi la ville, menant *Pisistrate* à côté d'elle. Le peuple adora, s'étonna d'une telle aventure, et ne s'avisa pas de former aucun doute. La prétendue déesse

étoit une fille sans naissance et sans fortune, mais belle, qu'on avoit instruite pour ce rôle, et qui pour l'avoir bien joué, fut mariée à *Hipparque*, fils de celui qu'on venoit de replacer sur le trône.

Le triomphe de *Pisistrate* ne fut pas de longue durée. Une faction le força encore de quitter la ville et d'abandonner le souverain pouvoir. Il y étoit parvenu deux fois en recourant à la ruse, la troisième il recourut à la force ouverte. Ses amis lui fournirent des troupes; un parti ménagé dans la ville le seconda. Il surprit les Athéniens qui faisoient la guerre assez négligemment et sans effusion de sang. Il rentra dans la ville en se faisant précéder d'une amnistie. Alors à sa douceur ancienne, il mêla de la rigueur. Quelques-uns des démocrates les plus obstinés furent bannis. Comme il savoit par expérience que c'est l'oisiveté, la communication, les assemblées qui engendrent et nourrissent les factions, il donna de l'occupation aux Athéniens, en renvoya le plus grand nombre qu'il put de la ville à la campagne, et par d'autres moyens qui joignoient l'utilité à la douceur, il se procura le reste de la vie un règne tranquille.

Les Athéniens payoient la dixme de

leurs revenus. Quoique cet impôt fût employé au service de l'état, *Pisistrate* qui le faisoit payer, en avoit tout l'odieux. Un jour, en se promenant dans la campagne, il aperçoit un vieillard qui se traînoit dans un endroit pierreux, d'où il arrachoit quelque chose. « Que « vous produit votre travail? demanda « *Pisistrate*. Des peines, et quelques « plantes de sauge sauvage, encore faut-« il en donner la dixième partie à *Pi-« sistrate* ». Le lendemain, il fit venir le vieillard en sa présence, et l'exempta de toute taxe pour toujours.

Il se trouva une fois embarrassé à l'égard de jeunes insolens, qui ayant rencontré sa femme dans les rues, étant ivres, lui avoient manqué de respect d'une manière très-grossière. Ils vinrent le lendemain se jeter aux pieds de *Pisistrate*, et lui demander grâce. Il étoit dangereux pour l'exemple, de ne les pas punir. Il les écouta avec bonté, et leur dit : « Je vous conseille de vous con-« duire plus modestement à l'avenir ; « mais pour ma femme, elle ne sortit « pas hier de tout le jour ». S'il vouloit bien pallier les fautes des autres, il savoit adroitement faire excuser les siennes. Il avoit choqué quelques-uns des principaux d'Athènes qui s'étoient retirés

à la citadelle, fort piqués. Le lendemain, il va les trouver avec une valise sur le dos. « Que veut dire cela ? lui demandent-ils : rien autre chose, sinon que « je voudrois ou vous emmener avec « moi à Athènes, ou rester ici avec vous. « Si vous restez, voilà mon bagage. » Ils revinrent avec lui.

Il laissa sa puissance à ses deux fils, *Hipparque* et *Hippias*. On ne sait s'ils en jouirent ensemble. Le parti contraire conjura leur mort. *Hipparque* seul, succomba. C'étoit un homme doux et dont la conduite retraçoit les vertus de son père. *Hippias*, qui jusqu'alors avoit montré les mêmes qualités, irrité de la mort de son frère, devint féroce et même cruel. Il fit appliquer à la torture *Aristogiton*, un des principaux conjurés. Le malheureux, comme s'il n'eût pu résister à la douleur, nomma un grand nombre de personnes attachées au prince tyran, et ses meilleurs amis. Sans autre examen, ils furent exécutés Quand il l'eut ainsi privé de ses amis : « A présent, lui dit *Aristogiton*, « je ne connois plus personne digne de « mort que toi-même ». Dans la même occasion, une courtisanne, nommée *Leœna*, craignant de succomber à la force des tourmens, et de déclarer son amant, se coupa la langue avec les

dents, et la cracha au visage d'*Hippias*.

Ces cruautés révoltèrent les Athéniens contre lui. Ils le chassèrent, et lui jurèrent une haine éternelle, à lui et à sa famille. De son côté *Hippias* mit tout en œuvre pour leur susciter des ennemis. Il y avoit déjà un germe de rivalité entre Athènes et Lacédémone; cette rivalité, *Hippias* essaya de la tourner en animosité. Les Lacédémoniens prétendoient que ceux d'Athènes ne devoient pas reprendre la démocratie, parce que le gouvernement étant tumultueux et variable, n'inspiroit aucune confiance à leurs alliés, et que désormais on ne pourroit traiter avec eux. Les Athéniens trouvèrent très-mauvais qu'on voulût leur donner des lois. Cependant ils vinrent à bout de faire rougir Lacédémone de la protection qu'elle accordoit à *Hippias*, et celui-ci fut obligé de se retirer à la cour de *Darius*, fils d'*Hystaspe*, et tâcha de susciter des ennemis à la ville d'Athènes. Enfin, quelques années après, les Perses, commandés par *Datis* et *Artaphernes*, débarquèrent dans l'Attique, près de Marathon; *Hippias* étoit dans leur armée. Les Athéniens et les Perses en vinrent aux mains.

Dans cette journée commandoit *Mil-* Marathon.

tiade, secondé par *Aristide*, tous deux recommandables par leurs grandes qualités, et par les services rendus à la république, et qui tous deux furent mal récompensés de leurs services. Les chefs agitèrent d'abord la question s'ils devoient attaquer les Perses ou les attendre. *Miltiade* fut pour l'attaque, et son avis prévalut. Ils commandoient alternativement. C'étoit le jour d'*Aristide*. Il remit généreusement le commandement à *Miltiade*, et ne se réserva que l'honneur de donner l'exemple aux autres. L'audace des Athéniens, qui en si petit nombre, osoient attaquer une armée formidable, étonna les Perses et les ébranla. La fière contenance de leurs ennemis, leur discipline, leur fermeté décidèrent la victoire. On cite cette action remarquable d'un Athénien nommé *Cynégyre*. Au moment où les Perses commençoient à se débander, il aperçut un de leurs vaisseaux chargés de fuyards, qui cherchoit à quitter le rivage. *Cynégyre* veut l'arrêter de la main droite, elle est abattue d'un coup de hache; il y porte la gauche, elle est coupée aussi: alors il saisit avec les dents la galère, et se fait tuer sans vouloir lâcher prise.

Les Perses s'embarquoient précipi-

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

tamment pour aller surprendre Athènes, dont toutes les forces avoient été envoyées à l'armée ; mais *Miltiade* qui s'aperçut de leur dessein, força la marche, et arriva assez à temps pour sauver la ville. On érigea sur le champ de bataille des arcs de triomphe à la gloire des vainqueurs. Athéniens, alliés, esclaves même, qui s'étoient fait une patrie de celle de leurs maîtres, et avoient donné leur vie pour elle, eurent chacun leur monument distinct. Cette victoire fut représentée sur les murs des portiques d'Athènes, et *Miltiade* eut pour récompense d'y voir son nom inscrit.

Il profita du moment de faveur populaire que lui procuroit sa victoire, pour demander qu'on lui procurât une flotte qu'il destinoit à une expédition secrète. L'entreprise, disoit-il, devoit procurer de grandes richesses. On ne s'informa pas si elle étoit injuste. *Miltiade* la dirigea contre l'île de Paros. Mais les Pariens se défendirent vaillamment. Il fut dangereusement blessé, et ramena tristement les débris de la flotte Athénienne dans ses ports. On l'attaqua en justice, comme ayant abusé de la confiance de la république, pour l'engager dans une entreprise peu honorable et ruineuse ; reproche qu'on auroit pu

faire aux Athéniens eux-mêmes, puisqu'ils auroient dû examiner auparavant. A cette imputation, on joignit celle d'avoir sacrifié l'intérêt de la république à son intérêt personnel, et de n'avoir attaqué les Pariens que pour se venger d'une injure qu'il prétendoit en avoir reçue. Les esprits s'échauffèrent tellement, qu'on ne voulut pas lui accorder le temps de guérir sa blessure, pour se défendre lui-même. On lui donna un avocat. L'affaire fut plaidée avec une grande solennité devant le peuple, qui condamna *Miltiade* à être précipité du Barathre; mais cette peine capitale fut commuée en une amende équivalente aux frais de l'armement. Il se trouva hors d'état de la payer. On le mit en prison, où ce grand homme languit quelque temps et mourut.

Aristide. Thémistocle

Le peuple content de ce qu'on lui laissoit exercer quelques actes de souveraineté, ne songeoit pas qu'il étoit le jouet des factieux, et l'instrument de leurs passions. Il y avoit toujours deux partis dans la ville, l'un pour le gouvernement aristocratique, l'autre pour le gouvernement démocratique. Le premier s'autorisoit de la probité d'*Aristide*, le second s'appuyoit sur l'habileté de *Thémistocle*.

CARLETON UNIVERSITY

Ces deux hommes avoient été élevés ensemble, et dès leur plus tendre jeunesse, il avoit régné entre eux une émulation qui mettoit une opposition perpétuelle dans leurs sentimens. Cette disposition à se contrarier, ne fit qu'augmenter avec l'âge. Si l'un faisoit une proposition, l'autre étoit toujours prêt à le contredire. Ce penchant se manifestoit sur-tout dans les affaires publiques. Comme ils aimoient l'un et l'autre leur patrie, ils ne pouvoient s'empêcher de sentir le danger d'une pareille conduite, et un jour en sortant de l'assemblée du peuple, il échappa à *Aristide* de dire : « Il n'y a point de salut pour les Athé- « niens, à moins qu'ils ne nous fassent « jeter tous deux dans le Barathre. » C'étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables condamnés à mort.

Aristide, étoit d'un caractère ferme, inflexible, pour peu que la justice y fût intéressée, ne connoissant en ce cas ni parenté, ni amitié, incapable de se prêter à aucune complaisance : ce qui lui avoit acquis le surnom de *Juste*. *Thémistocle* admettoit des égards et des ménagemens. « A Dieu ne plaise, disoit-il, que je sois « assis sur un tribunal, où mes parens « et mes amis n'auroient pas plus de « crédit que les étrangers ! » Il étoit naturellement impétueux, subtil, hardi et

propre à prendre toutes sortes de formes pour arriver à son but. *Aristide* au contraire ne connoissoit que le droit chemin sans aucuns détours. Il étoit d'une des premières familles d'Athènes, sans mélange de sang étranger, et faisoit un cas particulier des lois de *Lycurgue*, dont la rigidité s'accordoit avec son caractère ; à force de méditer sur les principes de ce législateur, il devint grand partisan de l'aristocratie. *Thémistocle* embrassa le parti contraire, et se déclara pour le parti du peuple, auquel il tenoit par sa mère, qui n'étoit pas d'une naissance fort distinguée.

Ostracisme.

Dans l'intervalle du repos qu'eurent les Athéniens, après la victoire de Marathon, les querelles sur le gouvernement recommencèrent. *Thémistocle* se trouvoit toujours *Aristide* en tête, et étoit arrêté à chaque pas dans son projet de dominer par l'influence du peuple. L'ostracisme lui donna le moyen de se délivrer de ce rival incommode.

L'ostracisme bannissoit pour dix ans ceux qui avoient des qualités assez distinguées pour mettre en danger la liberté publique. Ainsi c'étoit la punition du mérite, inventée à ce que croyoit le peuple, pour diminuer le trop grand pouvoir de quelques particuliers; mais en effet, c'étoit un moyen sûr à un fac-

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

tieux adroit d'écarter un homme sage et ferme qui pouvoit nuire à ses pernicieux desseins.

Voici comme l'ostracisme se pratiquoit. Chaque citoyen écrivoit sur une coquille le nom de celui qu'il vouloit bannir. On les comptoit. S'il y en avoit moins de six mille, l'ostracisme n'avoit pas lieu; mais si le nombre des voix alloit au-delà, celui qu'elles condamnoient, devoit quitter le pays pendant dix ans, avec permission cependant de disposer de ses biens comme il l'entendoit.

Thémistocle vint à bout de son dessein, en semant le bruit qu'*Aristide* se parant du nom de juste, et affectant de se faire choisir arbitre dans la plupart des différens, s'étoit insensiblement formé une monarchie, quoique sans gardes ni aucun appareil de souveraineté. « Car, disoient les émissaires, « qu'est-ce qui constitue le tyran? sinon « de prescrire des lois ». Les esprits étant bien préparés par ce sophisme, dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, le peuple et les gens de la campagne se répandent dans la place, et demandent l'ostracisme. On est forcé d'y procéder. Un paysan d'un des bourgs de l'Attique, qui ne savoit pas écrire, apporte sa coquille à *Aristide*, et le prie

de mettre le nom d'*Aristide*. « *Aristide*, « s'écrie-t-il : eh ! qu'avez-vous à lui « reprocher, vous a-t-il fait du tort? « Du tort, à moi, reprend le paysan, je « ne le connois seulement pas, mais je « suis fatigué et blessé de l'entendre par- « tout appeler le juste. » *Aristide* prit en souriant la coquille, et écrivit son nom. Quand les magistrats lui signifièrent l'arrêt, il se retira modestement, et levant les yeux au ciel, il dit : « Je « prie les dieux que les Athéniens ne « voient jamais le jour qui les obligera « à se souvenir d'*Aristide* ». Il est à remarquer que l'ostracisme a cessé à Athènes à l'occasion d'un malhonnête homme qui, dans la suite, fut condamné (*Hyperbolus*). On regarda cette espèce de punition comme souillée et déshonorée, et on ne s'en servit plus.

Quatre ans ne se passèrent pas sans que l'espèce de prophétie d'*Aristide* s'accomplît. Les Perses préparoient une invasion formidable en Grèce, destinée principalement contre la république d'Athènes. *Thémistocle* qui s'y étoit enfin rendu maître, mais cependant toujours obligé à des ménagemens à l'égard du peuple, consulta l'oracle, quoique vraisemblablement il sût bien le parti qu'il avoit à prendre. L'oracle répondit

CARLETON UNIVERSITY

que l'état ne seroit sauvé que par des remparts de bois. Ce que cette réponse avoit d'obscur, *Thémistocle* l'expliqua, et fit entendre aux Athéniens, qu'il n'y avoit pas d'autre ressource que d'abandonner leur ville, de monter sur la flotte qu'il avoit préparée d'avance, et d'aller combattre celle des Perses, avant que la multitude que la flotte persanne devoit vomir sur la Grèce ne l'eût inondée.

Abandonner la ville, ses maisons, ses temples, les tombeaux de ses ancêtres, quelle dure extrémité! et que deviendront les femmes et les enfans? L'orateur qui s'efforçoit d'un ton pathétique de faire valoir ces raisons, pour empêcher le décret, fut lapidé au milieu de sa harangue. Les femmes, afin qu'on ne les crût pas moins déterminées que les hommes, lapidèrent sa femme. Comment d'ailleurs résister à l'explication de *Thémistocle*, lorsque les prêtres annoncèrent que le dragon sacré refusoit de manger, qu'il venoit de disparoître; que sans doute il fuyoit une ville qu'on devoit abandonner : la déesse elle-même l'avoit précédé. Des femmes l'assuroient; elles l'avoient vu sortir. Le moyen après cela de rester. On distribua aux citoyens pauvres de l'argent pour faire leurs préparatifs, et comme

il ne s'en trouvoit pas assez dans le trésor public, que les citoyens réélus ne se pressoient pas d'y suppléer, *Thémistocle* répandit le bruit que le bouclier de Minerve, sur lequel étoit gravée la tête de Méduse, avoit été volé. Il ordonna une visite dans toutes les maisons. Elle se fit sans obstacle; le bouclier ne se trouva pas; mais en revanche on trouva beaucoup d'argent dont on gratifia les moins aisés.

Salamine. Dans cette extrême détresse, le peu-
Av. D. 2519 ple commença à regretter *Aristide*.
Av. J.C. 479 *Thémistocle* se fia assez à la vertu de son rival pour le faire rappeler ainsi que les autres bannis. *Aristide* à son retour le traita civilement. *Thémistocle* en agit de même, et ils eurent assez de grandeur d'ame, pour faire céder leur ressentiment à l'intérêt public.

Les flottes Persane et Grecque furent en vue près du Peloponèse, non loin de *Salamine*. A l'approche du danger qui menaçoit les Athéniens, le reste de la Grèce sentit enfin qu'elle couroit toute entière les mêmes dangers. Chacun s'empressa d'envoyer des secours. Les Lacédémoniens se distinguèrent, et le commandement général fut déféré à *Eurybiade*, leur chef. Il n'étoit pas d'avis de

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

combattre dans le détroit de *Salamine*. *Thémistocle* qui avoit formé son plan, le soutint avec force, et peut-être trop de chaleur. *Eurybiade* lève la canne. *Frappe*, lui dit l'Athénien, *mais écoute*. Cette modération désarma le Lacédémonien; il adopta l'opinion de *Thémistocle*, et la bataille fut décidée pour le lieu du détroit. Mais il se présentoit un autre embarras : les Péloponésiens ne vouloient pas d'une bataille si proche de leurs terres, bataille qui les exposoit à un ravage inévitable, si l'on étoit battu. Ils s'y opposèrent, et firent la nuit leurs préparatifs, pour quitter l'armée le lendemain. *Thémistocle* alarmé d'une défection dont l'exemple pouvoit être contagieux, envoie, pendant les ténèbres, à l'armée Persienne, un homme de confiance qui se dit transfuge. Il avertit le général Persan, qu'une partie des Grecs trop sûrs d'être défaits, se disposent à se sauver, et que cette fuite, si les Perses ne l'empêchent, va les priver d'un butin sûr et considérable. Quand les Péloponésiens voulurent le lendemain mettre à la voile, ils trouvèrent les Perses préparés à leur fermer le passage. Ils furent donc obligés de rester, et de prendre part au combat aussi bien que les autres Grecs.

Avant la bataille, *Aristide* qui avoit examiné avec attention les actions et les mouvemens de *Thémistocle*, alla le trouver. « Si nous sommes sages, « lui dit-il, nous renoncerons à nos « discussions, et nous combattrons avec « une noble émulation à qui servira « mieux la Grèce, vous en commandant et en faisant le devoir d'un « brave capitaine, et moi, en vous « obéissant, et en vous aidant de ma « personne et de mes conseils. Je vois « que vous seul avez bien jugé, en « conseillant de combattre au plutôt « dans le détroit : nos alliés sont d'un « avis opposé ; mais les ennemis même « semblent fortifier le vôtre, en vous « enveloppant de tous côtés de leurs « vaisseaux ; de sorte que ceux même « qui veulent éviter une bataille, seront obligés de combattre, par l'impossibilité de s'enfuir. J'ai honte, ô « *Aristide*, lui répondit *Thémistocle*, « d'avoir été vaincu en générosité. Je « ferai tous mes efforts, pour remporter à mon tour quelqu'avantage « sur vous, et pour égaler, s'il est « possible, par mes actions, la noble « démarche que vous venez de faire ».

Il lui fit part ensuite du stratagème dont il s'étoit servi pour retenir les Pé-

CARLETON UNIVERSITY LIBRARY

loponésiens, et *Aristide* l'approuva.

L'événement de cette bataille avantageux aux Grecs, les délivra du péril présent, et l'adresse de *Thémistocle*, leur ôta par un nouveau stratagème la crainte des projets dangereux que *Xerxès* auroit pu former avec ce qui lui restoit de troupes. Il fit savoir secrètement à ce prince, que les Grecs se préparoient à aller couper le pont qu'il avoit fait construire sur l'Hélespont. Aussitôt *Xerxès* prit la fuite, et sa grande armée se dispersa. La jalousie de gloire, l'amour propre national, ne permirent pas aux Lacédémoniens d'être assez justes, pour ne point accorder le prix de la valeur à *Eurybiade*, leur général. Mais ils déférèrent à *Thémistocle* le prix de la sagesse par une couronne d'olivier. Ils lui firent présent d'un beau char, le comblèrent de tous les honneurs qui pouvoient marquer leur estime. Il y eut une fête générale sur l'isthme du Péloponèse. Tous les capitaines s'y rendirent. Un des principaux motifs de l'assemblée, étoit de marquer les deux d'entre tous les Grecs qui s'étoient le plus distingués à Salamine; le choix dépendoit de leur témoignage. Ils écrivirent chacun deux noms dans un billet. Quand on les ouvrit, il

se trouva que chacun s'étoit donné la première place, et que la seconde avoit été donnée à *Thémistocle*; ce qui prouva que *Thémistocle* méritoit la première.

Pendant ces triomphes, Athènes éprouvoit le sort qui lui avoit été annoncé; elle fut détruite. Les Perses la punirent des échecs qu'ils essuyèrent, et auxquels ils croyoient que les Athéniens avoient la plus grande part. En effet, ils contribuèrent beaucoup à la victoire de Platée, où *Aristide* les commandoit. Leurs vaisseaux secondèrent aussi puissamment les efforts des autres Grecs à Micale, où la flotte Persane fut presque détruite. La fureur et la vengeance ramenèrent encore une fois les Perses contre Athènes, qui commençoit à se relever, et ils s'efforcèrent d'en effacer jusqu'aux ruines.

Mais cette ville renaissant de ses cendres, ne tarda pas à recouvrer sa force et sa splendeur. Les citoyens y ramenèrent leurs familles qu'ils avoient dispersées par toute la Grece. *Thémistocle* répara les pertes du trésor public par un moyen peu délicat, mais dont les forts ne se font pas de scrupule contre les foibles. Il parcourut les îles et les côtes, et leva de fortes contributions de ceux qui n'avoient pas voulu prendre part à

CARLETON UNIVERSITY

la guerre. Il leur fit payer cher la neutralité qu'ils avoient adoptée. Ces excursions renforcèrent la marine Athénienne, au point que les Lacédémoniens en devinrent jaloux.

Non-seulement Athènes se repeuploit et s'embellissoit, mais elle se fortifioit de bons remparts. Un port sûr, capable de contenir une grande flotte, se creusoit au Pyrée, et se joignoit à la ville par des murailles. Les Lacédémoniens virent bien que s'ils laissoient achever ces ouvrages, c'en étoit fait de la domination qu'ils exerçoient sur la Grèce, et qu'elle passeroit aux Athéniens. Ils envoyèrent des députés chargés de les interrompre dans leurs travaux. Sans parler de leur intérêt particulier, ils alléguèrent l'intérêt général. « Si vous « rendez, dirent-ils, Athènes une place « forte, si vous l'avantagez d'un bon et « vaste port, les Perses, s'ils viennent à « la prendre, s'y cantonneront, comme « dans un fort inexpugnable ; et de là « donneront la loi à toute la Grèce ». Ils prièrent donc les Athéniens de cesser cette préjudiciable entreprise. Après les avoir priés, ils insistèrent ; après avoir insisté, ils ordonnèrent. Les Athéniens vouloient opposer fierté à insolence, rompre plutôt que de plier. *Thémistocle*

représenta que le moment n'étoit pas favorable pour parler avec hauteur, que ce seroit peut-être exciter les Lacédémoniens à un effort violent, dont l'événement seroit de détruire ce qui étoit commencé, qu'il valoit mieux mettre l'affaire en négociation, et il s'offrit pour la conduire.

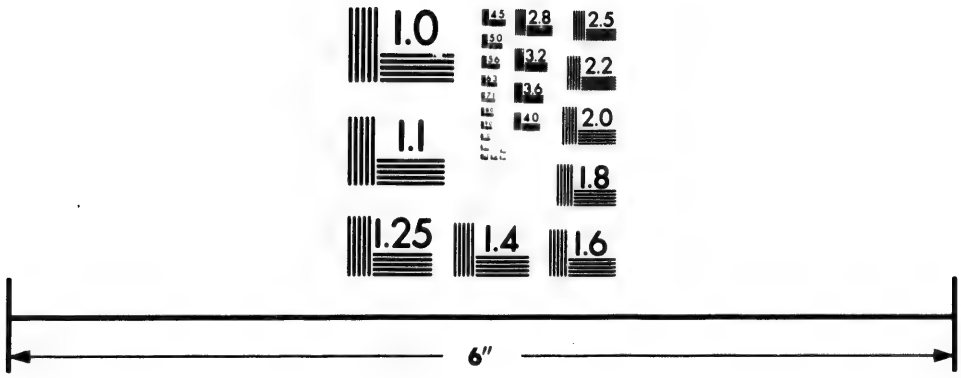
Il part avec les députés Lacédémoniens, prend le chemin le plus long, les amuse en route. Cependant, malgré ses lenteurs, il arrive avant ses collègues d'ambassade. On veut à Sparte entamer l'affaire; mais il représente qu'il ne peut traiter sans l'autorisation et la présence de ceux qu'on lui a adjoints. Pendant qu'on les attendoit, les Athéniens travailloient jour et nuit à fortifier leur ville, tous les citoyens y mettoient la main, et s'y employoient avec la plus grande ardeur. Les collègues arrivent enfin, et avec eux la nouvelle que les ouvrages sont presque achevés. On en fait reproche à *Thémistocle*; il se tient sur la négative, et ne peut le croire. Forcé de céder aux preuves qu'on lui donne, il doute encore, et dit que la chose vaut bien la peine qu'on s'en assure positivement, qu'il faut envoyer des commissaires sur les lieux. En arrivant, ils reconnurent combien on avoit abusé

CARLETON UNIVERSITY

de la bonne foi des Lacédémoniens. Ils voulurent partir. *Thémistocle* avoit prévenu ses compatriotes de la conduite qu'ils devoient tenir avec eux. Ils furent retenus, et on ne les relâcha que quand *Thémistocle* fut de retour. Lorsqu'on lui parloit de cette supercherie, accompagnée de tant de mensonges, il répondit : *C'est le bien de la patrie, il n'y a rien qu'on ne [illegible] faire pour elle.*

Aristide, malgré s[illegible] vouement, ne se seroit pas permis des procédés pareils, quand bien même Athènes auroit dû en retirer les plus grands avantages. Il le fit bien voir dans l'occasion suivante. *Thémistocle*, toujours ardent pour l'augmentation du pouvoir et des richesses des Athéniens, avoit conçu le projet de les rendre maîtres de la mer, et par-là seuls possesseurs des trésors du commerce. Pour cela, il imagina de brûler les vaisseaux des autres états, et il en avoit les moyens. Il se présente au peuple, et annonce une entreprise extrêmement utile, mais qui exige le secret, et demande qu'on l'autorise à l'exécuter. L'assemblée répond qu'il peut la communiquer à *Aristide*, et que s'il l'approuve, elle sera exécutée. *Aristide* écoute, et dit à l'assemblée :

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

« Ce que *Thémistocle* propose est la « chose la plus avantageuse aux Athé- « niens, mais aussi la plus injuste. ». A ces mots le peuple rejette le projet. Sans doute, il se souvint d'avoir été trop favorable à une proposition de *Miltiade*, semblable à celle-ci. Il est beau de voir tout un peuple se repentir d'avoir été injuste.

La guerre dont les Grecs étoient toujours menacés de la part des Perses, fit prendre la résolution d'entretenir, à frais communs, un corps d'armée toujours prêt à se porter d'abord au danger le plus pressant. Mais comment déterminer ce que chaque état fourniroit de troupes et d'argent ? Les Grecs jetèrent unanimement les yeux sur *Aristide*, pour faire cette répartition ; il s'en acquitta avec une équité qui contenta tous les intéressés. Sa fidélité inviolable dans la garde et la distribution des deniers, lui mérita les louanges de toute la Grèce. *Thémistocle*, impatienté de ces éloges dont au fond il étoit jaloux, dit un jour : « Eh bien ! c'est le mérite d'un coffre « fort. C'en est un du moins, lui dit « *Aristide* en une autre occasion, d'avoir « les mains nettes, et de n'être pas esclave « de l'argent ».

Ainsi ces deux hommes, si estimables

d'ailleurs, ne pouvoient se refuser la petite satisfaction de se piquer. *Thémistocle* commandoit alors dans Athènes; il y faisoit régner la démocratie, qui lui concilioit l'amour du peuple. Malgré *Aristide*, il avoit obtenu que les archontes, ces premiers magistrats de la république, qui n'étoient autrefois choisis qu'entre les premiers citoyens, pussent être pris désormais indistinctement dans les différentes classes du peuple. *Aristide* souffrit patiemment ce triomphe de son rival, et ce fut le dernier.

Les Lacédémoniens ne pardonnoient pas à *Thémistocle* de les avoir joués dans l'affaire des fortifications d'Athènes. D'autres occasions dans lesquelles il s'étoit avec raison opposé à leurs entreprises injustes, et où il les avoit fait succomber, leur persuadèrent qu'ils avoient en lui un ennemi dont ils ne pourroient se débarrasser qu'en le perdant. Ils intriguèrent si bien à Athènes, suscitèrent tant de plaintes contre lui, gagnèrent tant de gens, que ce même peuple dont il étoit l'idole, non-seulement l'abandonna, mais encore le bannit par l'ostracisme. Il se retira à la cour d'*Admette*, roi des Molosses. Les Lacédémoniens l'y poursuivirent. Ce roi, trop peu puissant pour le défendre, lui donna de

l'argent pour se sauver en Asie. Il se réfugia chez les Perses, auxquels il avoit causé tant de mal : ils le reçurent bien. Le roi lui donna une femme Persane, des terres, de grands priviléges pour lui et ses descendans. Ils en jouissoient encore cinq cents ans après. *Aristide*, loin de triompher du malheur de son rival, refusa de se joindre à ses ennemis. Il s'opposa à la peine de mort qu'ils vouloient faire porter contre *Thémistocle*, et n'en parla jamais qu'avec égards et ménagemens.

Cimon et Périclès.

Il avoit formé, pour le lui opposer, un jeune homme nommé *Cimon*, fils de *Miltiade*, le vainqueur de Marathon. Digne de ce père, il l'égala par la fermeté du courage, mais il fut plus heureux. On le compara à *Thémistocle* pour la force du jugement, et à *Aristide* pc la probité. *Cimon* fit ses premières armes à Salamine, et ne tarda pas à être chargé du commandement en chef. Sous ses ordres, les Athéniens ne connurent jamais que la victoire. Il en remporta deux dans le même jour contre les Perses, l'une sur mer, près l'embouchure du fleuve Eurymédon ; l'autre sur terre, où il poursuivit les soldats de la flotte qui s'étoient joints à ceux du camp. Il les défit entièrement, et fit, tant dans les

vaisseaux qu'à terre, un butin immense. Avec quatre vaisseaux, il attaqua une flotte et la battit, se rendit maître de la Chersonèse, et s'empara des mines d'or de Thrace, qui étoient le but principal de son expédition. Il rapporta des sommes prodigieuses au trésor public, et ne s'oublia pas lui-même. Ses richesses lui donnèrent le moyen de satisfaire le goût de générosité qui lui étoit naturel. Il donnoit libéralement, prévenoit même la demande. Jamais un citoyen pauvre ne sortit mécontent d'auprès de lui; sa familiarité étoit sans bassesse, et sa réserve sans hauteur.

Dans le même-temps paroissoit sur la scène publique, un homme dont le caractère contrastoit en plusieurs points avec celui de *Cimon*; *Périclès* descendant de ceux qui avoient chassé les *Pisistratides*. Cet avantage lui donnoit déjà un degré de faveur auprès du peuple; au lieu que la franchise de *Cimon*, qui ne se cachoit pas de son penchant pour l'aristocratie, lui faisoit tort auprès de la multitude, et rendoit même sa générosité suspecte. *Cimon* aimoit à paroître, portoit sur son visage un air de sérénité, et avoit dans ses manières une affabilité qui charmoit. *Périclès* ne se montroit que rarement, et comme s'il eût été forcé

par le devoir de ses emplois. On ne lui voyoit jamais que la gravité d'un magistrat sévère, ou d'un juge. Il cachoit même son talent pour l'éloquence, qu'il possédoit au souverain degré, de peur d'éveiller la jalousie. S'il avoit pu, il auroit changé sa physionomie, qui tenoit un peu de celle de *Pisistraste*, parce qu'il s'étoit aperçu que cette ressemblance étoit remarquée, et que les zélateurs de la démocratie en tiroient des inductions fâcheuses. Tant les républicains sont ombrageux!

Une lutte s'établit entre les deux rivaux, chefs de deux factions qui n'avoient, prétendoient-elles, que l'intérêt public en vue. Si vous laissez aux grands, disoient les zélés démocrates, les dignités militaires et civiles, les charges judiciaires, les emplois lucratifs, le peuple sera traité en esclave, écrasé d'impôts pour nourrir le faste des riches. Ceux-ci défendant les prérogatives dont ils jouissoient, répliquoient : Le peuple, occupé de ses travaux journaliers, ne peut acquérir les qualités nécessaires pour commander, pour se juger, et ses besoins, souvent l'empêcheroient de manier avec intégrité les deniers de la république. C'est donc pour son propre intérêt qu'il faut lui

ôter les moyens de se procurer des pouvoirs qui deviendroient dangereux pour lui-même. En conséquence, on combinoit les formes d'élection, les manières de prendre les suffrages, les prohibitions, les exclusions; en un mot, tout ce qui pouvoit donner au peuple plus ou moins de prépondérance dans les élections : c'étoit-là le grand art du gouvernement. Dans cette vue, les chefs s'entouroient d'émissaires qui se répandoient dans la place publique, pour diriger les vœux et le choix du peuple.

Périclès avoit une grande habileté dans ce genre de manège. Il se présentoit toujours seul, mais il avoit une foule de partisans actifs et bien instruits, qui agitoient le peuple dans le sens nécessaire à la réussite de ses projets. Quand il montoit à la tribune, c'étoit avec un air de timidité, de circonspection, on pourroit dire d'hypocrisie. « Plaise aux « dieux, disoit-il, qu'il ne m'échappe « rien qui puisse compromettre les intérêts du peuple ». Il parloit et disparoissoit. Malgré ces artifices, le parti des grands l'emportoit, parce que *Cimon* étant plus riche, pouvoit donner davantage. *Périclès* trouva le moyen de réparer cette inégalité, en distribuant

l'argent du public. Ainsi il gagnoit le peuple à ses propres dépens ; conduite que les politiques habiles ont imitée depuis.

La victoire balança quelque temps entre les deux partis. Enfin elle se décida par une accusation publique contre *Cimon*. On lui reprochoit d'avoir reçu des présens des Macédoniens pour ne pas entrer chez eux, quand il eut enlevé aux Perses les mines d'or de Thrace. « Je ne l'ai pas fait, répondit fièrement « *Cimon*, parce que je ne suis pas l'en- « nemi du genre humain. J'ai respecté « une nation distinguée par sa justice, « et dont les bienfaits, dignes de recon- « noissance, ont été utiles à mon armée, « et à moi pendant que j'étois sur ses « frontières. Si mes concitoyens regar- « dent ce que m'objectent mes ennemis « comme un crime, je subirai leur ju- « gement, sans néanmoins concevoir en « quoi j'ai failli ». On savoit si bien que cette accusation étoit provoquée et dirigée par *Périclès*, que ce fut à lui qu'on s'adressa pour en suspendre les effets. Il étoit au nombre des accusateurs nommés par le peuple, et peut-être le plus redoutable. *Elpinice*, sœur de l'accusé, alla le solliciter en faveur de son frère. Il la reçut avec un sourire moins déso-

bligeant que la réponse : « Vous n'êtes « point assez jeune, lui dit-il, madame, « pour être employée avec succès dans « de pareilles affaires ». On prétend que cette réponse peu galante cachoit l'impression que la solliciteuse avoit faite sur lui ; impression dont on crut remarquer les effets par la suite.

Dans le cours du procès, *Périclès* ne parla qu'une fois, et avec les plus grands égards pour *Cimon*. Il passa si légèrement sur l'affaire, qu'il sembloit ne le pas croire coupable. Il comptoit sans doute sur des orateurs moins complaisans, et il ne se trompa pas. *Cimon* fut banni par l'ostracisme. Les lois de ce bannissement étoient si sévères, que dans une guerre contre les Lacédémoniens, *Cimon* ne put obtenir la permission de combattre. Il se présenta à sa tribu, demanda à être reçu dans les rangs comme simple soldat. On le refusa. Ses amis le prièrent du moins de leur laisser ses armes comme un gage de la victoire. Mais ce gage n'opéra point. Les Athéniens furent battus, et tous les braves amis de *Cimon* périrent courageusement sur le champ de bataille. Ils regrettèrent *Cimon*, et *Périclès* le laissa rappeler. On croit qu'il y eut entre eux une convention dont *Elpinice* fut mé-

diatrice; savoir, que *Cimon* ne se mêleroit pas des affaires, mais que *Périclès* lui laisseroit commander les armées.

Ap. D. 2550 Av. J.C. 448 Ces belles armées, toujours victorieuses sous *Cimon*, étoient son ouvrage. On a vu que les états de la Grèce avoient pris, du temps d'*Aristide*, l'engagement de fournir de l'argent et des soldats pour un corps d'armée qui seroit toujours subsistant. Insensiblement ce zèle se refroidit. Les corps de plusieurs cantons ne se recrutoient plus. Les Athéniens vouloient les forcer à envoyer leurs contingens d'hommes. Mais *Cimon* opina à recevoir plutôt de l'argent. « C'est le moyen, dit-il, de les désaccou-« tumer de la guerre; et avec cet ar-« gent, nous leverons des soldats qui ne « dépendront que de nous ». On prétend que, sûr d'une armée bien soldée, et qui ne dépendroit pas de l'inconstance de la populace athénienne, il conçut un projet qui paroîtroit insensé, si *Alexandre* ne l'avoit pas réalisé : c'étoit de porter la guerre en Perse, dans l'intention de ne point poser les armes qu'il n'eût conquis l'empire. Comme il connoissoit les Athéniens très-avides de butin, il commença par attaquer l'île de Chypre, où se trouvoient de très-grandes richesses, afin que cet appât les déter-

minât à approuver son projet; mais il mourut au sein de la victoire. Les Athéniens de nouveau commençoient à se lasser de lui. L'ame noble et généreuse de *Cimon* ne pouvoit s'accoutumer aux vues basses et intéressées de ses compatriotes. Il blâmoit hautement leur disposition à sacrifier la vertu au gain et l'honneur à l'ambition. *Cimon* faisoit à cet égard, entre Sparte et Athènes une comparaison humiliante pour celle-ci. Lorsque les Athéniens se permettoient quelque chose de semblable, il avoit coutume de dire : *Les Lacédémoniens ne feroient pas cela.*

L'exil de *Cimon* avoit établi le pouvoir de *Périclès*. La mort de ce grand homme le consolida. Mais ce ne fut pas sans peine et sans dégoûts de toute espèce qu'il put en jouir. Il vit d'abord Athènes attaquée et serrée de près par les Lacédémoniens. Il la délivra, en gagnant, à force d'argent, le conseiller du jeune roi de Lacédémone. Alors il jouissoit encore d'une autorité généralement respectée, de sorte que quand il rendit ses comptes sur cet article, on se contenta de cette note : *Dix talens employés à propos*. Mais il fut obligé de consentir à une expédition mal concertée, dont un capitaine plus bouillant que

Ap. D. 2513
Av. J.C. 445

sage, arracha l'aveu aux Athéniens. *Périclès* espéroit faire oublier l'entreprise en la suspendant. *Le temps*, disoit-il, *est le plus sage des conseillers* ; mais on ne l'écouta pas. Les Athéniens comptoient piller; c'en fut assez pour courir sur les Béotiens. Les aggresseurs furent battus, et leur avidité bien reconnue leur suscita un grand nombre d'ennemis. On fit alors un cens des citoyens d'Athènes. Le nombre n'alloit pas au-delà de quatorze mille quarante personnes. Ce qui fait regarder comme une chose bien étonnante, qu'au milieu de tant d'ennemis, cette ville, avec si peu d'hommes, osât songer à fonder des colonies, à humilier ses voisins, et même à subjuguer les étrangers.

Périclès n'étoit pas toujours maître de tempérer cette ardeur guerrière; pour lors il s'y prêtoit, et c'étoit ordinairement avec succès. On ne voit pas qu'il ait essuyé de défaites, au lieu qu'on lui compte beaucoup de victoires. Ce qui plaisoit au peuple d'Athènes, c'étoit le zèle de ce général à propager la démocratie. Il l'établissoit tant qu'il pouvoit dans ses conquêtes. Mais ce zèle, il ne l'avoit que pour la démocratie qui lui étoit favorable; c'est-à-dire, qu'il ne soutenoit le pouvoir du peuple que pour

être puissant, et pour être seul puissant par lui. *Thucydyde*, homme d'un mérite distingué, *Périclès* trouva moyen de le soumettre à l'ostracisme. On remarqua qu'après cela il changea ses manières, affecta des airs de prince, et prit hautement, comme une chose à lui due, l'administration de toutes les affaires.

Pendant qu'il jouissoit de son autorité avec une hauteur qui sembloit défier l'envie, il vit tout d'un coup une nuée d'ennemis qui n'osoient s'attaquer à lui, fondre sur ses amis les plus chers. *Périclès* avoit chargé *Phidias*, sculpteur célèbre, de faire la statue de *Minerve*. Par une flatterie que *Périclès* souffrit, le sculpteur l'avoit représenté sur le bouclier de la déesse, combattant une Amazone. On n'attaqua pas cette adulation; mais on accusa l'artiste de s'être approprié une partie de l'or et de l'argent que le trésor public lui avoit donné pour la statue. *Phidias* prévoyant sans doute la calomnie, avoit employé l'or et l'argent de manière qu'on pouvoit l'ôter et le peser. L'expérience faite, *Phidias* fut déclaré innocent. Il n'en fut pas moins mis en prison, où il mourut empoisonné; on eut la noirceur de faire tomber sur *Périclès* le soupçon de ce crime.

Hermippe, accusateur de profession

accusa d'impiété *Aspasie*, fameuse courtisanne, présidente, pour ainsi dire, de la société de *Périclès*, de lui servir de complaisante, et de séduire pour lui les femmes et les filles des citoyens. *Diophite*, autre accusateur, fit déclarer par une loi, que ce seroit un crime de ne pas informer l'Aréopage de la conduite de ceux qui enseigneroient des choses contraires à la religion du pays, ou même qui établiroient des disputes à ce sujet, sous prétexte de donner des leçons de physique et d'astronomie. Ce trait portoit contre *Anaxagore*, précepteur de *Périclès*, et contre *Périclès* lui-même. En conséquence, *Anaxagore* fut cité en justice. *Dracontide*, troisième accusateur, pour embarrasser *Périclès* de tous côtés, proposa qu'on lui ordonnât de rendre ses comptes. *Périclès* se retira de tous ces pièges. *Aspasie* plaida elle-même sa cause d'une manière si victorieuse, qu'elle fut renvoyée absoute. Des auteurs ont dit qu'elle dut sa justification plus à ses charmes qu'à son éloquence; que *Périclès* l'amena lui-même devant le tribunal, couverte d'un simple manteau, qu'il fit tomber à ses pieds, et que les juges frappés de sa beauté, la déclarèrent tout d'une voix, innocente. Anecdote

peu digne de la gravité de *Périclès*, et du caractère sérieux de l'aréopage. A l'égard d'*Anaxagore*, son discipline ne crut pas pouvoir sauver un homme dont tout le crime consistoit dans un mérite supérieur. Il lui conseilla sagement de quitter l'Attique, et l'accompagna jusqu'à une certaine distance, pour témoigner combien il l'estimoit. *Alcibiade* lui conseilla de songer plutôt aux moyens de ne pas rendre ses comptes, que de les rendre comme *Périclès* s'en occupoit sérieusement; pour détourner l'attention du peuple de cette affaire, il profita habilement des circonstances. Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputoient l'empire de la Grèce. Les peuples de cette contrée se partagèrent entre ces deux républiques, et la guerre du Péloponèse allumée par la politique de *Périclès*, embrâsa tous les peuples de cette contrée.

Guerre du Péloponese. Ap. D. 2567 Av. J-C. 431

On l'appela la guerre du Péloponèse, parce que ce petit pays en fut le principal théâtre. Dire quelles en furent les causes préparatoires, ce seroit entrer dans un long détail de querelles de famille, de jalousies de villes voisines, d'animosités excitées par les entraves du commerce, de refus de droits de cités, de violations d'hospitalité; on verroit

des pillages, des trahisons, des brigandages, des atrocités. Enfin, les Athéniens et les Lacédémoniens, nations rivales, qui jusqu'alors, en aidant les prétentions réciproques, avoient fomenté ces inimitiés partielles, ont fait éclore une haine générale qui s'est partagée en deux grands corps sous les drapeaux spartiates et athéniens, et a enfanté la guerre du Péloponèse, qui dura environ trente ans. Nous croyons convenable d'écrire les évènemens de cet espace en style de sommaire, afin qu'il soit plus aisé d'en saisir le fil, et de se représenter distinctement les causes qui ont amené la décadence d'Athènes.

1.re *année*. Les Lacédémoniens ravagent le territoire d'Athènes, et viennent jusques sous ses murs. *Périclès* croyant qu'*Archidamas*, leur chef, qui étoit son ami, pourroit épargner ses terres, déclare qu'en ce cas il en fait don à la patrie. Les Athéniens veulent tenter une sortie contre leurs ennemis, beaucoup plus forts qu'eux. *Périclès* s'y oppose. « Les arbres, leur dit-il, quand « on les a taillés, ou même coupés, re- « poussent ; mais des hommes une fois « perdus le sont toujours. » Juste censure des généraux prodigues d'hommes. Il fait sortir des flottes qui rendent au

ennemis les maux qu'Athènes en recevoit. Pendant ce temps il amuse les citoyens par des distribution d'argent pris dans le trésor public, par une loi sur le partage des terres, par des honneurs funèbres rendus aux morts.

2e. *année*. Continuation des malheurs. Une peste affreuse désole l'Attique, pendant que les ennemis la ravagent. *Périclès* retient les Athéniens malgré eux dans leurs murs. La peste gagne la flotte, et l'empêche d'agir. Les Athéniens perdent courage, demandent la paix, et ne peuvent l'obtenir. Aigris par ce refus, ils ôtent à *Périclès* ses dignités, et le condamnent à une amende. *Xantippe*, son fils, libertin et prodigue, irrité de ce que son père ne lui donnoit pas l'argent qu'il vouloit pour ses débauches, quitte la maison paternelle, et accuse son père de mauvais commerce avec sa femme. Ce fils dénaturé meurt de la peste. *Périclès* perd sa sœur, presque tous ses parens et amis, et enfin *Paralus*, son dernier fils. Ce fut alors que toute sa fermeté l'abandonna. Ayant voulu mettre la couronne de fleurs, selon la coutume, sur le tombeau de ce fils malheureux, il ne put soutenir ce cruel spectacle. Sa douleur éclata par des cris et des sanglots. Depuis ce temps, il mena

une vie fort retirée, et s'abandonna à la mélancolie.

Les Athéniens, sur les remontrances d'*Alcibiade*, se repentent de leur injustice à l'égard de *Périclès*. Il se remet au timon des affaires. Le peuple le revoit avec des acclamations de joie. Un ambassadeur des Lacédémoniens, au roi de Perse, tombé entre les mains des Athéniens, est mis à mort, en représaille de pareils meurtres commis par les Spartiates. Les mêmes Athéniens assiègent Potidée, dont les habitans sont réduits à une telle famine, que plusieurs d'entr'eux mangent de la chair humaine. Ils sont forcés de se rendre; les assiégeans les chassent de leur ville; et ne permettent aux hommes d'emporter qu'un habit, et aux femmes deux.

3e. *année*. Les succès et les revers sont partagés; *Périclès* meurt de la peste, qui le minoit insensiblement. Comme il étoit à l'extrémité, quelques-uns de ses amis s'entretenoient auprès du lit de ce grand homme de son rare mérite, parcouroient ses exploits, comptoient ses victoires; ils ne croyoient pas être entendus du moribond qui rompant le silence, leur adressa ces paroles: « Je m'étonne que vous releviez si fort « des choses auxquelles la fortune a

« tant de part, et qui me sont com-
« munes avec tant d'autres guerriers,
« pendant que vous oubliez ce qui m'est
« personnel et plus glorieux que tout
« le reste, c'est qu'il n'y a pas un seul
« citoyen à qui j'aie fait prendre le
« deuil ». Il comptoit apparemment pour rien la mort lente de ceux qui s'opposant à ses projets, et refusant seulement de subir son joug, bannis, fuyans ou ruinés, avoient péri de misère, de tristesse, de désespoir, et dont on n'avoit pas osé porter le deuil. De plus, pour gouverner le peuple, il ne se fit point de scrupule de le corrompre. Juste reproche qu'on fait à sa mémoire, et bien capable de le flétrir, quelques grandes qualités qu'on lui reconnoisse.

4e. 5e. 6e. 7e. et 8e. *années*. Les Lacédémoniens et les Athéniens s'occupent à établir, les premiers, l'aristocratie, les seconds, la démocratie dans les villes dont ils s'emparent. Ils y forment des partis, fomentent des divisions, et mettent les citoyens aux mains les uns contre les autres. Les malheureux habitans de Corcyre, capitale de l'île du même nom, sont un funeste exemple des excès auxquels on se porte dans les guerres civiles. Le gouvernement y étoit démocratique. Les Corinthiens alliés des

Lacédémoniens et partisans de l'aristocratie, ayant fait un grand nombre de prisonniers dans une action, les pénètrent de leurs principes, et les renvoient à Corcyre pour établir le pouvoir des grands. Ces hommes obtiennent d'abord l'avantage sur les partisans du pouvoir populaire, dont ils massacrent un grand nombre; ceux-ci, devenus les maîtres à leur tour par le secours des Athéniens, se vengent cruellement. En vain les malheureux imploroient la pitié de leurs compatriotes, et embrassoient les autels, ils en furent arrachés et tués impitoyablement. Quelques-uns échappèrent; les Corcyriens les poursuivirent, et en égorgèrent un grand nombre. Il n'en restoit plus que soixante, qui tombèrent entre les mains des Athéniens. Ces malheureux les supplioient de ne pas les livrer à leurs compatriotes, et de les tuer plutôt eux-mêmes. Les Corcyriens craignant la pitié des Athéniens, entourent le lieu où leurs concitoyens étoient gardés, et tâchent de les percer de flèches. Réduits au désespoir, ces bannis se tuent les uns les autres.

9e. et 10e. *années*. Propositions de paix, trève et traité entre les Lacédémoniens et les Athéniens. Mais l'exé-

cution des conditions fait naître des difficultés ; les prétentions des petits alliés étant mal réglées, ils continuent les hostilités, et les principales puissances deviennent auxiliaires.

11e. 12e. et 13e. *années*. *Alcibiade* que nous avons déjà nommé, paroît sur la scène. Il étoit neveu de *Cimon*, descendant en droite ligne d'*Ajax* par son père, et des Alcméonides par sa mère : il étoit d'une beauté peu ordinaire, plus riche que la plupart des nobles d'Athènes, savant, éloquent, infatigable, magnifique, affable, et sur-tout habile à se prêter aux circonstances; c'est-à-dire, qu'il savoit, quand il en étoit besoin, se parer de ces belles qualités. Mais quand il lâchoit la bride à ses passions, il étoit indolent, luxurieux, dissolu, adonné aux femmes, intempérant et irréligieux. Enfin, il surpassoit tous ses concitoyens en vices et en vertus. Il s'attacha à *Socrate*, philosophe célèbre, et gagna à cette liaison des lumières qu'un philosophe aussi sage pouvoit seul lui donner. *Socrate* fit concevoir de grandes espérances d'*Alcibiade* aux Athéniens qui, portés à l'indulgence, admirèrent jusqu'aux étourderies de leur jeune compatriote.

Il y avoit à Lacédémone des familles

dévouées à la démocratie ; à Athènes, des familles aristocrates, et ces familles se correspondoient. Celle d'*Alcibiade*, de tout temps avoit montré de l'attachement pour les Spartiates ; mais soit peu d'estime de ses talens en négociation, soit défiance de son crédit, des ambassadeurs Lacédémoniens qui venoient à Athènes traiter une affaire importante, s'adressèrent à *Nicias*, qui avoit inspiré de la jalousie à *Alcibiade*. Leur première démarche, d'après le conseil de *Nicias*, fut de dire, dans le sénat, qu'ils avoient de pleins pouvoirs. *Alcibiade* qui vouloit les faire repentir de la préférence qu'ils avoient donnée à *Nicias*, les engage à souper. Ils s'y rendent en considération des liaisons d'*Alcibiade* avec leur patrie. Dans la liberté et la franchise du repas, l'hôte leur fait un reproche amical de ne s'être pas adressés directement à lui ; qu'il leur auroit donné de bons avis pour la réussite de leur affaire ; qu'il n'auroit eu garde sur-tout de leur conseiller de dire qu'ils avoient de pleins pouvoirs ; que ce sera un moyen de les forcer à des conditions qui déplairont à ceux qui les envoient ; qu'il n'y a de remède à cette faute que de rétracter leur déclaration.

On convient du fond et de la forme de la rétractation. Le lendemain, ils paroissent à l'assemblée du peuple, et proposent leur affaire. La première question d'*Alcibiade* est : « Avez-vous « de pleins pouvoirs ? Ils répondent : « non. Voyez, s'écrie *Alcibiade*, la « bonne foi de ces Lacédémoniens, qui « vous nient aujourd'hui hardiment ce « qu'ils ont affirmé hier dans le sénat. » Le peuple irrité refuse d'entendre les ambassadeurs qui auroient découvert la fraude, et vouloit sur-le-champ conclure avec les Argiens une ligue que les Lacédémoniens avoient intérêt d'empêcher. Il survint un tremblement de terre qui rompit l'Assemblée. *Nicias* obtint que l'affaire se traiteroit à Lacédémone, où il se fit envoyer. Mais le parti démocratique de cette ville étoit prévenu et *Alcibiade* eut le plaisir d'empêcher que Sparte ne mît obstacle à la ligue avec Argos, qui pouvoit devenir le germe d'une longue guerre, où il trouveroit occasion de se distinguer.

Les habitans de Patras, dans l'Argolide, plus proche de Sparthe que d'Athènes, auroient bien voulu ne pas faciliter aux Athéniens l'entrée dans leur pays. « Si nous vous donnons, disoient-« ils à *Alcibiade*, la facilité que vous

« demandez, vos compatriotes pour-
« roient nous engloutir un jour. Je n'en
« sais rien, répondit-il d'un air dégagé;
« mais s'ils le font, ils seront obligés
« de commencer par les pieds; au lieu
« que si vous ne vous appuyez pas de
« notre secours contre les Lacédémo-
« niens, ils commenceront par la tête,
« et vous dévoreront tout d'un coup ».
Belle alternative pour ces malheureux!

14.e. 15e. 16e. et 17e. *années*. Les Argiens se déclarent pour Sparte, abolissent chez eux la démocratie, et établissent le gouvernement arictocratique. Ils s'en lassent, chassent les Lacédémoniens, bannissent les chefs du parti aristocratique, et rappellent les Athéniens. *Alcibiade* va seconder la démocratie, et fait exiler ceux qui étoient soupçonnés de favoriser Lacédémone. Beaucoup d'habitans de la petite île de Mélos sont punis encore plus cruellement de leur attachement à Sparthe. Les Athéniens font mourir tous ceux qui étoient en état de porter les armes, et emmènent les femmes et les enfans captifs.

Les Athéniens et les Lacédémoniens font, de la Sicile, un nouveau champ de bataille. Les premiers veulent la conquérir. « Dé-là, disoit *Alcibiade*, qui partageoit le généralat, nous pas-

« serons en Afrique, nous réduirons « Carthage et la Lybie, et l'Italie sera » subjuguée à son tour ». Pendant qu'on préparoit l'expédition, presqu'au moment du départ, toutes les statues de *Mercure* se trouvent mutilées en une nuit. On chercha les auteurs du sacrilége, mais les perquisitions sont inutiles. Comme on avoit publié que toutes personnes, de quelque condition qu'elles fussent, seroient admises à déposer, les esclaves déclarèrent que des jeunes gens, à la tête desquels étoit *Alcibiade*, échauffés par le vin, avoient en quelque circonstance jeté du ridicule sur des cérémonies religieuses.

Les soupçons se tournèrent donc sur *Alcibiade ;* il demande à être jugé ; mais peut-être ne parut il pas sûr de le mettre en justice en présence de la jeunesse d'élite qui alloit servir sous les ordres de ce général. On différa sous pretexte que le départ pressoit ; mais lorsque la flotte eut mis à la voile, on intenta action contre *Alcibiade*, et l'ordre fut expédié à un des généraux, son collègue, de l'envoyer sous bonne garde à Athènes, avec ses compagnons les plus notés. Ils en furent prévenus et s'évadèrent. *Alcibiade* erra quelque temps en Grèce, puis se jeta dans La-

cédémone. En quelques semaines, ce libertin fondu, pour ainsi dire, dans la mollesse, devint un Spartiate grave et sévère. Il gagna la confiance des Lacédémoniens, et par la conformité de mœurs qu'il sut prendre tout d'un coup, et en leur révélant les projets d'Athènes, et montrant contre elle toute l'ardeur du Lacédémonien le plus déterminé.

18e. et 19e. *années*. Les Spartiates profitant des conseils d'*Alcibiade*, fortifient près des frontières, une place qui tient ceux-ci en bride. Cet avantage des Spartiates, et les défaites essuyées en Sicile, déterminent Athènes à faire des changemens dans le gouvernement. Le peuple décidoit tout, et ce peuple étoit trompé, entraîné par des orateurs vendus à des factions, ou dominés eux-mêmes par des intérêts particuliers. On établit un conseil de vieillards, pour agiter les affaires, avant de les porter devant le peuple. On décide aussi de retrancher les dépenses superflues, et de traiter les alliés avec plus de douceur.

20e. *année*. *Alcibiade* rend un grand service aux Lacédémoniens, en leur procurant l'alliance des Perses. Mais il séduit la femme d'*Agis*, leur roi, qui veut le faire tuer. Il se sauve chez *Tis-*

sapherne, général des Persans, et aussitôt le sévère Spartiate devient un voluptueux Asiatique, précepteur de goût, arbitre des plaisirs. Mais ses galantes occupations ne l'empêchèrent pas de faire des plans politiques et de les suivre. Les Lacédémoniens lui avoient servi à se venger des Athéniens. Il emploie ceux-ci à punir les autres, et se sert du même moyen, savoir d'une alliance, qu'il fait espérer à ses compatriotes avec les Perses. Il en écrit aux principaux officiers de l'armée athénienne, qui étoit à Samos. « Mais, dit-il, les Perses ne « promettent leur alliance et de grands « secours à Athènes contre Lacédémone, « qu'autant qu'Athènes abjurera la dé- « mocratie, et y substituera l'aristocra- « tie, ou le gouvernement d'un petit « nombre, et moi-même je ne ren- « trerai dans cette ville, qu'autant que « ce changement sera opéré ».

21e. *année*. Des députés de l'armée partent pour faire cette proposition. Ils avoient déjà été bien servis d'avance par leurs partisans. Le changement projeté soit presqu'achevé, soit en flattant le peuple, soit en faisant périr, par la main de quelques assassins, ou d'une manière plus cachée, les partisans de la démocratie. Débarrassée de ces obstacles, la

faction dominante propose d'ôter l'autorité seulement à ceux de la lie du peuple, et de confier la puissance souveraine à cinq mille des plus riches citoyens, qui seroient considérés comme constituant le peuple. Mais cette forme ne donnant pas aux chefs tout le pouvoir qu'ils desiroient, ils prennent leurs mesures pour introduire le gouvernement, non pas des grands, qui est l'aristocratie, non pas de tout le peuple, qui est la démocratie, mais des chefs choisis entre les plus riches du peuple, qui est l'olygarchie.

Un orateur, nommé *Autiphon*, si séduisant, que le peuple lui avoit défendu de parler en public, s'avance néanmoins à la tribune, et propose d'élire dix hommes qu'on chargera d'établir des lois conformes aux circonstances. Ils sont élus, convoquent le peuple, et lorsqu'on s'attendoit à un corps de lois, il demande seulement qu'il soit permis à chaque Athénien de dire librement son avis. *Rien de plus juste*, s'écrie-t-on. *Autiphon*, qui étoit tout prêt, mais qui n'avoit pas voulu s'exposer sans une autorisation aussi précise, à proposer un plan qui abolissoit totalement l'ancien gouvernement, développe son système par l'organe

CARLETON UNIVERSITY

de *Pysandre*, député de l'armée.

On choisira cinq prytanes ou cinq chefs de colonne, qui nommeront cent hommes dont ils feront partie. Chacun de ces cent hommes s'associera trois collègues ; ce qui fera quatre cents hommes, auxquels on donnera un pouvoir absolu, et qui porteront l'affaire aux cinq mille, quand ils le jugeront à propos. Cette forme est reçue avec acclamation par le peuple, qu'on dépouilloit de toute autorité. Les élections se font en présence de l'assemblée. Quand elle est séparée, les quatre cents, armés de poignards, et accompagnés d'une garde, entrent dans le sénat, et chassent les sénateurs, après néanmoins avoir payé ce qui étoit dû de leurs appointemens.

Ce plan qui, par ses altérations, étoit tout différent de celui qu'on avoit annoncé à l'armée ne lui plut pas. *Alcibiade* qui s'y étoit rendu, avoit été reçu par ses anciens camarades avec les plus vifs applaudissemens, et soutenoit cet enthousiasme par les victoires qu'il leur faisoit remporter. Un gouvernement qui excluoit la noblesse, presqu'autant que la démocratie, ne pouvoit être de son goût : l'armée déclara qu'elle ne reconnoîtroit jamais les qua-

tre cents ; qu'elle aimoit mieux la démocratie : il se mit à la rétablir ou à la fortifier dans tous les endroits où l'exemple d'Athènes l'avoit détruite ou affoiblie. Les quatre cents, de leur côté, prenoient toutes les mesures possibles pour se soutenir. Ils envoyèrent des commissaires à l'armée pour la faire entrer dans leurs vues. Ils tâchèrent de se faire un appui des Lacédémoniens, en proposant, ou plutôt en demandant la paix. Leur dessein étoit de soutenir leur autorité dans toute l'Attique et ses dépendances, et s'ils ne pouvoient y réussir, de la conserver au moins dans la ville ; et plutôt que de céder à la démocratie, et de tomber entre les mains de ceux qu'ils avoient offensés, ils étoient déterminés à tâcher d'obtenir des Lacédémoniens, les conditions les plus favorables, et à leur livrer Athènes. Ils commencèrent même de nouveaux ouvrages au port de Pyrée, pour s'opposer à la flotte que monteroit l'armée, si elle s'approchoit.

Le peuple ne vit pas tranquillement ces préparatifs. Les soldats s'apercevant qu'ils étoient destinés contre leurs camarades, s'y opposèrent. Il y eut une émeute plus bruyante que dangereuse. Cependant les quatre cents saisis d'effroi, promirent de faire tout ce que le peuple

voudroit. On se contenta de les obliger à réunir les cinq mille, dont apparemment ils avoient suspendu l'assemblée. Cette assemblée ordonna qu'il en seroit choisi quatre cents autres dans les cinq mille. Une nouvelle loi abolit l'autorité des quatre cents, et rendit la puissance souveraine aux cinq mille. Ceux-ci enfin rappelèrent *Alcibiade*.

C'étoit ce général qui, du sein de ses victoires et de ses conquêtes, faisoit jouer à Athènes tous les ressorts dont l'effet devoit être de lui procurer enfin le pouvoir absolu. Il étoit sûr de son armée; son affabilité, son courage, et surtout ses succès lui avoient gagné tous les cœurs. Il les combloit de gloire et les enrichissoit, deux moyens bien puissans pour s'attacher les soldats. En un même jour, ce qui n'étoit arrivé qu'à *Cimon*, son oncle, il remporta deux victoires, une sur mer et l'autre sur terre, et partit pour Athènes à la tête de sa flotte triomphante, chargée de plus de dépouilles qu'on n'en avoit vu dans cette ville, depuis la guerre des Perses.

Ap. D. 2588
Av. J. C. 410

Le peuple laissa la ville déserte, pour aller au port voir *Alcibiade*. On ordonna que le décret de son bannissement seroit jeté dans la mer, et les prêtres des divinités infernales furent chargés de

l'absoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui. Le peuple le nomma général de terre et de mer, sans borner sapuissance, et s'efforça de lui faire oublier ses injures par ses bienfaits. Mais sentant qu'avec un peuple aussi léger, son crédit ne pouvoit se soutenir que par des succès réitérés, il s'embarqua et battit les Lacédémoniens. Malheureusement, pendant qu'il étoit absent de l'armée pour quelques jours, le commandant qu'il avoit mis à sa place fut battu à son tour. On attribua ce malheur à l'indolence et au déréglement qui avoient retenu *Alcibiade* à terre pour ses plaisirs. A ces imputations on mêla des soupçons d'intelligence avec les Lacédémoniens, et le défenseur d'Athènes, le restaurateur de ses pertes, fut déposé. Il se retira en Thrace, où il se fit comme une petite principauté, et bâtit un château, où il pouvoit braver la mauvaise volonté de ses ennemis.

On le remplaça par dix amiraux. Ils remportèrent une grande victoire qui fut très-disputée, et coûta cher aux Athéniens. *Théramène*, un de ces généraux, accusa ses collègues de n'avoir pas fait enlever leurs morts après le combat, pour leur rendre les derniers devoirs. Le peuple frémit d'horreur sur

la simple dénonciation. Les accusés répondirent que la tempête les en avoit empêchés. *Théramène* fit alors un discours pathétique. En le prononçant il faisoit exprès des pauses, afin qu'on entendit les gémissemens et les sanglots des parens et amis de ceux qui avoient péri dans le combat. A la fin de sa harangue, il produisit un homme qui prétendoit avoir entendu les malheureux qui se noyoient, dire qu'ils demandoient pour toute grâce aux Athéniens, de punir leurs généraux. Le peuple aussitôt, sans vouloir rien entendre, condamna les vainqueurs à la mort.

Deux généraux seulement n'avoient pas voulu courir le risque du jugement, et s'étoient sauvés. Les autres étoient présens. *Diomédon*, un d'entre eux demanda à être entendu : « Athéniens, « dit-il, je souhaite que le jugement « que vous venez de prononcer contre « nous, ne retombe pas sur la républi- « que. La seule grâce que nous ayons à « vous demander, c'est de nous ac- « quitter, envers les dieux, des vœux « que nous avons faits, auxquels nous « devons la victoire remportée sur nos « ennemis ». Ces actions de grâces rendues, ils furent exécutés, et subirent tous la mort avec une tranquillité et un

courage admirable. Le gouvernement d'Athènes étoit alors purement démocratique.

Les trente tyrans.

Alcibiade apprenoit ces excès dans son asile. Comme l'armée en approcha, il vit par lui-même le mauvais choix que la populace faisoit de ses généraux. Il voulut leur donner des avis. Cette liberté de la part d'un exilé, d un vagabond les choqua. Ils menacèrent, s'il récidivoit, de l'envoyer à Athènes. Pour eux, ils étoient si assurés de la victoire, que tout leur embarras consistoit à savoir comment ils traiteroient leurs prisonniers, s'ils se contenteroient de leur couper la main droite, pour les laisser encore propres à la rame. Pendant qu'ils s'entretenoient de ces projets et qu'ils négligeoient la discipline, le général Lacédémonien tombe sur eux, et les défait complètement. Par un jugement unanime des confédérés, trois mille prisonniers avec leurs officiers furent égorgés.

Les Lacédémoniens continuent leurs succès, prennent les villes d'Attique, qui environnoient Athènes, et y renvoient tous les prisonniers. Ce n'étoit point par compassion, mais pour multiplier les bouches dans cette ville, qu'ils se proposoient de prendre par famine. Leur projet réussit, Athènes fut obligée

CARLETON UNIVERSITY

de se rendre, et les Spartiates qui avoient délibéré s'ils la ruineroient de fond en comble, se contentèrent de décider que les longues murailles et les fortifications du port seroient rasées; que les Athéniens livreroient tous leurs vaisseaux, excepté douze; qu'ils recevroient tous leurs bannis, et que désormais ils suivroient la fortune des Lacédémoniens. *Lysandre*, général Lacédémonien, fit démolir les fortifications au son des fifres, à pareil jour que les Athéniens avoient gagné la fameuse bataille de *Salamine*. Avant de quitter cette ville, il nomma pour gouverner trente hommes, qu'on appela les *trente tyrans*, à cause de l'abus qu'ils firent de leur pouvoir.

Ils devoient d'abord faire des lois; mais ils commencèrent par établir un sénat et des magistrats, c'est-à-dire, des exécuteurs de leurs volontés. Ils les employèrent à punir les délateurs, dont les fausses accusations avoient fait perdre la vie à plusieurs gens de bien; mais lorsqu'ils eurent gagné le commandant de la garnison lacédémonienne, ils laissèrent les méchans en paix, et tournèrent leur fureur contre les gens de bien qui étoient riches. A la tête des trente, il y avoit deux hommes qui ne se

ressembloient nullement ; *Critias*, ambitieux et cruel outre mesure ; *Théramène*, compâtissant, et qui répugnoit aux actes sanguinaires.

Dans le conseil des trente, il fut représenté qu'il seroit ridicule de prétendre gouverner une multitude à l'aide de la seule garnison, qui n'étoit qu'une poignée de monde. Cette réflexion avancée pour autoriser les trente à se donner des satellites, fut suivie d'une délibération dans laquelle on conclut qu'il seroit choisi trois mille hommes, lesquels représenteroient le peuple. On les investit du singulier privilége, qu'aucun d'eux ne pourroit être condamné à mort qu'en vertu d'une sentence du sénat. C'étoit comme si les trente avoient dit : Excepté ces trois mille, nous pouvons faire mourir tous les autres citoyens, sans forme de procès. En effet, aussitôt les exécutions arbitraires commencèrent. *Théramène* s'y opposa, *Critias* l'accusa devant le sénat, de trahir la cause publique. Pendant qu'il se défendoit, *Critias* envoie rassembler des gens armés, entre brusquement à leur tête dans la salle du sénat, en criant : « J'ai déchiré le nom de *Théramène* de la classe des trois mille ; « ainsi la connoissance de son procès

« n'appartient plus au sénat » C'étoit le mettre sans ressource entre les mains des trente. *Théramène* le comprit bien. Prêt à être saisi, il se jette à l'autel qui étoit dans le lieu des séances, l'embrasse, et dit : « Je ne cherche pas un refuge « ici, par l'espérance ou le desir d'é- « chapper à la mort, mais afin que « mes impies meurtriers en m'arrachant « de l'autel, hâtent la juste vengeance « des dieux, et rendent eux-mêmes, « par ce moyen, la liberté à ma patrie ». Les satellites l'arrachèrent de l'autel, et le menèrent au lieu de l'exécution. Il y but la ciguë d'un air intrépide, et dit en mourant : « Je m'étonne que des « gens sages ne voyent pas qu'il n'est « pas plus difficile d'effacer leur nom « du rôle des citoyens inviolables, que « celui de *Théramène* ». Il avoit été un des plus ardens pour le gouvernement, dont il fut victime.

Sa mort ôta le dernier frein à la férocité des trente. Ils remplirent la ville de meurtres. Les Lacédémoniens qui furent instruits de ces cruautés, sembloient voir d'un œil satisfait que les Athéniens, leurs anciens rivaux, se détruisoient les uns les autres. Ils ordonnèrent, par un décret, que ceux qui se déroberoient par la fuite à la domination

des trente, seroient ramenés à Athènes. Plusieurs villes de leurs alliés eurent horreur de cette barbarie, et donnèrent asile à ces infortunés.

Thrasibule en rassembla un petit nombre à Thèbes, gens déterminés à s'exposer à tout, plutôt que de vivre bannis à jamais de leur patrie. En habile général, il prit d'abord un point d'appui dans l'Attique. Les exilés s'y rendirent en foule. Il s'empara du Pyrée, dont les fortifications étoient presque détruites, et s'y fortifia assez bien, pour repousser la garnison lacédémonienne, que les trente envoyèrent contre lui. Quand les trente députèrent un hérault pour demander leurs morts, il harangua le peuple qui suivoit le hérault, et lui fit si bien sentir la tyrannie sous laquelle il gémissoit, que ce peuple détrompé chassa les trente et confia le gouvernement à dix magistrats. Les trente sortirent de la ville, mais demandèrent du secours à Sparte, qui arma en leur faveur. L'affaire tourna en négociation entre *Thrasibule* et les Lacédémoniens. Il fit statuer que tous les citoyens rentreroient en possession de leurs maisons et de leurs priviléges, exceptés les trente, les dix qui avoient succédé à leur tyrannie, et onze autres qui du temps de

l'oligarchie des trois mille, avoient été préposés au commandement du Pyrée; qu'on n'inquiéteroit personne pour le passé; et que si quelqu'un ne se fioit pas à cet accord, il lui étoit libre de se retirer à Eleusis où étoient les trente et leurs partisans. Cet acte de pardon, qui est bien connu dans l'histoire, sous le nom d'amnistie, termina tous les malheurs de la république, où fut rétablie la démocratie. *Thrasibule* entra à la tête des siens à Athènes, et offrit avec tous les autres citoyens un sacrifice dans le temple de Minerve.

Les habitans d'Eleusis envoyèrent dans Athènes des émissaires chargés de renouer les liaisons qu'ils y avoient, et d'y semer la jalousie et la discorde. Ils furent découverts et punis. Les tyrans avoient fait mourir quatorze cents citoyens, et condamné cinq mille au bannissement. On les soupçonne aussi d'avoir eu beaucoup de part à la mort d'*Alcibiade*.

Ils savoient que les bannis fondoient sur les talens de ce général de grandes espérances. *Alcibiade*, las des agitations de sa vie, quoiqu'il n'eut encore que quarante ans, ne songeoit qu'à jouir d'un paisible repos, dans la compagnie d'une femme nommée *Timan-*

dre, qui lui étoit fort attachée. La jalousie d'une faction ombrageuse le poursuivoit dans sa retraite. *Critias*, chef des trente, qui avoit été son ami, insinua aux Lacédémoniens, que le repos même de ce lion étoit à craindre. Ils envoyèrent des soldats pour le tuer. N'osant l'attaquer en personne, ils mirent le feu à sa maison. *Alcibiade* fondit sur eux l'épée à la main, le bras gauche enveloppé de son manteau. Ils s'écartèrent et le tuèrent de loin à coup de flèches. Ainsi périt dans la force de l'âge, cet homme dont les actions auroient pu illustrer plusieurs vies, immolé à la crainte de ses ennemis, moins pour le mal qu'il leur faisoit, que pour celui qu'il pouvoit faire.

Socrate.

Sa mort précéda de peu celle de *Socrate*, son maître et son ami. Brave à la guerre, d'une société douce et facile, estimé pour sa sagesse et sa probité, il ne pouvoit que déplaire aux tyrans. Ils tâchèrent d'abord de rendre ses mœurs et sa doctrine suspectes. On chercha aussi à l'avilir par une action injuste, ou à le rendre coupable de désobéissance, en lui ordonnant en plein sénat d'aller saisir un homme nommé *Laon*, dont les richesses excitoient la cupidité des tyrans. « Je n'obéirai pas, dit-il, je « suis résolu à ne jamais aider volontiers

« rement à faire une action injuste. « Vous imaginez-vous, *Socrate*, lui dit « un des trente, parler toujours si fière- « ment, sans qu'il vous en arrive aucun « mal? Bien loin de-là, répondit-il, je « m'attends à souffrir mille maux ; mais « dont aucun n'égalera le mal qu'il y a « à faire une injustice ». Il n'y a point de genre de persécution qu'on n'employât contre lui ; celle du théâtre, surtout, si puissante et si usitée dans les temps de factions, pour décrier et noircir. *Aristophane* l'introduisit sur la scène, débitant des sophismes pour rendre une mauvaise cause bonne, prêchant de nouveaux dieux, et se moquant des choses les plus sacrées. *Socrate* assistoit à la représentation ; un de ses amis lui demanda si cela ne lui faisoit aucune peine? « Point du tout, « dit-il, je crois être à un festin où je « régale tout le monde ». Il fut enfin accusé en forme, de ne point reconnoître les dieux de la république. *Socrate* plaida lui-même sa cause victorieusement, si on pouvoit avoir raison devant des hommes déterminés à condamner; aussi le fut-il. *Platon*, très-jeune encore, voulut défendre son maître ; il monta dans la tribune aux harangues, et commença par ces mots :

« Quoique je sois le plus jeune de ceux « qui montent dans cette tribune... Le « peuple s'écria : De ceux qui en des- « cendent », et il fallut obéir. *Socrate* pouvoit racheter sa vie par une amende; ses amis offroient de la payer. « Non, « dit-il, ce seroit m'avouer coupable, « et ce qui m'a attiré la sentence, mé- « rite plutôt des récompenses qu'une « amende. ». Il avala la ciguë, sans marquer la moindre répugnance, et continua à parler à ses amis, avec tranquillité et sérénité, jusqu'à sa mort.

En voyant l'ingratitude des Athéniens envers leurs grands hommes, on est forcé d'avouer que jamais peuple ne mérita moins d'avoir dans son sein de zélés patriotes, et cependant jamais ville ne fut plus aimée de ses concitoyens que celle d'Athènes. A des généraux victorieux et maltraités, en succédoient d'autres, qui, avec les mêmes talens, n'obtenoient pas un traitement plus heureux. Leurs actions étoient exposées à la censure d'un peuple malin et oisif, qui condamnoit aisément et pardonnoit peu. Peut-être, au reste, quelques capitaines ont-ils dû leurs belles qualités à cette surveillance jalouse de leurs concitoyens: *Conon*, sa persévérance et son opiniâtreté dans les entreprises; *Chabrias*, la

CARLETON UNIVERSITY

ruse et le talent de profiter des circonstances; *Iphicrate*, l'esprit de précaution et de vigilance. Ses soldats fatigués de ses précautions, lui reprochoit de ce qu'il s'entouroit toujours de retranchemens. « Mes amis, leur disoit-il, c'est « afin de n'être pas obligé d'employer « une phrase, qui convient moins que « toute autre à un général : *Je n'y pen-* « *sois pas* ».

Paix d'Antalcide.

Ap. D. 2610
Av. J-C. 388

La Grèce étoit toujours en feu malgré la paix honteuse d'Antalcide, ainsi nommée du négociateur qui la conclut. Par un traité général fait avec le roi de Perse, il prétendit régler les intérêts de toutes les villes de Grèce. Les Lacédémoniens et les Athéniens y acquiescèrent, mais ne l'observèrent pas longtemps. Bientôt les deux républiques se mêlèrent des querelles qui survinrent entre des peuples qu'on s'étoit imaginé pouvoir accorder. On avoit stipulé la liberté de quelques villes, et ces villes n'en vouloient pas. On en avoit réuni d'autres à des cités plus considérables, comme à des espèces de capitales, et ce parti excita leur mécontentement; on en vint bientôt aux armes. Les mêmes villes, alternativement gouvernées par la démocratie et l'aristocratie, expulsoient leurs citoyens, qui étoient reçus par les

peuples voisins : sujet d'animosité et de guerre. On vit quelquefois les Lacédémoniens et les Athéniens unis de bonne foi, agir de concert pour rétablir la paix et la faire régner; mais l'avidité athénienne, et la fierté spartiate ramenoient souvent ces républiques à leurs anciennes dispositions hostiles, la première pour piller, la seconde pour dominer.

Guerre des alliés.

Cette passion pour le butin rendoit les Athéniens très-sensibles aux disgrâces de leurs généraux. On ne peut guère attribuer qu'à cette cupidité la part qu'ils prirent à la guerre des alliés, qui fut allumée au sujet de quelques différends entre plusieurs villes particulières, dont Athènes pouvoit se dispenser d'épouser la querelle; mais elle crut pouvoir y gagner, et cette république envoya des troupes. Le général *Timothée*, fils de *Conon*, qui avoit rebâti les murs d'Athènes, et célèbre lui-même par d'autres exploits, ne fit pas dans cette circonstance tout ce qu'on espéroit de lui. Il prouva que c'étoit une tempête qui l'avoit empêché de combattre; n'importe, il fut condamné à une amende si forte, qu'il se trouva hors d'état de la payer. Il en mourut de chagrin. On en remit la moitié à *Conon II*, son fils. Il fut obligé de payer le surplus, qu'on

appliqua à la réparation des mêmes murs que son grand-père avoit reconstruits.

Guerre sacrée.

An. D. 2644
Av. J. C. 354

La guerre sacrée fait encore preuve de cette avidité de gain reprochée aux Athéniens. Elle avoit pour cause quelques portions de terre appartenant au peuple de Delphes, que les Phocéens avoient labourées. Condamnés à l'amende par les *Amphictions*, qui étoient comme un conseil général de la Grèce, ils refusèrent de la payer. Les Béotiens, qui possédoient le temple de Delphes, attaquèrent les sacrilèges. Les Phocéens furent vainqueurs, et prirent toutes les richesses du temple. Avec cette proie, ils soudoyèrent des troupes. Les Athéniens sachant que la solde étoit considérable, allèrent se ranger sous les drapeaux des profanateurs. Ils furent fort blâmés de cette cupidité sacrilège; mais l'amour de l'argent n'étoit pas alors un vice qui leur fut particulier; c'étoit celui de presque toute la Grèce.

Philippe de Macédoine.

Philippe, roi de Macédoine, qui commença pour lors à y figurer, dut l'influence qu'il y acquit, aux mines d'or de Thrace dont il s'empara, et qu'il sut exploiter avantageusement. Il avoit des gens à ses gages dans toutes les villes importantes, et sur-tout à Athènes.

C'étoit sur les démagogues, c'est-à-dire, ceux qui gouvernoient le peuple, par leurs discours, que ce prince faisoit agir son puissant ressort. Les Perses employoient les mêmes moyens. On a cru que l'attrait de l'or ne leur avoit pas été inutile auprès de *Démosthène*, qui, par son éloquence, prit dans ce temps un ascendant prodigieux sur ses concitoyens.

Démosthènes et Phocion.

Le talent d'orateur étoit devenu un état. On s'y formoit dès la jeunesse, on s'essayoit dans des plaidoyers : avec quelque connoissance des affaires d'état et de la hardiesse, on parvenoit à gouverner les assemblées du peuple, à faire donner les emplois lucratifs ou honorables à ses partisans, sans s'oublier soi-même ; mais il falloit pour cela tenir à un parti, sur-tout quand on n'avoit pas d'autre mérite que l'éloquence. *Démosthène* s'attacha aux Perses contre *Philippe*, et employa souvent contre ce prince les mouvemens d'une éloquence abondante et énergique que nous admirons encore. *Phocion*, soldat, capitaine, homme d'état, se piquoit moins d'être orateur. Il parloit juste, sensément, brièvement, n'avoit de préférence pour aucun parti, ne tenoit qu'à la patrie, à la probité et à la raison. Aussi étoit-il

CARLETON UNIVERSITY

estimé de ceux même d'une opinion contraire. Rarement il s'accordoit avec *Démosthène*, parce que celui-ci vif et ardent, proposoit toujours pour la multitude des projets hardis et surprenans. *Phocion*, au contraire, d'un caractère doux, ne proposoit que des choses convenables et faciles. Rarement il se prêtoit au goût du peuple : il le censuroit même hardiment. *Démosthène* qui ne l'épargnoit pas non plus quelquefois, étonné de sa franchise, qu'il regardoit comme outrée, lui dit un jour : « Pho-
« cion, les Athéniens vous tueront dans
« quelqu'un de leurs transports de folie.
« Démothène, répondit-il, je crains la
« même chose pour vous, s'ils rentrent
« jamais dans leur bon sens ».

En effet s'ils eurent à se louer de la sagacité avec laquelle il leur dévoiloit les projets ambitieux de *Philippe*, et des bons conseils qu'il leur donnoit en conséquence, ils eurent aussi à se plaindre de ce que la fougue de son éloquence les entraîna quelquefois dans des démarches hasardées, et dans des guerres ruineuses. L'orateur ne se fit point honneur dans les expéditions militaires; il fuit lâchement dans une bataille qui décidoit d'une guerre qu'il avoit conseillée. *Phocion*, brave et vail-

lant, n'hésitoit pas d'exhorter à la paix même dans le fort de la guerre. « Comment, lui dit un jour un orateur fanfaron, oses-tu détourner les Athéniens de la guerre, à présent que l'épée est tirée? Je l'ose, sans doute, répondit Phocion, quoique je sache qu'en temps de guerre je ne puis manquer d'être ton maître, au lieu qu'en temps de paix, tu pourrois être le mien. » Sa conduite dans la guerre, répondit à ces dispositions pacifiques. Les alliés craignoient les autres généraux Athéniens, et avoient pleine confiance en *Phocion*. Ils repoussoient les premiers comme des brigands, quand ils venoient à leurs secours. Quand c'étoit *Phocion*, ils alloient au-devant de lui, et le logeoient lui et ses soldats dans leurs villes.

Les harangues de *Démosthène* n'empêchèrent pas *Philippe* d'avancer dans le projet d'assujétir la Grèce. Il gagna contre les Béotiens la fameuse bataille de Chéronée, qui mit Athènes à sa discrétion. Un détachement d'Athéniens s'y comporta vaillamment, et fut fait prisonnier. *Philippe* leur rendit la liberté. Ils demandèrent leur bagage. « Je crois, « en vérité, dit ce prince, qu'ils s'imaginent que je les ai battus pour rire ». Cependant il accorda leur demande, et

CARLETON UNIVERSITY

fit même avec eux une espèce de paix, mais qui n'étoit sincère d'un côté ni de l'autre : de sorte que le roi de Macédoine étant mort, les Athéniens se laissèrent aller à une joie folle, et se couronnèrent de guirlandes, comme s'ils avoient remporté une grande victoire. « Hélas, leur dit *Phocion*, le nombre de « ceux qui vous ont défaits à Chéronée, « n'est diminué que d'un homme ». Encore cet homme fut-il remplacé, bien malheureusement pour les Athéniens. *Alexandre* continua de les resserrer comme *Philippe* son père, et les réduisit au point de demander humblement la paix. Le jeune vainqueur leur déclara qu'il ne les recevroit point en grâce qu'ils ne lui eussent livré *Démosthène* et sept autres de leurs orateurs. Ils dépêchèrent des ambassadeurs pour tâcher de faire adoucir ces propositions : *Alexandre* les reçut avec mépris. Ils envoyèrent *Phocion*; non-seulement il lui accorda sa demande, mais il conçut pour lui une estime qui ne se démentit jamais, et se contenta du bannissement de *Charidème*.

Pendant que *Phocion* se faisoit respecter par sa probité, *Démosthène* se déshonoroit par son avarice. Un des généraux d'*Alexandre*, nommé *Har-*

palus, coupable de quelques fautes, redoutant le ressentiment de son maître, se retira dans Athènes, avec de grandes richesses. Ce cortège fit ouvrir les yeux aux orateurs. Comme ils ne doutoient pas qu'*Alexandre* ne le redemandât, ils vont trouver *Harpalus*, pour savoir en quoi ils pourront lui être utiles, et à quelles conditions. En effet *Alexandre* le réclame : *Démosthène* monte à la tribune, conseille aux Athéniens de renvoyer *Harpalus* qui ne valoit guère mieux qu'un brigand, et qu'il y auroit de l'imprudence à exposer la république à la guerre pour un pareil sujet. Mais *Harpalus* ayant trouvé moyen de lui faire accepter un présent très-considérable, le lendemain, jour que l'affaire devoit être décidée, et qu'on s'attendoit que *Démosthène* soutiendroit sa première opinion, il parut dans la place, le col enveloppé de linges et de bandelettes. Quand son tour fut venu de parler, il fit signe qu'il avoit une extinction de voix. Les plaisans dirent qu'il avoit été surpris la nuit, non d'une *esquinancie*, mais d'une *argyrancie*.

Harpalus fit tous ses efforts pour gagner aussi *Phocion*, en lui offrant à lui seul plus qu'il n'avoit donné à tous les autres. Non-seulement il refusa ses

CARLETON UNIVERSITY

présens avec mépris, mais menaça de le dénoncer, s'il continuoit à vouloir corrompre ceux qui avoient quelque pouvoir sur le peuple. Quand il fut mis en justice, ceux qui avoient reçu de lui furent les premiers à l'insulter, pour mieux se masquer : *Phocion*, au contraire, se montra si sensible à son malheur, parla avec tant de douceur, qu'*Harpalus* crut encore pouvoir lui offrir de l'argent; mais il fut de nouveau refusé. A la fin les Athéniens chassèrent *Harpalus* de leur ville, et ordonnèrent à l'Aréopage d'informer contre ceux qui s'étoient laissés corrompre par des présens. *Démosthène*, bien convaincu, fut condamné à l'amende, et mis en prison jusqu'au paiement. Il s'échappa et se retira à Egine jusqu'à la mort d'*Alexandre*.

Ce prince, quoique de loin, tenoit les Athéniens en bride, de sorte que sa mort causa à Athènes une joie dont *Phocion* craignit les excès. Il les voyoit prêts à prendre un parti extrême, sans qu'ils fussent encore bien assurés de l'événement. « Hé bien ! leur dit-il, « supposons que cela soit : Si *Alexandre* « est mort aujourd'hui, il le sera de- « main, il le sera après demain, et les « jours suivans; de sorte que nous au-

« rons le temps de délibérer sur ce qu'il « conviendra de faire ».

Débarrassés d'*Alexandre*, ils crurent pouvoir tout oser. Ils armèrent, et eurent l'imprudence de se mesurer avec *Antipater*, un des généraux de ce conquérant, qu'il avoit chargé des affaires de la Grèce. Ils furent défaits, et obligés de recevoir de dures conditions. Elles portoient que *Démosthène* et *Hippérile*, autre orateur, lui seroient livrés; que l'ancienne méthode de lever des taxes seroit rétablie, qu'ils recevroient garnison dans le port; qu'ils paieroient les frais de la guerre et une certaine somme dont on conviendroit. L'article de la garnison étoit ce qui pesoit le plus aux Athéniens. *Phocion* fit ce qu'il put auprès d'*Antipater* pour les exempter de ce joug. Ce général lui répondit : « *Phocion*, je ne vous refuserai rien que ce « qui tendroit directement à votre ruine « et à la mienne ». *Démosthène* prit la fuite, de peur qu'on ne le livrât à *Antipater*, et étant poursuivi par ordre de ce général, il s'empoisonna.

Ap. D. 2692 Av. J. C. 306 Phocion.

L'observation d'*Antipater* sur la nécessité d'une garnison Macédonienne pour la sûreté de *Phocion* lui-même, devint par l'événement une prophétie. *Antipater* mourut. *Cassandre*, son fils,

et *Polisperchon* régent du royaume de Macédoine, se disputèrent l'autorité. Le premier envoya *Nicanor*, officier expérimenté, commander la garnison d'Athènes. Il étoit honnête homme et fut ami de *Phocion*. *Polisperchon*, pour s'attacher les Grecs, déclara toutes les villes libres, et principalement celle d'Athènes, dont il rappela la garnison, et donna ordre en même temps de rétablir le gouvernement démocratique. *Nicanor* refusa d'obéir, *Phocion* approuva ce refus, et l'appuya même, sans se mettre en garde contre les suites. *Polisperchon* parut près d'Athènes avec une forte armée. *Nicanor* ne put protéger *Phocion* qui étoit resté dans la ville. Il fut traîné enchaîné devant *Polisperchon* avec ses amis. « Vous êtes des traîtres, leur dit « le vainqueur, mais je laisse aux Athé- « niens, comme à un peuple libre, le « droit de vous juger. » On convoque l'assemblée qui se montre très-tumultueuse. « Avez-vous dessein, s'écrie « *Phocion*, de nous juger suivant les « lois : » Quelques voix disent : « Oui. « Comment cela se peut-il? réplique-t- « il, puisqu'il n'y a pas moyen de se faire « entendre? » Les clameurs continuent : alors il prononce d'un ton ferme ces paroles : « Pour ce qui me concerne, je

« confesse le crime dont on m'accuse, « et me soumets à ce que la loi décide « sur ce sujet; mais considérez, quelle « injustice ce seroit, ô Athéniens! d'en- « velopper dans ma calamité des hom- « mes qui n'ont aucune part à mon « crime ». — Ils sont tes complices; cela suffit, s'écrie ce peuple forcené, et ils furent tous condamnés à la mort. Quelques Athéniens poussèrent la rage jusqu'à proposer de donner la question à *Phocion* en pleine assemblée, pour lui faire avouer ses autres complices; d'autres se couronnèrent de fleurs en donnant leurs voix pour sa mort. On lui demanda s'il avoit quelque chose à ordonner à son fils. « Oui, certes, dit-il, c'est « d'oublier de quelle manière les Athé- « niens ont traité son père ». Quelque temps après sa mort ils reconnurent leur faute, lui firent des obsèques publiques et lui élevèrent une statue de bronze. On lança une sentence de mort contre ses accusateurs, dont les principaux périrent dans les supplices.

Démétrius de Phalère.

Ce qui reste de l'histoire des Athéniens, jusqu'à l'époque de la ligue des Achéens, dont ils firent partie, seroit pour un particulier un temps de délire qu'il faudroit oublier, c'est pour une république un exemple qu'il faut con-

CARLETON UNIVERSITY

server. *Cassandre*, à l'aide de la garnison Macédonienne qui ne s'étoit pas encore retirée, se rend maître d'Athènes, et y établit comme gouverneur, et en quelque façon comme souverain, *Démétrius de Phalère*, dont les richesses, quoique très-grandes, n'égaloient pas encore la probité et la vertu. Il gouverna les Athéniens avec toute la douceur possible, augmenta les revenus de la république, embellit Athènes par de nouveaux édifices, répara ceux qui tomboient en ruine, et fit tant de bien qu'on lui éleva par-tout des statues.

Un autre Démétrius, nommé *Poliorcète, preneur de villes*, le plus bel homme de son temps, fils d'*Antigone*, autre capitaine d'*Alexandre*, prétend affranchir Athènes du joug de *Cassandre*, chasse *Démétrius de Phalère*, que tout le monde abandonne sur le champ, et qui court risque d'être massacré. *Démétrius Poliorcète* est reçu dans la ville avec acclamations; on lui donne à lui et à *Antigone*, son père, le nom de rois qu'ils n'avoient pas encore porté. Ils sont appelés *Dieux tutélaires*, *Dieux sauveurs*. On statue que toutes les fois qu'on enverra des ambassadeurs à lui ou à son père, on les appellera *les ambassadeurs des Dieux*. On établit un prêtre pour

leur culte, et on déclara que l'année ne portera plus le nom de l'Archonte en charge, mais de ce prêtre. A l'endroit où *Démétrius* étoit descendu de son char pour entrer dans la ville, les Athéniens érigent un autel, ajoutent à leurs tribus deux nouvelles qu'ils appelèrent *Démétriade* et *Antigonide*. Ils donnèrent aussi à un mois le nom de *Démétrien*, et quand ils ne surent plus qu'imaginer, ils tournèrent leurs pensées contre *Démétrius de Phalère*, dont ils renversèrent les statues, et dont ils mirent la tête à prix. Pour mieux établir le gouvernement démocratique, on changea l'enseignement; il fut défendu de donner des leçons sans une permission du sénat et du peuple. Ce fut par *Sophocle*, homme de lettres, que furent mises à la science ces entraves, qui forcèrent *Théophraste*, disciple d'*Aristote*, de fermer son école.

Une victoire que *Démétrius Poliorcète* remporta sur *Cassandre*, lequel menaçoit les Athéniens, lui valurent de leur part de nouveaux honneurs. Ils lui assignèrent pour son logement le derrière du temple de Minerve, et même les appartemens des vierges consacrées au service de cette déesse. Complaisance d'autant plus scandaleuse, qu'on con-

noissoit les mœurs impures de ce prince. Enfin, pour l'initier aux grands et aux petits mystères de *Cérès*, on intervertit l'ordre des mois. Rassasié de ces flatteries, *Démétrius* partit pour l'Asie, où l'attendoient quelques disgrâces. Quand il voulut revenir dans sa chère Athènes, il trouva en chemin des ambassadeurs, qui lui déclarèrent qu'il n'y pouvoit pas rentrer, parce que le peuple avoit décrété de n'y point recevoir de rois. Il demanda qu'on lui rendît du moins sa femme *Desdamie* qu'il y avoit laissée. Elle lui fut renvoyée. Mais les Athéniens firent un décret qui ordonnoit que tous ceux qui proposeroient de traiter ou d'avoir la moindre liaison avec *Démétrius*, seroient punis de mort.

Ce nouvel outrage lassa sa patience. Il mit le siège devant Athènes qui se rendit à discrétion. Le vainqueur commanda aux habitans de s'assembler dans le théâtre. Il environna la scène de gens armés. Les Athéniens attendoient leur sentence avec une grande frayeur; le vainqueur paroît, leur fait quelques reproches avec douceur, leur pardonne, et promet même un présent de blé. Alors recommencèrent les adulations : les orateurs ne savoient de quels termes se servir pour exalter sa bienfaisance et sa gé-

nérosité. Quelques temps après, *Démétrius* perd le royaume de Macédoine. Aussitôt son prêtre est dégradé, son autel renversé, et les mois sont remis comme ils étoient.

Le fils de *Démétrius*, nommé *Antigone Gonatas*, les punit de l'insulte qu'ils avoient faite à son père, et mit garnison dans la citadelle d'Athènes. *Aratus*, chef de la ligue Achéenne, tenta deux fois de chasser la garnison; ce n'étoit pas pour garder la ville, mais pour lui rendre la liberté. Les Athéniens le savoient; cependant sur le bruit qui se répandit de la mort d'*Aratus*, ils se parèrent de guirlandes. Ils furent trop heureux ensuite de le retrouver pour recouvrer la liberté qu'il leur procura, en payant cinquante talens, dont vingt de son propre argent au gouverneur Macédonien qui retira sa garnison. Ainsi Athènes redevint libre sous la protection de la ligue Achéenne, qui a aussi été la sauve-garde de Lacédémone.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES TITRES DU TOME I.er

CRÉATION du monde,	pag. 1.
Premiers âges depuis le déluge,	17.
Egyptiens,	21.
Moabites,	75.
Ammonite,	79.
Madianites,	81.
Edomites ou *Iduméens*,	84.
Amalécites,	87.
Chananéens,	89.
Philistins,	93.
Syriens,	97.
Phéniciens,	107.
Juifs,	120.
Assyriens,	200.
Babyloniens,	214.
Mèdes,	227.
Perses,	238.
Scythes,	330.
Asie Mineure,	344.
Phrygiens,	Idem.
Troyens,	350.
Mysiens,	357.

Lydiens, 359.
Lyciens, 365.
Ciliciens, 367.
Grèce, 370.
Sycione, 372.
Argos, 373.
Athènes, 378.
Béotie, 382.
Arcadie, 383.
Thessalie et Phocide, 386.
Corinthe, 391.
Lacédémone, 394.
Elide, 397.
Œtolie, 398.
Locrie et Doride, 399.
Achaie, Idem.
Athéniens, 400.

Fin de la Table du Tome Ier.

ERRATA

Du Ier. Volume du Précis de l'Histoire universelle.

Pag. 63, lig. 9, Indiens, *lisez* : Ioniens.

P. 73, lig. 5, à la marge, 2539, *lisez* : *Ap.* D. 2539. *Av.* J.C. 459.

P. *id.* lig. 18, *id.* 2583, *lisez* : *Ap.* D. 2583. *Av.* J. C. 415

P. *id.* lig. 30, *id.* 2632, *lisez* : *Ap.* D. 2632. *Av.* J. C. 366.

P. 74, lig. 12, à la marge, 2642; *lisez* : *Ap.* D. 2642. *Av.* J. C. 356.

P. 278, à la marge, Ap. D. 2514 Av. J. C. 1484 *lisez* : *Ap.* D. 2514. *Av.* J.C. 484.